





# L'ESPRIT

DES

## JOURNAUX,

FRANÇOIS ET ÉTRANGERS.

*Dédié à Son A. R. Mgr. le Duc CHARLES  
de Lorraine & de Bar, &c. &c. &c.*

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS-DE-LETTRES.

---

NOVEMBRE, 1778.

---

TOME XI.



A PARIS,

Chez VALADE, Libraire, rue Saint-Jacques,  
vis-à-vis celle des Mathurins.

*Pour les Pays étrangers, à LIÈGE,*  
Chez JEAN-JACQUES TUTOT, Imprimeur.

---

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

---

## Conditions pour l'Abonnement.

On s'adressera , pour toute la France , à Paris , chez *Valade* , Libraire , rue Saint-Jacques , vis-à-vis celle des Mathurins , aux conditions suivantes ; savoir : le prix de la Souscription est de 27 liv. pour Paris , & de 33 pour la Province , rendu franc de port par-tout le Royaume.

A Liege , pour les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot* , Imprimeur - Libraire , & à M. *Mauff* , Officier au Bureau des Postes Impériales , pour toute l'Allemagne.

A Bruxelles , à M. *Horgnies* , Expéditeur des Gazettes étrangères , pour tous les Pays-Bas Autrichiens.

A Amsterdam , chez *Van-Harrevelt* , Libraire , dans le Kalvestraat , pour toute la Hollande.

Les Libraires , & autres personnes qui voudront faire annoncer des Livres , Estampes , Musique , & autres objets , dans l'*Esprit des Journaux* , sont priés de les adresser au Directeur du Journal , chez *Valade*. Et pour les mêmes objets , *J. J.* pour tous les Pays étrangers , chez *Theloni Tutot* , Imprimeur - Libraire , place Bar-le-Duc.





# L'ESPRIT

D E S

## JOURNAUX.

---

ACTA academïæ electoralis Moguntinæ scientiarum, &c. *Mémoires de l'académie des sciences de l'électorat de Mayence, établie à Erfurt; pour l'année 1776. A Erfurt, chez Wittekind, 1777, in-4to. Idem pour l'année 1777. A Erfurt, chez Keyser, 1778.*

**L'**Académie d'Erfurt a dédié à juste titre ses mémoires à son altesse éminentissime monseigneur le prince-archevêque du saint siege de Mayence, archichancelier du saint Empire romain en Allemagne, électeur, aussi évêque & prince de Worms. C'est sous ses auspices qu'elle s'est réveillée de sa léthargie. Sa présence & ses bienfaits l'ont ranimée, & elle ne sauroit trop le remercier de lui avoir donné un protecteur dévoué aux sciences & au bien public, puissant & exemplaire, dans la personne de l'illustissime & révérendissime seigneur Charles libre baron de Dalberg, chanoine capitulaire

#### 4 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

de l'église métropolitaine de Mayence & des églises cathédrales de Worms & de Wurtzbourg, stadthalter d'Erfurt.

M. Rumpel, docteur en médecine & secrétaire de l'académie, qui en donne l'histoire dans les préfaces des deux volumes, ne remonte pas plus loin qu'en 1765, tems de son élection au secrétariat : encore ne donne-t-il uniquement que la liste des académiciens jusqu'au moment de la restauration de l'académie, c'est-à-dire, jusqu'au 19 mars 1776, jour auquel le protecteur convoqua tous les membres dans son palais, & proposa des loix & des prix.

Suivant ces loix, le protecteur, tiré du chapitre métropolitain, le président & le directeur de l'académie sont nommés par l'électeur de Mayence. Les personnages d'une grande naissance ou d'une haute dignité sont décorés du titre d'honoraire. Les gens d'un grand savoir sont appelés associés ordinaires, & les autres gens de lettres, même les artistes ingénieux, sont admis en qualité d'associés extraordinaires & de correspondans. Chaque membre peut se servir du sceau de l'académie. Tous doivent prendre à cœur les progrès des sciences & le bien public. Ceux qui demeurent dans les domaines de l'électorat sont en outre particulièrement obligés de travailler à en éclaircir l'histoire. Les questions théologiques, & les questions politiques concernant les droits particuliers des princes de l'Europe ne sont point du ressort de l'académie. Il y a tous les trois mois une assemblée publique, & deux fois par mois des

assemblées particulières. Tous les ans on distribue 4 prix à ceux qui ont le mieux résolu quatre questions que l'académie fait annoncer dans les nouvelles publiques. Chaque prix est de dix ducats; la 1ere. question doit être mécanique, la seconde chymique, la 3me. économique, la 4me. historique. Les étrangers & les académiciens mêmes ne sont point exclus du concours. Les questions auront toujours pour objet l'utilité du pays d'Erfurt. Les ouvrages des académiciens seront imprimés tous les ans avec ceux qui auront remporté les prix, si l'assemblée, après le rapport de ses censeurs, les juge dignes de l'impression. On n'admettra dorénavant dans l'académie aucune personne qui ne se soit distinguée par quelque ouvrage d'érudition.

Les quatre questions proposées en 1776 pour les quatre prix distribués en 1777 étoient :

1°. En mécanique. *Comment réformer & perfectionner les pompes à incendie ?* Le prix a été adjugé le 16 avril 1777 à M. Helzenfrieder, professeur de mathématiques dans l'université d'Ingolstadt, & l'accessit à M. Hesse, professeur de physique à Erfurt. L'académie ne s'est abstenue d'insérer leurs mémoires dans son recueil, qu'à cause qu'ils les ont eux-mêmes fait imprimer séparément.

2°. En chymie: *Comment pourroit-on augmenter la bonté & la couleur du pastel, au point que les teinturiers employassent dorénavant moins d'indigo ?* A l'égard de cette question, M. Nonne, marchand industriel, demeurant à Erfurt, a

## 6 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

mis sous les yeux de l'académie l'échantillon d'une couleur préparée avec du pastel, laquelle il vend sous le nom de bleu d'Erfurt. L'académie ayant soumis cette couleur à plusieurs épreuves, l'a jugée approcher beaucoup du bleu d'inde, & en a remis son certificat à M. Nonne; mais comme l'intérêt de son commerce ne lui a point permis de révéler son secret, elle n'a pas dû lui déferer le prix, elle l'a par conséquent accordé à M. Mumhardt, maître d'arithmétique à Blankenbourg. Cependant, quoiqu'il ait décrit clairement son procédé, & qu'il ait été examiné chymiquement, comme le résultat en est beaucoup inférieur à celui de M. Nonne, son mémoire n'a pas pour cette raison paru mériter l'impression.

3°. En économie. *Si le gypse sert à fertiliser les terres?* M. Hogel, sénateur d'Erfurt, a remporté le prix. Sa solution est fondée sur de bonnes expériences, mais son mémoire ne regardant que le pays d'Erfurt, & y ayant lieu de croire qu'il le publiera séparément, on a cru qu'il étoit inutile de le placer ici.

4°. En histoire. *Quelles sont les époques les plus considérables du commerce d'Erfurt dans les anciens tems, c'est-à-dire, depuis sa fondation jusqu'au 16ème. siècle?* M. Schorch, jurisconsulte d'Erfurt, a obtenu ce prix.

Dans sa séance du 16<sup>e</sup> juillet, l'académie nomma quatre de ses membres pour travailler au calendrier, dont l'électeur lui a accordé le privilege, & dans celle du 7 août, l'illustre protecteur communiqua à l'académie ses ré-

N O V E M B R E , 1778. 7

flexions sur les divers genres de calendriers utiles au public, dont elle pourroit s'occuper à l'avenir.

Dans la séance du 16 août, on adopta les plans d'un laboratoire de chymie & d'un observatoire d'astronomie à l'usage des académiciens. Dans celle du 16 septembre, l'illustre professeur fit présent à l'académie d'un vase de terre antique d'un travail admirable, qui avoit été découvert dans le voisinage d'Erfurt; & dans la séance du 16 janvier 1777, il a fait voir à l'académie de la semence de rhubarbe orientale, & l'a fait semer dans son jardin botanique.

Pendant l'été de 1777, la ville d'Erfurt a eu l'honneur de posséder l'électeur dans ses murs. Ce généreux prince a déclaré à l'académie dans son assemblée du 2 juillet, qu'il la prenoit de nouveau sous sa protection, & qu'il destinoit 200 thalers à employer à des expériences pour étendre davantage la culture du houblon dans le pays. Il a de plus proposé un prix extraordinaire de 50 thalers à quiconque auroit le mieux résolu cette question : *Comment & en quels lieux du territoire d'Erfurt, autres que les bois, peut-on en planter qui viennent le plus facilement & le plus promptement.* De son consentement, l'académie a proposé les questions suivantes pour ses quatre prix ordinaires. Nous les répétons, parce qu'elles sont plus fidèlement énoncées que dans nos journaux précédens.

1 Question chymique : *Quels sont les moyens de porter la biere à sa perfection possible, soit pour*

## 8 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

*les matieres qui entrent dans sa composition, soit pour la fermentation ; quels sont les divers effets de l'athmosphere sur cette fermentation , & comment peut-on détourner ceux qui sont nuisibles & obtenir les utiles. On a jusqu'au 2 avril 1779 pour résoudre cette question.*

II. Question économique : *Quelles plantes autres que celles qui sont déjà connues, comme le sain-foin d'Espagne, la luzerne & le trefle des prés, peut-on semer & employer utilement pour la pâture des bestiaux, principalement sur les montagnes nues de terre calcaire & dans les terrains crayeux du pays d'Erfurt.*

III. Question mathématique : *Inventer une machine plus commode & plus utile que celle dont on se sert pour nettoyer les canaux de la Gera, dans les endroits de la ville d'Erfurt où elle coule trop lentement.*

IV. Question historique : *c'est la même que l'année précédente. L'académie l'a renouvelée, quoiqu'elle l'eût couronnée.*

Il y a 23 articles ou mémoires dans le 1er. volume.

Ier. ART. Ce 1er. article est un discours que le baron de Dalberg a lu en Allemand dans les séances de l'académie, & qu'il a fait traduire en latin, afin d'en rendre l'utilité plus générale. C'est en latin qu'il est placé dans ce recueil à la tête des autres mémoires. Il y traite ce sujet : *Quels sont les meilleurs moyens de perfectionner l'entendement & d'en étendre les bornes.*

» L'homme créé au milieu du monde avec  
» un desir insatiable de goûter des sensations

» agréables , est continuellement interrompu  
 » dans sa jouissance. Il rencontre par-tout le  
 » mal mêlé avec le bien , le poison auprès  
 » de l'aliment , la douleur à la suite du plai-  
 » sir. Le danger le menace sans cesse ; il peut  
 » être suffoqué par l'eau qu'il boit , détruit  
 » par le feu qui l'éclaire & l'échauffe , en-  
 » glouti par la terre qui le porte. La mort  
 » est toujours à côté de la vie , & l'erreur  
 » sous l'apparence de la vérité toujours prête  
 » à lui faire illusion. Heureusement , s'il en  
 » fait profiter , le ciel , pour corriger son destin ,  
 » lui a donné les moyens de perfectionner &  
 » d'étendre son entendement. Par son esprit ,  
 » ses mains , son action , il est capable d'em-  
 » ployer & de diriger les forces de la nature  
 » que l'expérience lui a fait connoître , &  
 » d'opposer aux efforts nuisibles une résistance  
 » victorieuse. Ainsi , il bâtit des digues qui  
 » soutiennent le poids des fleuves , & empê-  
 » chent les inondations. Il est donc vrai qu'en  
 » étudiant la nature & en mesurant ses forces ,  
 » on acquiert des sciences utiles ; ou en d'au-  
 » tres termes : *les hommes en perfectionnant &*  
 » *en étendant leur entendement , se rendent capa-*  
 » *bles d'augmenter leur bonheur & de diminuer*  
 » *leurs maux.*

» Qui pourroit sans reconnoissance méditer  
 » les ouvrages de Bacon , qui a eu la hardiesse  
 » de déchirer le voile de l'ignorance & de ren-  
 » verser de leur trône les hypothèses regnan-  
 » tes , qui a enseigné aux hommes que toutes  
 » leurs connoissances venoient de l'expérience ,

## 10 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» & qui au lieu du labyrinthe des syllogismes  
» où ils se perdoient , leur a montré la voie  
» éclairée & sûre de l'induction ! Quand les  
» royaumes d'Europe auront cessé d'être flo-  
» rissans , un jour viendra que les savans  
» voyageurs de l'Amérique civilisée , visitant  
» les ruines de Paris & de Londres , comme  
» nous faisons celles d'Egypte & de Grece ,  
» prononceront son nom immortel avec la  
» même vénération que nous avons pour ce-  
» lui de Pythagore. Suivons ses traces , mais  
» en voyant avec nos propres yeux.

» De même que celui qui ose s'exposer dans  
» de vastes mers , ne fait bientôt de quel  
» côté diriger le gouvernail , quand il n'a point  
» de bouffole , & qu'il ne connoît point les as-  
» tres ; ainsi , l'esprit humain a besoin de guide  
» pour se conduire dans l'immensité de la na-  
» ture , où tout est centre & circonférence  
» pour lui.

» Regle 1ere. *Nous devrions nous occuper*  
» *des matieres dont la connoissance importe le*  
» *plus au genre humain.* L'inobservation de cette  
» regle engendre une infinité d'ouvrages éphé-  
» meres , qui font déplorer que l'auteur n'ait  
» pas mieux profité de son génie & de son  
» tems. Que de découvertes utiles il reste  
» encore à faire ! Ne peut-on pas employer  
» avec plus d'effet les forces du feu , de l'eau  
» & de l'air ! Ne peut-on pas multiplier da-  
» vantage l'application des forces mécaniques ?  
» Quel surcroît de forces à trouver encore  
» au moyen des opérations chymiques ? Né-



» gliger ces recherches, c'est posséder une  
 » terre fertile & ne la point ensemer. »

Regle 2de. *Avant d'observer, de recueillir & d'inventer soi-même, il faut se rendre familières, les observations, les collections & les inventions des autres sur le même sujet.* » Ceux qui obser-  
 » veront cette regle, ne feront plus dans le  
 » cas de donner d'anciennes découvertes pour  
 » des vérités nouvelles. La peine qu'ils se  
 » donnent pour découvrir ce qui est décou-  
 » vert, ils pourroient la prendre avec plus de  
 » fruit pour eux-mêmes & pour les autres,  
 » en partant des vérités connues, pour tâcher  
 » d'y en ajouter de nouvelles; & ils n'auroient  
 » pas à regretter le tems irréparablement perdu.  
 » On a dit avec raison que nous voyons plus  
 » loin que nos devanciers, parce que nous  
 » sommes montés sur leurs épaules. Montons-  
 » y, ne rebâtissons pas ce qu'ils ont bâti,  
 » mais poursuivons leur travail, & laissons-en  
 » un qui mérite d'être continué. N'ajoutons  
 » foi qu'aux faits & aux expériences indubita-  
 » bles, & aux argumens qui en dérivent né-  
 » cessairement. C'est-là le vrai or; le reste  
 » n'est qu'une vile scorie. Ainsi, on réduiroit  
 » de gros volumes à une petite page. Au sur-  
 » plus, nous ne devons pas nous attacher à  
 » la méthode de nos prédécesseurs, à moins  
 » que nous ne la jugions nous-mêmes bonne.  
 » Ce seroit renoncer à notre propre autorité,  
 » qui est la source la plus féconde des inven-  
 » tions. Le penchant de copier & d'imiter;  
 » est une vertu dans le commun des hommes;

## 12 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» c'est une foiblesse dans celui qui est destiné  
» à éclairer le monde. »

Regle 3<sup>eme</sup>. *Il faudroit avoir soin de ne voir ,  
de ne chercher , & de n'appliquer que ce qui est  
réellement dans la matiere qu'on traite. Aussi faudroit-il avoir un soin égal de voir , de rechercher  
& d'appliquer tout ce qu'elle comporte. »* La 1<sup>ere</sup>.  
» regle nous a désigné l'objet de nos travaux.  
» La seconde pourra nous montrer jusqu'à quel  
» point le travail a déjà été porté , & la 3<sup>me</sup>.  
» doit nous apprendre à poursuivre & à ache-  
» ver l'ouvrage. L'inattention à la 1<sup>ere</sup>. partie  
» de cette 3<sup>me</sup>. regle , a produit des monstres  
» d'hypotheses dans la physique , & sur-tout  
» de grands maux en politique. Ainsi Law ,  
» pour avoir eu une notion trop étendue , &  
» avoir trop présumé de la foi publique , a ré-  
» duit des milliers de familles à la mendicité.  
» On pratiquera l'autre partie de cette 3<sup>me</sup>.  
» regle , en n'abandonnant jamais un sujet  
» qu'il ne soit entièrement épuisé. A quoi bon  
» ouvrir de nouvelles mines à grand frais ,  
» quand l'ancienne nous fournit encore de  
» l'or en abondance ? C'est se faire beaucoup  
» illusion , que de voler de sujet en sujet , &  
» de s'imaginer savoir les choses quand on en  
» connoît à peine les noms.

» Il s'agit maintenant d'enseigner l'applica-  
» tion de chacune des trois regles. Rien n'im-  
» porte plus à l'homme que d'être heureux.  
» Le bonheur est sa fin , & la raison son gou-  
» vernail. Trois choses lui sont absolument  
» nécessaires pour sa félicité temporelle , le

N O V E M B R E , 1778. 13

» nécessaire physique, l'honneur & le travail.  
» On entend ici par nécessaire physique, les  
» moyens d'appaiser la faim & la soif, & de  
» remédier aux blessures & aux maladies.

» On entend par honneur, l'amour de la  
» vérité. Celui qui l'aime la cherche, & si  
» son amour est pur, il sentira d'abord que  
» la doctrine chrétienne est la parole de Dieu,  
» adressée à ses enfans, & en y obéissant, il  
» y trouvera la tranquillité de sa conscience.

» Le travail est l'application des forces mo-  
» rales & physiques. L'homme est naturelle-  
» ment actif. L'oisiveté lui relâche les nerfs  
» & obstrue ses vaisseaux. Une ame privée  
» de son aliment qui est l'occupation, se de-  
» vore elle-même, & contracte de la mélan-  
» colie, de la stupidité & de la méchanceté.  
» Si nous considérons combien le créateur a  
» attaché de volupté à l'exercice ou applica-  
» tion modérée des forces humaines, nous ne  
» saurions nous empêcher de confesser que le  
» travail fait une partie inséparable du bon-  
» heur.

» Choisir les moyens les plus efficaces de  
» contenter les besoins physiques, choisir la  
» voie la plus sûre pour parvenir à la vérité,  
» source de l'honneur ou honnêteté, choisir  
» entre les occupations arbitraires celles qui  
» donnent une satisfaction durable & raisonna-  
» ble, tels sont les objets les plus importans  
» au genre humain.

» Dans les choix & applications des moyens  
» on doit prendre avis des circonstances présen-

## 14 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

tes , parce que les conditions , les forces , l'âge , & les passions , subissent des changemens continuels , souvent imperceptibles à qui n'y fait pas assez d'attention. Cette observation résout le problème , pourquoi les médecins qui savent le mieux les préceptes , pechent souvent dans la pratique. Cela vient de ce que tout occupés de leur remède , il ne remarquent pas assez les circonstances du malade & les modifications qu'elles exigent. La doctrine des circonstances n'est pas ordinaiemens assez inculquée. Un homme qui fauroit bien toutes les conditions ou circonstances , pourroit résoudre les problèmes les plus difficiles , même en politique , & prédire en quelque sorte l'avenir : & c'est en quoi un puissant génie l'emporte sur un génie subalterne , il saisit plus de conditions , & les problèmes sont moins indéfinis pour lui. «

» L'homme ne pouvant sans quelque diversion , être continuellement attentif au même objet , il peut puiser tous les jours dans les trois sources inséparables de la félicité. Que jamais il ne satisfasse les besoins de la vie aux dépens de l'honnêteté , autrement il se rendroit indigne de la vie ! «

» Quiconque fait quelque bonne action , même dans l'obscurité , peut se dire à soi-même avec un plaisir intime , que la vertu engendre la vertu , que les actions de tous les hommes sont nouées ensemble avec des liens invincibles , & qu'une bonne action dont l'auteur même est inconnu , & dont la mémoire paroît

N O V E M B R E , 1778. 15

perdue , a encore imperceptiblement son effet au bout de plusieurs siècles. »

Nous voudrions suivre l'auteur dans la préférence qu'il adjuge à la pratique sur la théorie , & rapporter toutes ses maximes ; mais il ne resteroit plus de place pour les 21 autres mémoires. Nous avons déjà averti qu'il avoit écrit en Allemand. Nous craignons que son magnifique ouvrage , n'ait perdu de la pureté de son style originaire , en passant de l'allemand en latin. Il dégénéreroit trop dans notre traduction d'une traduction.

ART. II. *Mémoire sur les calyces aromatiques, appelés vulgairement fleurs de casse ou cannelle : Flores cassiæ ; par M. Tromsdorf, professeur en médecine.*

Le nom de fleur a été attribué improprement à cet aromate ; car il est facile de connoître , par la simple inspection , que ce n'est point une fleur. Il a plutôt la forme de petits clous têtus , dont la tête examinée attentivement , paroît divisée en cinq ou six parties , au milieu desquelles on voit dans une cavité , un petit corps arrondi *insipide & sans odeur* , qui peut être une ébauche , ou commencement de fleur ou de fruit. La couleur du clou est brune , & il a le goût & l'odeur de cannelle : c'est pourquoi on les nomme aussi en allemand , fleurs de cannelle , *zimblumen*.

M. Tromsdorf n'a point touché leur histoire naturelle , parce qu'on ne fait , dit-il , rien de certain , ni sur le lieu de leur origine , ni sur l'arbre qui les produit , les marchands qui les

## 16 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Vendent étant plus avides de gain que de connoissances historiques; mais il a voulu connoître leurs parties essentielles, & il les a pour cela soumises à l'examen chymique. Après en avoir écrasé grossièrement une certaine quantité, il les a laissées macérer quelques jours dans l'eau pure, & les ayant distillées ensuite il a obtenu les mêmes résultats qu'on peut lire dans Cartheuser, *Dissert. de calycibus arom. flor cass. Zeglantic.* qu'il convient les avoir trouvés avant lui. Ce qui distingue donc l'analyse de M. Tromsdorf, c'est qu'il a examiné plus attentivement les beaux sels exagones qu'il a obtenus en laissant reposer pendant un an la distillation. Ce sont des sels-essentiels, puisqu'ils retiennent l'odeur & le goût de la substance dont ils sont extraits.

Nous ne savons si nous ne nous trompons point, quand nous supposons qu'il s'agit ici du clou nommé aussi clou de girofle; la difficulté que nous éprouvons toutes les fois que nous lisons un ouvrage de botanique, nous fait déplorer que les savans ne conviennent pas entre eux du même nom des plantes, au moins en latin. Bonare, qui le nomme *cariophyllus aromaticus*, prétend qu'en laissant macérer pendant quelques heures un clou de girofle dans l'eau tiède, on reconnoît que les clous de girofle sont tout à la fois le calice, le bouton des fleurs, & les embrions des fruits, & il ajoute que l'arbre qui les porte croît dans les Moluques.

ART. III. *Mémoire sur l'affinité des corps*, par M. Succow. M. Marrherr, examinant la table

N O V E M B R E , 1778. 17

des affinités de Geoffroy , & M. Macquer avec lui , ont avancé que l'acide nitreux s'unissoit plus étroitement avec une substance enflammée , qu'avec l'alkali fixe. Cette opinion est ici réfutée , & on en prend occasion d'exposer les véritables notions de la solution & de la précipitation.

ART. IV. *Mémoire sur l'origine du salpêtre qui ronge la maçonnerie , & sur les moyens d'empêcher cet accident ; par M. Wiegleb , pharmacien.* En 1770 la société des naturalistes de Danzick , proposa un prix à la meilleure résolution de cette question. *La cause du salpêtre qui endommage les murailles de brique , vient-elle de la chaux ou des briques , ou des deux ensemble , ou de quelque autre cause : & quel seroit le moyen le moins dispendieux & le plus efficace de prévenir ce mal , dans la construction d'une muraille neuve , & d'en délivrer une muraille qui en est attaquée.* M. Luther de Roda , pasteur de Rositz près d'Altenbourg , a remporté le prix. Son mémoire est imprimé. M. Wiegleb avoit travaillé sur le même sujet , dans le dessein d'entrer en lice , mais le terme fixé par la société , lui a paru trop court pour achever ses expériences , dont il offre le résultat à l'académie d'Erfurt. Nous le réservons pour notre article d'architecture.

ART. V. *Observation chymique de M. Cartheuser , sur la maniere de dissoudre la gomme laque.*

La solution de la gomme-laque , essayée dans divers menstrues , n'a point encore bien

## 18 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

réussi. (\*) L'esprit-de-vin, & l'alkali fixe, ne fatifont pas toujours. L'esprit-de-vin le plus rectifié déploie son action avec trop de lenteur, & laisse sans les dissoudre plusieurs parties de la cire : c'est pourquoi la teinture qui en provient est d'un rouge brunâtre, passe difficilement à travers le papier gris, & perd sa clarté en refroidissant. Les alkalis fixes en forte lessive, dissolvent toute la masse avec le secours de l'ébullition, mais outre que cette solution est épaisse, la couleur en est altérée par l'acrimonie des sels.

M. Cartheuser s'est appliqué à découvrir un menstrue, capable de dissoudre toute la masse parfaitement & facilement, & qui en même tems n'en gâtât pas la couleur rouge : & après plusieurs expériences, il a trouvé que le borax dissous dans l'eau, étoit ce menstrue. Il dissout une once de borax dans un peu d'eau chaude, & fait bouillir la liqueur saline dans un vaisseau de terre, alors il y jette une once de la-

(\*) Cependant nous lisons dans Bomare, mot, *gomme*.  
 » On peut dissoudre *entièrement* les gommes-résines,  
 » avec un menstrue, partie aqueux & partie spiritueux,  
 » tels que l'eau-de-vie, le vin & le vinaigre. Au reste  
 » Bomare n'est point exact sur ce point. Car au mot  
 » *gomme*, il met la laque parmi les sucres résineux, nom-  
 » més improprement *gommes*, & il renvoie pour la  
 » laque à l'article *fourmis de visite* que nous ne trou-  
 » vons point : mais à l'article *fourmis qui donnent la ré-*  
 » *sine-laque* ; il nous dit après M. Geoffroi, que c'est un  
 » travail d'insectes, une sorte de ruche.



que séparée des bâtons, & réduite en poudre subtile. Au moyen de cette coction la laque est entièrement dissoute en quelques minutes, & donne une teinture d'un rouge obscur, d'une saveur amere, & d'une agréable odeur balsamique, qui nonobstant qu'elle soit épaisse, passe assez aisément à travers le papier gris. Différens liquides ajoutés à cette teinture, ont produit divers changemens.

1°. L'eau froide a précipité la laque sous une forme de magistère purpurin, de manière que la liqueur filtrée étoit limpide.

2°. L'eau bouillante n'a précipité que quelques parties rouges grossières, & s'est unie avec le reste de la teinture.

3°. L'esprit de nitre ou l'eau-forte a détruit subitement sa couleur & précipité une masse épaisse, membraneuse en apparence, & jaunâtre, couverte d'une liqueur jaune transparente.

4°. L'esprit-de-vin bien rectifié a relevé l'éclat de la couleur rouge & a séparé quelque partie du borax qui est tombée au fond & s'est attachée aux parois du verre sous l'apparence d'une poudre rouge crySTALLINE.

5°. Une infusion concentrée d'alun a produit un précipité rouge, gélatineux, qui n'est que la terre d'alun précipitée par l'alkali du borax & mêlée avec des particules de gomme-laque.

La solution de laque peut devenir utile en médecine, tant à cause de sa nature amere & balsamique, qu'à raison des vertus propres au

## 20 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

borax qui s'y joint. Cette teinture peut être un résolusif & un fortifiant très-actif en la délayant dans l'esprit-de-vin. Elle n'est peut-être pas à mépriser par les teinturiers qui pourroient la rendre plus fluide en la versant dans l'eau bouillante.

On avertit que cette solution étant mise reposer, une partie du borax s'attache au fond & aux parois du vase, mais en l'approchant du feu on lui rend son état.

ART. VI. Du même. *Examen chymique d'une plante aquatique nommée en Russe Badiaga.*

Dans les mémoires de l'académie de Pétersbourg, tom. 2, pag. 343 cette plante est nommée par M. Buxbaum, *Badiaga major*. C'est la *spongia erecta*, *fragilis*, *ramis teretiusculis* de Linné. *Flor. Suec.* N<sup>o</sup>. 1133. Elle pousse en Suede, en Russie, en Angleterre, en Allemagne & ailleurs dans les fossés & les eaux marécageuses. On en peut voir la figure dans la *Flor. Jen.* de Ruppium, *planch.* 3, *fig.* 1. & dans l'*Almageste* de Plukenet *planch.* 112, *fig.* 3. Elle exhale une odeur forte & nauséabonde de vieille saumure de hareng, & n'a point d'ailleurs de saveur notable. Elle est très-fragile & si friable étant sèche, qu'on la réduit facilement en poussière avec les doigts. Elle entre dans les pharmacies de Moscow où on la recommande dans les cas de meurtrissure des yeux & des autres parties du corps, parce qu'on prétend que sa poudre les guérit en une nuit. Si cela est, il seroit à souhaiter qu'on en étendît l'usage en Allemagne, où elle ne manque point.

M. Cartheuser en a fait cueillir auprès du *Wefer* qu'il a soumise à plusieurs opérations chimiques, afin de juger sous quelle forme elle peut entrer le plus utilement dans les préparations médicinales; & sans le décider précisément, il a trouvé que l'esprit-de-vin & l'eau pure sont les menstrues les plus favorables pour en extraire les principes.

ART. VII. VIII. IX. Trois *mémoires* de M. Sage, des *académies de Paris & d'Erfurt*. L'un sur la *cendrée des orfèvres*. On nomme cendrée les coupelles qui après avoir servi à essayer les lingots destinés à l'argenterie, pour en déterminer le titre, sont imbuës de litharge. En fondant la cendrée des orfèvres avec deux parties de flux noir, M. Sage en a retiré trente-six livres de plomb par quintal. Le quintal du plomb retiré de la cendrée a produit par la coupellation deux onces sept gros huit grains d'argent. Cette quantité d'argent absorbée par les coupelles démontre un vice essentiel dans la coupellation ordinaire, & peut embarrasser les artistes dont l'argent étoit réellement au titre. M. Sage propose une manière de coupeller très-prompte, peu coûteuse & bien plus propre à déterminer la quantité de fin, que lorsqu'on fait l'essai sous la moufle, & qu'on emploie le fourneau de coupelle quarré dont l'usage est presque général. La cendrée de ses essais a donné, comme celle des orfèvres, 36 livres de plomb par quintal; mais d'un quintal de ce plomb, il n'a pu retirer que 64 grains d'argent; la cendrée des orfèvres con-

## 22 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

tient donc 1500 grains d'argent de plus par quintal de plomb, déchet trop considérable.

Le second *mémoire* de M. Sage est un examen du sel animal connu sous les noms d'alkali phlogistique & d'alkali savonneux de Geofroi. Pour préparer le sel animal il a pris une partie de flux blanc & deux de sang de bœuf desséché, a mêlé ces deux substances dans un mortier de marbre, & les a mis dans un creuset. Lorsque le mélange lui a paru rouge comme un charbon embrasé, il l'a versé dans de l'eau distillée. Il n'en faut que cinq ou six parties pour dissoudre le sel animal. La dissolution produit, par l'évaporation insensible, des cristaux verdâtres & transparens dont la forme varie. Cette expérience & plusieurs autres qu'il rapporte font voir que la préparation à laquelle on avoit donné le nom d'alkali phlogistique est un sel neutre composé d'acide animal & d'alkali fixe.

Dans son 3eme. *mémoire*, M. Sage examine la pesanteur spécifique de diverses substances, telles que l'acide phosphorique & autres.

ART. X. Est une *dissertation* de M. Bücholz médecin de la cour de Weimar, sur les propriétés antiseptiques de l'air développé qu'on nomme air fixe. Après avoir rapporté ses expériences il conclut par méconnoître les propriétés que Percival, Priestley & Pringle ont publiées de l'eau imprégnée d'air fixe; & si elle en obtient quelques-unes, il les attribue non à l'air comme air, mais aux particules des corps qu'il transporte dans l'eau où il est introduit. Cependant

il paroît n'avoir par ignoré ce qu'en ont écrit le docteur Alexandre, Anglois, l'abbé Rosier de Paris, & l'abbé Fontana de Florence, aux expériences duquel il ajoute peu de foi.

ART. XI. *Mémoire de M. Glafer, médecin de la ville de Suhla, sur une espece de chenille très-pernicieuse qui ronge presque tous les ans les bourgeons des pommiers & dévaste les vergers.* L'académie royale des sciences de Suede ayant proposé pour prix de trouver le moyen de garantir les pommiers de ces chenilles, M. Bergmann, savant professeur à Upsal, l'a remporté. On a son ouvrage dans le 22e. vol. des *mémoires de l'académie Suédoise*, traduits en Allemand. Tout son artifice consiste à entourer le tronc des arbres d'une ceinture enduite de poix liquide que les femelles des phalènes ne peuvent franchir. Le comte Cronstaedt, & le conseiller des mines Adlerheim, s'en sont servis avec succès dans leurs jardins, M. Glafer prétend l'avoir connu & employé bien avant d'avoir lu l'ouvrage de M. Bergmann. Il promet de donner une nouvelle édition de son traité allemand sur cet important sujet, dans laquelle il s'étendra beaucoup davantage que dans la première de 1774, & il détaillera tous ses préservatifs.

ART. XII. *Observation de M. Cartheuser sur les racines de dent de lion.* On y rapporte des expériences qui montrent que la racine de dent de lion ôtée de terre & replantée de haut en bas, reprend & pousse des feuilles, comme M. Bulfinger l'a observé de la chicorée dans les

## 24 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

*mémoires de l'académie impériale de Pétersbourg*, tom. V. M. Cartheuser ajoute qu'il est vraisemblable que la même propriété s'étend à la racine de falsifi, de laiteron, &c.

ART. XIII *Mémoire de M. de Romé Delisle, des académies de Suede & de Paris, sur les altérations qui surviennent naturellement à différentes mines métalliques, & particulièrement aux pyrites martiales.* Dans le regne minéral, de même que dans les deux autres regnes, la nature est sans cesse occupée à dissoudre & à reproduire, à composer & à décomposer. Les exhalaisons minérales & les eaux souterraines sont les principaux agens qu'elle emploie pour dissoudre les corps métalliques, les charrier en d'autres endroits, les combiner avec d'autres corps, & par-là changer leur forme, leurs principes, leur essence & leur mixtion. Personne ne conteste aujourd'hui la formation journaliere des mines & des métaux, mais on n'avoit guere observé que l'efflorescence spontanée des pyrites martiales trop commune pour être ignorée.

ART. XIV. *Observations de M. Baumer, conseiller du landgrave de Hesse, & premier professeur de médecine à Gießen, sur le Balsates de Hesse.* C'est une espece de marbre qu'il estime composé d'argile & de sable avec plus ou moins de principes martiaux; il est si dur qu'il peut limer les métaux & servir de pierre de touche. Les anciens en ont construit des forteresses dont les ruines frappent encore les yeux d'admiration à Gleiberg & à Ceizberg dans la principauté de Nassau-Weilbourg, & à Kaltschmiden  
près

près de Wetzlar. On le fond sans y rien mêler, & il se change aisément en un verre noir ou noirâtre, il aide la fusion du fer.

ART. XV. Du même. *Observations appartenantes à la géographie souterraine.* Cette science est encore au berceau : de-là vient qu'en fouillant aveuglément pour découvrir des trésors imaginaires, on consomme quelquefois mal-à-propos tout ce qu'on a de bien réel. M. Baumer examine les différens lits des montagnes, sur-tout de Hesse & de Thuringe, jusqu'à la dernière profondeur possible, & pour ainsi dire, jusqu'au noyau de la terre. Il en déduit les instructions qui doivent guider dans la recherche des métaux. Il a vu plusieurs fois dans des veines métalliques de l'argile très-fine, grasse, colorée, molle comme du beurre, tout auprès de plus dure, poreuse comme un levain, & comme en fermentation, ces pores remplis de poudre métallique qui en changeoient la couleur, & enfin devenue un vrai minerai : preuve de la formation graduelle des métaux.

ART. XVI. *Mémoire sur les Oolithes, par M. Michroeter, ministre à Weimar.* M. Guettart, célèbre naturaliste François, a donné occasion à ce mémoire, en disant dans ses *observations minéralogiques* sur la France & l'Allemagne, insérées au 3me. volume des *récréations minéralogiques*, que la présence des fœtus des coquilles ne prouve pas suffisamment que les oolithes sont de vrais œufs pétrifiés, à moins que les masses d'oolithes ne forment des tous dans chacun desquels il y auroit des coquillages.

## 26 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Cette opinion tend à trop diminuer le nombre des vrais oolithes, au jugement de M. Schroeter. Oolithe signifie œuf de pierre. Les anciens naturalistes paroissent avoir donné ce nom à ces amas de globules pierreux, dont il y a des montagnes entières, dans l'opinion que c'éroit réellement des œufs de poissons ou de coquillages. Les sentimens des modernes sont partagés. Cartheuser, Hollmann, Waller, Linné, Kundmann, &c. estiment que ce sont des jeux de la nature ou des stalactites ou concrétions qui se sont formées par superposition. Hollmann suppose qu'une bulle d'eau remplie d'air aura été couverte de sable à plusieurs reprises en roulant, & aura durci avec le tems. Baumer, dans son histoire-naturelle du regne minéral, est d'avis qu'en effet plusieurs oolithes doivent être rapportés à la classe des stalactites, mais il prétend aussi qu'il y en a beaucoup qu'on ne peut méconnoître pour des pétrifications d'œufs de poissons ou de testacées. Stabée, dans ses *monumenta diluvii universalis ex historiâ naturali*, considère les oolithes comme des monumens du déluge. Scheuchzer embrasse un parti mitoyen dans son histoire-naturelle de Suisse. M. Schroeter imite la même modération, mais il penche davantage à admettre un grand nombre d'œufs pétrifiés, & pour en prouver la possibilité, il expose la prodigieuse fécondité des poissons, & rapporte les expériences de M. Hauer, qui a compté dans un hareng 36000 œufs; 38000 dans un charbot (*stint* en Allemand) qui pesoit à peine deux onces; 454961 dans un maquereau qui pesoit



ciaq quarterons; 203109 dans une carpe médio-cre; 383252 dans une tanche (*schley*); 281000 dans une perche (*barsch*) de huit onces; environ quatre millions dans un cabilehau de dix huit à vingt livres; 13574000 dans une folle, quoique poisson plat; & plus d'un million dans une petite écreviffe, à en juger au poids; car leur petitesse a empêché de les compter.

M. Schroeter qui cite beaucoup d'auteurs, ne paroît point avoir connu les observations sur ces sortes de corps lues à l'académie des sciences en 1761, par M. Desmarêts.

ART. XVII. Du même M. Schroeter, un *mémoire sur les os & les dents pétrifiés des ourfins ou hériffons de mer*. Ce genre de pétrification est rare, & M. Schroeter en possède dans son cabinet.

Ce mémoire est court, y ayant peu à dire après ce qu'en a écrit en latin, Klein, dont Desbois a donné à Paris une traduction françoise. Nous rappellerons ici que Gleditsch, imprimeur à Leipfick, vient de publier une superbe édition du bel ouvrage de M. Klein.

ART. XVIII. *Traité des casemates voûtées*, par M. Boehme, professeur à Gieffen. C'est ce qu'on appelloit autrefois place basse ou flanc bas. On a cessé de s'en servir, dans la supposition que les batteries des assaillans enterroient l'artillerie de ces casemates dans la ruine des voûtes. Elles avoient l'avantage de défendre le passage du fossé en rafant l'eau avec leurs boulets, & de ne point craindre ni les bombes ni les bou-

## 28 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

lets à ricochet. On en voit à Naerden & à la citadelle de Tournai. Vauban, Coehorn & Rimpler ne les ont pas toujours négligées. Un habile ingénieur peut remédier aux inconvéniens qu'on leur reproche. M. Boehme propose de les rétablir & en donne les plans auxquels il est nécessaire de recourir pour bien comprendre sa construction. Ainsi nous n'insisterons pas. Il recommande aussi l'arc & les fleches pour la défense, parce qu'on pourroit les tirer à l'abri, sans être offusqué par la fumée & sans donner de lumière.

ART. XIX. *Théorie de la projection de la superficie de la sphere sur un plan, l'œil supposé au centre, par M. Kaestner.* M. Kaestner a vu les manieres de représenter le globe céleste, employées par Doppelmayer & Pardies, qui consistent en général l'une & l'autre à circonscrire un cube à une sphere, & à placer sur les six faces du cube les points de la sphere qui y correspondent : ainsi il leur faut six cartes. La maniere de M. Kaestner est plus simple, mais on auroit aussi peine à la comprendre sans les figures.

ART. XX. On compte la danse de saint-Vit parmi les maladies des enfans. Cette maladie, qui est assez rare, attaque aussi quelquefois les adolescens. C'est une espece de démence dont la cause réside dans le bas-ventre. Les symptômes en varient dans les différens sujets. Certains font des mines ridicules comme les singes qui mangent vis-à-vis des enfans qui se divertissent, ou comme les baladins qui amusent la populace. D'autres mâchent continuellement

sans avoir rien dans la bouche, agitent leurs bras, & leurs jambes, boient, sont muets comme des poissons. Sans examiner pourquoi cette maladie a été nommée danse, puisque ceux qui en sont atteints, ne dansent point, ni pourquoi on l'appelle de St. Vit, M. Strack rapporte comment il a opéré la guérison de sept malades au moyen des purgatifs d'aloës, de myrrhe & de jalap qui ont évacué les impuretés du ventre, & souvent même des vers. La saignée, les remèdes nerveux & les narcotiques ne vont point à la cause du mal.

ART. XXI. Il est connu que des passions véhémentes ont quelquefois causé la mort, mais aussi elles ont opéré des guérisons inopinées. Il y a dans les œuvres de Lange une dissertation curieuse sur les morts causées par les passions, & une autre de la vertu médicinale des passions. M. Hannes, savant médecin de Wesel, y joint trois observations curieuses que nous indiquerons.

1<sup>o</sup>. Un honnête marchand de Wesel n'ayant point eu d'enfans de son premier mariage, & sa seconde femme lui ayant donné une fille, il en eut tant de joie qu'il tomba en apoplexie; il guérit, mais il retomba chaque fois que son épouse le rendit pere, & à la quatrième fois la rechûte fut mortelle.

2<sup>o</sup>. La seconde observation concerne une dame de vingt-huit ans que M. Hannes prétend morte de colere. Comme il convient qu'elle avoit une fièvre écarlate, nous laissons aux gens de l'art à juger par son récit même des causes de sa mort.

## 30 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

3<sup>e</sup>. Il s'agit d'une guérison produite par la terreur. Une fille de 12 ans éprouvoit tous les jours des convulsions périodiques ; le quinquina & tous les vermifuges avoient plutôt augmenté que diminué les accès : mais le feu ayant pris la nuit dans son voisinage , elle s'échappa avec une frayeur qui lui fut salutaire ; car de ce moment , elle a été exempte de toute attaque. Bartholin & Binninger assurent que des épilepsies ont été guéries par la terreur. Hannes fait mention d'un charlatan qui promettoit une guérison sûre aux épileptiques , & dont tout l'art consistoit à leur imprimer une forte terreur ou une autre vive passion.

ARTICLE XXII. Le jour de l'ouverture solennelle de l'académie , [ 19 mars 1776 , ] M. Rumpel , son secrétaire , y avoit lu un fort beau discours Allemand de sa composition , *sur les avantages que les compagnies de savans peuvent causer au peuple.*

» Si le peuple est la dernière classe des hommes , c'est aussi la plus nombreuse. On suppose qu'il manque de pénétration & de cœur , comme de naissance & d'éducation , & il y a des gens qui lui accordent à peine un instinct mécanique pour le travail & un esprit d'esclave. Tel est en effet son caractère apparent dans plusieurs contrées. Mais n'est-il pas aussi vrai que l'oppression est capable d'étouffer les germes les plus précieux ? Que de talens souvent cachés sous des haillons , ressemblent à un feu caché sous la cendre , qu'un souffle pourroit

animer ! Un coup-d'œil sur l'histoire nous convainc que la multitude est capable d'être éclairée & rendue meilleure jusqu'à un certain degré. Le dernier Lacédémonien seroit mort avec joie pour sa patrie, & le dernier Athénien sentoit toute la finesse & les beautés d'Aristophane & de Pindare. Mais comment augmenter les connoissances du peuple, & réformer ses mœurs assez pour le rendre plus heureux ! Les préceptes ne suffisent pas en bien des conjonctures : il faudroit des exemples, & que le moraliste fût évidemment le plus vertueux, & que l'économiste eût les terres les mieux cultivées, & fût toucher au doigt l'application de ses maximes. «

Quant à l'instruction, M. le secrétaire ne trouve point de voie plus sûre de la conduire au peuple, que celle des almanachs annuels, qu'au lieu de préjugés, de mensonges & d'extravagances, on devroit remplir de maximes-pratiques clairement énoncées. Il propose sept regles pour les bien composer : 1. de faire sentir au peuple le ridicule & les inconveniens de ses préjugés, car il faut extirper l'ivraie avant de semer le bon grain : 2. de lui présenter l'instruction d'une maniere qui l'intéresse & le rende curieux & capable d'en faire l'application : 3. de classer les matieres suivant l'utilité & la satisfaction qu'on en peut recevoir : 4. rapporter & expliquer les proverbes moraux & populaires, autant qu'ils sont vrais, & qu'ils peuvent contribuer au bonheur : 5. enseigner les manieres de conserver

la vigueur & la santé qui sont fondées sur la modération & le travail : 6. enseigner les pratiques de mécanisme , de chymie , &c. les plus usitées & les plus nécessaires aux particuliers : 7. enfin , exposer les regles d'agriculture les plus utiles & les plus éprouvées.

ARTICLE XXIII. Ce volume est terminé par les observations de M. le baron de Dalberg, sur un vase antique découvert au mois d'août 1776, dans le voisinage d'Erfurt, dont il a fait présent à l'académie. Suivant les regles de critique qu'il a posées dans son discours, dont nous avons parlé *Article I*, il en examine la matiere , le travail, les figures qui y sont représentées , & les circonstances où il a été trouvé. C'est un parfait modele de la méthode d'examiner un objet sous toutes ses faces , & un prodige d'érudition. Nous ne saurions le louer assez sans offenser la modestie de l'auteur égale à son mérite. Ainsi , à l'imitation de M. le secrétaire Rumpel , pag. 216, nous nous faisons un devoir d'honorer en silence la sublimité de son esprit & l'excellence de son cœur patriotique & ami des hommes. Que si quelqu'un trouve que nous ne nous sommes pas assez étendus , il pourra satisfaire sa curiosité en lisant la plupart des mémoires écrits en latin, pour la commodité des gens-de-lettres de tous les pays. Chaque volume broché coûte 2 florins ou 5 liv. de France.

*Le petit Chanfonnier François , ou choix des meilleures chansons sur des airs connus. A Geneve ; & se trouve à Paris , chez la veuve Duchesne , libraire , rue St.-Jacques , au temple du Goût. In-8vo. de 374 pages. Prix 3 liv.*

**O**N a plusieurs recueils de chansons ; *le Chanfonnier François , l'Anthologie Française , &c.* mais l'excessive cherté des uns , le trop grand nombre de volumes des autres , a empêché bien des personnes de se les procurer. On a cru entrer dans leurs vues , en leur offrant un choix des chansons les plus agréables , & propres à être chantées par-tout le monde. Le nombre des personnes qui ne savent pas la musique , & qui aiment à chanter , est très-considérable : & c'est aussi pour elles que ce joli recueil est destiné ; il ne contient que des chansons sur des airs connus : mais les paroles sont les meilleures qui , dans ce genre , aient été faites en notre langue. Il suffit de nommer les auteurs pour en donner une idée. Parmi les auteurs morts , ce sont les Jean-Baptiste Rousseau , les la Fontaine , Quinault , Dufresny , Lamotte , Coulanges , Racine le fils , le président Hénaut , Pannard , Moncrif , la Condamine , Piron , Colardeau : parmi les auteurs vivans , ce sont MM. de l'Attaignant,

### 34 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Collé, Favart, Saurin, de S. Lambert, Marmontel, Bret, Sedaine, d'Arnaud, Dorat, la Harpe, Blin de Sainmore, le Mierre, Imbert, Rochon de Chabannes, Léonard, &c. Il n'y a point de chanson dans ce recueil qui ne soit recommandable ou par la gaieté, ou par l'esprit, ou par le sentiment. On remarque généralement plus de finesse dans celles de notre siècle, mais aussi plus de naturel dans celles du siècle précédent. Nous allons citer deux pièces les moins connues. La première est du célèbre la Fontaine, à une petite fille de douze ans, qui lui avoit adressé un couplet.

PAULE, vous faites joliment

Lettres & chansonnettes :

Quelque grain d'amour seulement,

Elles feroient parfaites.

Quand ses soins au cœur sont connus,

Une muse fait plaisir :

Jeune Paule, trois ans de plus

Font beaucoup à l'affaire.

VOUS parlez quelquefois d'amour,

Paule, sans le connoître :

Mais j'espère vous voir un jour

Ce petit Dieu pour maître.

Le doux langage des soupirs

Est pour vous lettre close :

Paule, trois retours de Zéphirs

Font beaucoup à la chose.

Si cet enfant, dans vos chansons,

A des graces naïves,

Que sera-ce, quand les leçons

Seront un peu plus vives ?

Pour aider l'esprit dans les vers,



Le cœur est nécessaire :  
Trois printems sur autant d'hivers  
Font beaucoup à l'affaire.

Ces couplets sont sur l'air de *Joconde*. En voici d'autres adressés par M. Saurin à M. Collé, auteur de la *Partie de Chasse*. On y peint les mœurs que nous avons vu régner, & qui heureusement commencent en partie à n'être plus à la mode. L'air est *Et zon, zon, zon ! que le vin est bon !*

JADIS à table, entre les pots,  
Rouloient & couplets & bons mots,  
Cette joie est bannie !  
Le bon air, hélas ! dans Paris,  
Déclare roturiers les Ris !  
Déceimment on s'ennuie.  
Gens qui se disent du bon ton,  
Ne veulent plus qu'on chante : Zon,  
Et bon, bon, bon,  
Que le vin est bon !  
Il console la vie.

DE Momus joyeux favori,  
Qui, chez Michaut, menant HENRI,  
Le fait trinquer à table,  
Crois-tu que ce fameux héros,  
Par sa bonté, par ses propos,  
A jamais adorable,  
Seroit aujourd'hui du bon ton,  
Lui qui, simplement grand & bon,  
Chanteroit zon,  
Que le vin est bon,  
Près d'un objet aimable !

DEVANT l'italique fredon,

## 36 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

A fui la bachique chançon  
 Et le gai vaudeville,  
 Tout d'un tems a fui loyauté;  
 Plutus est le seul Dieu fêté,  
 A la cour, à la ville;  
 Et dans nos meilleures maisons,  
 Gens bariolés de cordons,  
 Disent tour haut:  
 C'est de l'or qu'il faut,  
 L'honneur est inutile.

MON cher Collé, mon vieil ami,  
 Toi, qui si longtems as gémi  
 Du triste goût moderne,  
 Qu'à l'angloise, des furieux  
 Descendent, en bravant les cieux  
 Aux gouffres de l'Averne:  
 Mais nous, des roses du printems,  
 Couronnons l'hiver de nos ans;  
 Et si jamais  
 Nous mourons exprès,  
 Consentons qu'on nous berne.

MALGRÉ le siècle où nous vivons,  
 Osons donner pour compagnons  
 Les ris à la vieillesse:  
 A l'exemple d'Anacréon,  
 Il faut, dans l'arrière-saison,  
 Egayer la sagesse,  
 Et souvent, le verre à la main,  
 Dire à Philis: » Objet divin,  
 » Versez tout plein;  
 Beaux yeux & bon vin  
 » Rappellent la jeunesse «.

On a inféré quelques chansons gaies dans ce volume: mais on en a exclu celles qui ont paru trop libres, & il peut être mis entre les

maines des jeunes gens. Enfin l'on a eu l'attention d'entremêler les différens airs, ainsi que les auteurs, afin de prévenir toute espèce de monotonie, autant qu'il a été possible, & celui qui a présidé à ce choix nous semble avoir eu raison d'avancer que de tous les recueils de ce genre, celui-ci est incontestablement le plus agréable : il auroit pu ajouter qu'il est en même tems le moins cher, quoique peu d'ouvrages soient exécutés avec plus de soin pour la partie typographique.

(*Journal de Paris ; affiches & annonces de Paris.*)

---

*TABLEAU historique de la marine françoise, depuis la fondation de la monarchie jusqu'à nos jours ; par M. TURPIN. A Paris chez Esprit, libraire, au palais royal. In-4to. de 68 pages. 1778.*

**M.** Turpin se propose de nous donner les éloges des illustres François qui se sont le plus distingués sur mer ; mais il a cru devoir auparavant offrir un tableau des révolutions arrivées dans notre marine avant & après l'entrée des François dans les Gaules. Ainsi, ce tableau n'est que le discours préliminaire d'un plus grand ouvrage très-intéressant que M. Turpin se propose de publier dans la suite.

Les Marseillois étoient regardés comme les

### 38 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

plus habiles navigateurs du monde. Euthimenes ; Pytheas avoient tracé aux Carthaginois des chemins inconnus sur l'Océan & la Méditerranée. La ville de Vannes avoit enseigné à Jules-César , qui eut bien de la peine à la subjuguier , les secrets de la marine. M. Turpin fait un précis de l'histoire de la marine sous les trois races de nos rois , jusques au beau siècle de Louis XIV , que notre marine remporta des avantages si signalés. On y voit que toutes les fois que le gouvernement a porté ses regards vivifiants vers cette partie de l'administration , les encouragemens ont presque toujours été suivis des plus brillans succès ; que les marins d'aucune autre nation ne peuvent se glorifier d'un aussi grand nombre de traits héroïques ; en un mot , que la France , située entre les deux mers , est dans la position la plus avantageuse pour former une marine respectable. » La nature , dit M. Turpin , a creusé des » ports excellens dans la Bretagne , dans la » Provence. Le secours de l'art pourroit en » ouvrir de nouveaux dans plusieurs provinces. » Les fosses de Port & de Colleville en Normandie , n'attendent qu'une main secourable pour recevoir de nombreuses flot- » res , nous ne manquons point de matelots. » Les Normands , dont la mer fut le berceau , la regardent encore comme leur élément. » Les manes des Tourville , des Duquesne , des d'Amfreville , des Tourouvre , des Flamanville n'ont point à rougir de leurs descendans. Les Bretons , leurs émules de gloire ,

» semblent nés sur ce fier élément. La patrie  
 » des Duguesclin , des Clifton , peut égale-  
 » ment se glorifier d'avoir enfanté les Coetlo-  
 » gon , les Dugué-Trouin & les Cassard. La  
 » Provence a ses Forbin & ses Valbelle ; l'Au-  
 » nis & le Poitou sont les pépinières d'où l'on  
 » a toujours tiré des matelots infatigables. Enfin  
 » depuis Dunkerque jusqu'à Bayonne , nos  
 » côtes sont peuplées de navigateurs intrépides  
 » qui n'attendent que le signal des combats  
 » pour faire revivre la gloire de leurs ancê-  
 » tres. «

Notre marine sous la première & la seconde  
 race de nos rois , eut quelques momens d'é-  
 clat. Elle en eut davantage sous S. Louis qui,  
 partant de Chypre pour Damiette , mit à la  
 voile avec huit cens vaisseaux. Charles VI,  
 au commencement de son règne , n'en avoit  
 point ; il en acheta chez l'étranger & sur-tout  
 chez les Gênois ; il en composa une flotte de  
 mille deux cens quatre-vingt-sept voiles : Frois-  
 fard dit qu'on eût pu en faire un pont depuis  
 Calais jusqu'à Douvres. ( On juge bien cepen-  
 dant que les vaisseaux de ce tems-là étoient  
 loin de ressembler à ceux d'aujourd'hui. ) L'au-  
 teur fait ensuite mention des trois batailles ga-  
 gnées par l'amiral d'Annebaud contre les An-  
 glois , & il observe que du Bellay regarde com-  
 me une chose extraordinaire qu'il fut tiré plus  
 de trois cens coups de canon par les deux flot-  
 tes , dont l'une étoit de quatre-vingt dix vais-  
 seaux , & l'autre de cent. La marine retomba  
 dans la langueur sous les successeurs de Fra-

çois I : le génie du *cardinal de Richelieu* commença à la retirer de son anéantissement ; convaincu que quiconque est maître de la mer l'est bientôt de la terre, ce grand homme créa des flottes pour protéger nos pêches & notre commerce. Jusqu'à cette époque on n'avoit pas encore vu de vaisseaux fort considérables ; & ils n'étoient point percés des deux côtés pour les batteries. On étoit obligé de placer les canons sur le plancher des vaisseaux ou sur la proue ou sur la poupe, comme on fait aujourd'hui pour les galeres. Richelieu fut le premier qui fit construire un vaisseau de soixante & douze canons, qu'on regarda comme un prodige de l'art. La politique du cardinal Mazarin se fixa principalement sur les guerres de terre. Notre marine tomba dans le dépérissement ; & lorsque Louis XIV prit les rênes du gouvernement, il ne trouva que huit vaisseaux en état de servir. Colbert seconda, en homme de génie, les grandes vues du monarque : à sa voix les forêts furent changées en vaisseaux : on en construisit cent de ligne, dont plusieurs portoient jusqu'à 90 & 100 pieces de canon. Les matelots furent divisés en classes ; les réglemens les plus sages furent établis, & la marine françoise acquit une supériorité réelle sur mer, par le talent, le courage héroïque & les victoires multipliées des Duquesne, des Duqué-Trouin, des Tourville des Jean-Bart, des Forbin, des Damfreville, des Tourouvre, des Valbelle, des d'Estrées, des Coëlogon, &c. Tous les lecteurs connoissent cette partie de

notre histoire & les victoires nombreuses remportées alors par nos amiraux sur les Anglois , les Hollandois , & même sur ces deux nations réunies. La malheureuse journée de la Hougue , en couvrant de gloire Tourville , qui n'avoit que quarante-quatre vaisseaux à opposer à quatre-vingt-dix des flottes combinées de l'Angleterre & de la Hollande , cette journée porta le coup le plus funeste à la marine françoise. Le cardinal de Fleury l'a laissée tomber dans une espece d'anéantissement ; elle sembla reprendre une espece de vigueur par le combat de M. de la Galissoniere contre l'amiral Bing. Mais les désastres réitérés de la dernière guerre la replongerent bientôt dans un état pire qu'elle n'avoit jamais été. Cependant de quoi n'est pas capable la nation françoise ? Le moment d'un heureux enthousiasme a suffi pour rétablir nos forces sur mer. L'exemple donné par la province de Languedoc d'offrir au roi un vaisseau , a été suivi par d'autres provinces & par les corps les plus illustres de l'état. Nos flottes s'enorgueillissent des noms patriotiques qui ont servi à les rendre formidables , & à disputer la victoire aux fiers tyrans des mers.

La marine reparoit aujourd'hui parmi nous avec beaucoup d'éclat ; des flottes formidables annoncent la sagesse du gouvernement & la puissance de la nation dans les deux mondes. On doit tout attendre de nos deux marines réunies par leur émulation pour le service du roi & de la patrie. M. Turpin parle des anciens ducs

## 42 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

de Bourgogne, d'Orléans & de Bourbon, des comtes de *Flandre* & d'*Artois*, qui dès la naissance de la monarchie ont eu le commandement de différentes flottes : à tous ces noms illustres, l'enthousiasme national ajoute dans ce moment celui d'un prince du sang de nos rois dont l'exemple vient de rendre à la France l'honneur de son pavillon.

En parlant de l'école où se sont formés la plupart des hommes célèbres dont on a rappelé les noms dans ce tableau historique, c'est, dit M. Turpin, une espèce de piraterie qui n'a rien que de noble, puisqu'elle ne s'exerce que contre les ennemis de l'état qui les autorise à protéger à main armée les pêches & le commerce. M. Turpin observe que le mot de pirate n'a pas toujours offert une idée avilissante; il le croit dérivé du Pirée, port d'Athènes, où l'on s'embarquoit pour aller combattre les ennemis de la patrie. » Cette profession, ajoute-t-il, honorable & avilissante tour-à-tour, n'a effuyé » cette révolution que par la manière différente dont elle a été exercée. Les pirates qui » servoient les rois ou les républiques, ont été » rangés dans la classe ordinaire des guerriers; » ceux qui ont exercé leur brigandage sur toutes les nations, ont été l'objet de l'exécration publique. Ainsi la piraterie a eu ses grands » hommes, comme elle a été le fléau des sociétés. Dionide, fameux pirate, fut recherché » par Alexandre & Darius; mais trop fier pour » fléchir sous les volontés d'un maître, il leur » déclara qu'il aimoit mieux être leur ennemi



» que leur allié : après avoir été long-tems fa-  
 » vorisé de la fortune, il en éprouva le retour,  
 » il fut conduit devant Alexandre, qui lui de-  
 » manda de quel droit il troublait les mers :  
 » *Par le droit que tu t'arrogas de troubler la terre.*  
 » Je suis roi, répond Alexandre, & tu n'es  
 » qu'un corsaire. *Nous faisons donc le même mé-*  
 » *tier, repliqua Dionide, moi avec un seul vais-*  
 » *seau, & toi avec une nombreuse armée. Si les*  
 » *Dieux métamorphosoient Dionide en Alexandre,*  
 » *& Alexandre en Dionide, il y auroit un bon*  
 » *roi de plus sur la terre, & un habile corsaire de*  
 » *moins sur la mer.* »

M. Turpin rapporte quelques actions héroï-  
 ques de nos marins; il les justifie contre la  
 calomnie qui attaque leur politesse. » Les ma-  
 » rins, dit-il, forment une famille isolée, qui,  
 » éloignée de la terre, n'en respire point la  
 » contagion. Leur vaisseau est une république  
 » gouvernée par une police exacte où l'on  
 » obéit sans contrainte, parce que la loi ne  
 » commande que pour veiller à la sûreté com-  
 » mune; tous étant associés aux mêmes dangers,  
 » les prospérités leur sont communes, ainsi que  
 » les disgrâces : ainsi l'intérêt personnel les in-  
 » vite à s'aimer & à se respecter réciproque-  
 » ment, & l'on est toujours véritablement poli,  
 » quand on pratique ce que ces deux sentimens  
 » inspirent. »

L'auteur observe aussi que beaucoup de  
 François entraînés par leur caractère inquiet,  
 ont paru à la tête des armées étrangères, &  
 combattu sous les drapeaux ennemis : mais qu'on

## 44 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

n'en voit point servir sur d'autres flottes que sur celles de leur nation ; que le patriotisme a toujours été la vertu distinctive de nos officiers de mer.

Après cette esquisse sur la marine , on trouve sous le titre de *Fragmens* , l'histoire de quatre hommes célèbres , d'Abraham Duquesne , Coëtlogon , Cassard & d'Esfrée ; nous parlerons des deux premiers : mais nous croyons devoir rapporter auparavant un morceau par lequel M. Turpin termine son tableau historique de notre marine.

» Généreux marins, la patrie a dans ce mo-  
 » ment les yeux fixés sur vous ! C'est de vo-  
 » tre valeur qu'elle attend ses prospérités. Elle  
 » voit à la tête de ses flottes un général qui  
 » dans le cours de sa vie a montré le courage  
 » que ses ancêtres firent éclater à la bataille de  
 » Bovine ; les Roquefeuille, les Barr , les Du-  
 » quesne revivent dans leurs descendans. La  
 » sagesse des plans dressés dans le conseil du  
 » monarque prépare & assure vos succès. Une  
 » intelligence sublime préside aux opérations  
 » maritimes. La gloire est l'héritage commun du  
 » ministre qui forme les projets , & du guer-  
 » rier qui les exécute. Votre partage est de  
 » vaincre ; le mien est de faire passer à la pos-  
 » térité les actions des grands hommes qui vous  
 » ont transmis le patrimoine sacré de leur hé-  
 » roïsme : en semant des fleurs sur la tombe  
 » des illustres morts , je paye un tribut anti-  
 » cipé aux vivans qui leur ressemblent. «

*NOTICE sur ABRAHAM DUQUESNE.*

Le comté d'Eu en Normandie peut se glorifier d'avoir été la terre la plus féconde en héros de mer. Il a vu sortir de son sein, Jacques Sore, que son mérite éleva à la dignité d'amiral de Navarre : ses ennemis, en convenant qu'il fut le plus grand homme de mer de son tems, l'ont peint aussi comme le plus sanguinaire. Il est vrai qu'on ne peut le justifier d'avoir fait jeter à la mer quarante jésuites qu'il avoit pris sur un vaisseau espagnol ; action plus digne d'un forban que de l'amiral d'une nation policée.

Les deux Duquesne, héritiers de ses talens, n'ont eu aucun excès à se reprocher. Quoique nés comme lui dans le calvinisme, ils n'ont eu d'ennemis que ceux de leur patrie. Abraham Duquesne, le pere, naquit au bourg de Blanchi, de parens qui n'avoient que la simplicité de leurs mœurs à lui laisser pour héritage. La nature libérale le vengea de l'ingratitude de la fortune. L'aiguillon du besoin anime l'industrie. Passionné pour la gloire de mer, Duquesne ne se laissa point abattre par les obstacles que la pauvreté mettoit entre les honneurs & lui. Il consulta son cœur qui lui fit de magnifiques promesses. Dieppe étoit alors l'école des célèbres navigateurs ; c'étoit de ce havre qu'étoient sortis Bétancourt, qui découvrit les Canaries, dont il fut roi ; Ribault général des flottes de Charles IX ; de Caën, fameux par ses navi-

gations & ses exploits dans les deux indes; de Mè, à qui le duc de Guise avoit la modestie d'attribuer l'honneur de ses victoires navales; Daniel Bontemps, que le marquis de Brezé appelloit son bras droit.

Le jeune Duquesne se transporta dans cette ville où il apprit la marine. Un travail opiniâtre, secondé par les dons de la nature, lui donna des connoissances prématurées : mais la jeunesse & sur-tout sa pauvreté, firent présumer qu'il ne pouvoit avoir les talens qui ne s'acquièrent que par une éducation dispendieuse. Réduit à ramper dans les plus bas emplois, il s'éleva bientôt par l'impulsion de son génie au-dessus des détails où il étoit asservi. Ses progrès dans la science du pilotage, le firent rechercher des plus riches armateurs. Sa réputation s'étendit jusques dans la Suede, où la reine Christine appelloit auprès de son trône tous les hommes supérieurs. Elle l'employa sur ses vaisseaux en qualité de pilote.

Il n'est point d'emploi où le génie ne puisse montrer sa supériorité. La science du pilotage, quoiqu'abandonnée à la rôtur, est l'attribut essentiel de l'homme de mer. Duquesne, pilote, laissa appercevoir les talens qu'on a droit d'exiger d'un amiral. L'expérience que Christine fit de sa capacité, la détermina à lui confier le commandement de l'escadre qu'elle envoya à Louis XIII. Ce fut dans ce grade qu'il se développa tout entier. La France se reprochant de l'avoir laissé dans l'oubli, l'attacha à son service par le grade de capitaine de vaisseau. Cha-

que année de sa vie fut marquée par des combats & des victoires. Il signala sa valeur & sa capacité à la bataille de Guétari, où il combattit sous les yeux des braves de Mé & de Caën, ses deux illustres concitoyens. Il fit un feu si terrible & manœuvra avec tant d'adresse, qu'il s'empara d'un gallion, & mit le feu à plusieurs autres.

Cette action glorieuse lui mérita un titre plus élevé. Il n'y avoit alors que quatre chefs d'escadre qui portoient le nom des provinces de Normandie, de Bretagne, de Guienne & de Provence. Louis XIV, en 1647, créa pour Duquesne, la charge de chef d'escadre de Dunkerque, & bientôt il justifia cette nomination.

La Suede étoit alors le centre des négociations. Cette puissance avoit besoin du secours de la France, pour conserver l'ascendant que ses armées victorieuses avoient pris sur l'Allemagne. Duquesne y fut envoyé avec une escadre. Trop faible pour résister aux Espagnols, dont les vaisseaux couvroient la mer, il fut assez heureux & assez habile pour résister à leurs poursuites; mais à son retour, il fut attaqué par une flotte nombreuse qui le mit dans la nécessité de combattre. Sa valeur balança la fortune jusqu'au moment qu'il reçut une blessure mortelle. Alors, ne pouvant plus donner ses ordres, il fut pris & conduit à Dunkerque, où il termina sa glorieuse carrière, laissant un fils appelé, comme lui, Abraham, à qui la postérité a décerné le nom de grand.

*NOTICE sur COETLOGON.*

ALAIN-EMMANUEL, marquis de Coetlogon, sans avoir commandé en chef, doit être compté parmi les plus grands hommes de mer, dont la France s'honore; quoique né dans un siècle fécond en héros, l'éclat de ses talens militaires ne fut point éclipsé par la gloire des illustres capitaines, qui ont immortalisé le règne de Louis XIV. Sa famille, depuis plusieurs siècles, tenoit un rang distingué parmi la première noblesse de Bretagne, mais ses actions doivent être regardées comme ses plus beaux titres de noblesse. Son penchant le décida pour le service de mer, & il apprit à vaincre sous les d'Estrées & les Duquesne. Sa valeur n'étoit point cet instinct brutal qui précipite dans le danger qu'on ne connoît pas. L'étude de sa profession lui apprit à diriger son courage, & quoiqu'il fût prodigue de sa vie, il se montra toujours avare du sang de ceux qui lui étoient subordonnés. Il en donna des témoignages dans le combat livré en 1676, dans la rade de Palerme, où pénétrant avec un seul vaisseau au milieu de l'escadre ennemie, il la mit en désordre. Cette manœuvre audacieuse prépara la victoire remportée par les François.

Il fut chargé pendant toute la guerre de Sicile, des entreprises les plus périlleuses. Après s'être distingué à l'attaque & à la conquête d'Agosta, il parcourut en vainqueur toutes

tes les côtes de la Pouille. Il brûla un vaisseau de guerre, sous l'artillerie de Barlette; & s'étant rendu maître de cette ville, il y prit une flotte marchande. Le retour de la paix l'arrêta quelque tems dans le chemin de la gloire; mais le calme ne fut que passager, & dès 1686, il remit à la mer avec un vaisseau de quarante-quarante canons. Deux vaisseaux Espagnols qu'il rencontra entre Gibraltar & Malaga, refuserent de saluer le pavillon du roi. Cet oubli du devoir engagea un combat où les Espagnols maltraités profitèrent de la nuit pour faire leur retraite.

Pendant le bombardement d'Alger, Coetlogon enleva un vaisseau de guerre sous les murs de cette ville; dès que la fierté de ces pirates eût été humiliée, il se transporta de la Méditerranée sur les côtes d'Irlande, & se trouva au combat de Bantrie en 1689. La poupe & le derriere de son vaisseau furent enlevés par le feu d'un baril de poudre. Cet accident, qui fit périr quarante hommes, l'obligea de s'écarter. Dès qu'il eut réparé ce désordre, il traversa la flotte ennemie, & impatient de rejoindre ses collègues, il affronta un déluge de feux pour s'associer à leurs périls & à leur gloire. Cet acte d'intrépidité lui mérita le titre de chef d'escadre, & ce fut en cette qualité qu'il combattit à la bataille de la Hougue, journée mémorable, où Tourville vaincu se montra plus grand que dans ses victoires. Coetlogon s'avance pour partager son péril & pour le dégager. C'étoit un tribut

qu'il payoit à l'amitié. Ces deux émules de gloire étoient pénétrés d'une estime réciproque ; unis par le penchant , & sur-tout par une conformité de talens ; ils jouissoient mutuellement de leurs succès.

Notre marine tombée , après cette défaite , dans une espece d'anéantissement , se releva par le mérite de nos braves officiers , & par des actions de détail qui firent souvenir que les François étoient capables de tout exécuter. Coetlogon , l'année suivante , brûla deux vaisseaux de guerre dans le port de Gibraltar , où il s'empara de plusieurs navires marchands , qui avoient cru trouver un asyle sous le canon de cette place. Le grade de lieutenant-général des armées navales lui fut conféré en 1701 , & il se montra digne de ce titre dans la bataille que le comte de *Toulouse* , en 1704 , livra aux flottes combinées d'Angleterre & de Hollande. Ses manœuvres savantes & hardies décidèrent la victoire. Pour prix de tant de services , il fut élevé à la dignité de vice-amiral du Levant en 1715. Il mourut en 1730 , dans sa quatre-vingt-quatrième année. Six jours avant sa mort il fut honoré du bâton de maréchal de France , distinction tardive , mais dont les hommes supérieurs n'ont pas besoin pour transmettre leur gloire à la postérité.

L'éloge de Cassard , né à S. Malo , présente l'idée du marin le plus intrépide , mais en même-tems d'un homme dur , intraitable , qui finit misérablement ses jours dans une prison , où il fut enfermé par ordre du ministère.



Si M. Turpin, avoit le tems de corriger ses ouvrages, d'être plus en garde contre sa fécondité, il pourroit être regardé comme un de nos meilleurs écrivains.

( *Gazette universelle de littérature ; journal de Paris ; journal des sciences & beaux arts ; affiches & annonces de Paris.* )

---

MINERALOGIA Cordubienfis , &c. *Minéralogie du comté de Cornouailles , ou traité des métaux , des mines , & de l'art des mineurs ; par M. GUILLAUME PRYCE. In-folio. Londres , chez White.*

**Q**Uoique l'art de tirer des mines , les métaux que la nature y a renfermés pour notre usage , soit le plus utile de tous après l'agriculture , cependant on n'a pas donné jusqu'à présent à cet art un degré d'attention égal à son importance. C'est donc un vrai présent pour le public , qu'un ouvrage sur cette matière , où elle est traitée avec l'étendue qu'elle exige ; tel est l'ouvrage que nous annonçons. Il est divisé en cinq livres. Le premier a pour objet l'origine & la formation des métaux. Les naturalistes ont beaucoup disputé pour savoir s'il y a dans les métaux une production successive , une génération , ou s'ils ont tous été originairement formés à la création du monde. Les alchymistes ont prétendu que les métaux

## 52 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

provenoient d'un germe métallique primitif, qui, se répandant sous la forme d'une vapeur, changeoit en métaux la terre & les fucs avec lesquels il étoit combiné, par le moyen d'une fermentation antérieure à cette métamorphose. D'autres soutiennent que tous les métaux & les minéraux ont été originairement créés dans l'état où nous les trouvons. M. Pryce observe avec raison que les meilleures preuves pour décider cette question, sont celles qui sont, pour ainsi dire, sous la main, qui sont le plus à la portée des sens, & que l'on tire de l'observation & de l'expérience. C'est sur de pareilles preuves qu'il fonde son sentiment.

» Il est raisonnable, dit-il, de conclure que  
» les métaux ont été formés & placés dans  
» les mines à la création du monde, ou très-  
» peu de tems après. La mine d'étain parti-  
» culièrement prouve la vérité de ce que je  
» dis ici, car on la trouve souvent dans  
» l'état le plus riche & le plus pur, au  
» milieu des blocs de pierre de la nature la  
» plus dure, tels que le granite, & d'autres  
» pierres semblables qui existent sur la sur-  
» face depuis le premier endurcissement des  
» solides, qui n'ont point éprouvé de révo-  
» lution, & dans lesquelles il n'a pu filtrer  
» des particules métalliques, à moins qu'el-  
» les ne vinssent des nuages du ciel. Peut-  
» être en a-t-il été de même dans l'origine, de  
» plusieurs autres métaux, dont l'homme avoit  
» découvert l'utilité, avant de connoître la  
» manière de les aller chercher dans les pro-

» fondeurs de la terre. Dans d'autres pays,  
 » où les métaux sont peut-être répandus plus  
 » généralement, on les a probablement décou-  
 » verts comme je le dis; & depuis les pre-  
 » miers tems, cette distribution des métaux  
 » peut avoir éprouvé du changement & de  
 » l'altération par l'action que les différens  
 » élémens exercent sur eux, en raison de  
 » leur dureté spécifique.

» J'ai déjà observé que les métaux sont su-  
 » jets à un degré de fluctuation commun à  
 » toute la matière; & qu'ils s'approchent ou  
 » déclinent de leur dernière période ou degré  
 » de perfection, plus vite ou plus lentement,  
 » suivant que leur constitution est plus ou  
 » moins solide. Pour preuve de cette observa-  
 » tion, on trouve que les mines de cuivre  
 » & de plomb, quoique riches & solides par  
 » leur nature, perdent cependant beaucoup  
 » de leur métal, lorsqu'elles sont exposées  
 » au soleil & à l'air pendant quelques an-  
 » nées; on trouve aussi que les mines qui  
 » abondent en cuivre bien mûr, contiennent  
 » près de la surface, & immédiatement au-  
 » dessus du corps de la mine, une rouille,  
 » teinture ou écume de cuivre, ressemblant  
 » à du verd-de-gris; cela paroît être la mar-  
 » que d'une mine altérée, car cette écume  
 » est produite par l'effervescence intérieure  
 » de la mine, & provient de ce corps sulphu-  
 » reux, qui est souvent au-dessous, & au-  
 » quel la mine avoit été unie jusqu'à ce

## 54 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» qu'une cause intervenante eût occasionné  
» cette altération visible.

» Il me semble qu'il y a dans chaque métal un magnétisme particulier, & une attraction de particules *jui generis*, par laquelle les principes composans sont attirés & réunis ensemble, particulièrement les matieres que les eaux déposent en passant sur des couches de terre contiguës, jusqu'à ce qu'enfin l'accroissement plus ou moins considérable de parties homogenes, mérite à la mine le nom de riche ou de stérile.

» Que les mines & même les métaux vierges se forment de cette maniere, c'est ce qui paroît évident par la méthode maintenant en usage pour tirer le cuivre des eaux qui en sont fortement imprégnées; le fer qu'on a laissé quelque tems dans une eau semblable, se trouve considérablement corrodé, & il s'est formé du cuivre à la place, soit que ce métal soit adhérent au fer, soit qu'il soit tombé au fond du vaisseau en forme de rouille, ou même quelquefois en petits grains, qui ont entièrement la forme métallique. Ce cuivre & cette rouille étant réduits par la fusion, on en retire souvent de pur métal les trois quarts de leur poids. L'eau dont on se sert généralement pour cet usage, est le résidu des lotions d'étain noir, mêlé avec du cuivre, après qu'il a été calciné dans un fourneau fait exprès. Le cuivre que cette eau contient, est tenu en dissolution par un

» acide , & cet acide ayant plus d'affinité  
 » avec le fer qu'avec le cuivre , quitte celui-  
 » ci pour s'attacher à celui-là , dès qu'on le  
 » plonge dans l'eau ; d'où s'ensuit une pré-  
 » cipitation du cuivre , de la maniere que  
 » j'ai dite. On peut démontrer aussi ce pro-  
 » cédé par l'expérience suivante. Dissolvez des  
 » lames de cuivre minces dans l'eau-forte , &  
 » vous aurez une liqueur claire avec une  
 » légère teinte bleue ; si vous y plongez des  
 » lames de fer minces , l'acide quitte le cui-  
 » vre , le précipitera de la maniere ci-dessus  
 » mentionnée , comme le cuivre auroit fait  
 » l'argent , s'il avoit été d'abord dissous dans  
 » la menstrue , & comme l'alkali fixe fait le  
 » fer après qu'il a précipité le cuivre.

» De cela , nous pouvons raisonnablement  
 » inférer , que l'eau en filtrant dans la terre ,  
 » emporte avec elle , outre des acides & des  
 » sels , les particules minérales & métalliques  
 » dont les différens *strata* sont imprégnés , &  
 » rencontre dans les fentes souterraines où  
 » elle se rend , des matieres , qui , ayant une  
 » affinité plus grande avec l'acide , séparent  
 » celui-ci en tout , ou en partie des particu-  
 » les minérales & métalliques qu'il tenoit en  
 » dissolution , & qui alors par l'attraction na-  
 » turelle entre ces parties , forment différen-  
 » tes mines plus ou moins homogenes & plus  
 » ou moins riches , suivant la nature des dif-  
 » férens mélanges que cet acide tenoit en  
 » dissolution , & le lieu où ces matieres sont  
 » déposées. L'acide alors imprégné d'une nou-

## 56 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» velle matiere , passe outre jusqu'à ce que  
» rencontrant quelque autre lieu convenable ,  
» il s'y arrête & acquerre par-là une nouvelle  
» imprégnation qui peut-être à la fin , n'est  
» point du tout métallique ; ou s'il ne rencon-  
» tre pas un lieu convenable pour s'y arrê-  
» ter , il paroît à la surface avec une teinte  
» plus ou moins forte que lui donnent les  
» principes dont il s'est imprégné à la fin.

» Ces acides obligent souvent les mineurs  
» à des dépenses extraordinaires , en les for-  
» çant à employer des pompes de cuivre au  
» lieu de fer ; car dans beaucoup de mines ,  
» l'eau est si fortement imprégnée d'acides ,  
» que les pieces de fer dans lesquelles le pis-  
» ton de la pompe travaille , seront entière-  
» ment corrodées en six mois , & il en coû-  
» tera beaucoup de dépense & une perte de  
» tems considérable , si on n'a pas eu la pré-  
» caution de mettre à la pompe des pieces  
» de cuivre , sur lesquelles les acides ont très-  
» peu de prise , étant déjà saturés de particu-  
» les homogenes. Ce sont là , je pense , des  
» démonstrations évidentes.....

» Les différentes altérations de substance ci-  
» dessus décrites , sont regardées par quelques-  
» uns comme de véritables transmutations , mais  
» c'est porter trop loin cette idée que de sup-  
» poser que les minéraux ou les métaux soient  
» entièrement changés d'une espece en une  
» autre , comme de plomb en argent , d'argent  
» en or , &c. car quand les métaux ou miné-  
» raux sont une fois parvenus à leur dernier

» degre de perfection, dont ils étoient suscep-  
 » tibles dès le commencement, & qui leur est  
 » toujours essentiel, quoiqu'il puisse être re-  
 » tardé par divers empêchemens, il n'est pas  
 » aisé de comprendre comment ils pourroient  
 » subir une altération ou un renouvellement,  
 » de maniere à être changés d'une espece en  
 » une autre, par quelque degre d'*élaboration*,  
 » qu'on suppose dans la terre.

» Si cette transmutation avoit lieu dans la  
 » nature, en conséquence des diverses altéra-  
 » tions qu'on peut supposer raisonnablement  
 » dans nos métaux mous, tels que le cuivre,  
 » par exemple, nous pourrions espérer de trou-  
 » ver un jour dans nos mines, les métaux les  
 » plus parfaits; & nos plus riches mines d'é-  
 » tain, étant élaborées & améliorées dans le  
 » cours de deux cens ans, pourroient alors  
 » fournir assez d'or & d'argent pour former  
 » une somme cent millions de fois plus confi-  
 » dérable que notre dette nationale. Mais la  
 » sagesse divine, pour l'avantage de ses créa-  
 » tures, s'est opposée à ce que les choses chan-  
 » geassent de nature; & l'étain quoiqu'uni par  
 » une quantité d'or qui y est semée, ne se sé-  
 » parera point de son noble ciment, malgré les  
 » analyses chymiques d'un imposteur ignorant  
 » pour extraire une livre d'or de chaque bloc  
 » d'étain. La bonté de la Providence a fixé des  
 » limites inaltérables à la perfection de cha-  
 » que métal particulier, pour les rendre tous  
 » plus utiles au genre humain; les métaux in-  
 » férieurs, spécialement le fer, étant d'une uti-

## 58 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» lité plus générale que l'or, l'argent & même  
 » les pierres précieuses.

» Si on dit que les impuretés de la terre  
 » dans nos mines, sont cause que la nature  
 » y est affoiblie & frustrée dans ses efforts pour  
 » la transmutation ; on répond que malgré cet  
 » empêchement , une *élaboration* si continue  
 » dans la terre pendant une si longue suite d'an-  
 » nées, devoit exalter nécessairement & iné-  
 » vitablement les métaux inférieurs à un si  
 » haut degré de pureté & de bonté, qu'ils  
 » contiendroient au bout d'un tems une grande  
 » quantité d'or ou d'argent ; quoiqu'ils con-  
 » tiennent des pierres & des terres de diffé-  
 » rentes couleurs & degrés de pureté ; cepen-  
 » dant il n'y a pas de différence essentielle à  
 » cet égard entre les mines qui contiennent les  
 » métaux les plus nobles & celles qui con-  
 » tiennent les métaux les moins précieux ; ce  
 » qui ne feroit pas le cas ; à moins qu'il n'y  
 » eût quelque marque plus évidente d'exalta-  
 » tion, malgré tous les obstacles que la nature  
 » pourroit rencontrer dans les mines, pourvu  
 » qu'elle eût le pouvoir de convertir les mé-  
 » taux inférieurs en métaux d'un genre plus  
 » parfait.

» Nous pouvons conclure pareillement des  
 » mêmes prémisses, que l'opinion de ceux qui  
 » pensent que les métaux restent toujours au  
 » sein de la terre dans le même état où ils étoient  
 » d'abord, est une opinion erronée, parce que  
 » la migration & le déplacement des métaux  
 » & des minéraux, sont des choses assez évi-



» dentes quand on examine les sources mi-  
» nérales.

M. Pryce confirme ensuite cette théorie par un examen approfondi des propriétés de l'eau ; il observe qu'après le feu , cet élément est le plus pénétrant de tous les corps , & qu'il entre dans la composition de toutes les substances animales , végétales & fossiles , servant dans celles-ci comme d'un véhicule qui porte les acides , les sels & les particules menues & détachées de mine ou de métal , dans les veines qui leur sont propres , & où elles sont déposées par la décomposition de l'acide & attirées par les métaux , les minéraux , ou les sucs , avec qui ils ont la plus grande affinité. Mais si ces propriétés dans les mines sont affoiblies ou détruites , les parties minérales seront désunies , & emportées par l'eau dans des couches différentes , tandis que d'autres substances seront déposées à leur place par le même véhicule. Que cette filtration continuelle ait lieu dans les entrailles de la terre ; c'est ce que montre évidemment la nature des sources minérales. Les propriétés médicales de ces eaux sont universellement connues , mais nous croyons que beaucoup de lecteurs seront surpris d'entendre dire qu'à Bédruh , dans le comté de Cornouailles , où M. Pryce réside , les habitans se servent pour faire leur cuisine d'une eau provenant de sources minérales qui sont de la nature la plus délétère. On prend le plus souvent cette eau à la source même , immédiatement après qu'elle est sortie de ces mines qu'on ne travaille point ,

& lorsqu'elle a roulé un demi-mille & plus sur un lit de cuivre & d'autres especes de poisons minéraux. Quoique les mines de *Pednandrea* & d'*Huel-sparnon*, ayent été travaillées jusqu'à une profondeur considérable par le moyen de trois machines à feu, & ayent produit de grandes quantités d'étain, de cuivre, &c. cependant quand on ne travaille pas ces mines, & que l'eau est claire, le peuple du voisinage s'en sert pour toutes sortes d'usages indifféremment, sans que cette eau laisse la moindre teinture ou la plus légère incrustation dans leurs ustensiles; & M. Pryce nous assure que depuis vingt-quatre ans qu'il exerce la médecine dans ce canton, il n'a pas encore trouvé un malade dont il pût attribuer l'incommodité à l'usage de ces eaux.

On distingue les sources en passageres & perpétuelles, & sur ces dernières, les sentimens des physiciens sont partagés. Notre auteur observe que l'hypothese du docteur Halley sur ce sujet, savoir, qu'elles sont produites par les vapeurs, quoique la plus générale est fortement contredite par l'exemple de la source perpétuelle de M. Derham dans la paroisse d'Uppingham, outre beaucoup d'autres qu'on pourroit citer. Il remarque ensuite que les naturalistes qui font venir de l'Océan les sources perpétuelles, n'ont proposé à l'appui de cette opinion aucune conjecture sur la maniere dont cela se fait. Ils ont supposé en général que les sources perpétuelles tiroient leurs eaux de la mer par des conduits & des cavités répandues

dans les entrailles de la terre, comme les veines & les arteres dans le corps humain; mais M. Pryce donne une grande probabilité à cette hypothese, en supposant que la mer agit comme une machine hydraulique, & pousse ses eaux d'une profondeur immense, à travers ces cavités, jusqu'à une distance considerable dans les terres. Il dit que ce qui lui a fait former cette conjecture, c'est l'observation qu'on a faite sur la mer Caspienne à laquelle on ne connoît aucune issue. Il imagine que la plupart des rivières, qui vont se rendre dans ce grand réservoir, en tirent aussi leur origine & sont poussées par la pression de l'atmosphere, dans des canaux souterrains, jusqu'à de certaines distances où leurs eaux jaillissent en sources & en fontaines; ces eaux accrues dans leurs cours par d'autres eaux qui viennent d'autres conduits, forment des rivières considerables qui entretiennent la grandeur de la mer Caspienne. Il remarque à l'appui de cet opinion, que les sources qui sont près des côtes, sont généralement ameres, effet produit sans doute par le voisinage de la mer dont les eaux n'ont pas filtré assez long tems dans la terre pour devenir parfaitement douces. Cependant M. Pryce ne suppose pas que toutes les rivières qui se déchargent dans la mer Caspienne ou dans toute autre mer, tirent leur source de la même mer où ils ont leur embouchure, & il éclaircit cela par plusieurs exemples.

M. Pryce rend compte ensuite d'une manière très-ingénieuse, de quelques observations

## 62 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

relatives à l'eau dans les mines , & donne la raison pour laquelle on ne trouve pas d'eau salée dans les mines qu'on travaille sous la mer.

» Nous avons observé, dit-il , une espece  
 » de glaire ou de *mucus* sur quelques *strata* ma-  
 » rins, laquelle est si gluante qu'elle emplit cha-  
 » que pore & chaque fente du rocher qui en  
 » est couvert. Nous regardons cette matiere  
 » gluante comme une terre marine, propre à  
 » la végétation de l'herbe , de l'algue & des  
 » autres plantes marines; la mer en est pleine,  
 » & la partie inférieure de chaque vaisseau en  
 » est couverte à la fin d'un long voyage , &  
 » il y végete une herbe marine. Cette matiere  
 » visqueuse s'épaissit par degrés, comme si elle  
 » étoit destinée à empêcher l'eau de pénétrer  
 » dans la terre, & c'est à quoi elle sert réel-  
 » lement à mon avis. Sur une côte rude &  
 » hérissée de rochers, cette matiere ne peut  
 » pas se déposer également par-tout, à cause  
 » du frottement continuel qu'occasionne l'ac-  
 » tion de la marée; & il y a d'autres parties  
 » couvertes d'un sable délié & de cailloux qui  
 » ne forment pas un lit convenable pour cette  
 » espece de sol. Dans ces cas cette matiere pé-  
 » netre à travers la surface, & s'insinue dans  
 » les petites fentes & les interstices des *strata*,  
 » au-dessous de l'action de la mer; & en mê-  
 » tems elle incruste & remplit ces petits in-  
 » tervalles avec un gluten pétrifiant, si elle est  
 » chargée de parties de cette nature. Il n'y a  
 » point de théorie ni de raisonnement qui soit  
 » contraire à cette opinion; car cette matiere

» doit se charger de tout principe qui est dissoluble par l'air, l'eau & le sel.

L'auteur, à la fin du premier livre, traite de la maniere d'essayer les métaux & les minéraux, & c'est là qu'il montre plus qu'ailleurs la connoissance profonde qu'il a de son sujet. Mais comme cette partie de l'ouvrage est purement technique, nous n'entrerons dans aucun détail sur ce qu'elle renferme.

Le second livre est divisé en trois chapitres; le premier sur les *strata* de terre, & les veines dans lesquelles on trouve les métaux, leur direction, leur inclinaison, &c; le second, sur les différentes especes d'aimant, & le troisieme sur les altérations qu'ils éprouvent par l'intervention de différens corps étrangers.

Le troisieme livre contient cinq chapitres; dans le premier, l'auteur traite des méthodes anciennes & modernes pour découvrir des mines, & particulièrement des vertus & des usages de la baguette divinatoire. Le second a pour objet la préparation de l'étain, dans le fourneau appelé *Blowing-House* ou *Blast-Furnace*. Dans le troisieme on trouve tout ce qui est relatif aux octrois pour les mines, avec la maniere de faire les soupiraux & les ouvertures, de fouiller la mine, & de l'enlever, de tirer l'eau, & enfin de travailler la mine. Le quatrieme contient des observations générales sur les mines, & leur exploitation. Le cinquieme roule sur les arrosemens dans les mines, la maniere de les applanir & de les éclairer, les ouvertures, &c.

## 64 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Le livre quatrieme est composé de trois chapitres sur les différentes manipulations de la mine d'étain , de cuivre , de plomb , d'or , d'argent , & des demi-métaux. Le cinquieme livre en a quatre sur l'art d'essayer les minéraux , & les mines de métal ; sur la maniere de fondre la mine de cuivre dans les grands fourneaux , appellés *Copper Works* ; sur la maniere de fondre la mine d'étain , ou étain noir dans les grands fourneaux appellés *Smelting-Houses* ; sur la vente de la mine de cuivre & de l'étain noir , après qu'il est fondu & marqué en masses.

L'auteur a mis à la fin un appendice , où il traite du perfectionnement de la machine à feu pour tirer l'eau , par M. Watt , & qui contient aussi l'explication des termes dont font usage les mineurs de Cornouailles. Cet ouvrage est enrichi d'un grand nombre de planches , & c'est sans contredit le traité le plus complet qui ait encore paru sur cette matiere.

( *Critical Review.* )



*MÉMOIRE sur la conservation des enfans , lu dans l'assemblée publique de l'académie des sciences , belles - lettres & arts de Lyon , le 5 mai 1778 , par M. PROST DU ROYER , lieutenant-général de police , l'un des membres ordinaires de cette académie. A Lyon , chez Aimé de la Roche , imprimeur de l'académie. Petit in-8vo de 60 pages.*

**L'**OBJET principal de ce mémoire est de déterminer les habitans de Lyon à fonder , dans leur ville , un bureau de nourrices , semblable à celui que M. de Sartines a établi à Paris , & qui a été porté depuis dans des villes du second ordre , comme Bordeaux , du troisieme , comme Versailles , & du quatrieme , comme S. Germain-en-Laye. Si les faits n'étoient attestés par le magistrat lui-même , on ne croiroit jamais à quel point cette partie importante de l'administration est négligée dans le Lyonnais , & les suites funestes qu'entraîne cette négligence. Une population de cent-quatre-vingt mille ames , peut-être de deux cens mille , donne tous les ans à Lyon près de six mille naissances , & sur six mille enfans , il en est tout au plus mille à qui les parens puissent donner de bonnes nourrices. Les autres sont jetés en Velay , en Vivarais , en Forez , en Beaujolois , en Dauphiné , en Bugey , en Bresse , & jusques dans la

## 66. L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Savoie , dans des lieux où les nourrices languissantes & misérables se livrent au plus bas prix. On se procure ces nourrices en s'adressant à ce qu'on nomme des messageres, espece d'entremetteuses sans nom , sans domicile , sans fortune , qui assistent au baptême , reçoivent les étrennes , emportent l'enfant , le remettent au rabais , le changent ou le livrent au premier venu. Nulle sûreté ni pour la vie , ni pour l'état de ces citoyens nouvellement nés. Elles ne donnent point son nom à la nourrice ; elles ne donnent point non plus à la famille le nom d'une nourrice qu'elles n'ont pas encore , & qu'elles espèrent seulement trouver dans la suite. La plupart meurent sans que les curés , qui ne connoissent leur existence que lorsqu'ils les enterrent , puissent les enregistrer.

Ce tableau n'est point chargé , dit le magistrat auteur de ce mémoire , & il rapporte des faits incontestables , tels que le suivant. » Le » 23 juin 1777 , une de ces *messageres* de Bres- » se , connue seulement par un surnom , & » pour paroître au marché des carmes , fut ci- » tée par deux meres à la fois. La premiere » disoit : je vous reconnois bien , je vous ai » confié mon enfant ; vous l'avez changé trois » fois de nourrice ; il m'avoit toujours échap- » pé , & le hasard me l'a fait découvrir : c'est » le mien ; il étoit sain quand vous le reçû- » tes , il est mourant : je demande justice... » La seconde disoit : j'ai découvert que vous » avez remis mon enfant à une femme de foi- » xante ans , veuve depuis treize ; je l'ai trouvé



» dans une chaumiere ouverte, seul & exposé  
 » à être dévoré; il étoit garotté dans un ber-  
 » ceau infect, perçant l'air de ses cris, s'a-  
 » breuvant de ses larmes, n'ayant pour sub-  
 » sister qu'une tasse de vin aigre & un gâteau  
 » de bled noir; il est mourant : je demande  
 » justice. Survenoient quarante meres qui in-  
 » formées de l'arrêt de la messagere réclamoient  
 » leurs enfans dont elles ignoroient l'état, le  
 » lieu & les nourrices. La messagere disoit  
 » qu'elle se conduisoit comme toutes les autres  
 » messageres d'enfans, qu'elle avoit fait de son  
 » mieux, qu'elle avoit éré trompée elle-mê-  
 » me; qu'elle n'avoit point de registres, qu'elle  
 » ne savoit pas lire, mais que si on lui don-  
 » noit le tems, elle trouveroit tout cela dans  
 » sa tête, qu'elle faisoit ce métier pour vivre  
 » & qu'elle en demandoit pardon. Elle fut pu-  
 » nie, ajoute l'auteur, autant que le permet-  
 » toient l'ignorance commune & le désordre  
 » général «.

Après la lecture de pareils faits, il nous sem-  
 ble qu'on ne peut trop publier les services ren-  
 dus de notre tems par ceux qui sont à la tête  
 de l'administration dans la capitale. Voilà pour-  
 tant les malheurs affreux auxquels M. de Sar-  
 tine a apporté de sûrs remedes, par l'établisse-  
 ment du *bureau des Nourrices à Paris*. Aucune  
 femme n'est admise dans ce bureau, sans un  
 certificat de son curé, qui atteste la paroisse, le  
 nom, le surnom & la profession de la nour-  
 rice, celle de son mari, ses mœurs, l'âge du  
 dernier enfant dont elle est accouchée, si

## 68 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

cet enfant est vivant , s'il est fevré , & le jour de sa mort , s'il est décédé ; si elle a ou n'a point chez elle de nourrisson , si elle a un berceau & un garde-feu. Avant de sortir de Paris avec l'enfant qu'on lui a remis , chaque nourrice est assujettie à deux précautions essentielles. La premiere est la visite des médecins attachés au bureau ; la seconde est un billet de renvoi que la nourrice doit présenter à son curé en arrivant dans sa paroisse. Il lui en donne un certificat qu'elle renvoie au bureau dans la quinzaine. Ces enregistremens simples & ces certificats faciles , parce que le corps en est imprimé , sont pour les familles & pour la société entiere un gage de l'existence de l'enfant , & pour lui-même un conservateur de son état ; il n'y a point d'exemple qu'un de ces enfans ait été changé , perdu ni exposé.

M. le Noir , successeur de M. de Sartine , marche sur ses traces. Il a même perfectionné cette branche de bienfaisance , en faisant distribuer , par ordre du roi , des boîtes de remèdes pour le premier âge , avec des instructions claires & solides sur la maniere de s'en servir. M. le lieutenant - général de police de Lyon , auteur de ce mémoire , ne pouvoit donc proposer à cette ville de meilleurs modeles à suivre que les établissemens de la capitale pour conserver l'état & la santé des enfans.

( *Journal de Paris ; gazette universelle de littérature.* )

*RÈGLEMENS de sa majesté impériale CATHERINE II, pour l'administration des gouvernemens de l'Empire des Russies, traduits d'après l'original Allemand, imprimé à Pétersbourg. A Liege, chez C. Plomteux, imprimeur des états. Vol. in-4to. 1778.*

**L**ES loix & les constitutions qui suffisoient lors de la formation d'un Empire, & dans son premier état, deviennent défectueuses & insuffisantes, lorsque diverses révolutions en ont changé l'existence politique au-dedans & au-dehors. Que l'on compare ce que la Russie est aujourd'hui avec ce qu'elle étoit au commencement de ce siècle, sans remonter à une époque plus reculée ; que l'on considère combien elle a acquis de majesté, de force & de splendeur en moins de cinquante ans ; ses frontières reculées au loin, l'accroissement rapide de sa population, de son industrie, de son commerce ; ses forces de terre & de mer accrues à l'égal des plus grandes puissances ; de nombreuses colonies florissantes là où il n'y avoit que des lignes, & au-delà de ces lignes des déserts ; ces déserts-mêmes, & des pays immenses peuplés & cultivés ; des établissemens de toute espèce formés & maintenus avec une magnificence vraiment impériale, au plus grand avantage du peuple ; ce peuple policé, instruit,

éclairé. Qui ne sent que ces heureux changemens , en donnant au gouvernement de nouvelles peines & plus d'embarras , exigent plus de soins , de loix & de réglemens pour maintenir l'ordre public.

Pierre-le-Grand sembla fonder un nouvel Empire ; ce fut au sein de l'adversité que son ame altière commença à montrer son énergie. La bonne discipline qu'il introduisit dans ses armées de terre , & la création d'une flotte , lui firent terminer heureusement une guerre longtemps malheureuse , & accroître la Russie de trois principautés.

Le Czar , vainqueur en Turquie & en Perse , plus jaloux encore de faire fleurir l'intérieur de ses états , que de les agrandir par des conquêtes , fondeoit des villes , creusoit des ports , & remédioit aux défauts d'une administration informe. Il porta son attention jusques sur les moindres objets , & ne laissa aucune partie sans de nouveaux réglemens. Mais ces sages institutions étoient encore dans leur première enfance , lorsque ce prince mourut. Alors de nouveaux événemens , des principes & des sentimens différens ; des guerres fréquentes , une politique plus étendue & portée sur d'autres objets , apporterent des changemens aux plans de ce glorieux monarque , en même-tems qu'ils en firent connoître les inconvéniens & les avantages. On vit Catherine II, dès le premier jour de son avènement au trône , s'appliquer à connoître toutes les parties de l'administration , pour y introduire une utile réforme , & les nouvelles

loix que le changement des circonstances rendoit nécessaires. Déjà, en 1766, des députés de tout l'Empire, étoient assemblés pour étudier les besoins de l'état, les vices de chaque département, les moyens de les corriger, & la meilleure forme d'administration qui convenoit à chaque partie. La commission de législation continuoît ses travaux avec un zèle infatigable & un succès égal. On étoit près d'en recueillir les fruits, lorsque la guerre contre les Turcs, qui a duré six ans, jointe à d'autres événemens aussi difficiles que dangereux, ôta à cette commission plusieurs de ses membres, & aux autres la possibilité de parvenir à la confection entière du code projeté. Après ces déplôrables années, pendant lesquelles toutes les pensées du gouvernement étoient nécessairement tournées vers le soin de défendre la patrie contre des ennemis étrangers & domestiques, les travaux pacifiques furent repris avec une nouvelle activité ; & ces réglemens publiés à Moscou, en 1775, sont le premier fruit de la commission de législation, & une preuve signalée de l'affection de l'impératrice pour le bon ordre & le bien de ses peuples. Dans quelques gouvernemens il n'y avoit ni assez de tribunaux, ni assez de magistrats pour les remplir convenablement. Dans d'autres, toutes les affaires confondues ensemble, se traitoient au seul & même tribunal de la régence. La lenteur, la négligence, l'omission, la partialité, & d'autres vexations, étoient les suites naturelles de cette confusion. La nouvelle ordonnance

remet tout dans l'ordre , sur-tout pour l'administration de la justice , qu'elle semble avoir principalement en vue. Les tribunaux de justice sont séparés de la régence ; l'on prescrit à chaque tribunal ses attributions , ses devoirs , ses regles , & on le met en état de remplir ce qui lui est prescrit ; on affermit de plus en plus la tranquillité & la sûreté publique , & l'on pourvoit également au bien particulier & individuel de tant d'habitans de race & d'origine différentes , qui peuplent le vaste Empire des Russies.

Cette ordonnance est divisée en vingt-huit chapitres. Le premier offre le tableau d'un gouvernement & de son administration : les suivans traitent de la nomination aux charges , du gouverneur général , de la régence , de la cour de justice criminelle , de la procédure criminelle , de la cour de justice civile , de la cour ou chambre des finances , des tribunaux de judicature en général , de la levée des impôts , de la tutelle ou garde-noble , &c. &c. Nous ne nous proposons pas d'entrer dans le détail de tous ces objets ; mais nous nous arrêterons au chapitre vingt-sixieme , parce qu'il traite de l'établissement d'un tribunal particulier que nous ne voyons érigé nulle part ailleurs. » Comme  
 » la sûreté particuliere de chacun de nos fide-  
 » les sujets , dit le législateur , nous est infini-  
 » ment précieuse , & intéresse vivement notre  
 » humanité , afin de prêter une main secoura-  
 » ble à ceux qui souffrent quelquefois par une  
 » fatalité malheureuse , ou par le concours de  
 » différentes

» différentes circonstances qui aggravent leur  
 » fort au-delà de la proportion de leurs fautes,  
 » nous jugeons à propos d'ériger, érigeons &  
 » ordonnons d'établir dans chaque gouverne-  
 » ment, un tribunal sous le nom de *Tribunal*  
 » de *Conscience* ». Nous copions la traduction  
 que nous avons sous les yeux; peut-être vau-  
 droit-il mieux traduire *Tribunal d'équité* que *Tri-*  
*bunal de conscience*? Quoi qu'il en soit, l'objet  
 de ce tribunal paroît être de remédier aux in-  
 convéniens de la justice rigoureuse, qui devient  
 souvent une injustice réelle, suivant cet axiô-  
 me : *Summum jus summa injuria*. Ce tribunal  
 étant établi pour servir de boulevard à la sû-  
 reté particulière ou personnelle, les regles gé-  
 nérales que doivent suivre les juges en toute  
 occasion, sont l'humanité, les égards pour la  
 personne du prochain comme homme, l'aver-  
 sion pour toute oppression. Ce tribunal, loin  
 d'appesantir le joug des loix sur qui que ce  
 soit, doit apporter au contraire une prudence  
 compatissante, & une équité secourable dans  
 toutes les affaires qui lui sont confiées, jugeant  
 plutôt suivant la conscience & le droit naturel,  
 que selon la dureté de la lettre. Ce tribunal est  
 établi pour empêcher les particuliers de se rui-  
 ner en procédures; pour arrêter les inimitiés,  
 les querelles, les procès qui se perpétuent dans  
 les familles; pour procurer à chacun une vie  
 honnête, tranquille, conforme aux loix; pour  
 assurer à tout citoyen la jouissance de ce qui  
 lui appartient, sans qu'il s'engage dans le laby-  
 rinthe de la chicane, au risque d'y perdre le

bien droit que ne peut lui refuser la conscience de tout homme honnête & instruit; pour soulager les autres tribunaux par l'accommodement des parties contestantes. Ce tribunal peut décider, sans procédure, toutes les contestations, soit sur les moyens d'accommodemens proposés par les parties, soit sur le sentiment des arbitres choisis & agréés, ou sur le sentiment du tribunal même; mais il ne décide rien que de concert avec les parties qui doivent accepter la décision proposée; autrement, si après que le tribunal, conjointement avec les parties, ou les arbitres qu'elles ont nommés, a épuisé tous les moyens d'accommodement, elles ne peuvent pas s'accorder, & n'en acceptent aucun, alors il leur déclare qu'il ne peut plus rien faire dans leur contestation, & qu'elle doit être portée à la cour de justice qu'elle concerne, pour y être jugée suivant les loix. Lorsque la décision du tribunal est acceptée, elle est rédigée & lue, tant au demandeur qu'au défendeur, en présence l'un de l'autre, qui la signent. On y appose le sceau du tribunal: chacun en a une expédition, & ils perdent le droit de renouveler à l'avenir la même contestation devant quelque tribunal que ce soit.

Les affaires qui regardent les criminels, qui, quelquefois par une malheureuse fatalité, ou par le concours de différentes circonstances, sont tombés dans des fautes qui aggravent leur sort au-delà de la proportion de leurs actions, de même que les crimes commis par des insensés, des mineurs, & les affaires de forciers



& de forcellerie, en tant qu'on y découvre de la bêtise, de la fourberie & de l'ignorance, doivent être envoyées au tribunal de conscience, qui seul a droit de juger les affaires de cette espece.

Ce tribunal ne se mêle d'aucune affaire de lui-même, mais seulement à l'ordre de la régence, ou à la réquisition & communication d'un autre tribunal, ou sur les plaintes & requêtes des particuliers, soit au civil ou au criminel. Un prisonnier détenu depuis trois jours, sans qu'on lui ait déclaré les raisons de sa détention, ou sans qu'on l'ait interrogé sur les faits dont on le charge, présente une requête au tribunal de conscience, qui aussitôt donne ordre que ce prisonnier lui soit présenté avec la note des raisons pourquoi il a été arrêté, & pourquoi on ne l'a pas interrogé. Cet ordre doit être exécuté sur l'heure, sous peine de 300 roubles pour le président, & de 100 roubles pour chacun des assesseurs du tribunal où l'ordre est envoyé. Si après la représentation du prisonnier devant le tribunal de conscience, ce tribunal trouve que le suppliant n'est détenu ni pour crime de leze-majesté, ni pour trahison, ni pour meurtre, ni pour vol ou brigandage, alors il ordonne que le prisonnier soit élargi, sous caution, tant pour sa conduite que pour sa comparution devant le tribunal auquel la connoissance de son affaire appartient, & auquel le procès est renvoyé.

Le tribunal de conscience s'assemble dans

tous les tems de la séance des autres tribunaux, & même dans tout autre tems s'il y a quelqu'affaire.

Cette traduction plus littérale qu'élégante, des réglemens de l'impératrice de Russie, a été envoyée de Pétersbourg à l'imprimeur, qui s'est fait un devoir de la publier telle qu'elle étoit sans y rien corriger. Nous ne saurions approuver son extrême délicatesse; une traduction servile nuit à la clarté & à l'intelligence du texte, en voulant le rendre trop littéralement : les mots sont les signes des idées, ce sont les idées qu'il faut rendre plutôt que leurs signes. Cette observation n'empêche pas que l'on ne doive faire beaucoup de cas de la traduction des nouveaux réglemens de l'impératrice de Russie, réglemens vraiment dignes de l'illustre Catherine qui a fait tant de sages institutions dans son empire.

( *Mercur de France.* )



NEUE geschichte des Französischen Africa:  
*Nouvelle histoire de l'Afrique Française, tra-*  
*duite du François de M. l'abbé DEMANET;*  
*ci-devant missionnaire en Afrique. A Leipfick;*  
*chez Weigand, 1778, 2 vol. in-8vo. [ 1 thlr.*  
*12 gr. ]*

**L'**Original François a paru en 1767, & méritoit d'être traduit : car quoique l'auteur copie quelquefois mot pour mot la relation de l'Afrique occidentale du P. Labat ; qu'il se laisse emporter par l'enthousiasme François ; qu'il témoigne beaucoup de haine contre les Anglois ; & qu'il semble être une tête à projets singuliers ; (\*) cependant comme il a été témoin oculaire de ce qu'il rapporte de la topographie, du commerce, de la religion & des mœurs de ces contrées peuplées de noirs, & qu'il écrit librement & avec franchise ce qu'il a vu ou entendu sur les lieux mêmes, il faut avouer qu'il se fait croire plus volontiers que la plupart des voyageurs. Le traducteur a comparé cette relation avec les traités de géographie & les

---

(\*) *Nota.* Nous ne faisons que traduire les *nouvelles gazettes littéraires* de Halle, dont la partialité en faveur des Anglois est sensible.

## 78 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

autres relations de voyages qui ont été publiés sur l'Afrique , & dont il donne un catalogue raisonné ; il critique même son texte , & en fait remarquer les erreurs : exemple que lui a donné le traducteur Allemand , de l'histoire Françoisé de Loango , par M. l'abbé Proyard.

» Dès 1364, les Dieppois avoient des établissemens à Rufisque , qui est à trois lieues de Gorée. La compagnie des Indes occidentales , formée en 1664 , avec un privilège exclusif , les a occupés. Le fort de Gorée est une conquête faite en 1677 sur les Hollandois , par le comte d'Estrées. Il est demeuré à la France en vertu du traité de Nimegue. Suivant les traités qui furent faits avec les rois de la côte par la compagnie , elle a acquis la propriété de toute la côte de Terre-Ferme , depuis le Cap-Verd jusqu'à la riviere de Gambie , étendue de plus de 50 lieues de côtes , sur six lieues de profondeur dans les terres , où , selon M. Demanet , on juge de bonne prise tous les vaisseaux qui sont surpris y faire le commerce. »

» L'isle d'Arguin , à 16 lieues du Cap-Blanc , a été aussi conquise sur les Hollandois en 1678 , & cédée aussi aux François par le traité de Nimegue ; mais comme les Hollandois y étoient rentrés au préjudice du traité , M. de Salvert , chef d'escadre , les en a délogés en 1724 , & l'a restituée à la France.

» Gorée , rocher peuplé de 1500 habitans ,

» ne produit rien. 140 canons en défendent  
 » l'approche. Tout se tire du continent voi-  
 » sin, où la terre donne deux récoltes de  
 » ris en 4 mois, quoique la charrue ne con-  
 » siste qu'en un bâton ferré comme une  
 » houlette, & que la herse ne soit qu'un  
 » fagot d'épinès.

» Au royaume de Tyr, à vingt lieues de  
 » Gorée, le ris ne coûte que 6 deniers de  
 » France la liv. avant d'être mondé, & étant  
 » mondé, il coûte à Gorée un sols 6 deniers,  
 » un bœuf 7 livres.

» Au royaume de Bar, à 36 lieues de Go-  
 » rée, les François ont un comptoir. La cire  
 » jaune n'y vaut que quatre sols au plus la  
 » livre. Si un commerce qui promet de si  
 » grands profits, n'a pas toujours réussi au  
 » gré des entrepreneurs, on doit l'attribuer  
 » à la dépense excessive des moindres commis.  
 » Aujourd'hui à Gorée, au Sénégal, à Gam-  
 » bie, il y a de leurs concubines riches de  
 » cent mille liv. acquises avec eux.

» Au royaume de Bamboue, l'or est si  
 » commun, que dix hommes en peuvent re-  
 » cueillir davantage que 200 hommes dans  
 » les plus riches mines du Perou & du  
 » Brésil.

» Le fer & l'eau-de-vie sont ce qu'il faut  
 » porter en Afrique ; après cela des armes  
 » garnies en cuivre, pour être moins suscep-  
 » tibles de rouille, du corail fin de Marseil-  
 » le, des mouchoirs de Rouen, à fond rou-  
 » ge, des chemises, du papier, des aiguil-

## 80 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» les , des cadenats de cuivre , de la ver-  
» roterie , des miroirs , des bas de fil , des  
» fouliers , des couteaux , des ciseaux & des  
» boucles se vendent bien ; mais rien n'é-  
» gale l'eau-de-vie pour être sûr du prompt  
» débit.

» Un Negre jeune & sans défaut, ne coûte  
» que 30 liv. sur la côte d'Afrique. Qu'on  
» juge de-là ce que peut rapporter cette  
» seule branche de commerce.

» La plupart des Negres sont Mahomé-  
» tans, mais sans temples. Ils se croient la  
» luxure permise. Ils exercent l'hospitalité li-  
» béralement. Un voyageur blanc ou noir peut  
» entrer sans difficulté dans la première cabane  
» qu'il rencontre ; on lui présente du lait , du  
» vin de palmier , du tabac , les vivres qu'il  
» y a , & il ne lui en coûte que de dire à  
» ses hôtes qu'il prie Dieu de les garder en  
» santé.

» Le pays est couvert d'herbes de la hauteur  
» d'un homme qui servent de retraite aux bêtes  
» féroces. Quand les herbes sont séchées par  
» l'ardeur du soleil , on y met le feu. Après  
» qu'elles sont brûlées chaque negre enseme-  
» sonne son champ. Il n'y a jamais la centième par-  
» tie du terrain cultivé. «

» Pour trois sols en marchandises d'Europe  
» on a de bon poisson autant que 30 hommes  
» en peuvent manger , un cerf pour 4 coups  
» de poudre à tirer , du beurre à un sol la li-  
» vre , quoiqu'on le vende 4 sols au magasin  
» français , ce qui fait murmurer & désertier. Il

» y a des pois qui font des purées noires de  
 » bon goût & des melons d'eau qui pèsent 60  
 » livres. Les Maures mangent la viande du  
 » lion & assurent qu'elle est très-bonne. On  
 » prétend qu'on peut rendre la peau du che-  
 » val marin impénétrable aux bales de mous-  
 » quet. M. Demanet a vu à Gorée un requin  
 » avaler un negre. Le sel ammoniac est l'u-  
 » rine desséchée du chameau. «

» On trouve l'encens du côté d'Arguin; il ne  
 » coûteroit pas tant que celui qu'on tire du  
 » Levant. L'aloës de la côte occidentale d'Afri-  
 » que est plus parfait que celui des Arabes. L'in-  
 » digo vient naturellement en Afrique, & l'on  
 » pourroit s'épargner le transport des esclaves  
 » nécessaires pour le cultiver en Améri-  
 » que. «

» Entre Gorée & le Sénégal il y a une fo-  
 » rêt d'ébène du plus beau noir. Le tronc de cha-  
 » que arbre ne coûteroit pas plus de 7 ou 8 sols.  
 » Le figuier d'Afrique est d'une grosseur prodigieuse.  
 » Les Negres s'en servent pour faire  
 » des gamelles, des assiettes, des cuillers. C'est  
 » un bois si beau qu'on n'en voit point de pareil  
 » en Europe, où il seroit d'un grand prix.  
 » Il est étonnant que les vaisseaux aiment mieux  
 » se lester de cailloux que de ces bois précieux  
 » & incorruptibles. «

L'auteur fait des vœux pour le rétablissement  
 de la religion chrétienne en Afrique, & il indique  
 pour moyens d'y envoyer une douzaine de mis-  
 sionnaires dont le chef-lieu seroit à Gorée, &  
 dont on pourroit modérer les appointemens à

## 82 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

cause de la facilité qu'il prétend qu'ils auroient de faire un négoce utile *sans préjudicier à leurs fonctions.*

M. Demanet paroît avoir tout observé dans le plus grand détail, & compté jusqu'au nombre des canons & des soldats des forts où il est entré en 1764. Quoique son livre ait été imprimé à Paris en 1767, avec approbation & privilege, le changement de circonstances ne nous permet point de rapporter ces détails.

Les Anglois ont parlé de substituer l'Afrique à l'Amérique pour le commerce. Mais le climat d'Afrique est trop contraire à la santé des Européens pour que jamais il s'y forme de nombreuses colonies. Il ne paroît point agréable de changer du blanc au noir. Les Portugais qui ont subi cette métamorphose, en sont honteux, & M. Demanet assure tenir d'eux-mêmes qu'ils n'osent retourner en Portugal pour n'être pas méprisés, à cause de leur noirceur.

---

*ANNALES poétiques, ou Almanach des Muses, depuis l'origine de la poésie françoise, Tome III & IV. A Paris, chez Delalain, libraire, rue de la comédie françoise. 1778.*

**I**L étoit aisé de prévoir le succès de cet ouvrage, qui manquoit à notre littérature, & qui doit nous remettre en possession des richesses poétiques ensevelies & perdues dans un



immense amas de volumes dont les auteurs & les titres mêmes étoient presque tous généralement ignorés. Les deux premières parties ont reçu du public un accueil qui vaut mieux que tout autre éloge. La troisième, aussi intéressante par la nouveauté que par le choix des pièces, est encore enrichie d'un discours curieux sur l'origine & les progrès de l'art dramatique.

Ces mémoires historiques sur notre théâtre, dans lesquels on nous promet une notice des principaux ouvrages qui ont illustré la scène françoise, selon l'ordre des tems, en font remonter l'époque la plus ancienne au regne de Charlemagne. On voit en effet, dans l'histoire de ce monarque, qu'il proscrivit, pour cause de licence, l'an 742, les histrions, nom générique donné aux danseurs, farceurs & bateleurs. Cette découverte n'est pas honorable pour le théâtre, dont il prouve que l'infamie a suivi de près la naissance, si toutefois la grossière licence de ces histrions a quelque chose de commun avec l'art qui regne sur la scène épurée & ennoblie, & que tant de chefs-d'œuvre ont rendue l'école du goût & des mœurs. Personne ne fera tenté de faire cette injurieuse comparaison; & sans doute, il y a plus loin de ces ridicules & scandaleux bouffons au talent sublime des le Kain, des Dumefnil & des Clairon, que de l'instinct qui construit une hutte sauvage, au génie qui a dessiné la colonnade du Louvre. On ne retrouve aucun vestige de l'existence du théâtre sous les rois de

## 84 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

la seconde race, à moins que la *Fête des fous* ne puisse en rappeler l'idée. Cette espece de spectacle, digne de ces tems grossiers par son scandaleux appareil, étoit représentée dans l'église par des gens masqués, & composée de danfes & de pantomimes obscenes, mêlées de chansons libres. Le peuple conserva long-tems le goût de ces bizarres plaisirs. Enfin, après plusieurs siècles, les troubadours, qui furent les créateurs de notre poésie, imaginerent aussi de relever le théâtre; mais leurs comédies, si l'on peut leur donner ce nom, étoient si informes, qu'on doit rapporter sa premiere origine à la naissance des *mysteres*. A la fin du regne de Charles V, les cantiques que chantoient les pèlerins, en revenant des lieux saints, donnerent l'idée de ces poëmes en dialogue, intitulés *mysteres*. Ceux qui en jouoient les personnages furent autorisés, en 1402, par des lettres-patentes de Charles VI, sous le titre pieux de *confreres de la passion*. Le premier théâtre de cette confrairie fut dressé à l'hôtel de la charité, & eut le plus grand succès. Il est à observer que dans l'origine, les pieces qu'on y représentoit, & qui d'ordinaire étoient tirées de l'ancien & du nouveau testament, étoient moins regardées comme un amusement que comme un acte de dévotion, puisque dans les églises, on avoit exprès l'heure des offices, pour laisser au peuple le tems d'assister à ces représentations. Cependant les auteurs de ces ouvrages informes & monstrueux faisoient des livres sacrés. ce qu'a fait Scarron de l'*Enéide*, des travestisse-

mens plutôt que des imitations. Les rédacteurs entrent dans des détails curieux sur leur manière de les représenter. » Au fond du théâtre étoient plusieurs échafauds, dont le plus élevé représentoit le paradis, un autre le palais d'Hérode, &c. Au milieu étoit l'enfer, sous la figure d'un dragon, dont la gueule s'ouvroit au besoin, pour laisser entrer ou sortir les diables qui jouoient dans la piece. Il y avoit aussi une niche avec des rideaux, & c'est-là qu'on se renfermoit pour les actions qui ne pouvoient être mises sous les yeux des spectateurs, comme l'accouchement de la vierge, &c. Aux deux côtés étoient des sieges où se plaçoient les acteurs quand ils n'étoient plus en scene. Voilà tout leur art ; & il ne faut pas s'imaginer que l'illusion fût moins complete qu'aujourd'hui. Si les acteurs étoient peu savans, les spectateurs étoient aussi peu difficiles ; les poètes dramatiques & leurs juges se trouvent toujours de niveau, & jamais on n'exige une perfection dont on ne soupçonne pas l'existence. « Les mysteres, au-lieu d'être divisés par actes, étoient partagés en *journées*. La représentation duroit autant de jours qu'il y avoit de journées dans la piece. Les rédacteurs nous donnent une analyse d'un de ces mysteres, qui réjouiroit certainement nos lecteurs, si les bornes de notre journal nous permettoient de la mettre sous leurs yeux. Il suffit de savoir que la naïveté de ces représentations n'étoit que la grossièreté même de ces tems, où le sentiment

## 86 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

du goût n'étoit pas encore né ; mais nous ne devons pas négliger une observation analogue à l'art dramatique : souvent dans ces mystères , après une scène tragique , on lit en note : *Ici le fou parle*. Ce fou étoit un personnage qui , pour égayer la scène , débitoit de plates bouffonneries. Nous voyons que partout l'art dramatique a commencé par ce mélange monstrueux de tragique & de comique ; c'est donc là ce qui caractérise l'enfance de l'art , & c'est-là que nous veulent ramener quelques amateurs du drame , qui travaillent , disent-ils , à perfectionner notre théâtre.

Le succès brillant des confrères inspira aux clercs de la Basoche l'idée de créer un nouveau genre de comédie , & ce fut alors que parurent les moralités & les farces. Les moralités étoient des comédies où l'on personifioit les vertus & les vices. Les farces étoient de plusieurs sortes ; la plus fameuse est celle de l'*Avocat patelin* , qui est bien étonnante pour le tems où elle a paru ; elle est d'ailleurs suffisamment connue. La licence fut portée à son comble par les clercs de la Basoche , & imitée par les *enfants sans souci* : ces derniers étoient des jeunes gens de famille , qui s'étant érigés en société , se donnerent un roi , qu'ils appellerent *le roi des fots* ou *de la sottise* , parce que sa souveraineté étoit établie sur les défauts du genre humain , qu'ils se proposèrent de dévouer au ridicule. Leur regne le plus brillant fut sous Louis XII , qu'ils eurent la hardiesse de jouer

lui-même sur le théâtre qu'il leur avoit permis de construire. (\*)

Le théâtre étoit encore plongé dans son premier chaos, lorsque Jodelle enfin parut. Il est le premier qui fit voir en France la tragédie & la comédie sous la forme grecque & latine. Sa tragédie de *Didon*, qui fut son dernier ouvrage, offre des détails de la plus grande beauté. Il eut pour successeurs la Peruse, auteur d'une tragédie de *Medée*, qui est la première qu'on ait écrite en rimes plates, masculines & féminines; Grevin, qui montra plus de talent dans *la mort de César*; Meslin de S. Gelais, qui fit une *Sophonisbe* en prose, & enfin Garnier, qui effaça tous ses prédécesseurs. Depuis Garnier, l'art dramatique se soutint sans faire pres-

---

(\*) » Ce bon roi se plaignant que de son tems per-  
 » sonne ne lui vouloit dire la vérité, ce qui étoit cause  
 » qu'il ne pouvoit savoir comment son royaume étoit  
 » gouverné, & pour que la vérité pût parvenir jus-  
 » qu'à lui, permit les théâtres libres & voulut que  
 » sur iceux, l'on jouât librement les abus qui se com-  
 » mettoient tant en sa cour, comme en son royaume,  
 » pensant par-là apprendre & savoir beaucoup de cho-  
 » ses, lesquelles autrement il lui étoit impossible d'ap-  
 » prendre ». Ce trait singulier est tiré des *Annales*  
*d'Aquitaine* de Bouchet. Jamais souverain n'a témoi-  
 gné sans doute d'une manière plus authentique ni plus  
 extraordinaire, son amour pour la vérité; mais ce qui  
 peint bien les mœurs de ce bon vieux tems, c'est que  
 Louis XII ayant permis la satire contre sa personne,  
 la défendit seulement envers la reine sa femme; car  
 il faut, disoit-il, que l'honneur soit gardé aux dames.

## 88 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

que un seul pas , jusqu'au regne de Louis XIII. Alors parut Alexandre Hardy , dont la fécondité fut prodigieuse ; on fait en effet qu'il laissa 800 pieces de théâtre. Après lui vinrent Nerée , auteur du *Triomphe de la ligue* , tragédie qui paroît n'avoir pas été inconnue à Racine , car il en a emprunté quelques traits ; Théophile , qui surpassa Hardy , & qui fut à son tour effacé par du Ryer , dans sa tragédie de *Scevole* , qui a de la conduite , du style & des caracteres , & Rotrou , que Corneille appelloit son maître. Quoiqu'on eût cultivé l'art dramatique en France pendant plusieurs siècles , on doit être étonné d'apprendre qu'avant Rotrou , on ignoroit encore l'art de faire parler dans la même scene plusieurs personnages ; mais quand , chez les grecs , on compare Thespis avec Sophocle & Aristophane , & en France , les premiers auteurs de nos mysteres avec Corneille & Moliere , en mesurant ainsi l'espace qu'il a fallu parcourir , on est moins étonné du tems & des efforts qu'il en a coûté pour porter l'art à sa perfection : ce ne fut que sous Richelieu que la nation fut digne d'entendre Corneille , & que la Melpomene françoise devint la rivale de celle des Grecs , qui avoit fait le désespoir des génies romains. L'auteur du *Cid* le fut aussi de la comédie du *Menteur* ; mais il étoit réservé à Moliere d'apprendre des anciens à les surpasser eux-mêmes ; c'est à lui que s'arrêrent les auteurs de cet excellent discours.

Il est tems maintenant de parler des pieces contenues dans ce troisieme volume. Tous les

auteurs ne sont pas du même rang; mais tous ont un mérite particulier; nous remarquerons que chaque volume offre un poète distingué par un talent supérieur à tous les autres du même tems, tels que Charles d'Orléans dans le premier, Clément Marot dans le 2e., & dans le 3e. Meffin de S. Gelais, par qui nous commencerons. Il fut le contemporain de Marot, & tous deux furent les meilleurs poètes érotiques de leur siècle; quoique rivaux, ils vécutrent bons amis. Il naquit à Angoulême, d'Octavien de S. Gelais, évêque de cette ville; il fut poète & galant comme son pere; on peut reprocher à Boileau de n'avoir fait aucune mention de lui; il est élégant, pur & ingénieux dans sa poésie. L'amour inspira presque toujours sa muse, & il l'inspira quelquefois un peu librement, vu la qualité de l'auteur; il étoit aumônier du dauphin, depuis roi sous le nom de Henri II. Il a fait des vers galans sur des heures, sur un pseauteur, sur plusieurs saints & saintes. Enfin, ses ouvrages respirent l'amour des plaisirs, & sa vie répondit parfaitement au caractère de ses ouvaages. Voici un huitain de sa façon, qui nous a paru tourné agréablement :

L'Amour me fit, auquel je suis tenu,  
 Offre de trois, & me donna loisir  
 De les connoître avant que les choisir;  
 Puis, quand je suis au jugement venu,  
 Toutes les trois ai pris & retenu  
 Secrètement en égale fortune :  
 Comme Paris, je n'en eusse aimé qu'une,

Mais trop de mal lui en est advenu.

Quelques-uns ont prétendu qu'il avoit introduit le premier en France le sonnet, qui est né chez les Italiens. D'après l'avis des rédacteurs, ce n'est pas là une grande importation littéraire; ils ne voient aucun mérite réel inhérent au sonnet; un bon sonnet, selon eux, est un certain nombre de vers qui seroient tout aussi bons, s'ils ne formoient pas un sonnet. Nous ne sommes pas entièrement de leur opinion : nous ne comprenons pas plus qu'eux, comment Boileau a dit :

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poëme.

Mais la mesure du sonnet nous paroît très-harmonieuse, & le redoublement des rimes entrelacées avec grace dans le mélange des quatrains & des tercets nous semble une beauté faite pour plaire à l'oreille, sur-tout dans le genre noble; qui demande des sons majestueux.

Antoine Heroët, dont ce recueil offre quatre jolies pièces, étoit parent du chancelier Olivier, & évêque de Digne. Il y a des vers charmans dans celle qui a pour titre : *Conseil aux femmes*, après avoir dit que la beauté peint la bonté, & que la laideur est l'image du vice, il ajoute :

Femme qui est aimée & amoureuse,  
Onques ne fut laide ou malicieuse.  
Telle, il est vrai, n'a bouche si riante  
Qu'auroit une autre en beauté excellente;



Amour n'est pas enchanteur si divers  
 Que les yeux noirs fasse devenir verts ;  
 Mais s'il se trouve assis en cœur genti ,  
 Tant pénétrant est son feu & subtil ,  
 Qu'un charme il a qu'on ne peut exprimer ,  
 Qui se fait plus que les beautés aimer ;  
 Et par sa grace , en grand nombre avisée ,  
 Est la laideur non vue , ou excusée.  
 A celle-ci par l'Amour embellie ,  
 Si l'on compare une beauté polie ,  
 Où rien n'avoit la nature oublié ;  
 Si son cœur n'est d'autre chose lié  
 Que d'une gloire , ayant fait entreprise  
 Prendre chacun , & n'être jamais prise ,  
 Vous trouverez l'une tant savourée ,  
 L'autre tant fade & si peu désirée ,  
 Que jugerez , & je vous en assure ,  
 Qu'Amour peut plus en beauté que Nature.  
 Ne cherchez point les onguens , ni les eaux ,  
 Pour maintenir vos visages tant beaux :  
 Aimez ; après , assurément pensez  
 Que de beautés les autres surpassiez.  
 Qui aime bien , pour le moins devient telle ;  
 Qui n'aime point , ne sauroit être belle.

Il y a dans ces vers de la facilité , de la douceur , & une certaine grace intéressante. Les autres pieces ont le même ton & le même caractère d'aisance & de sensibilité ; Heroët est encore l'auteur d'un poëme en trois livres , intitulé : *La parfaite amie*. Ce poëme , dénué d'action , & dont l'héroïne est éprise d'un amour purement métaphysique , en fit naître plusieurs , entr'autres , *l'Amie de cour* , de la Borderie , où l'on trouve plus de gaîté , & même des détails ingénieux & piquans. Les

## 92 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

trois fragmens de ce poëme inférés dans le recueil sont agréables, mais trop longs pour trouver place ici. C'est le seul ouvrage de la Borderie, avec une épître badine sur les hasards qu'on court en mariage. La naissance, la vie, & la mort de ce poëte sont également inconnues.

Les autres poëtes dont les ouvrages ornent cette collection, sont Charles Fontaine, élève de Marot, & qui eut la gloire de défendre son maître contre Sagon. Le goût des vers fut chez lui une passion insurmontable ; il répondit par une épître en vers à son oncle, Jean du Gué, avocat au parlement de Paris, qui vouloit le détourner de la poésie. Il n'a cependant ni faillie, ni verve ; mais son expression est facile, & il verse assez bien. On a recueilli un nombre assez considérable de ses productions ; ses vers sur la naissance de son fils offrent une ressemblance assez remarquable par les contrastes & les oppositions d'idées avec la jolie pièce fugitive de Voltaire, intitulée : *Jean qui pleure*, & *Jean qui rit*.

Jean Bouchet, né à Poitiers : on est surpris en parcourant la liste de ses œuvres ; des épîtres en forment la principale partie ; l'une d'elles a près de 4000 vers. Ce sont des ouvrages fort édifiants, mais très-ennuyeux. Le seul mérite de ces épîtres, c'est que Bouchet y observe l'alternative des rimes masculines & féminines ; il est le premier poëte qui se soit asservi à cette règle. Son exemple prouve que l'exactitude du versificateur & le talent du

poète, sont des choses bien différentes. Pour étudier l'art de la poésie dans ce tems-là, il falloit écouter Bouchet, & lire les vers de Marot. Il a laissé des volumes de vers, & en a brûlé autant; mais il fut aussi médiocre que fécond. Il avoit lu beaucoup & étoit favant pour son tems. Ses productions volumineuses ont à peine fourni cinq ou six pieces aux rédacteurs; qu'on juge par cet exemple, combien leur travail leur a coûté de recherches.

Pierre Gringore, auteur intarissable comme Bouchet, & qui n'a fourni aux rédacteurs que deux petites pieces qui ont assez de naturel, mais rien de piquant.

Jacques Colin : il jouissoit de la plus grande faveur auprès de François I, & ce monarque le consultoit pour répandre ses bienfaits sur les gens-de-lettres. On est surpris, en lisant ses ouvrages, des éloges que ses contemporains lui ont donnés; il paroît qu'il en dut une bonne partie à son crédit. On n'a conservé de lui qu'une seule piece assez ingénieuse.

Eustorge de Beaulieu : sa vie est aussi peu intéressante que ses ouvrages, qui sont des rondeaux & des ballades.

Claude Collet : il a laissé peu de poésies; il en avoit fait un grand nombre; mais on lui déroba son porte-feuille. Au reste, on peut s'en consoler d'après ses vers qui nous sont parvenus. Il n'a fourni aux *Annales* qu'une

## 94 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

épigramme assez bonne , & un dixain médiocre.

Jacques Gohorry : il étoit philosophe & chymiste ; il a écrit beaucoup d'ouvrages scientifiques ; il n'est cité ici que pour quelques vers agréables qui se trouvent dans la traduction d'*Amadis de Gaule*. Voici une chanson qu'il nous paroît avoir imitée du *Pastor fido* :

La jeune vierge est semblable à la rose ,  
 Au beau jardin , sur l'épine naïve :  
 Tandis que , sûre & seulette repose ,  
 Sans que troupeau , ni berger y arrive ,  
 L'air doux l'échauffe , & l'aurore l'arrose ,  
 La terre , l'eau , par sa faveur , l'avive ;  
 Mais jeunes gens , & dames amoureuses ,  
 De la cueillir ont les mains envieuses.  
 La terre & l'air , qui la souloient nourrir ,  
 La quittent lors , & la laissent flétrir.

La piece qui a pour titre *La puissance de l'Amour* , est une des meilleures de ce volume , ainsi que celle intitulée *De l'amour des trois ensemble*.

Bonaventure Desperriers , valet-de-chambre de la reine de Navarre & ami de Marot , qu'il défendit contre Sagon. Etant devenu fou , il se perça de son épée & mourut. On lui attribue le *Cymbalum mundi* , ouvrage qui a fait beaucoup de bruit pendant long-tems , que bien des gens recherchent encore aujourd'hui , & où il est difficile de rien comprendre. Quoiqu'il ne soit pas un bon poète , il a de la gaîté & de l'agrément ; il avoit traduit en

vers françois l'*Andrienne* de TERENCE. Sa prose est supérieure à sa poésie. Parmi ses pieces il s'en trouve une intitulée : *Carême prenant, en taratantara*. On appelle *taratantara* des vers de dix syllables, dont le repos se trouve après la cinquieme. L'abbé Regnier Desmarais a depuis écrit dans le même metre une épître morale ; mais ce dernier étoit d'autant moins fondé à s'en croire le créateur, que, même avant Desperriers, Christophe de Barouze avoit fait en vers de pareille mesure, un ouvrage intitulé : *Jardin amoureux*.

Victor Brodeau, pere du savant Jean Brodeau, & valet-de-chambre de François I : il est auteur d'un *huitain aux freres mineurs*, communément attribué à Marot ; le peu de vers qui nous restent de lui fait regretter qu'on ait perdu ses autres ouvrages.

Enfin, Gilles d'Aurigny, dit *le Pamphile*, né à Beauvais & mort en 1553. Sa vie est peu connue, mais ses poésies méritent de l'être. Il a fait des élégies, des épigrammes, des épitaphes, &c. Le plus important de tous ses ouvrages, c'est *Le tuteur d'Amour*, poëme en quatre chants, qu'on a inséré tout entier dans cette collection. L'auteur feint qu'ayant surpris l'Amour, il se détermine à affranchir le monde, que ce Dieu a tyrannisé trop longtemps. Il l'emprisonne, le dépouille de ses armes ; mais Vénus trouve le moyen de délivrer son fils, & l'Amour se venge en faisant aimer au tuteur une beauté insensible. Les rédacteurs ont raison de s'applaudir de la dé-

## 96 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

couverte de ce charmant ouvrage; l'idée en est heureuse & intéressante, & le poëme est plein d'imagination & de détails ingénieux. Le style est pur & clair; il y a de la mollesse, de la grace & de la fécondité. L'esprit s'y exprime toujours dans la langue poétique, c'est-à-dire, par le sentiment & par les images; la poésie dramatique y est fort bien entendue, & l'on voit que le poëte s'étoit nourri de la lecture des anciens. C'est l'éloge que les rédacteurs font eux-mêmes de cet ouvrage, & nous ne le trouvons point exagéré. N'est-il pas étonnant que ce poëme & le nom même de son auteur, soient parfaitement inconnus aujourd'hui? *Et habent sua fata libelli.* D'Aurigny mourut à la fleur de son âge. Cet ouvrage seul suffiroit pour faire rechercher ce troisième volume des *Annales poétiques*, qui est d'ailleurs très-riche & très-abondant, & que termine une notice des principaux auteurs contemporains, dont on n'a point recueilli les poésies.

Nous citerons encore de ce volume, quelques morceaux pour donner une idée de la manière de nos anciens poëtes.

Le poëme de d'Aurigny est précédé de quelques pièces détachées du même auteur, parmi lesquelles on distingue ce huitain, dont le titre est :

*Il ne faut pas toujours aimer.*

Double argument devant moi se présente

Touchant le mal & le profit d'amours:

L'un

L'un me contraint que de lui je m'absente,  
 Et l'autre veut que je fasse au rebours.  
 En le laissant je m'expose à sa rage :  
 Si je le prends, il me pourra blesser :  
 Il vaut donc mieux, pour me montrer plus sage,  
 Un jour le prendre, & l'autre le laisser.

Les deux pieces suivantes sont de Mélin de  
 S. Gelais, qui ne traita, pour ainsi-dire, que  
 des sujets de galanterie :

F O L I E.

Notre vicaire, un jour de fête,  
 Chantoit un *agnus* gringotté,  
 Tant qu'il pouvoit à pleine tête,  
 Pensant d'Annette être écouté.  
 Annette de l'autre côté  
 Pleuroit, attentive à son chant;  
 Dont le vicaire en s'approchant  
 Lui dit, pourquoi pleurez-vous, belle ?  
 Ah ! Messire Jean, ce dit-elle,  
 Je pleure un âne qui m'est mort,  
 Qui avoit la voix toute telle  
 Que vous, quand vous criez si fort.

La deuxieme piece est d'un genre tout-à-fait  
 différent. La premiere est un jeu d'esprit, juste-  
 ment nommé *Folie* ; l'autre exprime un sentiment  
 du cœur, rendu avec beaucoup de grace & de  
 naïveté.

Je ne saurois tant de fois la revoir  
 Que ne lui trouve une beauté nouvelle ;  
 Je ne saurois tant d'aïse recevoir  
 De la douceur de sa voix non mortelle,  
*Tome XI.* E

## 98 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Que mon desir n'en croisse & renouvelle.  
 Pour mieux la voir je souhaite autant d'yeux,  
 Qu'en a le ciel ; & pour l'écouter mieux ,  
 Servir voudrois d'oreilles tous me sens ,  
 Bien qu'à tant d'heur trop foible je les sens :  
 Mais pour penser à lui faire service ,  
 Point n'ai besoin des autres cœurs absens ,  
 Le mien tout seul fait assez cet office.

Nous ne pouvons nous refuser au plaisir de transcrire encore deux pieces qui nous ont paru charmantes. La premiere de Jean Colin, lecteur de François Ier ; elle a pour titre :

### *L'AMOUR JUSTIFIÉ.*

Venus faisant à son fils sa complainte ,  
 Lui dit : Garçon , vois les maux que tu fais ;  
 Ta mere suis , & je sens ton atteinte ,  
 Et qui plus m'est insupportable faix ,  
 Contre Pallas n'exerces tes forfaits.  
 Mere , dit-il , je vous dirai la cause  
 Pourquoi jouer à Minerve je n'ose ;  
 Elle est armée & de lance & d'écu ,  
 Et son regard si grande peur me cause ,  
 Qu'en le voyant je suis presque vaincu.  
 Cette raison , mon fils , n'est suffisante :  
 Car Mars est plus que Pallas furieux ,  
 Qui toutefois ta force expérimente ,  
 Tant que de lui tu es victorieux.  
 Mere , dit-il , le vaincre glorieux  
 Plus me seroit s'il faisoit résistance :  
 Mais de son veuil , sans se mettre en défense ,  
 Sentant ses dards promptement s'est rendu ,  
 Et vous , ma mere , ainsi comme je pense ,  
 Ne voudriez qu'il se fût défendu.



Cette petite fiction peut assurément passer pour une très-jolie piece anacréontique , & elle feroit honneur aux poëtes les plus spirituels de notre siecle. L'autre , quoique d'un genre différent , n'est pas moins agréable ; c'est une épigramme de Claude Coller , qui vivoit à-peu-près dans le même tems.

Aux cordeliers, un peintre d'excellence,  
Peignoit enfer à le voir bien horrible,  
Dedans lequel il mit en évidence  
Papes, ducs, rois souffrant peine terrible;  
De tous états, il y mit le possible:  
Quelqu'un voyant cela lui fit demande  
Pourquoi c'étoit qu'en cette peine grande  
En ce palud & horrible manoir  
Un cordelier, un moine blanc ou noir  
N'y étoit point; lors le peintre répond:  
Il y en a, mais on ne les peut voir,  
Pource qu'ils sont cachés au plus profond.

Le quatrieme volume de ces *annales poétiques*, renferme les poésies de Maurice Seve, Hugues Salel, Antoine du Saix, Etienne Forcadel, Joachim du Bellay, Pernette du Griller, & Louise Labé.

Nous ne parlerons que de cette dernière & de Joachim du Bellay, par ce qu'ils sont les plus remarquables.

Avant du Bellay, on n'avoit guere réussi que dans le genre gracieux. » Nous allons, ( disent très-judicieusement les éditeurs en commençant son article ), entendre un nouvel idiôme; notre langue a pris un caractère,

» nouveau ; le génie plus hardi des poètes va  
 » apprendre aux muses françoises à parler com-  
 » me les muses grecques & latines. La gran-  
 » deur des images, la hardiesse des métaphores,  
 » le grand secret des épithetes sont connus. En  
 » un mot , jusqu'à présent nous avons assisté ,  
 » pour ainsi-dire , aux concerts des Graces :  
 » nous allons entendre les accens de la poésie.  
 » C'est à Joachim du Bellay , puisqu'il est né  
 » avant Ronfard , qu'appartient la gloire d'a-  
 » voir commencé cette révolution. Il ne faut  
 » pas cependant s'imaginer que ce poète ait  
 » touché au but. On ne doit pas perdre de  
 » vue que Marot , perfectionnoit l'art des poë-  
 » tes qui l'avoient précédé , & que du-Bel-  
 » lay ne faisoit qu'ébaucher celui de ses suc-  
 » cesseurs ». Cet écrivain étoit de la famille  
 des fameux du Bellay , qui rendirent de si grands  
 services à l'état sous le regne de François Pre-  
 mier ; il accompagna en Italie son parent le  
 cardinal du Bellay , qui étoit aussi évêque de  
 Paris : il mourut à l'âge de trente-sept ans , lors-  
 que le cardinal se dispoisoit à lui résigner son  
 évêché. Nous allons citer deux morceaux qui  
 justifieront ce que les éditeurs ont dit de son  
 talent pour le genre noble. Le premier est  
 tiré d'une *Ode sur l'immortalité des poètes*. Du  
 Bellay , paroît s'être exercé sur la sienne , suivant la cou-  
 tume immémoriale de ses confreres.

De mourir ne suis en émoi (\*)

---

(\*) *En émoi*, en crainte.

# N O V E M B R E , 1778. 101

Selon la loi du fort humain :

Car la meilleure part de moi

Ne craint point la fatale main.

Craigne la mort, la fortune & l'envie

A qui les Dieux n'ont donné qu'une vie!

Arriere tout funebre chant !

Arriere tout marbre & peinture !

Mes cendres ne vont point cherchant

Les vains honneurs de sépulture ,

Pour n'être errant cent ans à l'environ

Des tristes bords de l'avare Achéron.

Mon nom du vil peuple inconnu ,

N'ira sous terre *inhonoré* ;

Les sœurs du mont deux fois cornu ,

M'ont d'un sépulcre décoré ,

Qui ne craint point les aquilons puissans ,

Ni le long cours des siècles renaissans.

Il nous semble qu'on ne peut refuser à ces trois strophes de l'harmonie , de la hardiesse , de l'enthousiasme. Joachim du Bellay avoit , conjointement avec Ronsart , formé le projet d'enrichir la langue françoise de nouveaux termes. *Inhonoré* étoit apparemment un de ses mots qu'il avoit fabriqués : il n'a pas fait fortune , quoiqu'il soit assez expressif : il est rude à la prononciation.

Le second morceau que nous rapporterons est un *huitain* en grands vers sur la brièveté de la vie. Il est adressé à un M. de Gordes.

Vivons , Gordes , vivons , vivons , & pour le bruit

Des vieillards , ne laissons à faire bonne chere ;

Vivons , puisque la vie est si courte & si chere ,

Et que même les Rois n'en ont que l'usufruit.

Le jour s'éteint au soir & au matin reluit ,

## 102 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Et les saisons refont leur course coutumière :  
Mais quand l'homme a perdu cette douce lumière,  
La mort lui fait dormir une éternelle nuit.

Quelle pureté, quelle hardiesse d'expression dans ces huit vers ! sans la répétition des trois *vivons* au premier, & l'enjambement du second, le meilleurs poètes ne se feroient-ils pas honneur de les avoir composés ? Nous indiquerons encore parmi les pièces remarquables de du Bellay, une description du combat d'*Hercule* & d'*Achélous*, imitée d'Ovide, & remplie de strophes étonnantes pour la précision & l'énergie. Ce poète d'ailleurs savoit prendre différens styles, & l'on trouvera dans ce choix de ses ouvrages un assez grand nombre de pièces dans le genre gracieux. On en peut juger par la pièce suivante, intitulée : *Chant de l'Amour & du Printemps*, dont nous allons citer quelques morceaux.

Le flambeau, dont les chaleurs  
Ardent l'antique froidure,  
De mille sortes de fleurs  
Repeint la jeune verdure...

Déjà les seps, tournoyans  
Autour des branches verdoyent ;  
Jà les verds sillons ployans  
Par les campagnes ondoyent.

Bacchus, Priape & Cérès,  
Palès, Vertumne & Pomone,  
Et chaque Dieu des forêts  
Se prépare une couronne.

Tous les verds trésors des cieux,

## NOVEMBRE, 1778. 103

Riche ornement de la plaine,  
Représentent à mes yeux  
L'objet de ma douce peine.

Je vois dedans ces œillets  
Rougir les deux levres closes,  
Dont les boutons vermeillets  
Blémissent le teint des roses.

Je vois passer dans ces lis,  
Qui, en longueur se blanchissent,  
La neige des doigts polis,  
Qui en dix perles finissent.

Ce vent, qui rase les flancs  
De la plaine colorée,  
A longs soupirs doux soufflans,  
Qui rident l'onde azurée,

M'inspire un doux souvenir  
De cette haleine tant douce,  
Qui fait doucement venir,  
Et plus doucement repousse.

Ici dédié je veux  
Un autel à ma déesse,  
Pour y consacrer les vœux  
Que ma muse lui adresse, &c.

Louise Charly, dite Labé, & surnommée la belle Cordière, parce que son mari faisoit commerce de cables & de cordes, naquit à Lyon, vers l'an 1526. Les derniers éditeurs de ses œuvres, qui parurent en 1762, » prétendent » que sa beauté n'étoit pas remarquable ; ils » disent seulement que Louise Labé étoit assez » grande, d'une taille aisée, bien faite ; qu'elle » avoit de l'embonpoint, la peau très-blanche, de

## 104 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» *belles couleurs , le bras & la gorge admirables ,*  
 » *les cheveux blonds , les sourcils noirs , de beaux*  
 » *yeux , le front grand , les levres vermeilles , de*  
 » *belles dents , ie rire gracieux.* Il faut avouer  
 » qu'il y a bien de nos jolies femmes qui s'ac-  
 » commoderoient d'une semblable laideur , sur-  
 » tout , en joignant à ces qualités , comme  
 » ajoutent les mêmes éditeurs , un air distin-  
 » gué , des manieres engageantes & gracieuses ,  
 » de la gaieté , de la finesse & du jugement  
 » dans la conversation. «

Sa vertu ne fut pas à l'abri des traits de la  
 calomnie : elle excita l'envie , & peut-être  
 quelque imprudence donna-t-elle occasion de  
 noircir ses mœurs. Mais ses brillantes qualités  
 exciterent l'admiration de son siècle. Elle sa-  
 voit très bien le François , l'Espagnol , l'Ita-  
 lien , le Grec , le Latin , &c. Elle écrivoit  
 en vers & en prose , chantoit , jouoit du luth ,  
 & montoit fort bien à cheval. En un mot ,  
 elle excelloit à la fois dans tous les ouvrages  
 de son sexe , & elle étoit rompue à tous les  
 exercices du nôtre. Elle mourut en 1566 , âgée  
 de 39 à 40 ans.

» Sa poésie , disent les éditeurs de ce re-  
 » cueil , est quelquefois négligée , sans être dé-  
 » pourvue d'élégance. Aux graces qui caracté-  
 » risent son sexe , elle réunit souvent une sorte  
 » d'énergie. Son style a beaucoup de vivacité  
 » & de mouvement : on voit qu'elle a senti  
 » ce qu'elle a exprimé , & que sa verve étoit  
 » bien moins dans sa tête que dans son cœur.  
 » Enfin , de toutes nos illustres Françaises ,

» c'est celle qui , par son talent , & par le  
 » genre de son talent , a le plus approché de  
 » la célèbre & malheureuse Sapho. « Pour con-  
 firmer cette ressemblance de Louise Labé avec  
 Sapho , nous pourrions rapporter plusieurs mor-  
 ceaux , où l'on voit que la passion l'égaroit fort  
 souvent. Mais nous nous abstenons de présen-  
 ter ici des images trop vives. Nous voulons  
 pratiquer à l'égard de Louise Labé la maxime  
 de Louis XII que nous avons citée en par-  
 lant du troisieme volume : *Il faut que l'honneur*  
*soit gardé aux dames.*

( *Journal encyclopédique ; journal des  
 sciences & beaux-arts ; journal de Pa-  
 ris ; gazette universelle de littérature.* )

---

THE works of the Caledonian Bards, &c. *Ouvra-  
 ges des BARDES Calédoniens , traduits de l'idiôme  
 gallique. Vol. 1. petit in-8vo. Londres , chez  
 Cadell.*

**L**ES poëmes d'Osſian , quoique peut-être  
 les premiers pour le mérite , & les plus  
 considérables pour l'étendue , ne sont pas  
 les seuls ouvrages de poésie qu'on ait trou-  
 vés dans les montagnes d'Ecosse. Il paroît  
 que les anciens Bardes Calédoniens ont laissé  
 un grand nombre de productions , qui sont  
 encore admirées de ceux qui ont quelque  
 connoissance de l'idiôme gallique. L'ouvrage

## 106 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

que nous annonçons, contient les traductions des poèmes suivans. *Morduth*, ancien poème héroïque en trois livres; le *Chef de Scarlaw*, le *Chef de Feyglen*, l'*Antre de Creyla*, *Colmala & Orwi*, *Souhait d'un vieux Barde*, *Élégie de Duchoil*, *Élégie de Sulvina*, *Oran-Molla*, les *Paroles de Douleur*, l'*Approche de l'Eté*, l'*ancien Chef*. Comme la piece intitulée : *Colmala & Orwi*, est la moins chargée de notes, nous la choisirons de préférence pour donner à nos lecteurs une idée de cette collection. Nous allons la traduire littéralement.

» Pourquoi les larmes de la douleur mouil-  
 » lent-elles les joues ridées de Chrymor?  
 » Souvent l'étranger a été fêté dans sa de-  
 » meure, lorsque la joie l'environnoit; & que  
 » les Bardes chantoient les guerriers des tems  
 » passés. Ses amis sont en grand nombre dans  
 » les terres étrangères, mais ce chef est dans  
 » les larmes. Son fils, ce guerrier puissant,  
 » dort enseveli dans les flots, & l'ame du  
 » vieillard est triste.

» Colmala & Orwi, les filles de la col-  
 » line des Biches, étoient revêtues de beau-  
 » té; les boucles de leurs longs cheveux vo-  
 » loient sur les ailes du vent..... Souvent  
 » elles avoient mené les chiens de leur pere  
 » à la chasse; car le vieux héros restoit trif-  
 » tement assis dans sa demeure, & pleuroit  
 » la mort de tous ses fils.

» Plusieurs guerriers suivoient les filles de  
 » la beauté à la chasse, & fixoient en secret  
 » leurs regards sur elles. Mais les guerriers les



» regardoient en vain ; car un seul attiroit leur  
 » amour ; c'étoit le puissant fils de Chrymor.  
 » Les rayons amoureux de leurs yeux pleins  
 » de douceur , étoient dirigés vers ce chas-  
 » seur ; mais son amour étoit fixé sur Colma-  
 » la , la fille aux cheveux noirs.

» Fille de mon pere , dit Orwi , toi l'amour  
 » de Fergus ! La mort est dans mon cœur.  
 » Veux-tu élever une tombe à une malheu-  
 » reuse ? Mon pere est vieux , & tu as fixé  
 » le choix de mon chasseur. Il t'aidera peut-  
 » être , & te donnera une pierre pour placer  
 » sur mon corps. Ainsi Orwi dormira en paix ;  
 » & tu ne verras point son ombre pâle errer par-  
 » mi les nuages de la nuit orageuse , lorsque  
 » le Nord verse ses poisons glacés sur les  
 » plaines inanimées.

» Hélas ! Orwi , toi , sœur de mon amour ;  
 » pourquoi es-tu si pâle ? Que fera Colmala ,  
 » pour tirer la mort de ton sein ? Dois-tu  
 » mourir dans la force de ta beauté , toi qui  
 » as tant de grace à porter l'arc ?

» Je cesserai pourtant bientôt de porter  
 » l'arc. Ma vie est dans la montagne des frê-  
 » nes , qui élève sa tête sur le rivage de  
 » Ton-More , ( \* ) environné de la mer. Le

---

( \* ) Ton-Moor , ou l'isle des grandes vagues ; on  
 dit que c'étoit une des Orcades , alors au pouvoir des  
 Norwégiens. Les habitans étoient persuadés , sur la foi  
 de leurs Bardes , que si les étrangers voyoient les bel-  
 les bayes des frênes de leur montagne , cela les en-  
 gageroit à faire une invasion dans le pays. Leurs  
 Bardes les assuroient aussi que , si une seule branche

## 108 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» fruit vermeil de l'arbre à la chevelure rou-  
» ge , est maintenant en fleur. Une seule  
» branche pourroit sauver la vie d'Orwi ; mais  
» elle n'a point de chasseur , & les fils des  
» hommes évitent avec horreur l'isle de la  
» mort ; il n'y a aucun frere d'amour qui  
» veuille déployer ses voiles blanches , &  
» apporter la vie à Orwi sur les vagues. Je  
» meurs sans secours , élève une tombe à une  
» malheureuse , toi , sœur d'Orwi !

» Oui , Orwi ! tu auras une tombe ; mais  
» l'enfant de ton enfant l'élèvera. Une branche  
» rouge du frêne de la montagne , voyagera  
» sur plusieurs mers pour la fille aux cheveux  
» dorés. Fergus leve la lance du guerrier ;  
» il t'apportera le fruit du frêne de l'isle de  
» la mort.

» Colmala apprit les chagrins d'Orwi , au  
» jeune guerrier , en qui elle avoit mis son  
» amour. Il soupira pour la fille affligée ; il  
» appella ses guerriers. Les enfans du combat  
» empoignerent leurs puissantes épées. Il se  
» jeta dans les plus forts de ses vaisseaux sur  
» les plaines bleues de l'Océan , & il déploya  
» devant le souffle du vent les ailes de sa  
» diligence. Il passa plusieurs mers ; & la joie  
» de son cœur fut grande , quand il vit l'isle

---

de cet arbre étoit emportée hors de l'isle , ils ne tar-  
deroient pas à être détruits par quelque ennemi. Cette  
crainte superstitieuse les avoit portés à mettre à mort  
tous les étrangers qui abordoient dans l'isle.

» de Ton-More , s'élever sur le sommet des  
» vagues. D'où viennent ces étrangers , dit  
» Anver , le chef soupçonneux de Ton-More ?

» Nous venons d'Innis-Gaul , la terre de  
» plusieurs isles. Une montagne des frênes  
» s'élève sur tes rochers ; la réputation de  
» l'arbre à la chevelure rouge a voyagé sur  
» plusieurs mers. Donnes-en une branche pour  
» la fille de douleur , toi , chef de Ton-Mo-  
» re , & les guerriers les plus puissans se-  
» ront tes amis dans les forêts d'Albin.

» En vain vous avez passé plusieurs mers ,  
» enfans d'Innis-Gaul ! Quand toute la force  
» de votre terre seroit avec vous , toute la  
» force de votre terre seroit inutile. Aucune  
» branche de l'arbre sacré ne voyagera vers  
» la terre des étrangers. Malheureux ceux  
» qui demandent ce fruit ; ils ne retourneront  
» plus à la demeure de leurs peres. Malheu-  
» reux êtes-vous , enfans de la mer ; car  
» vous n'étendrez plus les ailes blanches de la  
» diligence. Apportez-moi mon épée aux blef-  
» sures mortelles. Assemblez mes guerriers  
» avec leurs fortes lances. Elevez le signe de  
» mort sur Luman. Que les fils des étrangers  
» tombent dans leur sang.

» Fergus éleva sa voix terrible. Les rochers  
» de Ton-More ne restèrent pas muets. Ils pré-  
» voyoient la mort de leur peuple , & le sou-  
» pir de la douleur sortit des pierres les plus  
» dures. Mais qu'elles sont belles , les paroles  
» que le chef adressa à la colere naissante de  
» ses fideles guerriers !

## 110 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» Vous avez entendu les discours du super  
» be. Mes amis, nous sommes dans la terre  
» de mort. Tremblerons-nous comme le fan  
» timide devant la lance du chasseur ? Tom-  
» berons-nous comme le tendre lys de la vallée  
» sous le souffle du Nord ? Sans doute, mes  
» amis, nous pouvons périr ; mais le chef âgé  
» de Strathmore ne rougira pas pour son  
» peuple.

» Alors Fergus leva son énorme bouclier  
» & agita sa lance de mort. Ses guerriers se  
» ferrèrent autour de lui, & se présentèrent  
» comme un rocher qui résiste à l'effort de la  
» tempête. Les enfans de Ton-More tomberent  
» dans le sang. La lance de Fergus étoit un mé-  
» téore de mort. Le roi orgueilleux échappa à  
» sa colere. Fuis à ta sombre demeure, toi  
» chef d'un peuple foible. Fergus dédaigne ta  
» mort, elle souilleroit ses exploits.

» Le chef de Ton-More est saisi & enchaîné,  
» son peuple est dispersé. Le frêne de la mon-  
» tagne tombe sur les plaines de mort. Dix  
» guerriers le portent aux vaisseaux de Fergus.  
» Il déploya les ailes de la diligence. Le vent  
» se leva du nord ; mais il se leva en fureur,  
» & éveilla les vagues de leur sommeil per-  
» fide.

» Les pleurs de la nue volent sur les vents ;  
» les vagues élevent leurs têtes verdâtres pour  
» les rencontrer. Le feu du ciel sillonne les va-  
» gues. Le firmament est troublé par le com-  
» bat des esprits. Les montagnes liquides s'éle-  
» vent devant la fureur de la tempête ; les

» noirs rochers rassemblent leurs forces pour  
 » résister à leurs attaques. Les vagues furieu-  
 » ses épuisent leur rage contre les côtes escar-  
 » pées ; & se retirent avec des mugissemens  
 » terribles. L'habitant des campagnes l'entend ,  
 » & se réjouit d'être en sûreté. Le cerf tressaille  
 » par momens dans son lit de bruyeres. L'aigle  
 » rêve de sa proie frémissante. Les yeux ap-  
 » pesantis du peuple emplumé sont ouverts.  
 » Leurs aîles à moitié étendues pesent sur l'air ;  
 » la crainte de l'obscurité les empêche de pren-  
 » dre l'effort.

» La tempête s'arrête alors. Les nuages re-  
 » posent leur sein vuide sur les montagnes. Les  
 » vents cessent de mugir , & les arbres de se  
 » courber sous leur furie. Le souffle de la nuit  
 » est silencieux. La lune se montre au travers  
 » d'un nuage obscur. Les larmes de la sérénité  
 » brillent dans ses rayons. Colmala pleure sur  
 » la rive de l'isle des Chênes. Semblable à une  
 » ombre, elle erre de rocher en rocher. L'air  
 » soupire dans sa noire chevelure ; le vent  
 » agite ses vêtemens bigarrés. Ses deux yeux  
 » noirs se fixent avec tristesse sur l'abyme écu-  
 » mant ; mais le chêne flottant de son amant  
 » ne monte point sur les ondes.

» D'autres vents succéderent aux premiers.  
 » Les nuages furent chassés par d'autres nua-  
 » ges. Les étoiles allèrent se coucher les unes  
 » après les autres dans l'occident. Mais on ne  
 » voyoit point de proue hardie fendre la sur-  
 » face de l'abyme. Cent fois l'imagination  
 » croyoit voir une barque ; ce n'étoit qu'une  
 » vague de l'océan.

» Enfin une voile éleva sa tête flottante de-  
 » vant la lune. Une ombre roule de vague en  
 » vague. Les étoiles sont cachées derrière ses  
 » plis. Un vent frais enfla la voile, & aug-  
 » menta sa rapidité. Les larmes de la jeune  
 » vierge cessèrent. Un rayon de joye luit dans  
 » son ame. Elle bénit la force du chêne qui  
 » porte son amant.

» Un roc menaçant élevoit sa tête noire ;  
 » les vagues furieuses sont repoussées. Le vent  
 » souffle derrière la barque ; le roc la heurte  
 » dans sa colere. La voile ne flotte plus dans  
 » les airs. Mille cris se font entendre. Colmala  
 » y répond par les siens. Elle perce l'air de  
 » ses gémissemens ; son sein blanc est mouillé  
 » des flots de la mer. Son amant ne peut re-  
 » cevoir de secours, & elle ne veut pas lui  
 » survivre. Les loups marins déchirent ses mem-  
 » bres délicats. Son ame erra sur l'abyme pro-  
 » fond. Deux ombres obscures sortent du sein  
 » des vagues ; elles montent sur un nuage hu-  
 » mide. Souvent elles retournent de leur de-  
 » meure dans le firmament. Le matelot évite  
 » avec horreur le rocher de la mort, &c.

Le traducteur nous apprend qu'il a laissé de côté plusieurs morceaux supérieurs en mérite à ceux qu'il a insérés dans ce volume, parce qu'il vouloit savoir le sentiment du public sur sa capacité, avant de se livrer à la partie la plus difficile de son travail. Comme ce qu'il a traduit jusqu'ici donne une idée avantageuse de son talent, on ne peut que l'encourager à continuer son entreprise, & à tirer les ouvrages

des anciens Bardes Ecoffois, de l'obscurité où ils sont restés pendant si long-tems. La ressemblance frappante des morceaux contenus dans ce volume avec les poésies d'Offian, ne permet pas de douter de leur authenticité.

(*Critical Review.*)

*RÉFLEXIONS sur l'éclipse de soleil du 24 juin 1778, par M. DE LA LANDE, de l'académie royale des sciences ; avec une figure de l'éclipse, où l'on voit les phases pour tous les pays de la terre, calculée par M LE PAUTE DAGELET, de l'académie royale des sciences de Toulouse, professeur de mathématiques à l'école royale militaire. A Paris, chez Lattré, graveur, rue St.-Jacques, vis-à-vis la rue de la Parcheminerie. 1778.*

ON n'a point vu d'éclipse totale de soleil à Paris depuis 1724, & l'on n'en verra point dans ce siècle-ci, ni dans le suivant, comme l'a reconnu M. du Vaucel, & comme il l'a montré dans les *mémoires présentés à l'académie des sciences de Paris, par des savans étrangers, tom. V. pag. 575.* Ainsi celles qui pourront s'observer aux environs de l'Europe, ou des colonies de l'Amérique, où il y a des savans, méritent d'être observées & annoncées d'une manière spéciale ; telles sont celles du 24

juin 1778, & du 17 octobre 1781. C'est ce qui porta M. de la Lande à proposer ce travail en 1775, à M. le chevalier d'Isle; celui-ci commença un calcul détaillé & une carte générale de l'éclipse du 24 juin 1778; ce jeune officier suivoit alors avec ardeur le cours d'astronomie de M. de la Lande, au college royal; il y avoit compris l'utilité de ce travail, & il s'en étoit occupé assez long-tems; mais étant parti vers ce tems-là pour les cours du Nord, il laissa à M. Dagelet, qui revenoit des Terres Australes, le soin d'annoncer les voyages qu'on pourroit entreprendre ou dont on pourroit profiter, pour observer cette éclipse. M. Dagelet refit tous les calculs, & il dressa une carte générale des phases de cette éclipse, sur toutes les parties de la terre où elle devoit être visible.

Les éclipses totales, qui sont actuellement des phénomènes importans pour les astronomes, n'avoient été regardées jusqu'ici que comme des phénomènes curieux, étonnans, capables d'inspirer la terreur; c'est ce qui occasionna, en 1764, l'avertissement publié dans la *gazette de France*, du lundi 19 mars, page 92, où l'on trouve l'article suivant : » On » craint que l'office du matin, qui doit se » célébrer dans les différentes paroisses, le dimanche premier avril prochain, ne soit » troublé par la frayeur & la curiosité que » peut exciter parmi le peuple l'éclipse annuelle du soleil, on a cru qu'il ne seroit pas » inutile de rendre public l'avis suivant :



» Les curés, tant des villes que de la cam-  
 » pagne, sont invités à commencer plutôt qu'à  
 » l'ordinaire l'office du quatrième dimanche  
 » de carême, à cause de l'éclipse totale du  
 » soleil, qui, sur les dix heures du matin,  
 » ramènera les ténèbres de la nuit. Ils sont  
 » priés en même-tems d'avertir le peuple que  
 » les éclipses n'ont sur nous aucune influence,  
 » ni morale, ni physique, qu'elles ne préfa-  
 » gent & ne produisent ni stérilité, ni conta-  
 » gion, ni guerre, ni accident funeste, &  
 » que ce sont des suites nécessaires du mou-  
 » vement des corps célestes, aussi naturelles  
 » que le lever ou le coucher du soleil ou de  
 » la lune. « Dans l'assemblée de l'académie  
 du 21 mars, l'on parla avec surprise de cette  
 annonce : on ne concevoit pas qu'il eût pa-  
 ru, dans la *gazette de France*, un avertissement,  
 où l'on confondoit une éclipse annulaire avec  
 une éclipse totale, & où l'on annonçoit une  
 obscurité entière, tandis que tous les alma-  
 nachs avoient dû suffire pour prévenir la faus-  
 seté & l'inutilité de cette annonce, démentie  
 long-tems d'avance par les *éphémérides* de M.  
 de la Caille, par la *connoissance des tems* de  
 M. de la Lande, & par la carte de Madame  
 le Paute, déjà très-répondue. Il fut décidé  
 dans l'académie, que comme il restoit encore  
 dix jours avant l'éclipse, on feroit mettre dans  
 la même gazette un avertissement contraire;  
 il parut en effet dans celle du lundi 26 mars,  
 en ces termes :

» Le-sieur Cassini de Thury, de l'acadé-

» mie des sciences , a présenté au roi un mé-  
 » moire sur l'éclipse annulaire du soleil du  
 » premier avril prochain : d'après les obser-  
 » vations faites sur les dernières éclipses du  
 » soleil, tant annulaires que totales, il ré-  
 » sulte que celle du premier avril, ne rame-  
 » nera pas les ténèbres de la nuit, comme on  
 » l'a dit dans l'avis inséré dans la gazette du  
 » 19 de ce mois. »

Malgré cet avertissement, publié cinq jours avant l'éclipse, le bruit qui s'étoit répandu dans toute la France d'une éclipse totale, fit avancer l'office dans le plus grand nombre des paroisses, même à Paris. L'impression s'étoit formée, & l'on ne tenoit nul compte du second avis publié. On entend même encore, quatorze ans après, reprocher aux astronomes qu'ils se trompent quelquefois, puisqu'ils avoient annoncé pour 1764, une éclipse totale qui n'avoit pas eu lieu. Cependant on avoit distribué dans Paris, un nombre prodigieux d'exemplaires de deux cartes, où Madame le Paute avoit tracé les phases de cette éclipse ; on y voyoit expressément la figure du soleil débordant la lune tout autour, & on y lisoit qu'il n'y auroit point d'obscurité ; cela auroit bien dû suffire au public pour dissiper les bruits qui s'étoient répandus à ce sujet ; mais l'histoire de la comète, dont on parloit en 1773, a prouvé que les bruits publics n'ont souvent ni règles ni fondemens. D'ailleurs, les plus simples élémens de l'astronomie suffisent pour savoir qu'une éclipse ne peut être

totale que sur un petit espace de cinquante à soixante lieues de largeur , & qu'elle ne fau-  
roit l'être par conséquent dans tout un royaume  
comme la France : cette remarque de M.  
de la Lande prouve au moins que les astro-  
nomes ne pouvoient pas être les auteurs d'un  
avertissement illimité , donné à toute la France  
sans distinction. Il lui a paru que c'étoit ici  
l'occasion de justifier les astronomes , & lui  
en particulier , qui étoit chargé pour lors de  
la *connoissance des tems* , d'où se tirent tous  
les calendriers des almanachs de Paris & du  
royaume.

Nous avons dit que les éclipses totales étoient ;  
pour les astronomes , des phénomènes remar-  
quables ; c'est sur-tout depuis qu'ils ont cru ap-  
percevoir une *inflexion* dans les rayons solai-  
res qui rasent le disque de la lune. M. de la  
Hire , dans ses tables ; Gregori , dans ses élémens  
d'Astronomie publiés en 1702 , en avoient  
parlé ; M. le Monnier avoit aussi donné des  
notes plusieurs fois à l'académie , au sujet des  
causes physiques qui devoient changer la durée  
d'une éclipse , & ce célèbre Astronome étoit  
allé en Ecoſſe à cette occasion , exprès pour  
y observer l'éclipse annulaire du 25 juillet  
1748. Les calculs de M. du Séjour , faits sur  
les observations de l'éclipse de 1764 , lui ont  
fait établir en effet cette inflexion de 4" & de-  
mie. (*Mém. de l'acad. 1767 , pag. 201.*) M.  
Lexell l'a réduit à 2 ou 3 secondes dans les  
mémoires de Pétersbourg ; M. de la Lande en  
a parlé lui-même dans son Astronomie , en di-

## 118 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

disant : » Ce point d'astronomie physique mé-  
 » roit qu'on entreprît quelques voyages pour  
 » observer les éclipses de soleil, dans les pays  
 » où elles sont totales ou annulaires : on ob-  
 » tiendrait la même chose si l'on pouvoit ob-  
 » server la distance des cornes de l'éclipse, &  
 » le plus petit segment éclairé dans deux points  
 » au nord & au sud, de la bande de l'éclipse  
 » totale, où la lune ne laisseroit à découvert  
 » que quelques secondes du disque solaire. Dans  
 » les endroits où l'on aura observé l'éclipse to-  
 » tale, on comparera la durée de l'obscurité  
 » avec la durée entière de l'éclipse, depuis le  
 » commencement jusqu'à la fin, pour en con-  
 » clure & l'inflexion, & l'altération qu'éprou-  
 » vent les diamètres du soleil, & de la lune  
 » dans les éclipses, sur lesquelles il y a encore  
 » des doutes. En effet, il y a lieu de croire  
 que l'irradiation ou l'aberration des rayons sur  
 la rétine augmente un peu le diamètre du so-  
 leil, & diminue celui de la lune dans les éclip-  
 ses ; quand il n'y auroit que 5 à 6 secondes à  
 chacun, cela pourroit être sensible dans ces  
 observations, si elles sont faites avec soin &  
 dans plusieurs endroits. Les éclipses de soleil  
 présentent aussi, quand elles sont totales, des  
 phénomènes remarquables relativement aux an-  
 neaux qui environnent la lune : on en voit  
 un grand qui paroît venir de l'atmosphère du  
 soleil, & un plus petit que M. de l'Isle, attri-  
 buoit à la diffraction de la lumière, & qu'il  
 imitoit par une éclipse artificielle. Le P. Bos-  
 covich en a parlé beaucoup dans sa dissertation

sur l'atmosphère de la lune, dans son beau poëme latin sur les éclipses, & dans les notes qu'il y a jointes. Il fait voir que la diffraction du P. Grimaldi ne pourroit être sensible dans les éclipses; mais qu'une atmosphère de l'espece de celle de la terre, feroit voir, sur le bord éclairé de la lune, les inégalités de sa surface, produiroit un anneau autour de sa partie obscure, & empêcheroit d'y voir les montagnes; on en a vu cependant quelquefois dans les éclipses de soleil, soit que cela vienne des sommets les plus élevés qui dépassent tous les autres, soit que le fluide de l'atmosphère de la lune soit sujet à changer de hauteur; mais en total, il ne paroît pas au P. Boscovich, qu'il y ait d'atmosphère dans la lune. Enfin cette question mérite bien que les astronomes profitent des éclipses, totales ou annulaires, pour la décider.

On voit d'abord sur la figure de M. Dagelet la trace de l'éclipse totale ou du centre de l'ombre; elle traverse la Louisianne, la Caroline, les isles Açores & les déserts de l'Afrique; cela nous donne lieu de penser que l'éclipse aura été observée avec avantage. & avec soin, dans quelques parties des Etats-Unis de l'Amérique-Septentrionale, où le passage de Vénus, en 1769, a été si bien observé, comme on le voit dans les *mémoires de l'académie de Philadelphie*. M. Mechain, astronome du dépôt de la marine, ayant trouvé par un calcul exact, que l'éclipse devoit être centrale à Salé, s'étoit offert pour en entreprendre le

voyage ; mais l'on a appris que M. Dezoteux , l'y avoit vue totale depuis  $4^h\ 25'\ 7''$  jusqu'à  $4^h\ 28'\ 58''$

Dans le nord de la carte, on voit l'attouchement des bords du soleil & de la lune : cette ligne passe dans les terres Polaires Arctiques , par le Spizberg , le Cap Nord , & se termine vers Orenbourg , entre Tobolsk & Astracan.

- Au midi de la même carte , est une courbe semblable qui commence au sud-est des Marquises de Mendocce , passe sur l'Amérique-Méridionale , & finit vis-à-vis la côte de Loanda en Afrique.

A gauche est une courbe ovale qui répond au lever du soleil , & à l'orient une semblable pour le coucher du soleil ; ces courbes marquent tous les pays extrêmes qui ne voient qu'un instant les diverses phases de l'éclipse ; ainsi ce sont ces courbes qui terminent toute l'étendue des pays qui peuvent appercevoir l'éclipse.

Dans les éclipses où la pénombre déborde un des pôles de la terre , dans celle de 1764 , les deux courbes s'entrelacent par leur sommet , & forment comme un 8 de chiffre ; dans celle - ci , ces courbes forment deux ovales séparés : M. de la Lande explique d'où vient cette différence.

On voit sur la carte de M. Dagelet , que le diamètre de la lune étoit de  $33'\ 20''$  ; il ne surpassa jamais  $33'\ 37''$  , ainsi la lune étoit presque à sa plus grande proximité ; le diamètre du soleil étoit de  $31'\ 31''$  , c'est-à-dire , le plus

plus petit possible; ainsi l'éclipse du 24 juin étoit totale dans le plus grand espace de la terre possible. Pour donner une idée de la largeur de cet espace, ou de la bande qui, sur la figure, exprime l'ombre de la lune, M. de la Lande prend pour exemple les pays situés vers la Nouvelle-Yorck, qui avoient l'éclipse totale à midi; le soleil & la lune étant élevés de  $65^{\circ}$ , la lune y surpasseoit le soleil de  $2' 22''$ ; ce qui répond à  $20^{\circ} 29'$  de la terre, c'est-à-dire, 62 lieues, de 25 au degré ou de 2283 toises chacune; ainsi l'ombre que la lune repandoit sur la terre n'avoit que 62 lieues dans l'endroit le plus large.

A l'égard de la vitesse de l'ombre, elle parcouroit 135 degrés de la terre, ou 3375 lieues en  $3^h 16'$  de tems que duroit l'éclipse totale, en sorte que la vitesse moyenne de l'ombre étoit de 17 lieues par minute, ou six fois plus grande que celle d'un boulet de canon, en supposant qu'il fasse 100 toises par seconde; mais il en fait quelquefois 250, comme on le voit dans le *journal des savans*, pour le mois d'avril 1769. Nous ajouterons en finissant que, suivant un calcul rigoureux, l'éclipse devoit commencer à  $3^h 54' 24''$  à Paris, à 20 degrés à droite du vertical du soleil dans sa partie inférieure, ce qui n'étoit pas sur la carte de M. Dagelet. Par l'observation elle a commencé à  $3^h 53' 18''$ ; la conjonction est arrivée à  $3^h 45' 0''$  dans  $3^s 3^{\circ} 4' 2''$  avec  $19' 13''$  de latitude boréale.

(*Journal des savans; journal de Paris.*)

DER faſche mort , &c. *Le faux meurtre ; drame en cinq actes.* A Erfurt , 1778.

**R**ien ne reſſemble plus aux drames qui ont abâtardi le théâtre françois , que les drames qu'on admire ſur les théâtres d'Allemagne : des paſſions outrées , des incidens ſans vraieſemblance , une intrigue ridicule , des caractères monſtrueux , des propos ſans raifonnement & des raifonnemens tout-à-fait incohérens ; voilà les merveilleux modèles que les *Jean Hennuyer* & les *honnête criminel* , &c. ont donné à imiter aux Allemands , qui bientôt dans ce genre , ſurpaſſeront leurs maîtres , & s'écarteront d'autant plus du bon & vrai comique.

L'intrigue de cette tragédie bourgeoiſe , eſt ce qu'elle doit être , une révoltante horreur.

Une belle-mère , fort avare , très-méchante , apprend que le fils de ſon mari eſt éperduement amoureux d'une fille ſans bien. Furieuſe à cette nouvelle , la vieille noircit ſi fort le jeune homme dans l'eſprit de ſon père , que celui-ci le déſhérîte ; le malheureux eſt chaffé de la maiſon paternelle & réduit à l'indigence. Le père meurt ; la belle-mère qui a juré la perte de ce jeune homme , lui cache la mort de ſon époux , dans le cœur duquel elle enfonce un poignard , & envoie prier le fils de venir à l'inſtant , ſous prétexte que ſon père eſt à toute extrémité. Le fils accourt



avec empressement ; on l'introduit dans l'appartement du pere , qu'on suppose dormir , & on l'y laisse assez long-tems ; la belle-mere vient , s'approche du lit , ouvre le rideau , jette des cris perçans ; la garde qu'elle avoit eu soin d'aposter , entre , se saisit du fils qu'elle accuse d'avoir égorgé son pere ; on le traîne au cachot.

Comme il faut que tôt ou tard un complot se découvre , le domestique , complice de la belle-mere , a des remords si cuisans , qu'il va tout révéler. Un étranger , touché de la malheureuse situation du jeune accusé , se donne tant de mouvemens , que le faux meurtrier est délivré ; la belle-mere voyant que cette affaire prend une mauvaise tournure , s'enfuit ; le jeune homme profite des premiers momens de sa liberté pour épouser sa maîtresse ; celle-ci vivoit avec une jeune femme , qui , pour que rien ne pèche contre la vraisemblance , trouve précisément , dans ce généreux étranger , son époux , qui , l'ayant quittée , il y a six ans , revient des grandes Indes , où il a fait une fortune immense.

Le personnage principal de ce drame est la belle-mere , dont l'auteur a chargé le caractère de tous les traits qu'il a cru propres à la rendre odieuse. Mais il n'a pas pris garde qu'il n'y avoit pas de bon sens à imaginer de faire passer un coup de poignard donné dans le cœur d'un cadavre , pour un coup de poignard donné dans le cœur d'un homme vivant ; puis , ces objets sont plus révoltans que terribles. Il est

vrai que la signification du mot *drame* n'étant pas encore bien déterminée, les auteurs croient pouvoir se permettre de passer, dans ce genre, du larmoyant au terrible, d'où ils n'ont plus qu'un pas à faire pour se jeter dans l'horrible, & ils n'y manquent pas. Au reste, il y a, dans cette pièce, des situations intéressantes & bien préparées; le dialogue est assez bon, quoiqu'un peu traînant, & quelquefois trop long; mais c'est le défaut ordinaire des dramaturges Allemands, & en cela, ils n'imitent que trop leur coryphée, M. Lessing, qui passe, à cet égard, toutes les bornes.

( *Gazette universelle de littérature.* )

*BIENFAISANCE françoise, ou mémoires pour servir à l'histoire de ce siècle; par M. DAGUES DE CLAIRFONTAINES, de l'académie des sciences, arts & belles-lettres d'Angers, & de la société royale d'agriculture de la généralité de Tours. 2 vol. A Paris, chez Bastien, rue du Petit-Lyon. 1778. ( Prix, 8 liv. 10 sous br. )*

*Homines ad deos nullâ re propius accedunt, quàm Salutem hominibus dando.*

*CIC. Orat. pro Ligario.*

**C** Et ouvrage offre un intérêt national qui doit le faire distinguer de la foule des compi-

lations. Ce sont les fastes de l'humanité consacrés à la patrie. L'histoire superbe, qui ne tient compte que de ce qui intéresse les rois, avoit lâchement oublié les vertus du peuple, & les louanges de la postérité sembloient depuis long-tems être un patrimoine réservé encore pour un petit nombre d'hommes, que la flatterie n'est que trop occupée à louer, de leur vivant. La générosité d'une nation sensible obtient enfin un historien ; & pour l'honneur des talens, c'est un homme-de-lettres. Les mémoires que nous annonçons, ont pour objet de conserver le souvenir de tous les traits de *bienfaisance françoise* : c'est une idée heureuse, noble & vraiment patriotique ; & si l'exemple du bien en fait naître l'amour, l'histoire de la bienfaisance est elle-même un bienfait.

Un beau livre à faire, ce seroit un traité de l'excellence de l'homme ; il y a assez long-tems qu'on donne la liste de ses crimes. Le but de M. de Clairfontaines, moins vaste, moins universel, & peut-être plus utile, est de présenter le citoyen en spectacle aux yeux du citoyen, dans la vie privée comme dans la vie publique. Nous applaudissons à cette louable entreprise ; mais l'exécution la remplit-elle bien dans toute son étendue ? Il est avantageux & juste de célébrer les savans, les hommes-de-lettres, ceux qui ont consacré leurs talens à la gloire de la religion, au bien de l'état & au bonheur de l'humanité, l'artiste fameux, le grand ministre, & enfin les princes mêmes, comme leurs sujets. Mais c'est le peuple sur-

tout dont il faudroit écrire les annales ; les belles actions des hommes d'une classe plus élevée , sont diligemment recueillies ; elles sont déposées ou dans les éloges des compagnies savantes , ou dans les mémoires des grandes maisons , ou dans les panégyriques , ou liées aux faits éclatans de l'histoire du royaume , & conservées dans des monumens authentiques. Ce sont sur-tout les vertus ignorées qu'il importe de tirer de l'obscurité ; & suffit-il pour cela , d'ensevelir dans des volumes de 600 pages une belle action anonyme ? C'est le nom de son auteur qu'il seroit utile d'inscrire sur ces registres publics de l'honneur , & ce nom le plus souvent n'y est pas. C'est cependant ce nom qui doit vivre ; il seroit à desirer que chaque famille pût y voir empreint celui d'un de ses membres , qui deviendrait alors , dans quelque classe que ce fût , un titre de noblesse pour elle , & que chaque province , chaque ville se disputât l'honneur de les remplir d'un grand nombre de citoyens utiles , généreux & bien-faisans ; c'est enfin le nom seul du bienfaiteur qui peut perpétuer le souvenir du bienfait ; c'est ce nom qui rendroit la reconnaissance héréditaire , comme la gloire , & qui réuniroit par les liens d'un amour commun les familles & les races. Tout citoyen alors y chercheroit ses ancêtres , & les montreroit à ses enfans , qui l'y chercheroient à leur tour. C'est ainsi que les beaux exemples se reproduiroient , & qu'on encourageroit la vertu par l'honneur. Il s'en faut bien que les mémoires de M. de Clair-

fontaines présentent ces tableaux utiles , & que le peuple y occupe les premières places , qui pourtant lui appartiennent dans cet ouvrage ; la vertu de qualité y jouit d'honneurs envahis sur la vertu roturière ; l'éloge de celle-ci est un relevé des gazettes , & celui de l'autre est un pompeux panégyrique ; les détails intéressans sont supprimés pour les détails inutiles , tels que des harangues , des lambeaux d'oraisons funèbres , des misères de cours , &c. Au reste , si ces imperfections diminuent le mérite de l'ouvrage , elles n'empêchent pas qu'il ne soit précieux à beaucoup d'égards. On y trouve une foule d'anecdotes honorables pour l'humanité , & , sous un seul coup-d'œil , le tableau de tous les événemens du règne de Louis XV. Le premier volume commence à l'avènement de ce prince au trône , & le second finit à sa mort.

Une grande quantité d'articles de ce recueil contiennent des traits de générosité ordinaire ou très-connus : d'autres sont plus singuliers & excitent davantage la curiosité. De ce dernier nombre est l'aventure suivante arrivée à madame de Maintenon dans le tems que toute la France étoit à ses pieds.

» Il parut un jour dans son anti-chambre un  
 » homme qui fendit la foule & qui , l'abordant  
 » avec une respectueuse hardiesse , lui dit : il  
 » y a quarante ans , Madame , que je ne vous  
 » ai vue : mais vous ne pouvez m'avoir entièrement oublié. Vous souvient-il qu'à votre  
 » retour des îles , vous vous rendiez tous les  
 » jeudis à la porte des jésuites de la Rochelle,

» où suivant l'usage de la plupart des commu-  
 » nautés , les jeunes peres distribuoient de la  
 » soupe aux pauvres ? Employé à mon tour  
 » dans cette distribution , je vous distinguai dans  
 » la foule des mendiants. Je vous rappelle sans  
 » crainte un fait que vous écoutez sans rougir.  
 » Je fus frappé de la noblesse de votre phy-  
 » sionomie ; vous ne me parûtes point faite  
 » pour un état si vil ; j'observai votre embar-  
 » ras à vous présenter pour avoir part à l'au-  
 » môné , & j'en eus pitié. — C'est donc vous ,  
 » Monsieur , lui dit madame de Maintenon ,  
 » qui pour m'épargner la honte d'être confon-  
 » due avec ces misérables , fîtes apporter la  
 » soupe chez moi , en me témoignant mille re-  
 » grets d'être borné à un si médiocre secours ?  
 » Vous me sauvâtes doublement la vie , & en  
 » me donnant cette nourriture , & en compa-  
 » tissant à ce que je souffrois d'être obligée de  
 » mendier publiquement. « Elle lui demanda ce  
 qu'elle pouvoit faire pour lui , & le pria de  
 passer dans son cabinet , comme pour lui épar-  
 gner à son tour l'humiliation d'exposer tout  
 haut ses besoins. Là le vieillard lui dit que  
 quelques années après , il avoit quitté les jé-  
 suites , qu'il étoit actuellement maître d'école  
 dans un village ; qu'il borroit toute son ambi-  
 tion à une cure ; & que d'après tout ce que  
 la renommée lui avoit dit d'elle , il espéroit  
 l'obtenir de sa protection & peut-être de sa re-  
 connoissance. Madame de Maintenon le remer-  
 cia d'une confiance si flatteuse pour elle , &  
 lui dit qu'elle ne se mêloit point de la nomi-

nation des bénéfices, qu'elle ne favoit pas s'il  
 étoit propre à une cure; mais qu'elle favoit  
 qu'il étoit charitable; qu'elle le prioit donc de  
 se contenter pour le présent d'une bourse de  
 cent pistoles qu'elle lui donna, en lui promet-  
 tant de la remplir toutes les années de cette  
 somme modique. » Je voudrois bien faire da-  
 » vantage, ajouta-t-elle, mais je ne jouis pas  
 » encore de tous les avantages de ma place, à  
 » cause des secours que je dois à mes parens,  
 » car vous n'êtes pas le seul qui ayez eu pitié  
 » de mon enfance ». Le roi étant entré chez  
 elle en ce moment, elle lui dit : » Voilà mon  
 » pere nourricier; & vous ne serez plus sur-  
 » pris, Sire, que je vous importune quelque-  
 » fois pour les orphelins ».

Parmi la foule de traits de courage rappor-  
 tés dans ces deux volumes, nous choisirons  
 celui-ci, qui est en même tems un exemple  
 du sang-froid le plus admirable. A la bataille  
 de Raucoux, comme le sieur *Vidal*, sergent  
 au régiment de Flandres, donnoit le bras au  
 prince de Monaco, pour le conduire au dépôt,  
 il reçut un coup de feu qui le lui fracassa. Ce  
 brave homme, sans s'émouvoir, ne fit que  
 changer de bras. *Prenez celui-ci, mon prince,*  
*dit-il, l'autre ne vaut plus rien.* Il fut fait of-  
 ficier.

On doit desirer la continuation de ces mé-  
 moires patriotiques; & les personnes qui vou-  
 dront contribuer à leur perfection, feront plai-  
 sir d'adresser à l'auteur, par la voie de son li-

## 130 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

braire , les ouvrages qui renferment des traits intéressans pour la nation.

( *Journal encyclopédique ; journal de Paris ;  
affiches & annonces de Paris.*

---

PHYSIOGNOMISCHE fragmente , &c. *Fragmens  
sur la physionomie , pour servir à la connoissance  
de l'homme & à l'amour du prochain ; par M.  
LAVATER*, 4me. essai, 1778. In-folio. A  
Leipsick, avec fig.

**L**A violence de la critique n'a point rebuté M. Lavater , qui l'affronte de nouveau en publiant cette 4me. & dernière partie de son bruyant ouvrage. Dès le premier chapitre , il repousse puissamment les attaques de M. le professeur Lichtenberg , qui s'est déclaré l'avocat des gens de mauvaise mine , dans son traité de la physionomie , dont nous avons donné un léger extrait , pag. 50 , de notre avant dernier journal. La simplicité de la nature est un argument d'une grande force , en faveur du système de l'auteur qui ne prétend pas sans fondement que toutes les altérations de la simplicité originelle , ont des causes qu'on peut étudier & connoître. La nature ne compose point des mosaïques avec des pièces de rapport ; elle est une & si simple , que la moindre pensée se répandant en un instant dans les plus petites branches de l'économie animale , la peut changer manifestement.



On rapporte un exemple des effets de l'imagination, qui auroit besoin d'être plus détaillé & vérifié, parce qu'il ne manquera pas de contradicteurs. Le voici. Une Dame de la Vallée, qu'on nomme en Suisse le Rhinthal, avoit eu pendant sa grossesse la fantaisie d'aller voir l'exécution d'un homme condamné à avoir la main droite coupée & la tête tranchée. A peine eut-elle vu couper la main, que la frayeur la saisit, & qu'elle courut chez elle sans voir le reste de l'exécution. Au bout de quelque tems, elle mit au monde une fille encore vivante, qui n'avoit qu'une main. L'autre main vint après détachée du corps.

Le génie frappe comme l'apparition d'un ange. Aussi indéfinissable que l'amour, il se rend sensible par des traits impossibles à contrefaire & à méconnoître. Etincelle de la divinité il brille, & est immortel comme elle, & ses effets sont immortels.

Le mauvais caractère est extrêmement difficile à cacher. Un fameux peintre Anglois qui vit encore, excellent physionomiste, & très-homme-de-bien, fut engagé à peindre une femme de condition d'un méchant esprit, qu'il n'avoit jamais vue. On lui offrit 3, 4 & 500 guinées pour avoir sa parole. Avant de m'engager, il faut, dit-il, que je la voie. L'occasion lui en fut donnée, & la Dame n'épargna aucune flatterie pour le gagner. Non, Madame, ni pour cent ni pour cinq cent guinées, répondit-il décidivement, je ne demeurerois pas pas deux heures auprès d'un visage aussi odieux.

Quoique ce fait ne soit pas aussi essentiel que le précédent, il seroit néanmoins à propos, pour aider à le faire croire, qu'on nommât au moins le peintre : car M. Lavater est bien incapable de tromper, mais il ne l'est pas d'être trompé par de fausses relations.

Il n'est pas impossible à un peintre habile de représenter la vertu & les vices, & même chaque vertu & chaque vice particulier d'une manière si caractérisée, qu'un homme tant soit peu intelligent les distingue avec facilité : or, si des couleurs mortes sont si expressives : des yeux diversement animés, un visage dont la couleur varie au gré des passions, en un mot, une tête vivante auroient-ils moins d'expression ? M. Lavater adapte ici l'histoire ou la fable suivante.

Un peintre mettoit tout son génie à faire une tête qui représentât l'innocence. Son fils le regardoit travailler avec un plaisir inexprimable, & faisoit entièrement l'ame du tableau. Dès qu'il fut achevé, le pere le donna à ce fils, qui le plaça dans son cabinet dont il étoit le plus bel ornement.

Un peintre étranger qui avoit beaucoup entendu parler de ce tableau, devint curieux de le voir, & épian le moment de l'absence du fils, il réussit à s'introduire avec ses trois enfans ; il étoit habillé comme un prince, avoit l'air d'un amateur, & témoignoit la civilité la plus obligeante. A peine fut-il entré dans le cabinet, que, levant les yeux au ciel, & pâle de jalousie, il dit devant le do-

mestique de la maison , que c'étoit le plus  
 beau tableau qu'il eût jamais vu. Cependant  
 chaque trait de génie étoit un coup de poi-  
 gnard pour lui , mais il tâcha de dissimuler sa  
 rage sous un air doux & riant. Seulement ,  
 il se permit d'ajouter que c'étoit dommage  
 que le dessin en fût un peu dur , & qu'il  
 étoit facile de l'adoucir. Sais-tu , s'adressa-t-il ,  
 à un de ses enfans , fais-tu la maniere de l'em-  
 bellir ? Oh , oui ! répondit le fils , il est un  
 peu trop maigre pour y employer le dos du  
 couteau , mais si j'avois mon pinceau & des  
 couleurs , en lui donnant un peu plus de car-  
 nation , j'en ferois un chef-d'œuvre parfait.  
 S'il m'est libre de dire mon avis , mon pere ,  
 reprit un autre , il n'y a pas assez de feu  
 dans les yeux , ni assez d'élévation. Vous  
 m'avez appris à étudier l'élévation , il me dé-  
 plaît de n'en point trouver ici. Ce seroit si aisé.  
 Si j'avois un pinceau & une palette , je remé-  
 dierois à cette imperfection. Avec un peu plus  
 d'élévation , le tableau n'auroit point son pa-  
 reil. Le pere rusé parut applaudir au juge-  
 ment de ses enfans , & se tournant vers le  
 troisieme , il l'interrogea aussi. C'est , répon-  
 dit-il , un portrait de maître , il n'a point son  
 égal dans toutes les galeries du monde , mais  
 je m'étonne qu'il n'ait point de vernis qui  
 en fasse briller toutes les parties. Bien ! leur  
 dit le pere , tandis que le domestique étoit  
 d'un autre côté de la chambre , tâchons seu-  
 lement de revenir , & apportez tous vos pin-  
 ceaux.

## 134. L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Ils prirent congé du domestique & lui demandèrent la permission de revenir le lendemain sous prétexte qu'ils ne pouvoient point se rassasier de voir le tableau, ce que le domestique leur accorda volontiers, pourvu qu'ils ne l'endommageassent point. Le vieux peintre revint le lendemain matin avec ses trois enfans, & tandis qu'il trompoit la vigilance du domestique qu'il attira dans un coin ou dans une chambre voisine, les trois fripons se hâtèrent de travailler avec leurs pinceaux : ils engraisserent la tête, y appliquèrent des couleurs brillantes & la vernifèrent avec du copal. Le tableau devint si luisant & si éclatant qu'on avoit peine à le reconnoître. Dès qu'ils eurent fini, ils firent signe à leur pere & s'éclipserent promptement avec lui.

La noble simplicité du visage avoit disparu, l'expression naïve de la sensibilité avoit pris l'air de la sensualité, la vigueur étoit changée en orgueil. Le vernis cachoit toute la liaison & le jeu imperceptible des couleurs. Cependant comme le soleil se montre à travers les nuages, on appercevoit encore quelques traits de la première beauté du tableau.

On annonça au fils la profanation de son cabinet qu'il appelloit son sanctuaire, & que son tableau chéri étoit changé & endommagé. Il y courut, le vit & pleura. O innocence, innocence, s'écria-t-il, tu es devenue le vice même. Quel ennemi t'a ainsi corrompue ! devoit-ce être là le sort du chef-d'œuvre de mon pere ! Le traître que la jalousie a porté à cet

excès ! mais mon pere n'en verra rien & je mourrai plutôt que de ne pas réparer le mal. Le généreux fils animé du génie de son pere, possédoit le secret d'enlever le vernis & les couleurs mal appliquées, mais la beauté primitive de l'original en souffrit beaucoup. Il prit le pinceau avec confiance & travailla avec une ardeur infatigable à rétablir l'innocence. Les premiers linéamens étoient toujours visibles & sacrés pour lui. O innocence, innocence ! tu ne reviens jamais, disoit-il en travaillant. Mais n'importe. Je ferai tout ce que je pourrai. Il s'applaudit bientôt de quelque succès de ses peines. Il avoit effacé le vice, & le tableau ne représentoit plus l'innocence qui est sans retour, mais bien la vertu la plus sublime. On le porta au pere qui avoit été instruit du malheur, il versa des larmes de joie & tous le conserverent plus précieusement qu'auparavant sans le perdre de vue.

L'auteur a tiré de cet apologue toutes les inductions & affabulations favorables à son système. Au second chapitre il dit : Il y a en nous un esprit capable de discerner non-seulement le caractère actuel, mais le caractère à venir encore enveloppé des hommes, & l'on peut conjecturer non-seulement ce qu'est un homme, mais encore ce qu'il sera & ne sera pas. Il y a des génies physionomistes qui ne réfléchissent point, qui ne comparent point, qui n'examinent rien tranquillement, & dont le premier coup-d'œil saisit infailliblement la vérité. Ils découvrent subitement ce que le caractère de quel-

## 136 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

qu'un a de bon ou de mauvais aussi-tôt qu'ils le voient. Vraisemblablement chaque personne a un visage entièrement différent d'un autre, & certains yeux ont le don de pénétrer dans l'ame par le visage.

Le 3eme. chapitre contient des extraits de plusieurs traités de physionomie, avec les observations de M. Lavater. Le 4eme. explique la signification de plusieurs parties du visage.

Dans le cinquieme on considere les physionomies nationales & de famille. Nous en allons citer quelques traits sans les approuver.

Le François est volage, courtois, tantôt glorieux & tantôt quittant gaiement la vaine gloire : propre à tous momens à tous les plaisirs, il danse en marchant, parle sans inflexion & écoute peu. Son imagination suit les petites choses avec la rapidité de l'aiguille à secondes d'une montre, mais elle a peu de force & de durée. Aucun peuple n'a aussi peu d'action avec autant de mouvement.

La rondeur & la tension des muscles du visage distinguent l'Anglois. Ni son langage ni ses actions n'annoncent ordinairement l'esprit & les qualités dont il est doué. Son œil est taciturne & il ne cherche point à plaire. Son caractère est simple & uni comme ses cheveux & ses habits. Il n'est point libertin par principe, & ne tire point vanité de la théorie du vice.

Les visages des Italiens sont des ames, leurs discours des exclamations, leurs mouvemens des gesticulations. Leur figure est noble & leur pays est le vrai siege de la beauté.

Le Hollandois est paisible, borné, sans chagrin, & il sembleroit qu'il est aussi sans volonté. Le caractère de la fourmi paroît être tellement le sien qu'il se manifeste jusques dans toutes les branches de littérature qu'il a cultivées.

L'Allemand rougit de ne pas tout savoir, & ne redoute rien tant que de passer pour un ignorant. Il est d'une simplicité quelquefois naïve. Dès le tems de Tacite, il dépendoit volontiers des grands, s'y attachoit & faisoit pour eux ce que d'autres peuples font pour leur liberté & la conservation de leurs biens. Il ne soupçonne pas son propre mérite, & est émerveillé quand il s'apperçoit que quelqu'un en fait cas. L'esprit n'est pas ordinairement son partage, & il s'en nourrit avec sensualité comme d'un mets précieux & délicat. Modéré dans l'usage des biens de la vie, il a peu de goût pour les plaisirs, ce qui le rend plus sévère & moins sociable que ses voisins.

La figure hypocondre, abattue, allongée & sans ressort de tous ceux des peuples du Nord & du Sud qui ont continuellement à lutter contre la faim, est une preuve claire que le sort les a condamnés à tenir le dernier rang des créatures, & que le bonheur, au moins dans notre sens, n'est pas leur partage.

Le 6me. chapitre est physiologique & rempli d'observations intéressantes sur le tempérament, l'âge, la force & la foiblesse. Le 7me. traite des qualités de l'esprit. Le 8me. du caractère & des passions. Il n'y a point d'homme naturellement déraisonnable. Vouloir être plus

### 138 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

qu'homme, ou n'être pas ce qu'un homme peut être, voilà ce qui fait l'homme déraisonnable. Un homme, qui tandis qu'on rit, ne laisse remarquer aucun signe d'offense, qui après le ris commun, sourit lui-même avec sérénité, & sur le front duquel il se répand aussitôt une tranquillité douce & paisible; un homme de ce caractère a coutume de donner une grande idée de sa raison.

Le 9me. chapitre regarde la figure de J. C. & celles des apôtres. Le dixième & dernier est diversifié par beaucoup de différentes matières. Les yeux ont de quoi se rassasier en parcourant 64 belles grandes planches & une infinité de vignettes qui font monter à 125 livres de France, ce 4me. volume seulement.

Ajoutons que M. Lavater est amplement dédommagé de la critique de ses envieux par le suffrage des savans les plus illustres. M. le baron de Dalberg, dans la suite de son discours placé au commencement des *Mémoires de l'académie d'Erfurt*, pour l'année 1777, l'appelle l'aimable Lavater, & n'hésite pas de le mettre à côté d'Aristote, qui a aussi traité de la physiologie.





*Essais politiques sur l'autorité & les richesses que le Clergé séculier & régulier ont acquises depuis leur établissement. In-8vo. A Paris, 1778.*

CET ouvrage est tout à l'avantage de l'épiscopat. L'auteur y considère le monachisme établi en France sous un point de vue absolument politique : il ne l'attaque point par ses instituts ; & s'il s'élève contre les usurpations, ce n'est, ni pour le détruire, ni pour le dépouiller ; au contraire, il semble vouloir lui donner une consistance plus solide & plus respectable ; il laisse les religieux jouir de leurs biens immenses, mais il veut que leurs jouissances mêmes soient une ressource pour la patrie. Ses moyens, à la vérité, opéreroient indirectement une diminution dans le nombre des religieux ; mais si les religieux trouvent que c'est un inconvénient, quel est le projet qui n'en a aucun ?

Le plus essentiel de ses moyens, est bien simple, & il est étonnant que le Clergé séculier, qui y est essentiellement intéressé, ne l'ait jamais tenté. Ce moyen dicté par la justice, consiste dans un examen sévère des exemptions & immunités des religieux ; en conséquence, l'auteur remonte à l'origine des exemptions dont il suit l'histoire depuis le septième siècle ; c'est-à-dire, depuis l'exemption de l'abbaye de S. De-

nis, accordée par S. Landry, évêque de Paris, à la priere de Clovis II en 659. Il regarde cette exemption comme la première. Jusques à cette époque, les religieux étoient soumis à leur évêque comme à leur ordinaire. Encore, est-il prétendu que les premières exemptions, n'étoient qu'une simple protection du pape, ou d'un concile, & qu'elles n'ôtoient rien à la juridiction des évêques. Suivant l'auteur, la juridiction immédiate du pape ne fut imaginée que lorsqu'on porta à Rome, les appels des jugemens rendus par les conciles provinciaux : alors les moines s'adresserent au pape ; ils en obtinrent des privilèges, & se firent affranchir de la juridiction des ordinaires. Les évêques conserverent le droit de faire des visites dans les monastères ; ils les faisoient avec pompe & aux frais des religieux, qui demanderent d'être affranchis des droits temporels ; on le leur accorda, & cette décharge des redevances temporelles, devint une exemption de la juridiction de l'évêque. Si un seigneur mettoit sous la protection du saint Siege, une abbaye ou un monastère qu'il avoit fondé, l'abbé & les religieux convertissoient cette sauve-garde, en exemption de juridiction. A l'exemple de l'abbé de Cluny, à qui le pape avoit accordé que son ordre ne seroit sujet, ni à l'évêque diocésain, ni à aucun prélat, plusieurs abbés s'attribuerent insensiblement la juridiction épiscopale, non-seulement sur leurs religieux, mais encore sur leurs domestiques, sur les laïques qui demouroient dans les cours extérieures des abbayes,

sur leurs serfs, leurs fermiers, &c.; faisant administrer les sacremens par leurs religieux; jugeant leurs démêlés; démembrant le diocèse de leur évêque, pour s'en composer un particulier; créant des officiaux qui connoissoient des dixmes, des fiançailles, des mariages, & autres matieres.

Lorsque les évêques, dans le concile de Vienne, réclamèrent contre ces usurpations, Jacques de Thermes, abbé de Chailly, ordre de Cîteaux, soutint que le pape étant *monarque dans l'église, pasteur immédiat, & prélat ordinaire de chaque chrétien*, de lui dépendoient les puissances spirituelle & temporelle; que comme chef de l'église, il avoit le droit de limiter les diocèses, de les changer, & d'en distraire quelques parties. Il soutenoit que la grandeur du pape éclatoit sur-tout dans les exemptions. *Cette autorité, disoit-il, (& ceci est bien digne de remarque) paroît plus sensiblement, quand on voit dans chaque province une multitude de personnes qui lui sont immédiatement soumises. C'est un puissant préservatif contre les schismes.*

Il est bien étonnant, qu'une telle déclaration ne fit pas ouvrir les yeux du clergé, & des souverains sur la politique des papes, & sur les motifs des exemptions. Les évêques ne virent dans tout cela que des usurpations sur leur autorité; ils s'y opposèrent inutilement, & le mal s'accrut de jour en jour. Dans le treizieme siècle, les mendiants soutenoient, qu'ayant reçu du saint siege leur mission pour prêcher & administrer les sacremens, ils n'avoient pas besoin de la permission

*des évêques pour exercer leur ministère dans toutes les provinces du monde , parce que le pape étant le supérieur & l'évêque immédiat de tous les diocèses , ils pouvoient se servir de ses privilèges dans tout l'univers.* L'auteur remarque que cette concession de juridiction gracieuse accordée par la cour de Rome , aux religieux mendiants , tenoit visiblement à consommer le grand ouvrage que les immunités accordées aux premiers moines , avoient commencé ; c'est-à-dire , à affermir , dans la main du pape , la juridiction contentieuse universelle , comme une chose qui lui appartenoit de *droit divin*.

L'auteur fait ensuite l'histoire de la juridiction ecclésiastique , qui , dans son origine , ne fut qu'un ministère de charité , jusques à ce que *Constantin* lui donnât le caractère d'une juridiction , en ordonnant que les jugemens rendus par les évêques , sur quelque matière que ce fût , fussent respectés , sans qu'il y fût porté atteinte. L'abus suivit de près le privilège ; les papes se prévalurent de cette juridiction gracieuse , que les empereurs chrétiens avoient attribuée à l'épiscopat ; on a vu jusqu'où ils portèrent leurs prétentions ; Rome fut érigée en métropole de l'univers , & l'évêché de Rome en monarchie de toutes les églises.

Nous ne suivrons point l'auteur dans le tableau de l'état de la juridiction ecclésiastique , sous les rois Francs de la première race , ni sous les rois de la seconde , qui accorderent aux évêques de nouveaux privilèges ; l'affoiblissement de la monarchie augmenta leur puissance.

ce ; ils en abusèrent jusqu'à déposer les rois ; sous la troisieme, l'ordre naquit des désordres mêmes que l'excès du pouvoir ecclésiastique occasionnoit.

Avant le dixieme siecle , on ne faisoit des clerics qu'à mesure qu'ils étoient nécessaires pour le service de l'église ; mais dans ce siecle & les suivans, on multiplia les clerics sans leur donner d'office ni de bénéfice ; on tonsura indistinctement les gens mariés & les célibataires , les marchands & les artisans , la noblesse & la bourgeoisie : on prenoit la tonsure moins pour servir l'église que pour se soustraire à la juridiction des juges laïcs , & aux droits des seigneurs. Dans l'onzieme & le douzieme siecles , il fut enjoint aux prêtres qui avoient des femmes de les quitter ; mais le mariage ne fut point interdit aux clerics tonsurés. Ces clerics ne payoient point de contribution , parce qu'ils prétendoient que leurs biens étoient exempts de subsides , & leurs personnes indépendantes de la juridiction du roi & des seigneurs. Les peres & les meres mettoient la totalité de leurs terres sur la tête de celui de leurs enfans qui étoit cleric ; le seigneur féodal se voyoit frustré des services qui lui étoient dûs pour ses terres. Quand un cleric plaidoit avec un laïc devant l'official , celui-ci prenoit le plan du juge laïc. Les officiaux fondés sur le deuteronomie qui renvoie aux prêtres les affaires embarrassantes , attiroient à eux les affaires difficiles. La confiance des laïcs augmenta considérablement le pouvoir des évêques ; mais tan-

dis que les évêques usurpoient sur la juridiction laïque , le pape usurpoit sur celle des évêques. En vertu de la découverte des décrétales qui attribuent au saint-siège , un pouvoir illimité , les papes prétendirent que toutes les affaires devoient être jugées à leur tribunal en dernier ressort ; sur la même autorité des fausses décrétales , ils exemptoient les clercs de la juridiction des princes & des juges laïcs. Dans le douzième siècle , les papes défendoient aux magistrats laïcs de recevoir un clerc pour lui faire son procès & de le juger. Lorsqu'on livroit le coupable au magistrat laïc , c'étoit pour qu'il fit exécuter la sentence rendue par le pape ou son légat. Il faut voir dans l'auteur la suite de ces usurpations , jusques au règlement de Philippe-Auguste , sur la plainte des seigneurs contre les entreprises du clergé , règlement qui n'eut son effet que successivement. Philippe-le-Hardi fit observer le canon du concile de Montpellier , qui retira aux clercs marchands & à ceux qui étoient mariés les privilèges de la cléricature. Les seigneurs encouragés par l'autorité du roi , contestèrent au clergé la compétence de beaucoup d'autres affaires ; mais les censures ralentirent pendant quelque tems le zèle des seigneurs ; il se réveilla sous Philippe-le-Bel ; peu-à-peu les privilèges dont le clergé abusoit , furent atténués au point que Philippe-le-Long , par son ordonnance de 1319 , défendit de députer des prélats au parlement , *le roi faisant conscience d'eux empêcher de leur spiritualité*. Philippe de Valois diminua le nombre

bre des conseillers clerks , & leur ôta la présidence ; les juges royaux obligerent les clerks à plaider à leur tribunal.

Charles VI défendit au parlement d'admettre à ses délibérations , les gens d'église non officiers ordinaires de cette cour ; les prélats même furent assujettis à la juridiction laïque. Le recours au prince , presque anéanti pour le clergé , reprit toute sa vigueur , sous le nom d'*appel comme d'abus* ; malgré les plaintes des officiers du pape , on continua de mettre en prison les ecclésiastiques pour dettes & pour crimes.

L'auteur traite ensuite de la juridiction des supérieurs réguliers. Avant le seizième siècle , les abbés s'étoient attribué le droit d'excommunier leurs religieux : ce droit fut restreint par le concile de Trente aux seuls évêques. Quant à la juridiction contentieuse , criminelle , le parlement , lorsqu'il n'est question que d'une simple correction pour avoir manqué aux règles du cloître , renvoie les religieux accusés à leurs supérieurs exempts ; mais lorsqu'il s'agit de crimes graves , le procès est instruit conjointement avec les juges de l'église. En parlant des délits des religieux , l'auteur traite des dots des religieuses , & après quelques observations sur l'édit de la juridiction ecclésiastique de 1695 , dont l'objet est de rétablir les évêques dans le droit commun attaché à l'épiscopat ; de diminuer les exemptions que les papes avoient accordées aux chapitres séculiers , & aux ordres religieux ; il

hasarde quelques réflexions sur les exemptions. C'est-là le point le plus délicat de l'ouvrage. La juridiction quasi-épiscopale, dit-il, & les exemptions dans l'état où elles sont aujourd'hui, passent pour être établies sur des bulles de Rome, sur la concession des évêques, sur une possession ancienne & paisible, sur des arrêts des cours souveraines. L'auteur cite quantité d'autorités qui prouvent qu'il y a eu & qu'il a été reconnu en différens tems, des bulles falsifiées. Parmi ces autorités, sont celles de *Mabillon*, de *Pierre de Blois*, qui gémissoit sur la multitude des fausses exemptions dont les moines prétendoient avoir les titres dans leurs archives; du chapitre général de l'ordre de Cîteaux, tenu en 1157, qui défend de se servir *des chartres & sceaux falsifiés par les moines même de cet ordre*; ordonnant que les auteurs de ces fourberies, s'ils étoient prêtres, fussent interdits; & s'ils n'étoient que frères lais, perdissent leur rang de profession, pour n'occuper que les dernières places, &c.

L'auteur observe, 1<sup>o</sup>. que les chapitres exempts, lorsqu'on attaque leurs exemptions, produisent des arrêts de *maintenue*; mais ces arrêts décident-ils l'exemption, ou ne contiennent-ils que des preuves de fait? S'ils ne prononcent que sur des prétentions, ces arrêts ne peuvent point servir de preuve. 2<sup>o</sup>. Les concessions des évêques ne peuvent point être des titres contre leurs successeurs; les sermens que les chapitres exigent des évêques, de



conserver les statuts, les coutumes, les droits & prérogatives du chapitre, ne sont pas de meilleurs titres. 3°. Une ancienne possession ne suffit pas pour justifier une exemption & une juridiction; car l'antiquité dépose en faveur de l'unité de la juridiction dans les évêques, & l'exemption par elle-même est contraire au droit commun. 4°. Les exempts rapportent les bulles des papes: mais n'ont-elles pas été données pendant le schisme, ou par des papes que les souverains n'ont pas reconnus, ou bien contiennent-elles le titre constitutif de l'exemption & de la juridiction, ou ne sont-elles que confirmatives, ou simplement énonciatives? Enfin l'auteur établit des règles pour juger des titres d'exemption dont la sévérité embarrasseroit peut-être beaucoup les exempts.

L'intérêt de l'église & celui de l'état exigeant à cet égard une réforme & la réintégration de l'épiscopat dans ses droits, un grand nombre de religieux étant d'ailleurs appelés dans le cloître par les exemptions dont il jouit, l'auteur propose l'établissement d'une commission pour examiner, à l'aide du flambeau de la critique, les titres constitutifs des exemptions; & voici les principaux objets de cette critique.

1°. On regarderoit comme des titres insuffisants, les bulles confirmatives, si l'on ne rapportoit le titre authentique & constitutif de l'exemption & de la juridiction. Dans le cas où les bulles se trouveroient vraies, on exa-

## 148 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

mineroit si elles renferment des conditions conformes aux maximes du royaume ; si les causes d'exemption doivent s'appliquer à la juridiction épiscopale , ou seulement à quelques droits temporels dûs aux évêques suivant l'usage des tems ; si ces bulles ne supposent pas ces exemptions déjà établies , &c.

2°. On rejetteroit tout ce qui n'est point original ; toute copie seroit réputée insuffisante , parce qu'il est aisé de couvrir dans une copie , les faussetés qui sauteroient aux yeux dans l'original ; la copie de la copie prouveroit encore moins ; & leur nombre , y en eût-il mille , n'ajouterait rien à la certitude du titre original , dont la vérité ou la fausseté dépend de la première main , les copistes n'étant que les échos les uns des autres. Si les exempts alléguoient des guerres , des incendies , ou d'autres malheurs , il faudroit que ces malheurs & les droits dont jouissoient ces exempts , fussent bien constatés par des procès-verbaux , bien fideles & signés par des officiers publics.

3°. Les exemptions seroient prises à la lettre ; on n'en étendroit point le sens littéral ; par exemple , l'exemption accordée au chef ne regarderoit point les membres : le privilege restreint à un objet , ne s'étendroit point sur d'autres objets.

4°. Les exemptions & la juridiction quasi-épiscopale , ne seroient admises qu'autant qu'elles auroient été accordées pour des causes raisonnables , conformément au vœu des libertés de l'église gallicane.

5<sup>e</sup>. Qu'autant qu'elles auroient été revêtues de toutes les formalités nécessaires, du consentement de l'évêque, de l'approbation du roi, &c.

L'auteur fixe à 25 ans l'émission des vœux monastiques; & comme il prévoit que si le projet qu'il propose étoit accepté, il y auroit beaucoup moins de religieux, il indique les ressources que leurs biens pourroient fournir à l'état, qu'il veut associer à leur fortune.

D'abord, il voudroit que la moitié de la somme établie pour la réception de chaque religieux ou religieuse, fût employée à doter de pauvres garçons & de pauvres filles de l'endroit où se feroient les professions, afin que l'état retrouvât d'un côté ce qu'il perd de l'autre.

2<sup>o</sup>. Qu'il fût établi dans chaque province, un directeur particulier de l'agriculture monastique, qui fût autorisé à demander compte aux économes des monasteres de son département, de l'administration de leurs biens & de leurs productions; à en faire changer l'ordre & la direction au plus grand avantage de l'état, &c.

Le local des maisons religieuses existant dans le royaume, peut fournir sans aucune incommodité pour ceux qui les habitent, de quoi loger un très-grand nombre d'officiers réformés ou invalides. Il n'est guere de maison religieuse rentée, qui soit huit jours dans l'année, sans recevoir des étrangers, auxquels on donne des festins qui seroient mieux employés à la subsistance de ceux qui ont servi la patrie. Une cuisine qui alimente un réfectoire de vingt-

cinq personnes , peut en nourrir trente sans presque augmenter sa dépense. Les maisons religieuses distribuent des aumônes considérables ; il ne s'agit que de diriger leur charité. On assigneroit à chaque ordre la portion qu'il auroit à supporter dans les pensions militaires , ou le nombre des officiers qu'il auroit à loger & à nourrir ; & ce seroit à l'ordre à les répartir dans les maisons particulières.

Tels sont en substance les projets de l'auteur , sujets à trop de difficultés pour qu'il en espère le succès. Il traite plusieurs autres matières relatives à ses vues , dont il ne nous a pas été possible de donner une idée ; tels que l'état politique des bénéfices ecclésiastiques, l'exemption du clergé des charges publiques ; les décisions, l'influence du monachisme sur la décadence relative des états. Il va quelquefois trop loin , mais il paroît que son intention est pure. Il n'y a rien que de juste dans l'examen qu'il propose au sujet des exemptions. Il ne veut rien enlever à personne ; mais il ne veut pas que personne jouisse de ce qui ne lui appartient point ; peut-être manque-t-il un peu de méthode , étant quelquefois obligé de revenir sur les matières qu'il a déjà traitées ; d'ailleurs , son ouvrage peut servir à déterminer une jurisprudence fixe au sujet des exemptions : chacun des points de son projet est le résultat des matières qu'il vient de traiter. Nous ne parlons pas du style. Dans des sujets de cette importance , le fond est tout , & la forme n'est rien. (*Journal des sciences & beaux-arts.*)

INSTITUTIONES logicæ & metaphysicæ , &c. *Ins-  
titutions de logique & de métaphysique , dans les-  
quelles on démontre contre les incrédules la di-  
vinité de la religion chrétienne ; ouvrage publié par  
ordre du révérendissime P. JEAN CHARLES VI-  
PERA, général des mineurs conventuels, & com-  
posé par le révérend P. JEAN-JOSEPH TAMAGNA, Romain , professeur public de théologie dog-  
matico-scholastique, au college de la Sapience,  
2 vol. in-8vo. Rome, de l'imprimerie de Paul  
Junchi.*

**O**N ne peut trop multiplier les bons élé-  
mens de philosophie , c'est-à-dire, de cette science  
qui comprend toutes les autres, & sans laquelle  
il n'y en a point. Elle est la plus fidele alliée  
de notre sainte religion, & c'est elle qui nous  
fournit les meilleures armes pour combattre les  
incrédules, & les forcer à déposer ce masque  
philosophique dont ils se couvrent pour séduire  
tant d'esprits foibles & superficiels. C'est dans  
ces vues louables que le général des mineurs  
conventuels, a engagé le R. P. Tamagna, un  
des membres les plus distingués de cet ordre  
illustre, à publier cet ouvrage vraiment digne  
de voir le jour, par l'utilité dont il peut être  
pour la religion. Le Pere Tamagna est du pe-  
tit nombre de ces philosophes qu'on peut ap-

pellier éclectiques, & quoiqu'il paroisse avoir beaucoup profité de la lecture des ouvrages volumineux de Wolf, on ne peut pas cependant le ranger parmi les partisans de Leibnitz, puisqu'il rejette absolument ses *indiscernibles*, son *harmonie préétablie*, & les autres paradoxes qui caractérisent la doctrine de ce métaphysicien plus ingénieux que solide. Après une courte exposition des révolutions que la philosophie a essuyées, & des principes qui distinguent les différentes sectes philosophiques, le Pere Tamagna entre en matière, & traite des quatre parties de la logique, des idées, des jugemens, des raisonnemens, & enfin de la méthode d'étudier les sciences, d'y faire des progrès, & de les enseigner aux autres. Il a très-bien fait de prendre pour guide la logique de Wolf, qui est sûrement la partie la plus estimable & la plus parfaite du cours de philosophie publié par cet auteur, & on doit les plus grands éloges au R. P. pour avoir su réunir dans cette partie de son ouvrage, comme dans les autres, la plus admirable précision à la clarté la plus satisfaisante.

Il passe ensuite à la métaphysique, & il observe très-judicieusement dans son préambule, que notre siècle, qu'on appelle communément *siècle philosophique*, devoit plutôt s'appeler *siècle métaphysique*, parce qu'on n'a jamais fait un aussi grand abus de cette science, que de nos jours. Comme cet abus conduit par malheur le plus souvent à l'irreligion, un philosophe chrétien doit mettre toute son attention à bien éta-

blir les principes de cette science. C'est pour-  
 quoi au commencement de l'ontologie, qui traite  
 de l'être & de ses modifications, & qu'on peut  
 regarder comme le fondement de toute bonne  
 philosophie, l'auteur réfute les erreurs absur-  
 des des pyrrhoniens, si jamais il en a existé  
 de véritables, & fait voir ensuite l'inutilité &  
 en même-temps l'impossibilité du fameux doute  
 universel, recommandé par Descartes, comme  
 la base de la philosophie spéculative. Après  
 avoir prouvé que la vérité n'est pas inaccessi-  
 ble à l'esprit humain, notre auteur examine  
 quels sont les caracteres auxquels on peut la  
 reconnoître, ou pour parler le langage de  
 l'école, quel est le *criterium veri*. Epicure n'en  
 connoissoit point d'autre que les sens, qu'il ju-  
 geoit infallibles, & qu'il regardoit comme les  
 seuls canaux par lesquels la vérité pût parve-  
 nir jusqu'à nous. Descartes qui voulut douter  
 de tout, ne put douter de la vérité de ce fa-  
 meux enthymème, *je pense, donc je suis*; & il  
 prétendit que toute proposition, pour être vraie,  
 devoit être aussi évidente que celle-là. Enfin,  
 Leibnitz & Wolf, établissent pour *criterium* de la  
 vérité, la conformité de nos jugemens avec les  
 règles que la logique prescrit pour bien rai-  
 sonner. Il nous semble que notre auteur a pris  
 le meilleur parti en assurant, comme il fait, que  
 chacun de ces principes peut être applicable à  
 une certaine classe de vérités, mais qu'aucun  
 ne mérite le nom de *criterium* universel. Il faut  
 juger par les sens, comme Epicure, des vérités  
 sensibles; par l'évidence, comme Descartes, de

la vérité des axiomes ; par les regles de la logique , comme Leibnitz & Wolf , des vérités qui n'étant pas évidentes par elles-mêmes , se prouvent par le raisonnement. De cette question ainsi décidée , l'auteur passe au fameux principe de contradiction *non potest idem simul esse & non esse* , qu'il établit comme le premier principe & le fondement de toutes nos connoissances : il examine ensuite le fameux principe de la raison suffisante , tel que Leibnitz l'a exposé , & il démontre d'une maniere très-convaincante que la raison suffisante des effets naturels , n'est pas séparée de la cause qui les produit : il se sert pour le prouver des mêmes exemples que Wolf a employés lorsqu'il a voulu prouver au contraire que la raison suffisante étoit différente de la cause productrice. Ce fameux principe de la raison suffisante bien entendu , n'est donc autre chose que ce principe si connu , *il n'est point d'effet sans cause* , duquel on n'attribuera jamais l'invention à Leibnitz. Après avoir ainsi fixé les principes fondamentaux de toute la philosophie , notre auteur s'étend sur la notion générale de l'être , & sur ses différens états & modifications. Il traite la fameuse question de la possibilité de deux êtres parfaitement semblables , laquelle Leibnitz nioit , parce que ces deux êtres étant indiscernibles , il n'y auroit pas de raison suffisante pour que Dieu créât l'un plutôt que l'autre. L'auteur réfute avec force cette doctrine téméraire qui veut mettre des bornes à la toute-puissance de Dieu , & il a suivi en cela tous les philosophes catholiques , à l'exception du seul Genovesi.



Après avoir traité de l'ontologie que Wolf appelloit avec raison *philosophia prima*, le pere Tamagna passe à la cosmologie, cette partie de la philosophie qui a pour objet la nature des êtres dont l'univers est composé, leur ordre & leur connexion. Mais il n'en donne qu'un abrégé très-succinct & il se réserve à parler dans la physique générale, de la nature des élémens des corps, de leurs principes constitutifs & des loix du mouvement, quoique Wolf & d'autres philosophes aient prétendu que ces recherches appartenissent à la cosmologie. Les délires des idéalistes qui ont nié l'existence des corps, ne valant pas la peine d'être réfutés sérieusement, l'auteur s'y arrête peu, & il prouve ensuite la contingence des êtres dont le monde est composé, contre l'opinion des impies qui les croient nécessaires & incréés. L'auteur donne à cette occasion une idée générale du système de Spinoza, dont on trouve une réfutation plus complete dans sa théologie naturelle, que dans cet article. Il est terminé par quelques réflexions rapides sur l'ordre & la connexion admirable des êtres qui composent l'univers, sur l'unité, la figure & l'étendue du monde, & sur le tems où Dieu l'a tiré du néant.

On doit regarder la théologie naturelle comme la base de la théologie chrétienne, puisque ce n'est que par le moyen de la première qu'on peut convaincre ces incrédules, qui n'admettant aucune révélation, n'ont de commun avec nous que la religion naturelle.

## 156 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

C'est à cette partie importante de la métaphysique, qu'il appartient d'établir par des preuves convaincantes l'existence de Dieu, & ses divins attributs, autant que nous pouvons les découvrir avec les lumières de notre foible raison. La contingence des êtres qui composent le monde, étant démontrée dans la cosmologie, il faut par conséquent chercher la raison de leur existence, non pas en eux-mêmes, mais dans un être nécessaire qui existe par sa propre essence; & cet être s'appelle Dieu. Un être qui existe essentiellement ne peut être limité dans ses perfections par aucun autre être, il doit donc être doué nécessairement de toutes les perfections dans un degré infini. Tous les sophismes des athées, s'il existe réellement des gens de cette espèce, n'ont jamais pu porter atteinte à la force de ces démonstrations géométriques, & peuvent tout au plus prouver la foiblesse de l'esprit humain, qui ne sait souvent comment concilier des vérités certaines & évidentes, parce qu'il ne voit pas tout, & que le peu qu'il voit, il ne le voit qu'imparfaitement. Mais comme l'existence de Dieu est une vérité dont la connoissance ne doit pas être réservée aux seuls philosophes, & qui doit au contraire être rendue sensible aux hommes les plus grossiers, notre savant auteur se croit par cette raison obligé de parcourir rapidement tous les autres argumens qui sont plus à la portée du commun, tels que ceux qui se tirent de l'organisation surprenante & de l'économie de l'univers, du consentement géné-

ral de toutes les nations , même des plus barbares & des plus ignorantes , & des mœurs corrompues & des vices de tous ceux qui ont fait profession d'athéisme. L'idée d'un être souverainement parfait renferme nécessairement l'idée de l'unité , ce qui prouve évidemment l'absurdité de l'opinion des Marcionites ou Manichéens , qui pour expliquer l'origine du mal ; admettoient un Dieu bon & un Dieu méchant ; le même principe détruit aussi l'erreur ridicule des Gentils , qui adoroient un nombre infini de Dieux. Notre auteur fait voir ensuite que l'argument tiré du consentement général des nations ne peut rien prouver en faveur du polythéisme , puisque la nation Juive , aussi nombreuse que florissante , a toujours adoré un seul Dieu , & que les plus sages d'entre les Gentils , dont l'opinion doit se compter pour beaucoup plus que celles de tous les peuples réunis , ont tous reconnu unanimement la même vérité. De la même idée d'un être souverainement parfait ; on déduit facilement tous les autres attributs de Dieu , tels , par exemple , que son immutabilité , son éternité , sa toute-puissance , sa science infinie , sa liberté , &c. L'auteur , en démontrant toutes ces vérités , s'attache principalement à réfuter les sophismes des incrédules qui les ont attaquées , & il le fait avec succès. Cet excellent traité de théologie naturelle , est terminé par une réfutation complète du spinosisme , de ce système monstrueux dans lequel , suivant le savant pere Valsechi , *l'âne de Balaam & Benoît Spinoza , la ville d'Amsterdam & le*

## 158 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

*globe de la lune ne font qu'une même substance individuelle, la substance de Dieu diversement modifiée.* Après avoir parlé de l'intelligence suprême & infinie, c'est-à-dire, de Dieu, la raison veut qu'on passe à considérer les intelligences inférieures, c'est-à-dire, les anges, les âmes des hommes & celles des bêtes. En commençant par l'âme de l'homme, que nous avons le plus d'intérêt de connoître, l'auteur établit en premier lieu sa spiritualité, & il se sert de l'argument si connu tiré de l'unité de la pensée, auquel les Matérialistes n'ont jamais pu rien opposer de raisonnable. La spiritualité de l'âme nous fournit des raisons très-plausibles en faveur de son immortalité, mais la révélation seule peut nous donner une preuve évidente de cette consolante vérité. L'auteur s'occupe ensuite de la nature de l'âme, & après avoir réfuté solidement le système de la métempsychose soutenu par les Pythagoriciens, & celui des Stoiciens qui pensoient que l'âme étoit une portion de la substance divine, il fait voir à combien de difficultés est sujette l'opinion de ceux qui croient que l'âme se propage *per traducem*, ainsi que l'hypothèse de ceux qui prétendent qu'au commencement de la création Dieu a donné l'existence à toutes les âmes, les renfermant dans des corps infiniment petits qui devoient se développer successivement. Ayant ainsi détruit tous ces systèmes, le Pere Tarnagha soutient que Dieu ne crée l'âme que dans le moment où le corps est déjà assez développé pour exercer les principales fonctions vitales.

Mais quelle que soit l'origine de l'ame humaine , comment expliquer le commerce intime qui existe entre cette substance purement spirituelle & le corps matériel à qui elle est unie ? Chacun fait que cette question inexplicable a donné lieu à des systêmes également inexplicables , *l'influx physique* des Péripatéticiens , *les causes occasionnelles* des Cartésiens , & *l'harmonie préétablie* de Leibnitz. L'auteur se détermine pour la première opinion , en avouant pourtant avec ingénuité , qu'on ne comprendra jamais rien à ce mécanisme étonnant par lequel l'ame , sans recevoir du corps aucun mouvement , est mise par lui en action , & réciproquement. L'origine des idées est encore une autre grande question qui a divisé les sectes philosophiques. Les Platoniciens & les Péripatéticiens vouloient que toutes les idées fussent innées ; Descartés ne mettoit dans ce nombre que les idées abstraites & générales ; Mallebranche prétendoit que nous voyons tout en Dieu ; Leibnitz séparant en quelque maniere l'ame du corps par son harmonie préétablie , soutenoit que Dieu avoit communiqué à l'ame au moment de la création une idée au moins confuse de tout l'univers , & que l'ame tiroit à volonté de cette espece d'arsenal les idées qui lui plaisoient le plus. Les Epicuriens embrasserent une opinion diamétralement opposée ; ils prétendirent que l'ame recevoit les idées mêmes les plus abstraites , par le moyen d'images détachées des corps ; & les Scholastiques soutinrent ensuite en termes obscurs & barbares , ce

## 160 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

qu'on soutient aujourd'hui assez généralement en termes beaucoup plus clairs, savoir, que les idées qui nous viennent par le moyen des sens sont purement matérielles, & qu'elles sont les fondemens de toutes nos connoissances. Notre auteur s'en tient avec raison à ce dernier sentiment, après avoir montré l'absurdité de tous les autres. Il passe de-là à la grande question de la liberté de l'homme, sur laquelle il fait cette réflexion judicieuse, qu'avant tous les raisonnemens, il faut consulter le sens intime qui crie à haute voix à tout homme qu'il est le maître de faire une action ou de s'en abstenir. Il termine ce premier volume par un traité très-court sur les anges, & par une dissertation sur l'ame des bêtes qui est, selon lui, spirituelle, quoique fort inférieure à celle de l'homme.

Le second volume contient les deux parties les plus importantes de toute la métaphysique, savoir la loi naturelle, & la démonstration de la divinité de notre sainte religion. On néglige ordinairement dans les écoles, & dans les livres élémentaires de métaphysique, ces deux objets intéressans, & la plupart des théologiens croient devoir se borner uniquement à ce genre de recherches, qui suppose l'existence de la révélation. Il arrive de-là que les jeunes gens après avoir achevé avec beaucoup de peine, & de travail, leurs cours de philosophie & de théologie, se trouvent dépourvus des armes nécessaires pour combattre avec succès les modernes incrédules, avec lesquels on ne peut pas se servir de la révélation, comme on fait

## N O V E M B R E , 1778. 161

avec les hérétiques, puisque les premiers ne l'admettent pas, & qu'il faut commencer d'abord par leur en démontrer la nécessité & l'existence. Cette nécessité de la révélation se déduit principalement de l'insuffisance de la loi naturelle, & par conséquent il faut, avant toute autre chose, bien établir les fondemens & les principes de cette loi. Notre savant auteur commence par passer en revue rapidement les principales erreurs dans lesquelles sont tombés sur ce sujet les philosophes & les jurisconsultes. Hobbes soutint effrontément que la nature avoit donné à chaque homme, *Jus in omnia*, pour la conservation de son propre individu; qu'ainsi l'état de nature est un état de guerre continuelle avec ses semblables qui ont tous les mêmes droits que lui; mais que la conservation des individus étant incompatible avec cet état de guerre, on a cherché peu-à-peu à établir la paix, à quoi l'on est parvenu par l'établissement de la société & des loix, qui seules ont fait connoître la distinction de la vertu & du vice, puisque, selon Hobbes, dans l'état de nature toute action étoit permise ou au moins indifférente. Le Juif Spinoza ne s'écarte pas beaucoup des principes de Hobbes, en soutenant que la loi naturelle nous permet de faire toutes les choses auxquelles s'étend notre puissance physique, de manière que, suivant cet écrivain impie, il ne peut y avoir dans l'état de nature aucune loi prohibitive; car il seroit inutile de nous défendre ce que nous ne pourrions pas faire avec

## 162 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

nos propres forces, & contradictoire de nous défendre ce qui nous feroit physiquement possible. La force feroit donc le droit, & l'état naturel de l'homme, dans le système de Spinoza, comme dans celui de Hobbes, feroit une guerre continuelle, dont on ne pourroit sortir que par une convention générale, faite par tous les individus, de remettre une partie de leurs forces entre les mains d'un souverain, dont les droits, comme ceux de chaque particulier dans l'état de nature, n'auroient encore d'autres bornes que sa propre force. Les deux systèmes monstrueux que nous venons d'exposer en peu de mots, sont comme les modèles de tous ceux qu'ont inventés jusqu'à présent les soi-disans esprits-forts de notre siècle. Les autres systèmes des publicistes, sans participer de l'impiété des deux précédens, ne laissent pas d'être sujets à des objections très-fortes. Grotius & Puffendorf ont établi comme le principe fondamental du droit naturel, la conservation de la société; mais on ne voit pas comment on pourroit déduire de ce principe, les devoirs de l'homme envers Dieu & envers lui-même, devoirs auxquels l'homme isolé seroit soumis également. On peut dire la même chose du système de Cumberland, qui a établi pour fondement de toutes les loix naturelles, la bienveillance réciproque. La recherche de son propre bien-être, que Wolf regarde comme le seul principe du droit naturel, conduit nécessairement cet auteur à des conséquences qui ne sont dignes que de l'école d'Epicure, & qui ne pourront ja-



mais être adoptées par un chrétien , ni même par un bon citoyen. Après avoir rejeté tous ces systêmes , notre auteur s'attache à celui qu'on attribue communément à Wollaston , mais qui se trouve tout entier dans les écrits du docteur Angélique ; cela soit dit en passant pour montrer l'impudence des protestans qui se vantent hardiment d'avoir été les premiers qui se soient occupés du droit naturel. La regle des actions humaines , suivant Wollaston , consiste dans la conservation de l'ordre naturel , c'est-à-dire , que l'homme ne peut être heureux qu'en réglant ses actions sur les relations que la nature a établies entre lui & l'univers. Tel est le sens du fameux axiome , *convenienter naturæ tuæ vive*. De ce principe fondamental on déduit aisément tous les devoirs de l'homme envers Dieu , envers le prochain , & envers lui-même , autant que notre foible raison peut les découvrir. Cette loi a dans cette vie même sa sanction , quoique insuffisante & imparfaite. Qui-conque regle ses actions sur ces relations nécessaires , que Dieu a établies entre l'homme & les autres êtres , doit nécessairement vivre heureux & content , tandis que les remords , les angoisses , les maladies , tourmentent celui qui transgresse ces loix. Mais quant à une sanction plus parfaite , il faut la chercher dans les récompenses & les châtimens de la vie à venir , dont l'existence ne peut à la vérité se démontrer jusqu'à l'évidence , par les lumieres de la raison , mais s'établit cependant d'une maniere assez probable , pour engager un homme

## 164 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

raisonnable à conformer ses actions aux principes de la loi naturelle. Le savant auteur termine ce traité de droit naturel, en démontrant combien la religion naturelle seule est insuffisante pour conduire l'homme à la fin à laquelle il est destiné. En effet la raison nous dit bien que Dieu veut un culte, mais elle ne pourra jamais nous enseigner quel ce culte doit être. La raison nous fait bien connoître que l'homme qui a péché, doit se réconcilier avec le créateur offensé, mais elle ne nous apprend pas les moyens de parvenir à cette heureuse réconciliation. Voilà donc la nécessité d'une révélation démontrée, & en même-tems son existence; car, s'il est vrai, comme on ne peut en douter, que Dieu veuille que l'homme parvienne à cet état de félicité & de béatitude, auquel il l'a destiné, & auquel il ne peut parvenir avec les seules forces de sa raison, il est indispensable que Dieu lui accorde le secours nécessaire de la révélation. Mais à quoi serviroit que cette révélation existât, si elle n'étoit pas accompagnée de signes & de caractères de divinité, qui pussent la faire reconnoître de tous ceux qui la cherchent, même des plus simples & des plus ignorans, & qui ne laissassent aucun lieu au doute. Ces signes, ces caractères se trouvent principalement dans l'excellence de la morale, dans les miracles, & dans les prophéties, trois choses qui correspondent aux trois principaux attributs de Dieu, savoir, sa sainteté, sa toute-puissance & sa science infinie. La re-

ligion chrétienne est la seule qui porte avec elle ces caractères glorieux , que les sophismes des incrédules ne pourront jamais obscurcir. Quelle sublimité dans la morale , que les nations les plus éclairées n'avoient pas connues , & où semble respirer l'esprit d'un Dieu législateur ! Quelle abondance , quelle clarté , dans les prophéties & dans les miracles , qui semblent annoncer à haute voix , le tout-puissant pour leur auteur ! Nous invitons tous nos lecteurs à lire cette dernière partie du cours de métaphysique du pere Tamagna , où agrandi en quelque sorte par la noblesse & l'importance du sujet , il se surpasse lui-même en éloquence , en force de raisonnement , & en beauté de style. Au reste , ce sont les caractères de l'ouvrage entier , dont on ne peut trop recommander la lecture à ceux qui s'occupent des objets intéressans dont il traite.

( *Efemeridi di Roma.* )



---

*LETTRE d'un officier de l'armée navale de France , à M. l'amiral Keppel , à bord d'une escadre Françoisise , près d'Ouessant ; le 9 août 1778 , avec le plan figuré des principales évolutions des armées au combat d'Ouessant. A Brest , & se trouve à Paris , chez Fournier , libraire , rue du Hurepoix. Brochure in-8vo. de 16 pages.*

**A**près le combat d'Ouessant , on a vu dans toutes les Gazettes une lettre signée de l'amiral Anglois , dans laquelle après avoir détaillé tous les désavantages qu'il a eus , ainsi que le mauvais état de ses vaisseaux à la fin du combat , il conclut qu'il a bien battu les François. Cette logique a paru aussi singulière à Londres qu'à Paris , & dans le même tems on faisoit les mêmes commentaires dans les deux villes sur cette espece de gasconnade maritime. Cependant la lettre de l'amiral avoit donné de l'humeur à quelques officiers de notre flotte : il est désagréable d'avoir affaire à des gens qui , tout en s'enfuyant dans l'obscurité , écrivent qu'ils sont vainqueurs. L'officier , auteur de la lettre que nous annonçons , étoit au combat ; il en donne un détail aussi exact que précis ; il commence par assurer que la lettre imprimée sous le nom de M. Keppel ne peut être de lui ; il la réfute en-

fuite , & il atteste en faveur de la vérité des  
 faits qu'il avance , *non les vingt mille François*  
*qui ont obtenu le champ de bataille , mais les vingt*  
*mille Anglois qui l'ont perdu.* » Vous n'ignorez  
 » pas , dit-il , que vous aviez l'avantage du  
 » nombre des vaisseaux , des calibres , de l'é-  
 » chantillon , de la force & du rang , puisque  
 » vous aviez cinq vaisseaux de trois ponts &  
 » que les François n'en avoient que deux ;  
 » que vous aviez la supériorité de trois cens  
 » canons , que vous étiez penchés par le vent ,  
 » que vous aviez par conséquent la facilité de  
 » vous servir de tout votre feu , quand l'ar-  
 » mée de France ne pouvoit pas faire usage  
 » de ses premières batteries ; & malgré tous  
 » ces avantages , vous n'ignorez pas non plus  
 » que quand les deux lignes se furent dépas-  
 » sées , tous les vaisseaux François furent en  
 » état de manœuvrer & de combattre. Vous  
 » convenez aussi que vous aviez beaucoup  
 » souffert ; vous aviez plusieurs de vos vais-  
 » seaux démâtés & sans voiles ; vous en aviez  
 » au moins sept de désarmés. Les François ,  
 » malgré la grande inégalité de leurs forces ,  
 » vous avoient donc battu , autant que le genre  
 » de combat qui venoit de se donner avoit pu  
 » le leur permettre. « M. l'amiral Keppel , ou  
 son secrétaire , dit que dans cette situation les  
 François se formèrent en bataille , & ensuite  
 qu'ils refusèrent le combat. » Cette contradic-  
 » tion , répond l'auteur , est manifeste. Se  
 » former en bataille , c'est au moins ne pas  
 » refuser le combat ; c'est au contraire s'y dis-

## 168 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» poser & le présenter de nouveau. Et pour-  
 » quoi s'y feroient-ils refusés , puisque par  
 » vos propres aveux , ils avoient moins souf-  
 » fert que vous ? Mais il est très-aisé de vous  
 » prouver qu'ils voulurent vous contraindre à  
 » ce second combat comme ils vous avoient  
 » contraint au premier.

» Les deux lignes s'étant dépassées & sui-  
 » vant un cours opposé , il falloit de toute  
 » nécessité que l'une des deux , au moins ,  
 » *revirât de bord* pour vous remettre en pré-  
 » sence. C'étoit le moment décisif de la vo-  
 » lonté ; mais votre armée ne *revira point*,  
 » ne se reforma plus , ce furent les François  
 » qui *revirèrent par la contre-marche* : ils ne craig-  
 » nirent point *de se former en bataille sous le*  
 » *vent* pour avoir la possibilité d'engager une  
 » nouvelle action. Vous mîtes à profit cet  
 » avantage du vent pour vous soutenir loin  
 » d'eux , & ce n'étoit pas à l'approche de la  
 » nuit , comme vous le dites : il vous restoit  
 » plusieurs heures de jour , dont on présume  
 » que votre amiral auroit fait , s'il l'avoit  
 » pu , un plus glorieux usage.

» Le général François *sous le vent* ne pou-  
 » vant pas vous approcher , quand vous ne le  
 » vouliez point , vous provoqua en vain à un  
 » combat qui ne dépendoit plus que de vous ;  
 » & lorsque la nuit fut venue , maître du  
 » champ de bataille , *allumant ses feux* pour  
 » que vous n'eussiez pas l'excuse de l'avoir  
 » perdu de vue , ne vous discernant plus dans  
 » la profonde obscurité dont vous vous étiez  
 prudemment

» prudemment enveloppés , vous vous remi-  
 » tes dans *la Manche* aussi promptement que le  
 » désordre de quelques-uns de vos vaisseaux  
 » traîneurs pouvoit le comporter.

» C'est après avoir cédé le champ de ba-  
 » taille , après avoir été forcé à un premier  
 » combat de ligne , quand vous n'aviez cher-  
 » ché qu'une *surprise d'arrière-garde* , après  
 » avoir évité une seconde action , après avoir  
 » fui toute une nuit sans finaux vers *Ply-*  
 » *mouth* , & ensuite plus avant jusqu'à *Port-*  
 » *mouth* , pour y réparer vos vaisseaux déla-  
 » brés , que vous dites aux vingt mille com-  
 » pagnons de cette fuite , & à l'Europe en-  
 » tière , que les François n'ont pas voulu com-  
 » battre ! «

L'Auteur montre ensuite que celui qui a  
 écrit la lettre attribuée à M. Keppel dévoile  
 lui-même la vérité à chaque instant en s'effor-  
 çant de la déguiser , & que chacune de ses  
 phrases contredit celles qui l'ont précédée ou  
 qui la suivent. On dit dans cette Lettre , au  
 nom de l'amiral Anglois : *Il paroît que l'objet*  
*des François a été de désemparer les vaisseaux du*  
*Roi de leurs mâts & de leurs voiles , projet dans*  
*lequel ILS ONT SI BIEN RÉUSSI , qu'ils ont mis*  
*plusieurs vaisseaux de ma flotte hors d'état de me*  
*suivre lorsque je virai vent arrière , à l'effet de*  
*porter vers la flotte Française : je me vis donc*  
*obligé de virer encore pour joindre les vaisseaux.*  
 » Et qu'auriez-vous voulu , lui réplique-t-on ,  
 » que les François eussent fait de mieux ? Ils  
 » avoient mis une partie de votre armée hors

» de combat, & obligé l'autre de manœuvrer  
 » pour la joindre, c'est-à-dire, de cesser de  
 » combattre, de rester dans l'impossibilité non-  
 » seulement de nous attaquer, mais même de  
 » se défendre. Si l'aveu de votre embarras &  
 » de votre impuissance étoit moins clair, moins  
 » précis, je vous dirois que votre ligne étoit  
 » dans le plus grand désordre; que plusieurs  
 » de vos vaisseaux étoient démâtés; quelques-  
 » uns sans voiles & sans vergues; qu'un de  
 » ceux à trois ponts, qui portoit pavillon  
 » bleu à sa misaine, étoit démâté de son grand  
 » mâât; qu'un autre des vôtres fit ridiculement  
 » feu de ses deux bords hors de toute portée;  
 » que votre vaisseau amiral, après avoir  
 » essuyé la bordée de la Bretagne & de la Ville  
 » de Paris, arriva tant qu'il le put, & cessa  
 » tout son feu; que celui des François fut si  
 » prompt & si terrible, que la Bretagne seule,  
 » en longeant votre ligne, tira 1400 coups  
 » de canon; que la Ville de Paris, dérivant  
 » par défaut de construction, assaillie de bas-  
 » bord & de sribord par votre amiral de 100  
 » canons, & le Formidable de 90, les combat-  
 » tit tous deux à la fois, & les força de se  
 » retirer; qu'enfin, en terminant le premier  
 » combat, nous avions SI BIEN RÉUSSI à vous  
 » désenparer, que d'après votre propre con-  
 » viction, & dans peu de momens, notre  
 » victoire auroit été complète si notre po-  
 » sition nous avoit permis de regagner le vent. »

Ajoutez à tout cela que l'auteur de la  
 lettre de M. Keppel avoue que les François



*vers le déclin du jour , eurent le tems de rallier leur flotte & de la FORMER EN LIGNE DE BATAILLE sous le vent de la flotte Angloise. »* Ils  
 » pouvoient donc , lui observe notre officier ,  
 » ce que vous ne pouviez plus , former une  
 » ligne de tous leurs vaisseaux ; donc aucun  
 » d'eux n'étoit désesparé. *S'ils se mirent en bataille* , ils vous offrirent le combat que vous  
 » n'acceptâtes point , quoiqu'ayant le vent  
 » vous fussiez libres de l'accepter. Ils oferent  
 » vous défier *sous le vent* : mais comment auroient-ils *pu vous rejoindre* , quand vous aviez  
 » reviré *pour joindre* en arriere vos vaisseaux  
 » désesparés ? Ce fut l'avantage du vent &  
 » non le déclin supposé du jour , qui , pendant plusieurs heures , vous fit éviter une  
 » seconde action que vous n'étiez plus en  
 » état de soutenir. «

Il nous semble que l'avantage marqué remporté par la flotte de M. le comte d'Orvilliers sur celle des Anglois , est porté dans cette lettre jusqu'au dernier degré d'évidence. C'est tout-à-fait une autre logique que celle du secrétaire de M. Keppel ; rien ne s'y contredit ; toutes les preuves , tous les faits y viennent à l'appui les uns des autres ; & les raisonnemens de l'Auteur sont si pressans qu'il paroît à-peu-près impossible de les réfuter. L'on peut dire qu'il ne combat pas les Anglois avec moins de succès la plume à la main que sur les vaisseaux du roi.

On trouve à la fin de cette lettre une note remarquable. On nous saura gré sans

doute de la transcrire ici. » Un étranger, dé-  
 » barqua à Londres : dans cette cité , *parfai-*  
 » *tement libre* , comme chacun fait , il rencon-  
 » tra dix fois en une heure les *gens de la*  
 » *presse* qui poursuivoient les passans pour en  
 » faire des matelots & des soldats , à coups  
 » de bâton ; le lendemain il alla à *Portsmouth* ,  
 » monta sur un vaisseau , & y trouva la  
 » moitié de ces héros involontaires enchaînés  
 » à fond-de-cale : le surlendemain il vint à  
 » Brest ; les matelots qui y arrivoient sans  
 » gardes & sans contrainte , s'y dispuoient  
 » l'honneur d'être embarqués les premiers ; il  
 » se promena de vaisseau en vaisseau , & il vit  
 » par-tout , sous des couleurs animées , l'em-  
 » preinte du courage & de la liberté. Deux  
 » gentilshommes Bretons s'étoient présentés  
 » pour volontaires ; le général les avoit re-  
 » fusés : ils offrirent de payer les congés de  
 » deux soldats , & de servir à leur place : tous  
 » les soldats refuserent. L'étranger , en quatre  
 » jours , avoit jugé les deux nations & pré-  
 » sagé avec certitude la destinée de leurs ar-  
 » mes. «

( *Journal de Paris ; mercure de France ;  
 affiches & annonces de Paris.*



KURZEFASSTE Spanische grammatik , &c. *Abbrégé de la Grammaire Espagnole , dans laquelle on en explique les regles avec tant de clarté & de précision , que quiconque fait le latin , peut apprendre l'espagnol en deux semaines sans maître.* A Erfurt , chez Kayser , 1778. In-8vo.

**L**'Intention de l'éditeur est d'exciter les Allemands à l'étude d'une langue qui ne leur est pas familiere , quoiqu'elle soit belle & facile. S'il trouve des amateurs parmi ses compatriotes , il promet aussi de leur approprier le dictionnaire imprimé à Paris en 1759 , in-4to. sous ce titre : *Nouveau dictionnaire espagnol-françois , composé sur les dictionnaires des académies royales de Madrid & de Paris , par M. de Sejournant , écuyer , interprete du roi pour la langue espagnole.* Car le lexicon de Sobrino qu'on rencontre en Allemagne , ne vaut pas mieux que le *Tesoro de las dos lenguas española y francesa.*

La langue espagnole est un rejetton de la latine , comme la flamande en est un de l'allemande. Elle approche même si fort de la latine qu'on peut écrire en espagnol des pages entieres qui soient entendues de tous ceux qui savent le latin. Elle est d'une grande utilité pour remonter aux étymologies , cependant elle a éprouvé de grands changemens par les irrup-

## 174 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

tions des Goths & des Vandales en Espagne, & le long séjour des Maures ou Arabes qui y ont introduit un nombre considérable de mots étrangers, tels qu'*alcade*, &c. Mais on y reconnoît toujours la patrie de Sénèque, de Martial & de Prudence.

Philippe V, voulant imiter le dictionnaire de l'académie françoise, a fait composer par son académie espagnole, un dictionnaire entièrement espagnol, imprimé à Madrid depuis 1726 jusqu'en 1739, en 6 vol. in-folio, ayant pour titre : *Diccionario de la lengua castellana*, &c.

Les Espagnols ont cultivé les sciences avec succès. Pour ce qui est de la connoissance des langues orientales, ils ne se sont laissé surpasser par aucuns Européens. On a une bible traduite mot pour mot de l'hébreu en espagnol, que les savans reconnoissent pour la version la plus naturelle, & qui rend le plus exactement le sens de l'hébreu, quoiqu'elle ait été approuvée de l'inquisition : *Biblia en lengua española traduzida palabra por palabra de la verdad hebrayca*, &c. Pour ceux qui desireront plus de détail sur les avantages que la théologie peut retirer de l'étude de la langue espagnole, il leur plaira de consulter les *Nova literaria maris Balthici* de l'année 1701, dans laquelle ils liront avec plaisir une lettre de Casp. Lindenberg, de *non contemnendis ex lingua hispanica utilitatibus theologicis*.

Il est avoué que les plus beaux esprits du dernier siècle, tels que Corneille & Molière, ont eu les Espagnols pour maîtres. Riccoboni, dans

N O V E M B R E , 1778. 175

ses observations sur la comédie & sur le génie de Moliere , a exposé à tous les yeux les sources espagnoles des beautés de l'Aristophane François. Au surplus on peut voir le 1<sup>er</sup>. vol. des ouvrages de M. Cronegk , pag. 389, ed. de 1765 , en allemand.

Qui ne connoît les noms de Cervantes , de Boscan , de la Vega , de Villegas , de Quevedo ? Où trouver les originaux des plus anciennes histoires de la découverte & de la conquête de l'Amérique ? N'est-ce pas dans *Antonio de Herrera* , dans les *Historiadores primitivos de las indias occidentales* , de Dom André Gonfales Barcia ? La description des antiquités & des monumens d'Espagne se rencontre-t-elle ailleurs avec autant d'étendue & d'érudition que dans l'*Ensayo sobre las letras desconocidas* de Velazquez ?

En voilà assez pour conjecturer combien de fruit il y a à recueillir dans un champ que les Allemands ont négligé de cultiver, parce qu'ils ont manqué d'instrumens. Un livre espagnol est une rareté en Allemagne. L'encouragement dû à cette grammaire les rendra plus communs. Elle est imprimée très-correctement. Nous en rapporterons seulement une ou deux remarques.

Les Espagnols ne terminent aucun mot avec l'*m* latine , & ils sont si peu accoutumés à sa prononciation que dans les mots mêmes hébreux & latins , comme *Jerusalem* , *tam* , *quam* , ils lisent *Jerusalen* , *tan* , *quan*. — Ils ont quelques prononciations arabesques, par exem-

ple celle de P<sup>x</sup> qui vient de leur mélange avec les Maures. — Pour la syntaxe lisez le livre.

---

*PRÉCIS d'histoire-naturelle, extrait des meilleurs auteurs françois & étrangers, servant de suite & de supplément au cours de physique de l'auteur, & à son histoire-naturelle du globe, & formant la cinquieme partie des opuscules de M. l'abbé SAURY, docteur en médecine, & correspondant de la société royale des sciences de Montpellier. Tomes I, II & III. A Paris, chez l'auteur, hôtel des Trésoriers, place de Sorbonne. 1778.*

**L**E public sembloit desirer depuis long-tems, un traité élémentaire d'histoire-naturelle à la portée des esprits ordinaires, qui renfermât dans un petit nombre de volumes, ce qu'on fait de plus intéressant sur cette science, & qui fût propre à être mis entre les mains des jeunes gens de l'un & de l'autre sexe. C'est ce livre que vient d'exécuter M. l'abbé Saury, d'une maniere qui paroît devoir satisfaire les amateurs : voici le plan qu'il a suivi.

L'ouvrage est comme divisé en deux parties. La premiere, que nous avons fait connoître dans notre journal de *septembre*, contient l'histoire-naturelle du globe, c'est-à-dire, ce qui regarde les fels, les pierres & pierre-

## N O V E M B R E , 1778. 177

ries, les minéraux; les métaux, la formation de notre planète & les végétaux. La seconde partie peut se subdiviser en trois autres, dont la première renferme les insectes, les animaux aquatiques & les reptiles; la seconde comprend les oiseaux; & dans la troisième on traitera des quadrupèdes & enfin de l'homme. Cet ouvrage renfermera donc dans cinq volumes d'une médiocre grosseur, tout ce qu'on fait de plus curieux & de plus intéressant sur les animaux. Nous nous occuperons aujourd'hui des trois premiers qui contiennent l'histoire naturelle des insectes, des animaux aquatiques, des reptiles & des oiseaux.

Dans un discours préliminaire très-bien fait, l'auteur considère les animaux en général, la différence de leur organisation, & cette loi de la nature qui les arme les uns contre les autres pour empêcher la trop grande multiplication de certaines espèces. » On diroit, remarque-t-il, que le feu de la vie, éteint dans une classe d'animaux, se rallume dans une autre, s'y épure & brûle d'une nouvelle force. En Egypte, lorsque les eaux du Nil se retirent en laissant la terre couverte de grenouilles & d'autres insectes, des milliers de grues & d'autres oiseaux arrivent des côtes de la Grèce, & délivrent bientôt le pays de cette incommodité; & si les animaux ne se dévoreroient ainsi les uns les autres, la terre, les airs & les eaux seroient en peu de tems si peuplés, que l'homme ne sauroit où se retirer, ni com-

## 178 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» ment se procurer sa subsistance. Le calcul  
 » fait voir que si tous les œufs d'une seule  
 » morue réussissoient, & que dans l'espace  
 » de 5 ans tous les poissons qui en seroient  
 » provenus fussent capables de produire à leur  
 » tour, en supposant seulement autant de fe-  
 » melles que de mâles, leur nombre seroit  
 » de cinq cent mille millions, & dans dix  
 » ans environ, de mille miriades de miria-  
 » des. La tanche ne pond pas moins de 5000  
 » œufs, & la carpe en produit le double, de  
 » sorte qu'on ne peut assez admirer les moyens  
 » qu'emploie l'auteur de la nature pour con-  
 » server un certain équilibre dans le système  
 » animal, en mettant des bornes aux progrès  
 » de quelques especes qui inonderoient le  
 » globe, s'il n'en existoit point d'autres qui  
 » se repaissent de leur substance. L'effet des  
 » races carnacieres à l'égard des autres espe-  
 » ces est, à peu-près, le même que celui d'une  
 » serpe à l'égard des arbrisseaux qui poussent  
 » trop en bois, ou d'une houe à l'égard des  
 » plantes qui croissent trop près l'une de l'au-  
 » tre; en diminuant leur nombre, elles don-  
 » nent à ce qui reste le moyen de se perfec-  
 » tionner. C'est, sans doute, la raison pour  
 » laquelle, depuis la plus petite espece jus-  
 » qu'à la plus grande, les animaux ont des  
 » ennemis prêts à arrêter leurs progrès, &  
 » pourvus des facultés & des armes nécessai-  
 » res pour cet effet. Ces fourmillieres de rep-  
 » tiles & d'insectes qui couvrent la terre, ont  
 » à redouter une armée d'oiseaux, qui sem-



» ble faite pour leur destruction. Les lievres,  
 » dit un philosophe, les lapins, les rats, les  
 » mulots, les souris & toutes ces engeances  
 » qui se multiplient avec tant de facilité, sont  
 » tout à la fois exposés aux déprédations d'une  
 » multitude d'oiseaux & de quadrupedes aussi  
 » agiles qu'eux dans leurs mouvemens, &  
 » doués de plus de force & d'une vue plus  
 » perçante. La masse énorme des bêtes à cor-  
 » nes, la légèreté des daims, la force & la  
 » vitesse du cheval, toutes ces qualités respec-  
 » tives ne les exemptent point de cet arran-  
 » gement de la nature. Il y a une multitude  
 » d'autres animaux qui les possèdent a un de-  
 » gré plus éminent, & qui s'en servent pour  
 » leur destruction. Les bêtes carnacieres trou-  
 » vent, à leur tour, dans l'espece humaine  
 » de puissans ennemis sans nombre, qui les  
 » tiennent par-tout en échec, & qui les em-  
 » pêchent de se multiplier au-delà de certai-  
 » nes bornes.

» Il n'est aucune espece d'animal qui n'ait  
 » son utilité particuliere, soit qu'elle serve de  
 » nourriture ou de barriere aux autres espe-  
 » ces. Leur assemblage forme un tout qui  
 » se maintient dans certaines limites, par  
 » l'action & la réaction de ses parties, si l'on  
 » peut s'exprimer ainsi. Cependant les choses  
 » sont arrangées de maniere que les especes  
 » subsistent toujours; plus une race d'animaux  
 » a d'ennemis, plus ses ennemis sont ardens  
 » à la détruire, plus elle se multiplie par la  
 » reproduction; plus on fait périr d'individus,

## 180 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» plus la fécondité de l'espece est considérable ;  
 » de sorte que l'on peut dire que la conserva-  
 » tion des especes est beaucoup plus précieuse  
 » à l'auteur de la nature , que celle des in-  
 » dividus. Un individu est peu de chose dans  
 » l'univers ; & parmi les animaux , les especes  
 » semblent être les seuls êtres sur lesquels le  
 » tems n'a point de prise : elles sont perma-  
 » nentes , tandis que les individus sont détruits  
 » & se renouvellent ; le torrent des tems ab-  
 » sorbe tous les individus , sans altérer les  
 » especes , qui subsisteront jusqu'à la fin des  
 » siecles , malgré les révolutions de notre  
 » globe , & les bouleversemens occasionnés  
 » par les débordemens des eaux , & les trem-  
 » blemens de terre , si redoutés de foibles  
 » mortels , qui , bornés à l'atôme terrestre sur  
 » lequel ils végètent , voient cet atôme com-  
 » me un monde , & ne voient les mondes que  
 » comme des atômes ; mais le firmament est  
 » le pays des grands phénomènes ; les comètes  
 » se perdent dans l'obscurité des profondeurs  
 » de l'espace , & reviennent après des siecles  
 » briller de nouveaux feux ; des soleils paroîs-  
 » sent , disparoissent , semblent se rallumer &  
 » s'éteindre alternativement ; d'autres se mon-  
 » trent une fois , & s'évanouissent pour tou-  
 » jours ; cependant nous remarquons à peine  
 » ces grands événemens ; un soleil qui s'éteint  
 » & qui cause le bouleversement d'un monde ,  
 » & même d'un système de mondes , ne fait  
 » à nos yeux que l'effet de ces étoiles artifi-  
 » cielles qui brillent & s'éteignent. «

## N O V E M B R E , 1778. 181

M. l'abbé Saury fait ensuite diverses remarques sur la naissance des animaux & la maniere dont ils se reproduisent; il traite des vers des larves, du ver aquatique ou du ver amphibie, des vers des cantharides, des vers des champignons, des vers ombilicaux; du ver solitaire & des différens remedes qu'on peut employer pour le détruire; des vers du fromage, du ver de Guinée, des vers hexapodes, des vers luisans, des vermisseaux de mer, du ver de la mouche-afyle, des vers des noisettes, du ver du palmiste, des vers tarières ou tarêts, des vers sans jambes, des vers de saumure, des vers à soie, du ver de terre, des vers de truffe & de ceux du vinaigre, des insectes & des scarabées. Il fait connoître le pro-scarabée appelé *meloë*, qui entre dans le fameux remede pour la rage, acheté l'année dernière par le roi de Prusse, & dont nous avons donné la composition, que l'auteur indique. Il parle aussi du grillon-taupo, des gallinsectes & progallinsectes, des teignes en général, des teignes aquatiques, des teignes des murailles, des teignes du coton, des fausses teignes, des pucerons, de la puce vulgaire, de la puce de grain, des punaises domestiques, de la punaise des bois, des poux, du pou de Barbarie, des poux de mer, des poux des poissons, des poux volans noirs, des poux des bois; des fourmis, des mouches, des mouches abeilli-formes, contre la piquure desquelles il propose un excellent remede.

## 182 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

De-là il passe aux araignées, aux chenilles, aux papillons, aux fauterelles & aux cigales. » Les payfans, dit-il, sont bien aises d'entendre chanter ces insectes, s'imaginant que leur chant, lorsqu'il est continuel & vif, annonce un bel été & une abondante moisson. On prétend aussi avoir remarqué que dès que ces animaux chantent, il n'y a plus de jour froid à craindre. On pense que la cigale mâle ne chante que pour appeller sa femelle, ou pour l'engager à travailler avec plus de joie, & l'inviter à préparer des retraites aux enfans dont elle va devenir mere. Les nymphes des cigales faisoient autrefois les délices de la table des Orientaux & des Grecs. On mangeoit aussi les cigales elles-mêmes; un pareil mets ne seroit pas fort recherché de nos jours. La poudre des cigales est regardée comme apéritive, & on la conseille pour la colique & les maladies de la vessie. Les martinets & les guêpiers sont fort friands de la chair de la cigale; & les enfans de l'isle de Crete attrapent ces oiseaux, en laissant voler des cigales dans le corps desquelles ils ont placé un petit hameçon attaché à un fil qu'ils tiennent à la main; l'oiseau en avalant la mouche, se prend à l'hameçon.

M. l'abbé Saury, parle ensuite des animaux aquatiques, en commençant par les coquillages, dont il décrit les familles & les variétés avec autant de précision que de clarté. L'un de ces animaux fournit la pourpre qu'employoient les anciens pour teindre en rouge. Les huîtres pro-

duisent les perles naturelles, si recherchées par le beau - sexe ; mais on en fait d'artificielles avec un petit poisson appelé ablete ; il faut voir dans l'ouvrage les détails de cette opération.

» Les pinnes marines, dit l'auteur, portent  
 » des fils bruns qui les attachent aux rochers,  
 » & leur servent à attirer le limon. Ces fils  
 » sont beaucoup plus fins que ceux des mou-  
 » les ordinaires. La houpe de soie, qui part  
 » immédiatement du corps de l'animal, est pro-  
 » pre à diverses fabriques, & elle est si fine  
 » qu'on peut sans peine renfermer une paire  
 » de bas de cette matiere dans une tabatiere  
 » d'un médiocre volume. On voit à Palerme  
 » & à Tarente, un grand nombre de manufac-  
 » tures occupées à mettre en œuvre les fils  
 » de ces testacées, qu'on pêche dans les mois  
 » de mai & d'avril, à Messine, Palerme, Syra-  
 » cuse, Smyrne & sur les côtes de l'isle de Mi-  
 » norque. Ce coquillage a pour ennemis les  
 » hommes & les polypes à 8 pattes de la mé-  
 » diterranée, qui dès qu'ils le voient béant,  
 » s'en approchent & le dévorent. Le *pinnitere*,  
 » espece de petit cancre, comme *Bernard l'her-*  
 » *mite*, mais pourvu de très - bons yeux, est  
 » le satellite de la pinne marine, qui est aveu-  
 » gle ; ils vivent & logent ensemble dans la  
 » même coquille qui appartient à la pinne ; &  
 » quand celle-ci a besoin de manger, elle ou-  
 » vre ses valves, & envoie son pourvoyeur à  
 » la picorée ; mais si celui-ci apperçoit l'enne-  
 » mi, il revient précipitamment auprès de son  
 » hôtesse, qui évite le danger en refermant

» ses valves. Quand le pinnitere est chargé de  
 » butin , il fait un petit cri ; la porte s'ouvre,  
 » le locataire entre aussi-tôt , & les deux amis  
 » partagent entr'eux le butin : ils font cham-  
 » brée ensemble «.

Les mœurs des ourfins de mer , de la con-  
 que anatifere , & de divers autres coquillages  
 ne sont pas moins curieuses ; mais le détail de  
 toutes ces choses nous meneroit trop loin.

Dans le second volume , M. l'abbé Saury , parle  
 d'abord des crustacées , des différentes especes d'é-  
 crevisses de riviere & de terre , de crabes & de  
 cancrs. » Celui , dit-il , qu'on appelle *Bernard*  
 » *l'herm mite* ou le *soldat* , ressemble beaucoup à  
 » l'écrevisse ; mais sa partie postérieure n'est  
 » point couverte d'écailles , pour la mettre à l'a-  
 » bri de tout ce qui pourroit la blesser. Il se loge  
 » dans des corps qu'il trouve convenables , &  
 » assez légers pour qu'il puisse se déplacer avec sa  
 » loge ; il choisit ordinairement une coquille vui-  
 » de , & il en change tous les ans pour en  
 » prendre une nouvelle proportionnée à l'ac-  
 » croissement de son corps «.

Ce cancre ne sort de sa coquille , qui est  
 toujours tournée en vis , que pour déposer ses  
 œufs , & chercher sur le rivage une nouvelle  
 coquille ; dès qu'il en rencontre une , il l'essaie ;  
 & si elle n'est pas proportionnée , il va plus  
 loin en chercher une autre qui convienne. Dès  
 qu'il l'a trouvée , il y place son derriere nud  
 avec précipitation , & fait trois ou quatre ca-  
 racoles sur le rivage , en se servant de ses  
 pattes , qu'il avance hors de sa loge ; & lors-

## N O V E M B R E , 1778. 185

qu'il entend quelque bruit , il se retire si avant dans sa coquille , qu'on la prendroit pour une coquille vuide. On l'en fait aisément sortir, en chauffant sa coquille ; mais il pince celui qui veut le prendre , & jette un petit cri. Lorsque les sauvages de l'Amérique pêchent un certain nombre de ces crustacées , ils les enveloppent , les exposent au soleil pour faire fondre leur graisse , qui se change en une espece d'huile excellente contre les rhumatismes , auxquels ils sont sujets. Ceux de mer se nourrissent de petits poissons & d'insectes ; ceux de terre mangent des feuilles ; mais ils logent dans les coquilles comme les marins. Il y a aussi des cancrs qui ont des poils sur les bras , les pieds & plusieurs autres parties de leur corps ; on les appelle *cancres velus* ; & l'on a donné le nom de *cancrites* aux cancrs devenus fossiles.

L'auteur n'a point oublié les polypes ni les zoophytes ; il fait diverses remarques sur la nature des animaux & des végétaux , afin de mettre le lecteur en état de distinguer les uns des autres. Enfin , il rapporte ce qu'on fait de plus curieux sur les poissons , sur les différentes especes de baleines , sur les combats horribles qu'elles se livrent les unes aux autres , sur les animaux amphibies , les reptiles , les serpens , les crapauds , les grenouilles , les lézards & les crocodiles.

Dans le 3e. volume (\*), on trouve un dis-

---

(\*) Il se vend séparément 2 liv. 14 sols. Le prix des deux autres réunis , est de 4 liv.

## 186 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

cours préliminaire fort intéressant sur les mœurs, la façon de vivre des oiseaux de jour & de nuit, sur leurs amours, leurs migrations, leur mue, leur vol, la durée de leur vie, &c. » Entre les oiseaux, dit M. Saury, on voit des mâles plus lubriques que les femelles & des femelles plus amoureuses que les mâles. Le printems paroît être la saison déterminée pour leurs amours; les testicules des mâles commencent à s'enfler considérablement dans cette saison; ils chantent mélodieusement; & les femelles paroissent donner la préférence à ceux de leur espèce qui les charment le plus. Les oiseaux semblent s'entendre les uns les autres; & l'on a observé qu'ils se répondent constamment dans l'état sauvage. Ces animaux ne chantent ordinairement que pendant deux mois & demi de l'année, ou tant que la pâtre est abondante; encore les seuls mâles de quelques espèces jouissent de cet avantage, & il y a beaucoup d'oiseaux qui ne chantent jamais. On assure qu'il y en a plusieurs qui chantent pour recréer leurs femelles pendant le travail pénible de l'incubation. Parmi les oiseaux chanteurs & éduqués, on en trouve qui imitent non-seulement les mêmes notes & les mêmes tons, mais articulent encore des mots & de petites phrases qu'on leur répète souvent. Les Romains & les Grecs se sont beaucoup occupés de cet art. Quand les oiseaux entrent dans la saison du chant, leur bec change de couleur par degrés; mais on assure que



## N O V E M B R E , 1778. 187

» le coq ne chante jamais tant qu'il a la tête  
 » bien rouge. Les linottes & les pinçons ont  
 » alors leur bec d'un bleu foncé; il pâlit de  
 » nouveau, lorsque la saison du chant est pas-  
 » sée. Les oiseaux châtrés ne chantent pas. Le  
 » perroquet paroît avoir plus de mémoire, &  
 » articule les mots plus distinctement qu'aucun  
 » autre oiseau. Les observations font voir que  
 » la morsure des oiseaux excités par un cer-  
 » tain degré de colere, principalement dans la  
 » saison de leurs amours, est vénimeuse, &  
 » quelquefois mortelle. L'accouplement étant  
 » passé, la plupart se tiennent compagnie pen-  
 » dant tout le reste de l'année jusqu'au retour  
 » du printems «.

Les oiseaux que décrit l'auteur, sont le grand aigle, l'aigle royal, le petit aigle, le piguargue, l'orfraie ou le grand aigle de mer, le balbuzard, le jean-le-blanc, les vautours, le pérénoptere, le griffon, le grand vautour, le vautour à aigrettes, les petits vautours, le gallinazo, le milan, le milan noir, la buse, la bondrée, le buzard, l'épervier, l'autour, le gerfaut, le lanier, le sacre, les faucons, le hobereau, la creffierelle & l'émérillon, les pies-grieches, le condor, les oiseaux de proie nocturnes, le grand duc, le moyen duc, le petit duc, la hulotte ou le corbeau de nuit, l'effraie, la chouette proprement dite, la petite chouette, l'autruiche, le touyou, le casoar, le dronte, le solitaire, l'isle Rodrigue, l'oiseau de Nazareth, l'outarde vulgaire, la petite outarde, les coqs, les poules, le coq de bruyere, la gelinotte

## 188 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

des Pyrénées, le coq d'Inde, le coq de Bantam, l'attagas ou francolin, le lagopède, les canards, les oies, l'oie nonnette, les cercelles & la poule d'eau, la macreuse & le puffin, la foulque, les pingouins & les cygnes, l'imbrim & le liomen, la grebe ou le colimbe, le plongeon, les alcyons, la pintade, l'hirondelle de mer, l'hirondelle domestique, le petit martinet, le grand martinet, l'hirondelle de rivière, les mouettes, le backer, les hirondelles étrangères, le paon, l'accaviac, le faisan, le hocco, le hoitlallotl, la perdrix, les cailles, les pigeons, la tourterelle, le coucou ordinaire, le coucou de Loango (\*), le coucou indicateur, le corbeau, le cormoran, le pélican, le héron, la cigogne, la grue, les corneilles, *le pic* ou piver, la pie, le geai, le casse-noix, l'oiseau de combat ou paon de mer, le phénicoptère, l'oiseau de neige, l'oiseau de Scythie, l'oiseau railleur, le toucan, le perroquet, le carinde, le perroquet de mer, l'oiseau des plumes du Mexique, l'oiseau de tempête, l'oiseau verd du cap de Bonne-Espérance, l'oiseau de feu, l'oiseau de paradis, le magnifique & le menude noir de la Nouvelle-Guinée, le sifilet, le calybé & le grand promerops de la Nouvelle-Guinée, le pique-bœuf, l'étourneau ou fanfonnet, le commandeur, le courouge du Me-

---

(\*) M. l'abbé Saury donne sur cet oiseau & sur le suivant, d'après l'*Histoire de Loango*, & les *transactions philosophiques* (vol. LXVII, part. 1.) des détails intéressans que nous avons déjà fait connoître.

xique, le loriot, la grive, la litorne, le mauvis ou tourter, le moqueur, le colibri, l'oiseau-mouche, le merle, le merle solitaire, le moloxita ou la religieuse d'Abyssinie, le martin, le jaseur, le gros-bec, le bec croisé, le gros-bec d'Abyssinie, le gros-bec de la Guiane, le bouvreuil, les moineaux, le moineau d'arbre & celui des bois, le verdier, l'ortolan, la veuve & le kurbatas, le japu, les alouettes, le chardonneret, le rossignol franc ou vulgaire, le rossignol de muraille, le serin, les tarins, la linotte, les mesanges, les pinçons, le petrel, le rouge-gorge, la fauvette, le roitelet, les chauves-souris, la rouffette, la rougette, le vampire, la chauve-souris-fer-de-lance, & les autres chauves-souris nouvellement décrites.

On voit par cet exposé, que M. Saury a renfermé dans un seul volume plus d'oiseaux qu'on n'en trouve de décrits dans les 6 volumes de M. de Buffon sur la même matière; il donne aussi différentes manières amusantes de prendre les oiseaux, principalement les corneilles, les corbeaux, les geais, &c., avec la méthode de dresser le faucon, soit pour le poil, soit pour la plume, & un très-grand nombre d'observations curieuses que les bornes d'un extrait ne permettent pas de rapporter. Nous nous contenterons d'ajouter que les trois premiers volumes de cet ouvrage nous paroissent très-dignes d'être consultés par toutes les personnes qui ont du goût pour les sciences naturelles : nous ne tarderons pas à nous occu-

190 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,  
per des deux derniers , instructifs & curieux à  
tous égards.

( *Journal encyclopédique ; avis divers.* )

---

TRAVELS into Dalmatia, &c. *Voyages en Dalmatie , contenant des observations générales sur l'histoire-naturelle de cette contrée & des isles voisines , adressées dans une suite de lettres , par M. l'abbé ALBERT FORTIS , au comte de BUTE , à l'évêque de Londondery , à M. JEAN STRANGE , &c. Ouvrage traduit de l'Italien , avec un appendice & d'autres additions considérables ; & enrichi de vingt gravures. In-4to. Londres , 1778 , chez Robson.*

**L**Es observations contenues dans cet ouvrage , & que l'auteur dit avoir faites dans son dernier voyage en Dalmatie (\*) sont de différens genres , & telles qu'on devoit les attendre d'un observateur soigneux & en général judicieux , qui a examiné avec une curiosité philosophique , tous les objets intéressans pour l'histoire-naturelle , que lui ont offerts les pays qu'il a traversés. Il s'est attaché particulière-

---

(\*) Aucune de ces lettres n'est datée ; mais on voit par quelques-unes , que les observations qu'elles contiennent ont été faites entre les années 1774 & 1776.

ment aux fossiles marins, & aux différentes especes de marbres & autres pierres, de sables, de pétrifications & d'autres substances minérales qui composent les isles & les côtes qu'il a visitées, ou qui s'y trouvent dans une certaine abondance; il a aussi observé avec attention les productions animales & végétales, ainsi que les montagnes, rivières, lacs, &c. qui lui ont paru remarquables; il n'a pas négligé non plus de décrire la situation & le commerce des villes, des bourgs & des villages où il a passé, la police, les mœurs & les coutumes des habitans, ainsi que les antiquités romaines & autres qu'il a eu occasion de voir dans sa route. La plus grande variété regne dans cet ouvrage, qui est d'autant plus précieux qu'il fait connoître un pays dont ses voisins & mêmes ceux qui le gouvernent n'ont qu'une idée fort imparfaite.

Dans la première lettre, adressée au comte de Bute, l'auteur rapporte les observations qu'il a faites sur les fossiles & les autres productions du district de Zara; sur la ville de ce nom appelée par les romains *Jadera*, qui étoit autrefois la capitale de la *Liburnie*, mais qui est devenue, depuis la chute de l'Empire Romain, capitale d'un pays beaucoup plus étendu. Le tems qui n'a laissé presque aucune trace des autres cités de la *Liburnie*, a cependant épargné Zara, qui jouit actuellement de toute la splendeur que peut avoir la capitale d'une province éloignée, & qui semble avoir plus gagné que perdu dans la succession des siècles. Les habitans de

Zara sont aussi civilisés que les habitans des villes d'Italie, & cette ville a produit dans tous les tems des hommes distingués par leur savoir. Dans le nombre, l'auteur fait une mention particulière de *Frédéric Grisogono*, qui publia au milieu du seizième siècle, un discours sur les causes du flux & reflux de la mer, qu'il attribuoit à la pression du soleil & de la lune.

Cette ville, ainsi que plusieurs autres parties de la côte du Golfe de Venise que l'auteur a visitées, fournit des preuves journalières de l'élévation graduelle du niveau de la mer, élévation qui n'est point purement locale ou partielle. On a découvert dernièrement d'anciens pavés de rues, & des restes de plusieurs bâtimens, en creusant & en nettoyant une partie du havre de Zara; & la mer gagne tous les jours sur la terre, malgré les atterrissemens formés en plusieurs endroits par le limon & les sables que les rivières déposent à leurs embouchures. M. l'abbé Fortis rejette en conséquence le système de ceux qui attribuent l'élévation apparente du niveau de la mer aux atterrissemens qui se forment sur la côte.

La seconde lettre, adressée à M. Morosini, noble Vénitien, ne contient autre chose que la description des mœurs & des coutumes des Morlaques, qui habitent les parties intérieures de la Dalmatie, & que Donati a peint de couleurs très-désavantageuses, sur-tout en disant, que la crainte de la barbarie du peuple & le danger des recherches avoient empêché Spon & Wheeler de pénétrer dans l'intérieur de ce pays.

pays. Ces deux voyageurs, observe notre auteur, avoient leur destination dans le Levant, & s'étoient embarqués sur un vaisseau de guerre Vénitien; par conséquent s'ils ont pris terre à quelque port de la Dalmatie, il n'a pas été en leur pouvoir de faire de grands voyages dans le pays. M. l'abbé Fortis convient pourtant que les habitans de la côte représentent les Morlaques comme un peuple féroce & inhumain, & rapportent plusieurs exemples de leur barbarie. Il ne nie pas ces faits; mais il prétend que de pareils excès ne doivent s'attribuer qu'à un petit nombre de particuliers corrompus, sur-tout aux troupes licenciées après les guerres contre les Turcs, & il assure qu'il s'en faut de beaucoup que la violence soit le caractère général des naturels du pays, chez qui il avoue qu'il a été reçu dans ses voyages, avec toute l'humanité possible, & tous les égards de l'hospitalité.

» Les mœurs des Morlaques, dit-il, sont  
 » très-différentes des nôtres; la sincérité, l'hon-  
 » nêteté de ces pauvres gens, non-seulement  
 » dans leurs contrats, mais encore dans toutes  
 » les actions de leur vie, passeroient parmi  
 » nous pour simplicité ou foiblesse. Ils sont  
 » devenus à la vérité plus défiants qu'autrefois,  
 » en voyant que les Italiens qui commerçoient  
 » avec eux cherchoient à tirer avantage de  
 » leur honnêteté pour les duper. Ils ont été  
 » tant de fois dupes de ces derniers, que la  
 » mauvaise foi italienne est passée chez eux  
 » en proverbe. On trouve la même hospitalité

## 194 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» chez les plus pauvres que chez les plus riches.  
 » Les riches régalaient leurs hôtes avec des  
 » agneaux rôtis & d'autres viandes; les pauvres  
 » leur donnent avec la même cordialité, leur  
 » lait, leur miel, & tout ce qui leur appar-  
 » tient. Leur générosité ne se borne pas aux  
 » étrangers, elle s'étend généralement à tous  
 » ceux qui sont dans le besoin.

Les amitiés chez ce peuple se contractent  
 avec des cérémonies religieuses; les deux par-  
 ties s'unissent au pied de l'autel (\*) & le ri-  
 tuel esclavon contient une formule de bénédic-  
 tion particulière pour consacrer cette espèce  
 d'union. » J'ai assisté, dit l'auteur, à l'union  
 » de deux jeunes femmes qui furent faites *Pos-  
 » sestre* ou *demi-sœurs* dans l'église de Peruffich;  
 » la satisfaction qui brilloit dans leurs yeux  
 » quand la cérémonie fut achevée, prouvoit  
 » évidemment que la délicatesse des sentimens  
 » peut se trouver dans des âmes qui n'ont pas  
 » été formées ou plutôt corrompues par la  
 » société que nous appelons civilisée. Les  
 » hommes qui s'unissent par une semblable  
 » amitié, sont appelés *Probatimi* ou *demi-frè-  
 » res*. Les devoirs des *Probatimi* sont de s'as-  
 » sister mutuellement dans le besoin ou dans  
 » le danger, de venger leurs injures respec-  
 » tives, &c. Les *Probatimi* portent souvent l'en-  
 » thousiasme de l'amitié jusqu'à exposer leur  
 » vie & à la perdre même les uns pour les

---

(\*) Voyez le journal de novembre 1776, pag. 37.



» autres, quoique ces amis sauvages ne soient  
 » pas si célèbres ni vantés avec tant d'emphase  
 » que les Pylades. Si la discorde se met entre  
 » deux amis, on en parle dans le pays com-  
 » me d'une nouveauté scandaleuse; & on en  
 » a vu quelques exemples ces dernières années,  
 » au grand chagrin des anciens Morlaques qui  
 » attribuent la dépravation de leurs compatrio-  
 » tes à leur commerce avec les Italiens.

D'un autre côté, si un Morlaque est bien-  
 faisant, hospitalier, & reconnoissant des moi-  
 ndres bienfaits, il devient ennemi implacable  
 dès qu'on lui donne les moindres sujets de plainte.  
 Vengeance & justice sont la même chose dans  
 son esprit. Les querelles des peres passent en  
 héritage aux enfans. La mere ne manque pas  
 de rappeler à ces derniers l'obligation où ils  
 sont de venger leur pere, s'il a eu le malheur  
 d'être tué, & pour les exciter plus fortement  
 à la vengeance, elle a soin de leur montrer  
 souvent la chemise sanglante & les armes du  
 défunt. L'esprit de vengeance est si profondé-  
 ment enraciné chez cette nation, que tous les  
 missionnaires du monde ne viendroient pas à  
 bout de l'y détruire.

On trouve encore beaucoup de traces de  
 l'innocence & de la liberté ingénue des pre-  
 miers âges, chez les Morlaques qui habitent  
 les cantons les plus éloignés des établissemens  
 Vénitiens.

» Une jeune fille Morlaque, gentille & bien  
 » faite, dit l'auteur, qui rencontre sur son  
 » chemin un homme de son district, le baise

## 196 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» amicalement sans la moindre malice ou pen-  
 » sée immodeste ; j'ai vu moi-même les fem-  
 » mes & les filles d'une paroisse & les hommes  
 » jeunes & vieux , se baïser les uns les autres  
 » un jour de fête , à mesure qu'ils arrivoient  
 » dans le cimetierre de leur église ; ils avoient  
 » l'air de ne former tous qu'une même fa-  
 » mille. J'ai souvent observé la même chose  
 » sur la route , & dans les foires des villes  
 » maritimes où les Morlaques se rendent pour  
 » acheter ce dont ils ont besoin. Dans les tems  
 » de fêtes & de réjouissances , ils ne s'en tien-  
 » nent point aux simples baïfers , il prennent  
 » encore *avec les mains quelques autres petites li-*  
 » *bertés* qui passeroient chez nous pour peu dé-  
 » centes , mais auxquelles on ne fait pas d'atten-  
 » tion chez eux ; & quand on leur en parle ,  
 » ils répondent que ce sont de petits badina-  
 » ges qui ne signifient rien.

Les deux lettres suivantes contiennent les observations faites par l'auteur , sur la riviere *Kerka* , le Titius des anciens , sur les ruines de *Burnum* , & sur les villes de *Scardona* & de *Sibenico*. M. l'abbé Fortis parle aussi des hommes de-lettres qui ont flori dans la dernière ville , & de la singuliere coutume qu'observent encore aujourd'hui les habitans , d'élire tous les ans un roi de *Sibenico* qui est ordinairement un paysan dont le regne dure quinze jours. Pendant la durée de cette souveraineté bouffonne , on porte chez lui tous les soirs les clefs des portes de la ville ; il est juge-né des actions de tous ceux qui composent sa cour éphémere ;

N O V E M B R E , 1778. 197

il a une bonne maison pour son logement, il se promene par la ville, vêtu d'écarlate, suivant la mode du pays, & accompagné d'un grand nombre d'officiers. Le gouverneur lui donne à dîner, aussi bien que l'évêque, & tous ceux qui le rencontrent dans les rues s'inclinent profondément devant lui. L'auteur ne nous fait pas connoître l'origine de cette singulière institution.

Dans la lettre suivante, adressée à M. Ferber, savant naturaliste Suédois, l'auteur donne les remarques qu'il a faites dans le territoire de *Trau*. Il assure, en parlant de ses observations minéralogiques, *qu'il a trouvé plusieurs fois des cailloux dans l'acte de passer de l'état calcaire à l'état silicée; & que sur-tout il les a trouvés souvent enveloppés de matiere volcanique. Je suis même allé, continue-t-il, jusqu'à arranger une suite de ces pierres dans les différens degrés de ce passage, & j'ai eu le plaisir de montrer cette collection à plusieurs de nos savans amis.*

Dans la même lettre, M. l'abbé Fortis donne une description accompagnée d'une gravure, de la montagne de marbre qui se trouve dans l'isle de *Bua*; cette montagne & ses environs contiennent une grande quantité de *numismales*, de *cornes d'Ammon* & d'autres productions marines; & des fentes de la montagne, spécialement quand le soleil darde ses rayons sur le marbre dans la grande chaleur du jour, on voit dégoutter un *pissasphaltum* de la meilleure qualité, noir & luisant, semblable au *bitumen Judaicum*, très-pur, odorant & tenace. Il

fort dans un état de fluidité; mais il se durcit au coucher du soleil. M. l'abbé Fortis a rompu quelques-unes de ces gouttes durcies sur le lieu même, & il a trouvé dans presque toutes une cavité remplie d'eau très claire. Il est fort embarrassé de rendre raison de ce phénomène. Il observe qu'il ne croit aucun arbre sur cette montagne de marbre, depuis l'endroit d'où sort le *pissasphaltum*. » Qui peut dire, » ajoute-t-il, d'où cette matière est venue là, » & comment, lorsque les rayons solaires dardent sur ces rocs, il en dégoutte une poix très-noire & dans un état parfait? Quel ancien incendie de bois ou quel volcan a produit cet effet? Dans quel tems prodigieusement éloigné, & avec quelles circonstances? Et comment se fait-il que l'eau entre dans ce bitume qui en est constamment accompagné, même dans les plus grandes sécheresses? Vient-il des hautes montagnes du continent en passant sous le bras de mer qui sépare de Trau l'isle de Bua? Et dans ce cas, comment peut-il monter à travers les couches compactes de marbre, dont cette isle est composée? Peut-on supposer que la chaleur du soleil communique à ces masses la vertu d'attirer cette matière du sein de la mer qui filtre en quelques endroits de l'isle, où du sein de quelque fontaine ensevelie à une grande profondeur? J'avoue que rien de tout cela ne me satisfait.

La ville & le district de Spalatro, forment le sujet de la lettre suivante, adressée à M.

Jean Strange , écuyer , résident pour Sa Majesté Britannique à Venise. On y trouve une description très-intéressante d'un arbre fossile , qui est à quelques milles dans les terres ; il est environné de différentes couches de productions marines ; il a conservé sa position naturelle , & il est réduit à l'état de charbon fossile , avec toutes ses racines existantes actuellement même dans leurs plus petites parties.

Mais une particularité qui distingue davantage cet arbre des autres bois fossiles , qu'on trouve dans les montagnes , c'est qu'il a été coupé à un pied environ au-dessus des racines , avec une hache ou quelque autre instrument semblable , avant d'avoir été couvert par les couches marines dont nous avons parlé. Un examen répété de sa situation & de son état actuel , n'a laissé aucun doute à l'auteur sur ce fait. Lui-même a écarté la terre de ses propres mains autour de cet arbre , & l'a vu à découvert. » Je laisse , dit-il , à ceux » qui ont plus de connoissances que moi , à » décider combien ancienne est la hache , avec » laquelle cet arbre a été coupé , & dans quel » tems ces terres ont été couvertes par une » mer qui en est maintenant éloignée , & qui » a laissé derrière elle une si grande quantité » de testacées exotiques. «

La lettre qui suit celle-là , contient diverses observations faites dans le voisinage de la rivière *Cettina* , le Tilurus des anciens. L'auteur s'attache particulièrement à rendre compte d'un

voyage souterrain dans les entrailles de la montagne, où cette rivière prend sa source, voyage que lui a fait entreprendre le desir d'acquérir de nouvelles lumieres sur la géographie physique, & dans lequel il a été accompagné par M. l'évêque actuel de Londonderry. Il y a découvert un pont souterrain de marbre, ou plutôt un ouvrage d'architecture naturelle, qui ressembloit au pont de *Veja*, & qui a été formé par l'action des eaux qui se sont creusé un passage dans cet endroit. » Sûrement, dit l'auteur, aucun évêque de la primitive église, n'a jamais pénétré dans des catacombes plus obscures & de plus difficile accès, que celles où le respectable prélat qui m'accompagnoit a pénétré avec moi; ce lieu paroissoit être une image réelle de l'enfer du Dante; il n'y a point de situation plus convenable, ajoute-t-il agréablement, pour méditer sur les nuits d'Young. »

En parlant de la magnifique cascade de *Velika Gubavica*, qui se précipite d'une hauteur d'environ cent cinquante pieds, l'auteur fait une description particuliere des vautours qui habitent dans ce lieu sauvage. Ce sont des animaux effrayans, dont les ailes étendues occupent bien un espace de douze pieds, à prendre d'une extrémité à l'autre; ils sont en état d'enlever dans leurs serres & d'emporter dans leurs repaires, des agneaux, des moutons mêmes, & jusqu'aux enfans des bergers. *J'en ai vu un*, dit l'auteur, *& je l'ai mesuré.*

Ces vautours sont de la même espèce que ceux des montagnes de Suisse, connus sous la dénomination de *vautours des Alpes*.

Les autres lettres qui sont adressées à M. l'évêque de Londonderry, à M. l'abbé Spallanzani, & à M. Jean Symonds, écuyer, contiennent des observations de tout genre, géographiques, topographiques, minéralogiques, & ne peuvent manquer de plaire aux amateurs d'histoire-naturelle. Voici quelques-unes des principales particularités qu'on y trouve.

M. l'abbé Fortis s'écarte du sentiment de Wallerius & des autres naturalistes du Nord, sur l'origine du sable. Ces auteurs, remarque-t-il, dans la crainte sans doute de s'engager dans des recherches, dont les conséquences auroient semblé contredire les opinions orthodoxes sur l'âge du monde, ont trouvé plus expédient d'accorder aux sables une espèce de préexistence, & de supposer que les pierres en ont été formées; ce qui est comme si l'on disoit que la fleur de farine existoit avant le froment. Notre auteur, d'accord sur ce point avec Aristote & les anciens, assure positivement que les sables sont formés par la collision & la trituration des pierres que les torrens détachent des montagnes, & qui sont à la fin pulvérisées par un frottement continu, en suivant le cours des rivières. Cependant, il a trouvé une grande quantité de *quartz grenu*, ressemblant à celui que les rivières laissent dans les lieux qu'elles ont inondés

qui étoit déposé en couches régulières & très-singulièrement situé sur le sommet d'une montagne. Cette situation élevée, semble fournir une forte objection contre l'opinion de l'auteur sur ce sujet, & il ne résout pas cette difficulté autrement qu'en rappelant les grandes révolutions qu'on suppose que le globe a effuyées dans des tems très-éloignés, & en disant qu'il cherchoit des traces d'anciennes rivières maintenant perdues, & qu'il en a découvert sur le sommet des montagnes.

Un autre phénomène non moins étonnant dans l'histoire naturelle, est l'immense quantité d'os fossiles d'animaux terrestres, & même d'hommes, disposés par couches, qui s'étendent dans une grande partie de la Dalmatie & des isles adjacentes, & qui ont été découvertes pour la première fois, il y a environ trente ans, par le célèbre Donati. Ces os sont généralement enveloppés d'une espèce de cristallisation stalactique, de l'espèce du spar, qui est quelquefois transparente. Les os des jambes aussi-bien que ceux des bras, sont garnis intérieurement d'une croûte de spar *gemmeux*, brillant & très-pur, semblable à une cristallisation formée par une filtration difficile à travers un corps très-compact. Quoique l'auteur n'ait pas trouvé que la quantité de ces os fût si immense qu'on l'a dit, néanmoins les *strata* qu'il a trouvés en différens endroits, & les circonstances qui accompagnent ce phénomène, lui ont causé le plus grand étonnement, & lui ont fait conjecturer à la première vue, que toutes ces



couches faisoient parties d'un immense *stratum*,  
 formé dans des tems très-éloignés. » Mais qui  
 » peut, ajoute-t-il, estimer cet éloignement ?  
 » Il y a différentes especes d'animaux terres-  
 » tres, quelquefois altérées par le tems, &  
 » confuses, quelquefois très-bien arrangées &  
 » très-aisées à discerner. Les lieux les plus  
 » connus, où on les trouve, sont le long de  
 » la côte, dans des fentes verticales ou hori-  
 » zontales, ou dans les intervalles des *strata*  
 » de marbre, qui forment la base de l'isle,  
 » & qui composent ses montagnes. Les pêcheurs  
 » & les matelots qui suivent ordinairement la  
 » côte dans de petites barques, peuvent indi-  
 » quer beaucoup de ces endroits ; & les ber-  
 » gers connoissent très-bien ceux qui sont dans  
 » les terres & dans les cavernes. Le hasard  
 » peut découvrir aux autres observateurs,  
 » comme à nous, de nouvelles collections,  
 » s'il vient souvent sur cette côte des ama-  
 » teurs de prodiges naturels.

L'auteur ne hasarde aucune opinion sur l'o-  
 rigine de ce singulier phénomène ; il se con-  
 tente de rapporter simplement, exactement &  
 avec la plus scrupuleuse précision, ce qu'il a  
 vu & observé. Il regarde ces amas d'os fossi-  
 les, comme un des objets les plus importants  
 qui puissent occuper la curiosité des naturalis-  
 tes. *Je desire*, dit-il, *que quelqu'un d'entr'eux,*  
*guidé par le génie, nous apprenne au juste à quelle*  
*distance ces strata s'étendent dans la Dalmatie,*  
*& dans les isles du Levant.*

C'est une circonstance vraiment digne de

remarque, que, bien qu'on ne puisse découvrir à l'œil nud, ou avec le secours du verre, aucun vestige de corps marin dans ces amas d'os terrestres, les *strata* qui sont au-dessous ou au-dessus, soient remplis de substances marines. On découvre rarement des squelettes entiers; au contraire on trouve des éclats de marbre, & des pierres brisées, mêlés confusément avec ces restes de divers animaux. On ne peut donc supposer qu'ils aient été ainsi ensevelis soigneusement par les mains des hommes ». Si nous » supposons, dit l'auteur, que tous ces os » eussent été enterrés à dessein en tant d'en- » droits différens, combien de siècles n'auroit- » il pas fallu pour en amasser une si grande » quantité, & combien d'années de plus pour » former les montagnes, dont la base ou les » flancs sont remplis de ces amas? & dans quel » tems pourrions-nous imaginer que cette con- » trée eut été habitée par une nation préexis- » tante à la formation des montagnes mari- » times & des isles que nous voyons aujour- » d'hui dans la mer Adriatique? Dans une des immenses cavernes des environs de la ville d'*Ofero*, où l'auteur a pénétré, il a trouvé de ces os ensevelis à une profondeur de plus de trente pieds au-dessous de la surface de la montagne qui les couvre, & qui est toute composée de marbre.

En parlant des isles de Cherso & d'*Ofero*, qui sont presque contiguës, l'auteur rapporte quelques inscriptions romaines qu'il y a trouvées. Il y en a une dans le nombre, qui est

devenue par accident, plus importante pour les naturalistes que pour les antiquaires. Elle est sur un marbre grec, qui a été long-tems couvert de l'eau de la mer, & habité par des *pholades*, qui l'ont creusé en plusieurs endroits.

M. de Réaumur prétend que ces poissons se font un logement dans des substances terrestres, lorsqu'elles sont encore dans un état de mollesse ; mais ce marbre prouve qu'ils sont pourvus d'instrumens propres à creuser les substances les plus dures, ou qu'ils ont pour cela des ressources inconnues ; ainsi cette observation détruit les raisonnemens de M. de Réaumur, sur la longue vie des *pholades*, ou le prompt endurcissement des couches de terre qui sont sous la mer. L'auteur conjecture que ces poissons creusent & agrandissent leurs habitations dans le marbre calcaire, non par des moyens mécaniques, mais avec une liqueur acide ou dissolvante, qu'ils repandent à volonté ; du moins il n'en a jamais trouvé de logés dans des pierres vitrifiables, & autres sur lesquelles les acides n'ont point d'action. Il fait mention d'une inscription trouvée au fond de la mer, & gravée sur une lave de volcan, où il n'a pas vu la moindre trace de *pholades*, ni d'autres corps marins.

Il y a une de ces inscriptions d'où il semble qu'il résulte que *Valeria Procilla*, fille de *Valerius Oclatinus*, avoit érigé un tombeau à son pere, du vivant de ce dernier. C'est ainsi du moins que l'auteur lit les dernières lettres de

l'inscription. PATRI V. V. F. *patri vivo vivens*  
*scit.*

Dans le nombre des hommes-de-lettres que l'île de Cherso a produits, l'auteur fait une mention particulière de *François Patrizio*, philosophe, poète, & philologue, qui non-seulement se distingua dans son tems (il vivoit vers le milieu du seizième siècle) mais qui fut même infiniment supérieur à ses contemporains par ses vues philosophiques. Dans le compte que M. l'abbé Fortis rend de sa vie & de ses écrits, il observe que cet auteur avoit des idées extraordinaires sur l'état primitif du globe, & que dans un de ses dialogues intitulé *il Lamberto*, il a exposé précisément la même théorie, que le fameux Burnet a renouvelée un siècle après, & dont ce dernier a ravi la gloire à l'inventeur.

On voit par ce peu de traits détachés de l'ouvrage de M. Fortis, combien la lecture doit en être intéressante, non-seulement pour les physiciens & les naturalistes, mais encore pour les autres classes de lecteurs. Ces lettres ont eu le plus grand succès en Italie, & n'en ont pas moins en Angleterre.

(*Monthly Review.*)



NEUE Englische poetische chrestomathie , &c.  
*Nouveau recueil de poésies angloises , à l'usage  
 de ceux qui desireroient des modeles de la poésie  
 sublime , ou qui veulent se perfectionner dans la  
 langue angloise , accompagné des explications  
 de M. BARTH. A Erfurt , chez Keyser , 1778.  
 In-8vo.*

GESNER a le premier donné la vogue en  
 Allemagne , aux différens genres de recueils ,  
 par son exemple & par son autorité. Depuis  
 les siens , il s'y en est publié en toute lan-  
 gue & de toute sorte. Sur quoi on peut con-  
 sultier *ISAGOGE in eruditionem universalem* ,  
 [ introduction à la science universelle. ] Dans  
 sa *Chrestomathie grecque* , il s'est proposé de faire  
 connoître à la jeunesse studieuse , les diverses  
 manieres de penser & de s'exprimer des divers  
 auteurs , afin qu'elle ne fût point arrêtée ,  
 quand elle les liroit dans leur intégrité : dans  
 cette vue , il a choisi des morceaux étendus  
 & difficiles. A l'occasion d'une *chrestomathie* de  
 Platon , imprimée à Zurich en 1756 , il disap-  
 prouve qu'on n'y rencontre que de petits  
 fragmens & des sentences decousues , & il est  
 d'avis qu'on eût dû y incorporer quelque  
 livre entier , ou des discours & des collo-  
 ques qui en caractérisassent le génie & la ma-  
 niere. Ses *chrestomathies latines* de Cicéron &

## 208 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

de Pline, sont d'un goût différent. Elles ne sont point faites pour des élèves, mais pour servir aux maîtres de modèles d'explications. C'est la *chrestomathie* grecque que M. Barth, qui enseigne l'anglois avec succès, a voulu imiter. Il est vrai que M. Eberling a publié une nouvelle *chrestomathie* angloise en prose. Celle-ci est en vers. Les poètes usent de bien plus de mots & de tours que les prosaïstes, & celui qui seroit en état de bien comprendre tous les morceaux contenus dans la *chrestomathie* d'Eberling, se trouvera souvent arrêté en lisant celle de M. Barth, au lieu qu'il suffit de comprendre celle de M. Barth, pour n'être arrêté nulle part dans celle de M. Eberling, ni dans l'intelligence d'aucun autre ouvrage anglois.

Ce recueil ou choix de poésies contient ; 1<sup>o</sup>. le 6me. livre de l'*Illiade*, de Pope ; 2<sup>o</sup>. le commencement & plusieurs morceaux du *Paradis perdu*, de Milton ; 3<sup>o</sup>. le 1er. livre d'*Hudibras*, de Buttler ; 4<sup>o</sup>. le *Temple de la Rénommée*, de Pope ; 5<sup>o</sup>. la 4me. épître de l'*Essai sur l'Homme*, du même ; 6<sup>o</sup>. l'*Hiver* de Thompson ; 7<sup>o</sup>. la 1re. *Nuit* d'Young, & une partie de la seconde & de la septieme ; 8<sup>o</sup>. la tragédie d'*Hamlet* de Shakespear ; sujet tiré de l'histoire de Danemarck, de Saxon, le grammairien. C'est le chef-d'œuvre du Sophocle Anglois. On ne s'est point lassé l'hiver dernier de le voir représenter sur le théâtre de Berlin, traduit en Allemand.

M. Barth a ajouté un petit roman anglois,

connu sous le nom de *Narxanes* ou le *Ministre disgracié* , qu'on suppose renfermer l'histoire des négociations de ce grand ministre , tandis qu'il présidoit aux affaires de Perse.

- M. Barth n'a point composé d'épître dédicatoire. Il a néanmoins dédié son recueil à M. Rehkopf , docteur en théologie , curé de Ste. Croix , & surintendant des églises & des écoles du diocèse de Dresde , en mettant simplement à la tête son nom & ses titres. Le peu de fautes d'impression est corrigé dans l'*errata*. On ne peut qu'encourager les progrès de l'imprimerie de Keyser , à Erfurt , où l'on ne se borne pas à des éditions correctes des meilleurs ouvrages nationaux. Comme il n'y a en Allemand qu'une courte préface dans le recueil que nous annonçons , tous ceux , de quelque pays qu'ils soient , qui voudront avoir à peu de frais l'élite de la poésie Angloise , en doivent faire l'acquisition. La préface donne aux journalistes un mot d'avis en passant , dont nous profiterons.

On y loue le goût du siècle pour les recueils de pieces choisies , & pour les journaux qui ont le mérite d'annoncer & de juger avec impartialité & avec connoissance la multitude prodigieuse de livres qui sortent tous les ans de la presse. Il est certain qu'ils dispensent les lecteurs d'en acheter un grand nombre , dont on ne connoîtroit point autrement le contenu ou l'inutilité. Une pareille dispense est précieuse pour la plupart du monde , dont la fortune est plus limitée que le desir de s'instruire.

## 210. L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Mais malheureusement , bien des journalistes ont à peine lu souvent quelques pages des livres , dont ils publient , par conséquent , des jugemens aveugles & précipités. Ils abusent de la confiance du public , & l'induisent en erreur.





---

---

## M Ê L A N G E S.

---

---

*ELOGE de LA MOTTE, lu par M. D'ALEMBERT, dans une séance publique de l'académie françoise.*

**A**NTOINE Houdart de la Motte naquit à Paris le 17 janvier 1672. Il fit ses premières études chez les jésuites, qui ont si bien mérité de la littérature, tant par eux-mêmes que par les élèves illustres qu'ils ont formés; heureuse société, si elle avoit su se contenter de cette gloire! M. de la Motte conserva toujours avec elle des liaisons, soit de reconnoissance, soit de politique; car alors les jésuites étoient redoutables, & la foudre, qu'ils ont défiée si longtemps, dormoit encore.

Après ses humanités, il étudia, comme beaucoup d'autres hommes célèbres, pour être avocat, & s'en dégoûta bientôt comme eux. Quelque estime qu'il eût pour une profession si noble & si utile, la littérature, en lui présentant des objets plus analogues à ses talens, lui offroit encore une récompense plus flatteuse; l'écrivain qui ne concentre pas dans l'enceinte des tribunaux son génie & sa renommée, & qui fait intéresser par ses ouvrages

tous les siècles & toutes les nations, est estimé, célébré, chéri même par-tout où il y a des hommes dignes d'être ses lecteurs. Telle étoit la perspective brillante qui avoit ébloui le jeune la Motte, déserteur du barreau pour les lettres; mais il n'avoit vu, dans son enthousiasme naissant, que les lauriers qui sembloient l'attendre : il ignoroit les écueils dont sa route alloit être semée, & il avoit besoin que l'expérience l'en instruisît; l'expérience fut prompte & cruelle. Une comédie, son coup d'essai, tomba, & tomba au théâtre Italien, qui n'étant alors qu'un théâtre de farce, ne laissoit pas même à l'auteur infortuné la consolation de croire que les spectateurs avoient été difficiles. La disgrâce ne pouvoit être plus mortifiante; elle affligea si vivement l'écrivain novice, qu'elle le fit renoncer pendant quelques mois au théâtre, aux lettres, & même aux hommes. Il alla se jeter à la Trape, & se crut pénitent, parce qu'il étoit humilié. Cette vocation n'étoit que le fruit malheureux & avorté de l'amour-propre mécontent; aussi ne dura-t-elle que le tems nécessaire pour le calmer, & pour lui faire reprendre de l'espoir & des forces; ce moine, si peu fait pour l'être, & que le dépit avoit donné au cloître pour quelques momens, fut bientôt rejeté dans le monde, & ne prouva que trop, dès qu'il s'y fut replongé, à quel point sa ferveur étoit refroidie. Il fit le charmant opéra de l'*Europe Galante*. Campra, qui n'avoit fait jusqu'alors que des messes & des motets pour la cathédrale de Pa-

ris, transfuge comme la Motte du sacré au profane, mit cet opéra en musique, & fut si enivré ou plutôt si perverti par le succès, que l'église où il exerçoit ses talens, se vit aussi obligée, quoiqu'avec douleur, de l'abandonner au théâtre.

La Motte donna peu de tems après avec Destouches la *Pastorale d'Issé*, qui n'eut pas moins d'applaudissemens que l'*Europe Galante*; cette *Pastorale* étoit d'abord en trois actes; on lui conseilla de la mettre en cinq, pour l'élever, disoit-on, à la dignité de *grand opéra*; mais le *grand opéra* perdit beaucoup à cet honneur, & l'auteur à sa complaisance; il fut obligé de coudre à l'action principale un épisode disparate & mesquin qui la fait traîner & languir, & qui, très-sagement supprimé aux dernières reprises, a rendu à la piece tout l'intérêt dont le *grand opéra* avoit fait si généreusement le sacrifice.

Il fit depuis avec différens musiciens plusieurs autres opéras, (\*) dont la plupart réussirent; quelques-uns furent moins heureux, mais par une raison contraire à celle qui en a fait tomber beaucoup d'autres: les chûtes de la Motte à ce théâtre furent plutôt la faute de la musique que des paroles; car ceux-mêmes qui ont le plus contesté à notre académicien le talent de la poésie, lui ont accordé celui

---

(\*) J'écris au pluriel *opéras*, & non *opéra*, malgré l'usage contraire, parce qu'il me semble que la prononciation l'exige.

de la poésie lyrique , soit que l'équité les y forçât , soit qu'ils ne crussent pas lui faire un grand présent : le présent étoit néanmoins plus flatteur qu'ils ne pensoient. Despréaux & Racine , en affectant de mépriser ce genre de mérite , avoient essayé vainement d'y atteindre , ou , si l'on veut , d'y descendre ; l'harmonie qui nous enchante dans leurs vers , étoit , si on ose le dire , trop forte & trop nourrie , pour pouvoir être transportée dans des ouvrages destinés au chant ; il ne faut à des vers de cette espèce que le degré d'harmonie nécessaire pour que la mélodie musicale puisse s'y joindre sans donner de la dureté à l'ensemble , & sans en faire une espèce de charge qui affoiblisse l'expression en l'exagérant. La poésie lyrique exige donc une certaine mollesse dans les idées , dans les images , dans les expressions , dans la mesure & la cadence des vers , dans leur rythme & dans leur mélange ; elle exige même dans l'arrangement des syllabes une heureuse combinaison de longues & de breves , nécessaire pour que le chant ne soit pas forcé de s'assujettir à une marche trop lente ou trop rapide. Aussi le talent de la poésie lyrique , quoique très-inférieur sans doute à celui de la grande poésie , n'est pas beaucoup plus commun , parce qu'il se forme de plusieurs qualités du second ordre , dont l'accord se trouve rarement dans le poète au degré juste , pour que ses vers soient chantans sans être trop sonores , & faciles sans être lâches.

La Motté eût l'avantage de réunir ces qua-

lités. Il en eut un plus grand encore, c'est d'avoir été à l'opéra le créateur de trois genres; celui du ballet dans l'*Europe galante*, (car les ballets de Quinault, si supérieurs dans les tragédies lyriques, étoient au-dessous du médiocre); celui de la pastorale dans *Iffé*, où respire cette sensibilité douce & recueillie, si propre à ce genre d'ouvrage; enfin, celui de la comédie-ballet, dans le *Carnaval & la Folie*. On peut, il est vrai, critiquer cette dernière pièce, car le *Carnaval* y est toujours de mauvaise humeur, & la *Folie*, dont la gaité le désespère, y est supposée fille du *Dieu des richesses*, qui ne doit guère engendrer qu'une folie triste; mais si le sujet de l'opéra prête à la censure, du moins les détails des scènes sont pleins de cette finesse ingénieuse que l'auteur savoit mettre dans tous ses ouvrages.

On peut être étonné qu'après tant de succès au théâtre lyrique, la Motte, qui a tant écrit sur l'ode, sur le poème épique, sur la fable, sur la tragédie, n'ait rien écrit sur l'opéra. Personne n'avoit plus de droit d'y donner des loix, & comme auteur souvent couronné, & sur-tout comme créateur. Mais cette supériorité même a été la cause de son silence. Dans les autres genres de poésies, les succès furent très-disputés; à l'opéra ils n'ont point eu de contradicteurs; & l'auteur n'a point été obligé de justifier ou de réclamer les suffrages par de subtiles apologies. On ne plaide guères devant le public que les causes perdues, ou du moins équivoques; & l'on se met peu

## 216 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

en peine d'étayer son droit par de froids préceptes, quand on se sent en état de gagner son procès par des exemples.

Au milieu de ces triomphes accumulés, la Motte en desira un autre. Il donna un volume d'odes qui eurent d'abord un grand nombre de panégyristes, & quelques censeurs, & qui bientôt après, eurent beaucoup de censeurs en conservant quelques apologistes. Elles étoient pleines d'esprit & de raison; mais la raison & l'esprit même, sont, pour des odes, un léger ornement : dans celles de la Motte les images étoient rares, le coloris foible, & l'harmonie souvent négligée. L'auteur, suffisamment averti par sa propre conscience, des qualités qui lui manquoient, quand même la critique n'auroit pas pris le soin de l'en faire souvenir, disoit, pour justifier la dureté qu'on reprochoit à ses vers, *qu'un poëte n'étoit pas une flûte*. Cette plaisanterie, ( si même elle en mérite le nom ) ne donnoit pas à ces odes ce que l'imagination & l'oreille y desiroient. Aussi furent-elles bientôt effacées par celles du célèbre Rousseau, qui peut-être avec moins d'esprit que la Motte, avoit bien plus que lui le talent de la grande poésie, l'art de mettre les vérités en image, l'oreille sensible & sévère, enfin, cet heureux choix de mots si essentiel à la versification, & sur-tout celle de l'ode, dont l'orgueil rejette encore plus ce qui est commun dans les expressions que dans les idées.

Rassasié de couronnes sur la scène lyrique, la Motte osa se produire sur un théâtre plus propre

propre encore à tenter un poëte, mais aussi plus redoutable & plus orageux ; il donna aux comédiens François la tragédie des *Machabées*. Cependant, comme il avoit déjà beaucoup de réputation, & par conséquent beaucoup d'ennemis prêts à siffler l'ouvrage avant de l'avoir entendu, & à le déchirer ensuite malgré le succès, il prit un parti fort sage, celui de garder d'abord l'anonyme ; l'envie, qui n'étoit point avertie, ni par conséquent sur ses gardes, applaudit d'abord avec la foule des spectateurs, & peut-être leur donna le ton, dans l'espérance de pouvoir opposer un talent naissant & ignoré aux talens qui étoient déjà en possession de l'estime publique ; car l'envie, bientôt lasse de tout ce que le public encense, lui crée volontiers de nouvelles idoles pour faire oublier, si elle le peut, les anciennes ; à condition pourtant que les nouvelles idoles auront incessamment leur tour pour être mutilées, & même, s'il est possible, renversées & détruites. Les adversaires les plus acharnés de la Motte, très-éloignés de soupçonner le piège innocent qu'il leur tendoit, trouvoient sa tragédie *si bien écrite*, qu'ils la croyoient *un ouvrage posthume* de Racine ; l'auteur jouit en secret, pendant quelques semaines, du jugement exquis de ces connoisseurs ; il fit mieux encore quand il se vit bien assuré du succès ; il fit répandre soudainement, par quelques amis, qu'il étoit l'auteur des *Machabées*, & il eut la satisfaction d'entendre tourner en ridicule ceux qui lui attribuoient cette pièce, & qui n'avoient pas l'esprit de sen-

tir à quel point il en étoit incapable. Enfin, il se déclara ouvertement, & goûta pour lors un plaisir nouveau, celui de voir ses ennemis changer de langage. Les plus fots déchirèrent sans pudeur ce qu'ils avoient loué; les plus adroits se turent; les plus modérés croyant faire un grand effort de justice, avouerent que l'ouvrage avoit en effet quelque mérite, mais un mérite fort inférieur à celui qu'on y avoit voulu trouver. Le docte & pesant Dacier, grand ennemi de la Motte pour l'amour des anciens, qu'il n'a pourtant pas traités en amis dans ses traductions, étoit un de ceux qui avoient le plus loué les *Machabées*, & le plus courageusement soutenu que la Motte ne pouvoit en être l'auteur. *Eh bien!* lui dit quelqu'un lorsque le secret fut dévoilé, *cette tragédie que vous avez tant exaltée est pourtant de la Motte; qu'en dites-vous à présent? Eh! mais,* répondit Dacier, *il me semble qu'il y a quelque chose.* Il disoit en ce moment mieux qu'il ne croyoit peut-être, & mieux sur-tout qu'il n'avoit dit dans le tems où il donnoit tant d'éloges à cet ouvrage. Car si la tragédie des *Machabées* est en effet estimable par quelques détails, la langueur de la versification, qu'on avoit si ridiculement comparée à celle de Racine, la foiblesse de la marche, de la plupart des caractères, & sur-tout des derniers actes, ont tellement ralenti les premiers applaudissemens donnés à cette pièce, qu'elle a presque entièrement disparu de la scène, où elle s'étoit montrée d'abord avec tant d'avantage.



La fortune d'*Inès de Castro* fut plus brillante encore que celle des *Machabées*, & de plus a été constante & durable; car elle s'est soutenue avec éclat jusqu'à nos jours. On a donné à cette tragédie, l'une des plus intéressantes qui soit au théâtre, un éloge que peu de pièces partageront avec elle; c'est que presque tous ceux qui la virent dans sa nouveauté, ne purent se contenter de la voir une fois; effet bien naturel d'un ouvrage si touchant, où ce que les anciens ont appelé la *pitié tragique*, est porté à son comble, sans aucun mélange d'horreur, qui rende ce sentiment cruel ou pénible. Dans *Inès*, l'ame du spectateur est profondément contristée; mais la douleur qu'elle éprouve, lui laisse une impression également forte & douce; jamais elle n'est déchirée avec cette violence qui fait détourner les yeux, & qui arrête où qui sèche les larmes. On reproche néanmoins à cette pièce, ainsi qu'aux autres tragédies du même auteur, la foiblesse du style & du coloris (\*); mais cette foiblesse se fait presque oublier par plusieurs expressions de sentiment, vraies, simples & pénétrantes, (\*\*) par

---

(\*) La versification lâche & prosaïque de cette tragédie fit dire à une femme d'esprit que l'auteur *avoit fait*, comme M. Jourdain, *de la prose sans le savoir*. Une autre femme très-aimable, fit sur cette pièce des couplets forts plaisans; la Motte y répondit par un couplet très-gai & très-galant sur le même air, qu'il lui chanta au sortir du spectacle.

(\*\*) Nous ne citerons que ces vers, entre plusieurs autres:

le soin que l'auteur a eu de faire toujours parler à ses acteurs, sinon le langage de l'éloquence, au moins celui de leur situation; par l'art enfin d'attacher le spectateur à la situation même, sans qu'il ait le tems de penser à se rendre difficile sur la manière dont les détails en sont rendus : suffisamment préparé par le poète, pour suppléer de lui-même à la vivacité de l'impression qu'il n'en reçoit pas, il lui suffit de se sentir, pour ainsi dire, doucement entraîné vers l'attendrissement & les larmes, & son cœur acheve le reste.

On s'imagine bien que le grand succès d'*Inès* produisit des critiques sans nombre. Il est toujours, comme l'on fait, des écrivains prêts à prouver aux auteurs applaudis, qu'ils ont eu tort de réussir; écrivains mécontents, pour l'ordinaire, de n'avoir pas eu le même tort, & prompts à s'en venger sur ceux de leurs confrères qui n'ont pas auprès d'eux la triste recommandation de partager leur infortune. Mais, ce qui devoit sembler étrange, si on ne connoissoit pas tous les secrets & toutes les ressources de la malignité humaine, les mêmes spectateurs qui avoient tant versé de larmes à la pièce de la Motte, ne se refusèrent pas la

Ne défavouez point, *Inès* que je vous aime.

Et cette réponse d'*Inès* à son amant :

Que me promettre, hélas, de ma foible raison,  
Moi qui ne puis sans trouble entendre votre nom?

satisfaction d'accueillir aussi les satyres qu'elle  
 essuya. Le public s'en amusa un moment, com-  
 me il rit à *Pourceaugnac*, après avoir pleuré à  
*Phèdre*. Car ce public, si avide du plaisir qu'il  
 vient chercher aux spectacles, & quelque-  
 fois entraîné dans le premier instant par ce  
 plaisir, ne songe plus, quand il est de sang  
 froid, qu'à se disputer à lui-même, ou plutôt  
 à se reprocher sévèrement l'enthousiasme qu'il  
 avoit eu la simplicité de ressentir; il fait gré  
 au censeur qui vient lui dire, comme le misan-  
 thrope : *Quoi, vous avez le front de trouver cela*  
*beau*? Sa vanité n'est point offensée de la mé-  
 prise dont on lui fait honte, parce que cette  
 méprise avoit pour sujet une supériorité de  
 talent, qu'il est plus content encore de nier que  
 d'applaudir; & il remercie intérieurement la  
 satyre, qui, en frondant ses premiers éloges,  
 vient, pour ainsi dire, lui rendre ce qu'il avoit  
 payé. Il est vrai que les satyres d'*Inès* eurent  
 bientôt le juste sort qui est si ordinaire à cette  
 malheureuse espece d'écrits, mais qui ne dé-  
 goûtera ni d'en faire, ni d'en lire; elles se pré-  
 cipiterent les unes sur les autres dans l'oubli  
 qui les attendoit, & laisserent furnager la pie-  
 ce, à peine effleurée de leurs traits. Le Fran-  
 çois, dit très-bien l'abbé Dubos, ne méprise  
 pas tout ce dont il rit; mais cette multitude  
 bienveillante, toujours si clairvoyante sur les dan-  
 gers de la vanité, n'étoit pas fâchée que la  
 Motte vît l'éclat de sa gloire utilement tempéré  
 par quelques momens salutaires de mortifica-  
 tion; & les détracteurs d'*Inès* faisoient à-peu-

près la fonction de ces soldats Romains, qui, en suivant le char de triomphe de leur général, chantoient contre lui des couplets satyriques, que la populace étoit ravie d'entendre, même en criant, *vive le Triomphateur*. La Motte se trouva un jour dans un café, au milieu d'un essaim de ces bourdons littéraires, qui déchiroient son ouvrage, & ne connoissoient point l'auteur. Il les écouta tranquillement, & après un long silence, *Allons donc*, dit-il à un ami qui l'accompagnoit, *allons nous ennuyer à la cinquantième représentation de cette mauvaise pièce*. Et dans une autre circonstance, où quelqu'un lui parloit des nombreuses critiques qu'on avoit faites de sa tragédie ; *Il est vrai*, répondit-il, *qu'on l'a beaucoup critiquée, mais en pleurant*.

( *Mercur de France.* )

*La suite au journal prochain.*

## LA VOLUPTÉ,

F A B L E.

AU tems jadis l'Esprit ayant encore toute la pureté & l'activité de son origine, s'éprit des charmes de la Nature. C'étoit au printems, elle étoit belle & sans art, mais touchante dans ses modestes ornemens. Son langage étoit une mélodie délicieuse, & les plus doux parfums s'exhaloient de son sein.

Quoi qu'en disent les fots, plus on a d'idées,

plus on a de sentimens. Ces deux facultés s'étendent, se perfectionnent l'une par l'autre. L'Esprit devint donc passionnément amoureux. Comme il étoit aimable, il plut; comme il étoit sensible, il fut aimé; & comme la belle étoit aussi naïve que tendre, il fut bientôt instruit de son bonheur.

De leur hymen naquit une fille véritablement divine. Elle joignoit aux qualités brillantes de son pere les attraites ingénus de sa mère, & cette sensibilité douce, qui étoit son premier charme. On la nomma *Volupté*. Son empire devoit s'étendre sur tous les cœurs, & les Dieux lui avoient confié le bonheur des mortels.

Sa naissance sembla répandre une nouvelle vie dans l'univers. Des sensations délicates se joignirent à toutes les opérations de l'intelligence, & celles-ci à leur tour rendirent les premières délicieuses, en leur prêtant les secours de l'imagination.

Dans les siècles fortunés du premier âge, les mortels heureux par elle, attachés à son culte, lui bâtirent un temple; mais la foule grossière le déserta bientôt, pour s'empres- ser aux autels d'une trompeuse divinité.

L'union féconde du desir & de la matiere avoit donné naissance à la multitude d'appétits sensuels qui sont les plaisirs de la brute. Ce couple jaloux des triomphes de la Volupté, imagina de lui enlever ses adorateurs, en lui donnant une rivale.

Ils mirent donc au jour la plus séduisante

enchanteresse. Elle cachoit sous quelques-uns des traits de la Volupté, l'essence terrestre, qui la rendoit étrangère au sentiment. L'ardente vivacité de son pere caractérisoit sa physionomie, qui promettoit en même-tems la molle complaisance de sa mere.

Les humains, toujours avides de nouveauté, tournerent les yeux vers cette inconnue; elle les éblouit par son éclat, & les attira par ses caresses.

Dans ce moment l'inscription de la pomme d'or changea : autrefois on y lisoit, *à la plus belle* ; la fausse Volupté y fit graver, *à la plus facile*.

L'Esprit voulut en vain réclamer les droits de sa fille, & guérir les mortels de l'erreur funeste qui les entraînoit. La voix du desir qui s'insinuoit dans tous leurs organes, eut plus de force que celle de l'Esprit, qui n'atteignoit que l'intelligence.

Les Dieux, irrités contre les humains, appellerent la Volupté dans l'Oympe. Dès qu'elle y parut, le nectar & l'ambroisie prirent une nouvelle faveur; la sévere Minerve devint plus aimable; les Graces furent plus attrayantes, les Ris plus gais, les Jeux moins folâtres & plus touchans : Vénus lui céda l'empire, & ses colombes n'eurent plus que les roucoulemens de la tendresse.

Cependant, la fausse Volupté, régnañt seule sur la terre, ne tarda pas à enfanter le désordre, les dégoûts & le repentir. Ces monstres déchirerent les humains, sans les désabuser. En-

fin , pour affermir la durée de son regne , elle s'affocia l'excès, sous le nom du plaisir.

L'Esprit & la Nature obtinrent des Dieux que leur fille céleste viendrait quelquefois habiter dans leur sein. C'est-là qu'un petit nombre d'amans fideles la cherchent , & la retrouvent encore.

*Par madame DES JARDINS.  
(Journal des dames.)*

*DE la culture du cœur & du caractère dans l'éducation des filles. Traduit de l'Anglois.*

**J**E n'ai pas la folle présomption d'imaginer que je puisse présenter rien de neuf au public , sur un sujet qui a été traité avec tant de succès , par plusieurs habiles écrivains. Qu'on me permette seulement de hasarder quelques observations sur cette partie de l'éducation , que j'appellerois volontiers l'éducation du cœur. Je conviens que ce sujet n'a pas été discuté moins savamment que le reste , mais en même-tems je ne puis m'empêcher de remarquer qu'il ne paroît pas qu'on ait fait de grands progrès à cet égard dans la pratique.

Il me semble donc que bien qu'on ait considérablement perfectionné l'éducation des femmes , & qu'on y apporte aujourd'hui des vues plus étendues & plus nobles qu'autrefois , cependant il reste toujours dans cette partie un défaut essentiel , dont en général on ne cher-

che pas assez à se préserver. Ce défaut consiste dans le peu d'attention que l'on donne aux dispositions de l'ame, dans le peu de soin qu'on a de se conformer aux indications du tempérament, & de régler avec adresse les affections du cœur.

Dans la première éducation des filles, il faut suivre sans doute les coutumes établies par la mode, autant qu'elles sont justes & raisonnables. Donnons à l'extérieur un degré d'attention considérable, mais que ce ne soit pas l'objet principal & encore moins l'unique objet de nos soins. Cultivons les graces avec tout l'art dont nous sommes capables, mais ne les cultivons pas aux dépens des vertus. Occupons-nous de la disposition des bras, du port de la tête & du bon air de toute la personne, mais ne souffrons pas que de toutes les parties du corps humain, le cœur soit la seule négligée.

Cette négligence paroît provenir d'un mauvais goût autant que d'un faux principe. La plus grande partie du monde juge de la bonté d'une éducation sur des impressions légères & soudaines, ce qui est certainement une mauvaise manière de juger. En fait de musique, de danse, de langues, l'enseignement a des effets sensibles & presque immédiats, & quand il n'y a ni défaut de dispositions dans l'élève, ni défaut de capacité dans le maître, l'observateur le plus superficiel peut juger des progrès jusqu'à un certain point. Les effets de cette sorte d'instruction, s'adressent directe-



ment aux sens ; & il y a plus de gens en état de voir & d'entendre, qu'il n'y en a en état de juger & de réfléchir.

La perfection extérieure est non-seulement plus apparente, mais s'acquiert aussi plus promptement ; & dans les personnes heureusement nées, les talens & les graces précèdent ordinairement les instructions.

Mais il n'en est pas de même du cœur, ce siège naturel de tous les penchans vicieux, ce théâtre orageux des passions, & ce n'est que par un mouvement très-lent & des gradations insensibles, qu'on le conduit à la vertu. Il faut le contenir par la sévérité, le gagner par la douceur. Ses élans les plus vifs vers le bien, sont souvent arrêtés par l'opposition opiniâtre du préjugé, ses qualités les plus brillantes, sont souvent obscurcies par l'orage des passions. Il est lent dans l'acquisition de la vertu, il est rétif aux insinuations de la piété.

Il y a une autre raison qui prouve que la culture intérieure est la plus importante, comme la plus difficile partie de l'éducation. Dans les autres genres d'instruction, que la mode a rendus communs, on va presque toujours en avant, & la première difficulté est surmontée avant que la seconde se soit offerte ; car un maître entendu fait applanir le chemin à son élève, & a soin d'écarter les obstacles qui peuvent retarder ses progrès.

Mais dans l'instruction morale, (qui est le grand objet qu'on doit toujours avoir en vue,) la tâche de l'élève est beaucoup plus difficile.

## 228 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Les desirs tumultueux & mal réglés du cœur , ne sont pas si obéissans ; avant qu'une première passion soit étouffée , il s'en élèvera souvent une seconde. Ce sont les têtes de l'hydre , on n'en peut couper aussi souvent qu'il en renait.

Si toutes les perfections extérieures étoient achetées au prix d'une seule vertu , elles seroient achetées infiniment cher. Aussi , quelque étonnant que cela puisse paroître , je pense qu'une bonne mere , qu'une mere sage qui s'occupe des intérêts les plus importans de sa fille , doit avoir des soins contraires en quelque sorte à ceux des personnes qui l'instruisent. Elle se réjouira sans doute des progrès de sa fille dans un art agréable , mais elle s'en réjouira en tremblant. L'humilité & la piété forment la base solide & durable sur laquelle elle souhaite d'élever l'édifice des talens & des graces , parce que ces talens & ces graces sont souvent d'une nature fragile , & que si les fondemens n'ont pas une solidité proportionnée à la grandeur de l'édifice , il sera écrasé & détruit par ces mêmes ornemens qui étoient destinés à l'embellir , & qui deviendront la cause de sa ruine.

L'exercice des qualités les plus apparentes , doit être contenu soigneusement dans de justes bornes , autrement il deviendra nuisible aux vertus intérieures , qui ne peuvent subsister intactes sous l'œil pénétrant du public , ni résister au poison dangereux de la flatterie. Une mere tendre peut donc éprouver une honnête

satisfaction, en voyant les applaudissemens qu'on donne aux talens de sa fille; mais elle frissonnera en même-tems, en pensant aux mouvemens de vanité que ces applaudissemens exciteront dans son ame, & aux idées nouvelles qu'ils y feront naître.

Il est de l'intérêt & peut-être du devoir d'un maître, d'apprendre à une jeune personne, à mettre ses talens dans le jour le plus brillant. SE FAIRE VALOIR, est le grand principe qu'on s'efforce d'insinuer dans un jeune cœur, & il semble que ce soit en éducation une maxime fondamentale. C'est cependant la véritable source d'où sortent infailliblement, dans la suite, mille idées de vanité, auparavant inconnues. Une mere prudente mettra tout en œuvre pour détruire l'effet de cette doctrine dangereuse, & malheureusement trop commune, non par des paroles; mais par une vigilance continuelle & une adresse insensible. Une telle femme sera plus jalouse de cultiver les talens de sa fille, que d'en faire ostentation.

On pourroit croire, en voyant l'éducation ordinaire des femmes, que la vie entière n'est qu'un jour de fête, & qu'il ne s'agit que de disputer à qui excellera le plus dans les différentes especes d'amusemens qui doivent remplir ce jour de réjouissance. Les qualités qui sont purement de décoration, ne rendent pas une femme beaucoup plus propre à remplir les devoirs de la vie, quoiqu'il soit très-bon de les posséder pour jouir plus agréablement de ses loirs. Mais est-il juste de passer une si grande

partie de la vie, sans la moindre préparation aux devoirs qu'on aura à remplir ? Une femme peut savoir un peu de François & d'Italien, répéter quelques passages de comédie d'un ton théâtral, chanter & s'accompagner d'un instrument, avoir son cabinet de toilette garni de ses dessins, être vêtue d'un habit brodé de ses propres mains, &, nonobstant cela, avoir été très-mal élevée. Cependant je suis loin de vouloir diminuer le prix de tous ces talens, il y en a plusieurs, non-seulement convenables, mais même très-nécessaires, & on peut les regarder comme le complément indispensable d'une bonne éducation. Mais comme le monde paroît très convaincu de leur importance, il n'est pas besoin d'insister sur leur utilité. Cependant quoiqu'une jeune personne bien élevée, doive apprendre à danser, à chanter, à réciter de bonne grace, à dessiner, le but d'une bonne éducation n'est pas de faire des danseuses, des chanteuses, &c. mais des filles sages, des épouses vertueuses, des maîtresses bienfaisantes, en un mot, de bonnes chrétiennes, & des membres utiles de la société. Les talens dont je viens de parler, sont faits pour leur servir d'amusement & non d'occupation ; car une femme aimable & sage se recommandera toujours par des qualités préférables à ces avantages, qui, quoique séduisans, ne sont jamais que des parties subordonnées dans le système de la perfection personnelle.

Mais je crains bien que les parens eux-mêmes

mes ne contribuent quelquefois au mal dont ils se plaignent. Ne leur arrive-t-il pas souvent de mettre plus de valeur à ces qualités frivoles & brillantes, qui attirent les yeux de la multitude, qu'aux vertus solides, durables & intérieures? Ne sont-ils pas quelquefois plus en peine de l'opinion des autres sur leurs enfans, que de l'avantage réel & du bonheur de ces derniers? Aux yeux des hommes sans jugement & superficiels, la fille la mieux élevée peut faire la figure la moins brillante, parce qu'elle aura probablement moins de vivacité dans les manières, moins de faillie dans l'expression, & que ses perfections, pour emprunter l'idée de l'évêque Sprat, *seront plutôt en émail qu'en relief*. Mais son mérite sera connu, & apprécié de ceux qui seront assez près-d'elle pour l'appercevoir, & qui auront assez de goût pour le discerner : ses perfections seront senties & admirées de l'homme dont elle doit faire un jour le bonheur, dont elle doit gouverner la famille & élever les enfans. Il ne cherchera point une pareille femme dans le tumulte & la dissipation du grand monde, car il sait que ce n'est point-là qu'on la trouve ; c'est au sein de la retraite, à l'ombre des occupations domestiques, dans l'exercice des vertus aimables & retirées, qu'il ira la prendre pour orner sa maison, pour animer autour de lui les plaisirs innocens de la société, pour embellir le cercle étroit, mais délicieux, des affections du sang & de la nature. Une jeune femme bien élevée, & vraiment vertueuse, sacrifiera à ces doux avantages, ses

## 232 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

qualités les plus brillantes, au lieu de les étaler pour exciter l'admiration, ou humilier l'infériorité.

Des jeunes personnes qui ont plus de vivacité que de jugement, feront souvent une figure avantageuse en conversation. Mais ce talent d'amuser les autres est souvent dangereux pour elles-mêmes, & n'est aucunement désirable ni digne d'encouragement dans la jeunesse. Cet esprit prématuré a pour base des lectures frivoles qui produisent leur effet en beaucoup moins de tems, que les livres remplis d'une instruction solide; car l'imagination va bien plus vite que l'entendement, & ses progrès sont d'autant plus rapides qu'ils sont plus dangereux. Le talent de la conversation doit suivre de l'éducation, & non la précéder. C'est un fruit précieux qu'il faut laisser croître lentement sur la tige de l'expérience; si vous précipitez son accroissement par des moyens forcés & peu naturels, ce sera un fruit artificiel & sans substance.

Les meilleurs effets d'une éducation soignée & religieuse, ne se font souvent sentir qu'à un grand éloignement de la cause qui les a produits; leur développement est dans l'avenir & dépend de circonstances inattendues; chaque événement de la vie mettra le cœur dans une nouvelle situation, & éprouvera sa prudence, sa fermeté, son intégrité, ou sa piété. Ceux dont l'emploi est de le former, ne peuvent prévoir aucune de ces situations; cependant ils doivent, autant que cela est possible à la sagesse

humaine, le prémunir contre toutes les épreuves. Un soldat bien discipliné doit savoir & exécuter toutes les évolutions militaires, quoiqu'il ne puisse pas prévoir à quoi son commandant l'emploiera, par quel ennemi il sera attaqué, ni quel genre de combat il aura à soutenir.

C'est un grand art dans l'éducation que de n'exercer ni trop ni trop peu la sensibilité, & de faire en sorte qu'il n'y ait ni excès ni défaut dans cette faculté précieuse. L'excès de sensibilité est une source de chagrins, & ruine entièrement le tempérament; le défaut de sensibilité dégrade & abbâtardit l'ame, & rend l'esprit lourd, froid & intéressé. L'esprit humain est comme une corde d'instrument; trop tendue elle rend un son aigu, trop relâchée, elle n'a plus de son.

Qu'il est cruel d'éteindre par une négligence coupable ou une rigueur encore plus criminelle, la précieuse sensibilité d'un caractère franc & ouvert, de refroidir l'aimable ardeur d'une ame ingénue, d'étouffer les lueurs brillantes d'un esprit noble & généreux! Ce sont des qualités d'une plus grande valeur que toutes les acquisitions du savoir, d'un plus haut prix que tous les avantages qu'on peut tirer de l'éducation la plus raffinée.

Mais la sensibilité, la délicatesse, la franchise du caractère, ne font pas partie de l'éducation, s'écrient les pédagogues; on ne peut les faire entrer dans aucune classe de science, ni les placer sous aucun article d'instruction;

elles n'appartiennent ni aux langues ni à la musique. Quelle erreur ! elles sont au contraire la partie la plus essentielle de l'éducation. On ne peut, il est vrai, les faire entrer dans aucune classe de science, mais elles sont supérieures à toutes les sciences ; elles sont bien plus estimables que les langues ou la musique ; *car elles sont le langage du cœur, & la musique des passions bien mises d'accord.* Cependant on est si loin le plus souvent de cultiver cette sensibilité, qu'il n'est pas rare de voir des gens qui se piquent d'une sagacité peu commune ; sourire avec une pitié dédaigneuse à chaque indice que donne une jeune personne, d'un caractère ardent, généreux & enthousiaste, comme s'ils disoient, *cet enfant acquerra avec l'âge plus d'expérience & de discrétion.* Tout ce qui est la marque d'un heureux naturel, d'une aimable simplicité, d'une honnête pudeur, doit être cher aux cœurs sensibles ; ils doivent voir avec la plus grande satisfaction dans une jeune fille, ces traits ingénus qui annoncent l'innocence & la bonté du cœur ; car ils savent que ce même caractère de sensibilité heureusement cultivé, la rendra un jour passionnée pour la vertu, & lui donnera le goût des vérités sublimes de la religion & le zèle de ses devoirs. Il est bien à craindre que ceux qui cherchent à lui faire honte de ce charmant caractère, & à l'en dépouiller, ne lui donnent rien de mieux en échange. Mais ceux qui font attention à tout, jugeront aisément avec quel soin cet enthousiasme doit être dirigé, & avec quelle



adresse il faut s'y prendre pour en retrancher l'excès.

La prudence n'est pas naturelle aux enfans ; ils peuvent cependant mettre l'artifice à sa place. Mais ne vaut-il pas mieux qu'une jeune personne découvre les fautes ordinaires à son âge , que si elle les cache sous le voile obscur & impénétrable de la dissimulation ? J'oserois presque assurer qu'il y a quelque chose de mieux seant dans les foibleesses mêmes de la nature , lorsqu'on les avoue sans déguisement , que dans l'affectation de la vertu même , lorsque la réalité n'y est pas. Je suis si peu partisan des prodiges , que je suis très-porté à suspecter ceux qu'on m'annonce comme tels ; & j'aime infiniment mieux voir la nature ordinaire. La sagesse précoce dont quelques filles sont assez rusées pour se parer , est d'une tendance plus dangereuse que leurs fautes réelles , parce qu'elle couvre des dispositions vicieuses qui pourroient se corriger si elles étoient à découvert ; l'hypocrisie , qui affecte des vertus qui ne sont pas dans le cœur , empêche le développement des vertus réelles , dont la culture est le grand objet de l'éducation.

( *Universal magazine.* )



## QUESTION PHILOSOPHIQUE.

*On proposa autrefois dans le mercure de France  
la question suivante :*

» **D**amon a trois fils qu'il aime , & dont  
 » il est aimé ; il est avec eux à la campagne ,  
 » un assassin vient par derriere lui porter un  
 » coup d'épée ; Damon tombe ; l'un de ses fils  
 » poursuit l'assassin & le tue ; l'autre étanche  
 » le sang qui coule de la plaie de son pere ;  
 » le troisieme , saisi de douleur , s'évanouit.  
 » On demande qui des trois a marqué , dans  
 » cette occasion , plus d'amour pour son pere. «

M. d'Autheville a imaginé une solution badine & ingénieuse de ce problème , que M. Harduin a ainsi mise en vers.

Mondor & ses trois fils erroient dans un bocage :

Un ennemi , caché sous le feuillage ,

S'élançe sur le pere , & lui perce le sein.

L'un des enfans court après l'assassin ,

- Et l'envoie au sombre rivage :

L'autre , guidé par la raison ,

De Mondor bande la blessure :

Le dernier cede à la nature ;

Sa douleur le suffoque , il tombe en pamoison.

Tous trois également ils chérissoient leur pere ;

Mais chacun d'eux suivit son caractère ;

Chacun aux loix de son état

Se conforma dans cette horrible crise.

Le premier fils étoit soldat ,

NOVEMBRE, 1778. 237

Le second étoit magistrat,

Et le troisieme, homme d'église.

(*Mercur de France.*)

---

LETTRE de M. l'abbé JEAN-CHRISTOPHE AMA-  
DUZZI, &c. à un journaliste Italien, en  
date du 11 avril 1778.

DAns les fouilles qu'on a faites à *Castro-  
Nuovo*, ville détruite dans le voisinage de *Ci-  
vita Vecchia*, on a trouvé un pied-d'estal dans  
la partie supérieure duquel il y a un creux  
rond; on lit au bas cette courte inscription.

IVNONI. HISTORIAE:  
TELEPHVS. ET. PRISCVS:  
P. D.....

La plus grande partie de nos érudits a soup-  
çonné qu'on avoit exprimé dans cette inscrip-  
tion, un des attributs de Junon, à qui on don-  
noit différentes épithetes telles que *Caprotina*,  
*Kalendaris*, *Populonia*, & autres semblables. Ce  
seroit une découverte nouvelle dans la science  
des antiquités; mais toute nouveauté qui n'est  
pas appuyée sur des exemples ou sur de bon-  
nes raisons, ne doit pas être admise sans pré-  
caution. Ceux-là s'approchent plus de la vrai-  
semblance, qui croient que le nom de *Junon*  
indique ici un génie féminin, parce que c'est un  
point hors de doute que le génie masculin, s'ap-

## 238 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

pelloit toujours *genius*. Les femmes juroient par *Junon* ; les maris appelloient leur femmes , *Junons* ; & plusieurs impératrices portèrent ce titre en l'honneur du génie tutélaire de leur sexe. Je ne crois pas ces savans si près de la vérité , quand ils disent que les termes de l'inscription indiquent le génie de cette profession nommée en grec *ισοπειν* , qui consiste à écrire pour l'instruction de la postérité les événemens de son tems , comme ont fait Tite-Live , Tacite , Dion & d'autres historiens ; on ne voit pas qu'il y eût aucun établissement public en l'honneur de l'histoire , qui pût faire conjecturer qu'elle eût son génie particulier semblable à ceux qu'on faisoit présider aux peuples , aux lieux , aux personnes & aux Dieux mêmes. D'ailleurs c'est une supposition assez bizarre que de croire que l'histoire ayant une dénomination féminine , on lui ait donné en conséquence un génie féminin , une *Junon*. Si on consulte les *antiquités romaines* de Struve , chapitre premier , on trouvera des pierres consacrées GENIO. JUCUNDITATIS. ET. FLORÆ. Ainsi dans le troisieme volume de mon ouvrage intitulé : *Antichita Matteeane* , on trouvera parmi les inscriptions un autel dédié GENIO. DECURIÆ. On y verra encore dans un autre monument qu'un corps militaire dédie ÆDICULAM. ET. GENIUM. CENTURIÆ. C'étoit le cas dans tous ces exemples d'employer le génie féminin pour des choses qui ont une dénomination féminine , & cependant vous voyez le nom masculin *Genius*. Je serois donc porté à croire qu'il s'agit dans

l'inscription ci-dessus d'une esclave sortie de quelque canton de la Grece, au génie féminin de laquelle deux autres esclaves auront dédié ce monument ; & en effet , qu'une personne existante , & non pas une idée abstraite personnifiée , soit considérée comme étant sous la garde du génie tutélaire de son sexe , cela paroît très-raisonnable. A l'égard des lettres initiales qui sont au bas de l'inscription , & que je supplée ainsi. P. D. S. Elles ne peuvent signifier autre chose que *posuerunt de suo* , &c.

( *Novelle Letterarie.* )

*HISTOIRE de la bibliotheque de l'église métropolitaine de Florence , dite Dell'opera.*

DAns le quinzieme siecle , la république de Florence , voulut suivre l'ancienne coutume de réunir dans les sacristies des grandes églises ou dans des édifices contigus, des bibliotheques à l'usage des ecclésiastiques qui dans les tems de barbarie étoient les seuls savans ; & en conséquence il fut résolu qu'on en érigerait une dans le voisinage de l'église métropolitaine. On obtint pour cet effet du pape Nicolas V , la suppression de l'église nommée *S. Pietro in Ciel d'oro* , par une bulle de l'an 1448. Cette église ayant été convertie en salle publique , on fit graver sur la porte cette inscription relative à sa nouvelle destination , *Sapientia ædificavit sibi Domum* ; & on y plaça sur vingt-deux bancs,

suivant l'usage de ces tems-là , des manuscrits importans de tout genre , dont on dressa deux listes , qui devoient être placées l'une à droite & l'autre à gauche de la salle , & que l'on trouve encore dans les archives de l'*opera*. La maison contiguë à l'église qui servoit au logement du curé , fut donnée au bibliothécaire qui devoit être un chapelain de l'église métropolitaine , comme on le voit par une délibération de l'an 1451. On fit plusieurs réglemens pour la conservation & l'accroissement de cette bibliothèque , & par une autre délibération du 13 décembre 1451 , il fut résolu qu'on achèteroit un grand nombre de nouveaux volumes. Cette bibliothèque fut aussi enrichie par divers bienfaiteurs. Parmi les ouvrages originaux recueillis par le chanoine Salvini , & conservés dans la bibliothèque publique dite *Marucelliana* , est un livre marqué H. S. *Pietro in Ciel d'oro* , où l'on lit : *L'an 1448 le dix de juillet , on changea l'usage de cette église pour en faire une bibliothèque commune à tous les habitans de Florence.* Messire Jean Spinelli , prévôt Florentin , se donne beaucoup de peine pour compléter la bibliothèque des chanoines. Dans un registre de délibérations depuis l'an 1462 jusqu'à l'an 1452 , il est mention d'un legs ; Messire Nicolas di Pietro del Mugello laisse beaucoup de livres au chapitre de Florence pour la bibliothèque. On trouve une donation semblable dans un autre registre de l'an 1476 à l'an 1482 : *Monfig. Guillaume d'Antonio Becchi , évêque de Fiesole , donne une quantité de livres à la bibliothèque des chanoines.* Et Salvini ajoute :

ajoute : Il y a encore actuellement deux chambres pleines de divers autres livres laissés par le chanoine Combi, & il devoit y avoir entre plusieurs autres volumes, les épîtres de S. Paul, avec le commentaire de Marsile Ficino, dont les fraix de relieure sont marqués au vingt août 1501. On ne les y trouve plus aujourd'hui. A la fin de quelques-uns de ces manuscrits, on trouve le nom de George-Antoine Vespucci, qui après avoir été prévôt de la cathédrale, prit l'habit de S. Dominique dans le couvent de S. Marc, & qui fut un de ceux qui se livrerent avec le plus d'ardeur à la recherche des manuscrits. D'autres qui pour la plupart concernent le droit civil & canonique, portent l'épigraphe suivante : *Iste liber est Domini Geminiani de Inghyramis de Prato, canonici Florentini, decretorum doctoris, & auditoris sacri palatii apostolici, &c.* On trouve enfin dans les mémoires dell'opéra qu'on acheva l'an 1657, quarante-cinq volumes dont trente neuf sur la morale & six sur l'histoire sacrée. La bibliothèque resta dans cet état jusqu'en 1680, mais cette année là, les chanoines prirent la salle où elle étoit, pour y tenir leurs assemblées capitulaires; & les livres qu'elle contenoit furent entassés confusément dans une espèce de dépôt où la plus grande partie fut consumée par un incendie, de manière qu'il n'en reste plus aujourd'hui que deux cens soixante-six volumes tant manuscrits qu'imprimés, que le grand-duc a fait transporter dernièrement à la bibliothèque Laurentienne. Plusieurs de ces volumes, parmi lesquels il y a des édi-

## 242 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

tions très-anciennes & très-rares, ont été endommagés par le feu, & à l'inventaire qu'on en a fait, on les a trouvés tous dans le plus mauvais état possible; les miniatures des frontispices étoient enlevées, des pages entières étoient arrachées; il n'y a peut-être pas d'exemple d'un pareil dégât dans l'histoire littéraire, & rien n'est plus propre à confirmer l'opinion du célèbre Ange Bargeo (\*) qui prétendoit que ce n'étoit pas aux Goths & aux Vandales qu'il falloit imputer la perte des ouvrages de l'antiquité, mais bien à ceux-mêmes, qui étoient chargés de les conserver. Ce reste d'une bibliothèque autrefois riche & célèbre, a été pendant quelque tems inconnu aux érudits; & le célèbre Brecmann ne put voir aucun de ces manuscrits, quoiqu'il fût venu à Florence au commencement de ce siècle, dans le tems qu'il travailloit à son histoire des Pandectes, pour y examiner tous les textes manuscrits de droit civil. Le docteur Jean Lami est le premier qui les ait déterrés pour y chercher des mémoires & des renseignemens lorsqu'il travailloit à son histoire de l'église de Florence; ils furent consultés aussi dans le même tems par d'autres savans, tels que le P. Jérôme Lagomarsini, jésuite,

---

(\*) C'est ce qu'il soutient dans l'ouvrage intitulé: *Petri Angeli Bargei, de publicorum privatorumque ædificiorum urbis Romæ everforibus; epistola ad Petrum Ussimbardum, Ferdinandi Medicis, magni ducis Etruriæ a secretis primum. Florentiæ apud Bartholomæum Sermartellum, M. D. LXXXIX, in-4to.*



qui confronta les manuscrits de Ciceron , comme le prouve l'épigraphe écrite de sa propre main à la fin de chaque manuscrit ; le docteur Joseph Brocchi , qui en tira beaucoup de secours pour la compilation des vies des saints & bienheureux de Florence , imprimée à Florence en 1742 , chez Gaetan Albizzini , en trois volumes in-4to ; le Pere Joseph Richa , auteur des notices historiques sur les églises de Florence , &c. &c.

Dans le nombre des deux cens soixante-fix volumes qui restent de cette ancienne bibliothèque , il y en a cinquante-quatre imprimés , dont plusieurs sont de la plus grande beauté , soit que l'on considère la grandeur & la qualité du papier , soit qu'on s'attache à la netteté des caractères. Nous citerons les quatre plus précieux. Le premier est l'ouvrage intitulé *Guglielmi Durandi rationale divinorum officiorum* , qui , suivant l'Orlandi , dans son ouvrage imprimé à Bologne , en 1722 , sous le titre *d'origine & progrès de l'imprimerie* , est le second livre qui ait paru à la lumière depuis l'invention de cet art merveilleux. Il est imprimé sur parchemin , en colonnes & d'un caractère très-ressemblant à celui de la bible de Mayence , édition de 1462 , sur parchemin , & en deux volumes in-folio , qui se conserve à la bibliothèque Laurentienne. Dans le livre de *Durand* , les initiales des livres & des chapitres , sont faites à la main en caractères rouges. Il est à remarquer aussi que dans la bible de Mayence , qui parut trois ans après , les titres sont imprimés & les initiales faites à

la main. A la fin du livre de *Durand* on lit : *præsens rationalis divinorum codex officiorum venustate capitalium decoratus. Rubricationibus que distinctus. Artificioſâ adinventione imprimendi ac caracterizandi : absque calami exaratione sic effigiatus & ad Eusebiam Dei industrie est consummatus per Johannem Fust, civem Maguntinum, & Petrum Gernserheyem, clericum diocæsis ejusdem. Anno Domini millesimo quadringentesimo quinquagesimo nono, sexto die octobris. Grand in-folio. Il manque la première page de ce livre, qui devoit être ornée d'une belle miniature, du moins à en juger par les initiales des autres livres qui sont en or & en diverses couleurs. Ce livre précieux a encore été gâté à la marge supérieure par une grande quantité de poix qui s'y étoit tellement attachée qu'on a eu toutes les peines du monde à séparer les feuillets.*

Chacun fait qu'aussi-tôt après l'invention de l'imprimerie, la ville où cet art fleurit le plus, fut la ville de Rome ; les imprimeurs Allemands, Conrad Sweynheyem, & Arnold Pannartz, y établirent leurs presses dans la maison des freres Pierre & François Massimi, chevaliers Romains, la seconde année du pontificat de Paul II, c'est-à-dire, l'an 1467. Ils imprimerent dans cette maison les épîtres & les traités de S. Jérôme en deux gros volumes, & le livre de S. Augustin intitulé, *la cité de Dieu*. Jean André, évêque d'Aleria, bibliothécaire du Vatican, présida à l'impression, & dédia au souverain pontife les épîtres de S. Jérôme. On trouve dans sa dédicace la réflexion suivante sur le bon

marché des livres imprimés, comparé avec la cherté des manuscrits. *Tuis certe temporibus ad reliquas Dei gratias hoc etiam felicitatis orbi christiano munus accessit, ut pauperrimi quique parvâ pecuniâ bibliothecas possint redimere. An parva est hæc tuæ sanctitatis gloria, ut quæ volumina vix centum aureis emi poterant aliis temporibus, viginti hodie, ac minoris bene exarata, & non mendosissime facta redimantur? Quæ vix viginti aureis lecturi mercabantur, quatuor & vilius etiam nunc emantur? &c.* Il ne sera pas hors de propos de citer ici à l'appui de ce que dit l'évêque d'Aleria, concernant la cherté des manuscrits, une lettre d'Antoine Beccatelli, dit le Panormite, à Alphonse, roi de Naples, qui est imprimée dans l'édition de ses œuvres faite à Venise l'an 1553, in-4to. *Significasti mihi nuper ex Florentia extare T. Livii opera venalia litteris pulcherrimis, libri pretium esse C. XX aureos. Quare majestatem tuam oro, ut Livium, quem regem librorum appellare consuevimus, emi meo nomine ac deferri ad nos facias. Interim ego pecuniam procurabo, quam pro libri pretio tradam. Sed & illud à prudentiâ tuâ scire desidero, uter ego an Poggius melius fecerit: is ut villam Florentiæ emeret Livium vendidit, quem suâ manu pulcherrime scripserat; ego ut Livium emam, fundum proscripsi. Hæc ut familiariter a te peterem, suavit humanitas & modestia tua. Vale & triumphâ.* Nous savons que Boëslas Hassensteinius, grand amateur de livres, acheta à Milan, deux mille écus d'or un texte grec de Platon qui fut imprimé depuis pour la première fois par Alde Manuce l'an 1513, in-folio. Mais

## 246 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

revenons au S. Jérôme; le second volume est précédé d'un avis au lecteur par l'évêque d'Aleria, où l'on voit qu'il pensoit à donner encore un troisième volume contenant le reste des œuvres du S. docteur; mais ce volume ne parut pas. Dans cette édition de S. Jérôme qui fait partie de la bibliothèque dont nous parlons, les titres des lettres sont faits à la main & en rouge, ainsi que les initiales des livres & des chapitres qui sont en diverses couleurs & quelques-unes en or. On lit à la fin : *Eusebii Hieronymi, doctoris eximii secundum epistolarum explicuit volumen. Anno Christi, M. CCCC. LXVIII. Indictione primâ, die vero XIII mensis decembris, pontifice maximo Paulo regnante secundo. Anno ejus quinto, Romæ in domo magnifici viri Petri de Maximo.*

Du même format & de la même beauté, est l'ouvrage de St. Augustin, *de civitate Dei*, à la fin duquel on trouve ces vers :

*Hoc Conradus opus Sweynheim ordine miro,  
Arnoldus que simul Pannartz una æde colendi  
Gente theotonicâ : Romæ expedire sodales.  
In domo Petri de Maximo M. CCCC. LXVIII.*

Les titres des livres & des chapitres sont aussi en rouge, & faits à la main. On trouve à la marge, tant dans cet ouvrage que dans les autres dont on a parlé, plusieurs apostilles de *Guillaume Becchi*, évêque de Fiésole, dont les manuscrits ont passé à cette bibliothèque.

Nous citerons enfin les œuvres de S. Léon, pape, qui sortirent ensuite de la même presse,

imprimées en caractère un peu plus gros que les ouvrages précédens. On lit en tête une épître dédicatoire de l'évêque d'Aléria, au pape Paul II : *Johannis Andreae episcopi Aleriensis ad summum pontificem Paulum II, venetum, epistola.* On ne trouve à la fin aucun renseignement sur l'impression, mais seulement le nom du possesseur de ce livre, qui s'exprime ainsi : *Georgii Antonii Vespucii liber XVIII sept. 1489. emi à Bartholomæo dicto Fontana. κοινὰ τοῦ φιλῶν.* Il paroît par un autre exemplaire des mêmes sermons de St. Léon, que Conrad Sweynheym & Arnold Pannartz, imprimerent cet ouvrage à Rome en 1470. On peut remarquer, à cette occasion, une erreur assez considérable de Quesnel, qui a fait imprimer d'abord à Paris, en 1675, & depuis à Lyon en 1700, les œuvres du même pape. Il dit dans sa préface, en parlant des éditions antérieures à la sienne : *Johannes Andreas Aleriensis in Corsica insula episcopus primam operum S. Leonis I, editionem procuravit Venetiis an. 1485, Typis Andreae Parmensis socii artis impressoriae.* L'évêque d'Aléria ne dirigea jamais que les presses de Rome, & il ne vécut pas jusqu'à l'an 1485, comme Quesnel le suppose. L'édition dont nous parlons, étant dédiée au pape, Paul II, dont le pontificat ne passa pas l'année 1471, cette circonstance ajoute un nouveau degré de probabilité, à ce que nous avons dit ci-dessus, savoir, que cette édition a été faite l'an 1470.

( *Novelle Letterarie.* )

*La suite à l'ordinaire prochain.*

---

*RÉPONSE à la question proposée dans le journal ecclésiastique, & insérée dans notre journal de septembre, pag. 240.*

UN auteur sans talent, un écrivain sans style, un théologien sans érudition, est une espèce d'imbécille, qu'il est de conséquence d'arrêter de bonne heure. Il faut, pour le faire revenir à lui, essayer toutes les voies possibles. Il faut lui représenter la misère & la disette à laquelle il s'expose, & le tort qu'il fait à sa famille, en employant son patrimoine à des entreprises au-dessus de ses forces. Il faut tâcher de lui faire sentir le tort qu'il fait à la religion, qu'il veut défendre, & qu'il n'est pas en état de défendre, en fournissant, par le faux ou la foiblesse de ses raisonnemens, des armes aux ennemis de cette religion : rien n'est plus préjudiciable à la meilleure cause, que de la défendre foiblement. Il faut enfin le prendre par le point d'honneur, & lui démontrer que rien n'est plus humiliant pour son amour-propre que de mettre au grand jour son peu de jugement, & d'éprouver le peu de cas que l'on fait de ce qui sort de sa plume. Il n'est pas difficile à lui-même de s'en convaincre par le défaut du débit de ses productions, dont il fait tous les frais, & qu'il a le chagrin de voir au rang de tant de plats & de

N O V E M B R E , 1778. 249

pitoyables écrits , dont le public est inondé , & qui , après avoir été long - tems couverts de poussiere , finissent enfin par être vendus à la livre. Si , après ces représentations , prises dans le vrai , son amour-propre l'aveugle & le rend sourd , je croirai reprehensible aux yeux de Dieu , l'usage qu'il fait d'un bien qui est autant à sa famille qu'à lui. Oui , je conclurai volontiers qu'aussi infatué de lui-même & de ses compositions , il doit être regardé comme ceux qui ont l'esprit aliéné , & qu'on doit le traiter de même ; & je serois fort d'avis que ses parens eussent recours aux dépositaires des loix , pour arrêter cette dissipation , & en prévenir les tristes suites.

*ASSELIN* , curé de Maigné , diocèse du Mans.

( *Journal ecclésiastique.* )

---

*LETTRE de LEKAIN , à un jeune homme qui lui avoit demandé des conseils sur l'état de Comédien , qu'il vouloit embrasser. ( \* )*

*A PARIS , ce 29 novembre 1777.*

**I**L m'est de toute impossibilité , Monsieur ;  
» de seconder vos projets sur votre nouvel

---

( \* ) Cette lettre nous a été envoyée par la personne même à qui elle fut écrite. Elle pourra servir de leçon à beaucoup de jeunes gens qui se laissent égares

## 250 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» établissement , par toutes sortes de raisons.  
 » La première & la plus forte sans doute ,  
 » est que la vie privée que je mène aujourd'hui ,  
 » ne me permettroit ni de vous guider dans cette carrière , ni de vous donner les instructions nécessaires pour vous y conduire. La seconde , que je n'ai jamais conseillé à un jeune-homme bien né , de quitter aucun état quelconque pour se faire Comédien ; celui qui est né pour l'être , suit son impulsion naturelle , & ne demande conseil de qui que ce soit ; mais celui qui n'a que du goût pour cet art si difficile , si rare , & si cruellement avili , doit faire des réflexions bien sérieuses sur une démarche d'où dépend uniquement le bonheur ou le malheur de sa vie.

» Ce n'est point à moi , Monsieur , à vous les faire faire , car je ne m'érige point en Mentor de la jeunesse , c'est à vos amis intimes , à vos parens les plus expérimentés , qu'il appartient de vous guider ou de vous arrêter. Vous paroissez trop honnête & trop intéressant , pour que je ne vous parle pas avec toute ma franchise ; daignez donc , Monsieur , mettre quelque intervalle entre ce projet & son exécution ; vous ne voyez que les fleurs de cet état charmant , mais

---

par l'espoir de se faire une réputation en montant le théâtre , & qui , après des essais infructueux , ne retiennent que de l'humiliation d'une démarche aussi hasardee.



N O V E M B R E , 1778. 251

» vous n'en connoissez pas les épines ; qui  
» plus que moi en a été piqué ! Et cepen-  
» dant on me donne quelque réputation ! Jugez  
» combien en doit être maltraité celui qui  
» court après la gloire , & qui court risque  
» de ne la jamais atteindre.

» Il est cependant un moyen d'y parvenir ,  
» c'est celui de l'impudence & de l'effron-  
» rie , & vous ne me semblez pas fait pour  
» mettre en usage l'un & l'autre. Voilà  
» Monsieur , ce que mon estime pour votre  
» personne me suggere ; je vous parle comme  
» à mon fils , & je vous laisse à la réflexion ;  
» agréez cependant les assurances du respect  
» profond avec lequel j'ai l'honneur d'être  
» bien sincèrement ,

» Votre très-bumble & très-  
» obéissant serviteur ,

» LEKAIN. »



---



---

# POÉSIES FUGITIVES.

---



---

## LES TROIS MARIAGES DE VULCAIN.

### F A B L E.

**V**ULCAIN retrouvoit tous les jours  
 Vénus & Mars... & les Amours,  
 Dans ce même filer d'invention si neuve,  
 Dont jadis dans l'Olympe il avoit fait l'épreuve.  
 Las de toujours trouver ce qu'il cherchoit toujours,  
 Sans quereller Vénus, Vulcain lui dit : Madame,  
 Vous n'aimez pas les longs discours ;  
 En deux mots j'ai fini : Vous n'êtes plus la femme.  
 Vénus le prit au mot, ne dit rien & partit.  
 Le Dieu qui forge le tonnerre  
 Se crut le maître de la terre  
 Quand il fut maître de son lit.  
 Mais ce Dieu dès le soir se souvient qu'il est homme,  
 Tant & si bien qu'au bout d'un mois  
 Il reprend femme. Or, cette fois  
 A la déesse Eris il présente la pomme.  
 Mes chers amis, cette Eris-là  
 C'étoit la Discorde en personne :  
 Son pauvre époux, qui le soupçonne,  
 Comprend qu'il est tombé de Charybde en Scylla.  
 Quelque parti qu'on lui propose,  
 Elle n'en peut trouver un bon ;  
 Et sa réponse à toute chose  
 Commence par un *mais* & finit par un *non*.  
 Vulcain vouloit parler, on lui fermoit la bouche.

## NOVEMBRE, 1778. 253

Quand il vouloit du blanc, Eris vouloit du noir.

En guerre du matin au soir ;

Avec Eris, enfin, Vulcain devint farouche.

Un beau jour à sa forge il saisit son marteau,

Pensant traiter sa femme ainsi que son enclume.

Eris qui l'apperçoit, le cœur gros d'amertume,

Keprend la clef des champs, sans chercher son troufseau,

La troisieme, dit-il, sera bonne ou mauvaise :

Je ne peux trouver pis, je pourrois trouver mieux.

La Nympe Echo charma ses yeux,

Vulcain de l'épouser se retrouva tout aise.

Il se croyoit heureux ; car, avec celle-ci

Il n'esluyoit ni *mais* ni *si* ;

Mais la Nympe étoit sotte & n'étoit pas muette ;

Tout ce que dit l'époux, sa femme le répète ;

Le Dieu ne trouvoit pas que cela fût subtil.

S'il fustoit, s'il juroit, ainsi faisoit sa Belle.

Mais il me semble... lui dit-il...

Il me semble... répondit-elle.

Oh ! mon malheur est inoui,

Se recria Vulcain !... Echo répondit : *oui*.

Va, dit-il, si tu veux, épouser un vieux singe...

*Vieux singe... vieux singe... vieux singe...*

Et *vieux singe* trois, ce furent ses adieux.

Vulcain demeura veuf, je ne fais s'il fit mieux.

Par M. BOISARD.

---

## CHANSON.

**V**iens, Dieu d'Amour, viens monter ma musette ;

Je veux chanter celle qui m'a soumis :

Pour me payer ma tendre Chanfonnette,

De par ta mere un baiser m'est promis.

Oncques ne fut plus charmante bergere ;

Et pour oser célébrer ses attraits,

## 254 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

D'Anacréon il faut la voix légère,  
Ou la chérir autant bien que je fais.

Belle Vénus, elle a ton doux foutire,  
Gentille Hébé, ta grace & ta fraîcheur;  
Pour son esprit, Nature a su l'instruire,  
Toi, Dieu d'Amour, viens donc former son cœur,

En admirant son séduisant visage,  
Tout haut l'on dit, tu la fis pour charmer;  
Puis, entend-t-on sa voix, son doux langage,  
On dit tout bas, tu la fis pour aimer.

Jà de mon cœur j'ai fait don à la belle,  
Tendre retour me donnera le sien;  
Car, si le doit à l'amant plus fidele,  
Autre que moi jamais le fut si bien.

Le Dieu d'Amour a monté ma musette,  
Et j'ai chanté, pour toi, ma chere Iris;  
De par Vénus, reçois ma Chanfonnette,  
Et laisse m'en cueillir l'aimable prix.

Par M. COUTONLI, fils.

---

## A M I R E,

*Pastorale, Imitation de GESNER.*

( *Hilas chante.* )

**L**A belle ame de ma bergere  
Me charme autant que ses attraits;  
Beauté n'est qu'une fleur légère,  
Mais le cœur ne vieillit jamais.

C'étoit la saison du Zéphire;  
Je côtoyois le petit bois;

## NOVEMBRE, 1778. 255

Soudain j'entendis mon Amire,  
Je prêtai l'oreille à sa voix.

O toi qu'en ces lieux on révere,  
Disoit-elle, Dieu des bergers,  
Conserve les jours de ma mère,  
Ecarte d'elle les dangers.

Je t'immole ma tourterelle,  
Exauce-moi, Dieu bienfaisant;  
Hylas, mon Amant si fidele,  
Hylas, m'en avoit fait présent.

Le Dieu caché dans le bocage  
Sourit à ses vœux innocens;  
Zéphire agitant le feuillage,  
Porta vers elle ces accens :

Ta belle ame, jeune bergere,  
Surpasse encore tes attraits;  
Beauté n'est qu'une fleur légère,  
Ton cœur ne vieillira jamais.

Un soir, de la jeune Glicere  
L'agneau chéri tombe dans l'eau,  
La pauvrete se désespere,  
Hélas ! c'étoit tout son troupeau.

A ses accens Amire vole,  
Et lui dit : bannis ton chagrin;  
C'est l'amitié qui te console :  
Reçois cet agneau de sa main.

Sans plus songer à ses alarmes,  
D'Amire elle accepta le don;  
Et puis en essuyant ses larmes,  
Elle entonna cette chanson.

O Dieux, protecteurs du village,  
Faunes, Nymphes, & vous Sylvain,

## 256 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

A la vertu je rends hommage ,  
Venez , répétez mon refrain.

La belle ame de la bergere  
Surpasse encore ses attraits ;  
Beauté n'est qu'une fleur légère ,  
Mais le cœur ne vieillit jamais.

*ENVOI à Mademoiselle M. de F.*

QUAND je célèbre la plus belle ,  
Pour vous l'Amour dicte mon chant ;  
Je vous prends aussi pour modele  
Lorsque je peins le sentiment.

Ainsi que la touchante Amire ,  
Par vos vertus , par vos appas ,  
Vous exercez un double empire ;  
Et je répète après Hyias ,  
La belle ame , &c.

---

## H O R O S C O P E

*DE Mgr. le DAUPHIN inné , tiré des Sybil-  
les ; par Madame d'Ereinsal , pensionnaire au  
couvent du Calvaire , laëstagnate de Mgr. le  
C. d'A\*\*\*.*

L'AN cinq mille & sept cent soixante avec dix-huit ,  
Soleil sera honteux & lune consternée ,  
Voyant astre plus bel , naître , faisant moult bruit ,  
Un beau jour de Vénus , du mois neuf de l'année.

Mirant princesse aiegre enfantant sans douleurs ,  
Poupon valant un Dieu qui déjà la caresse ,

Moult monde émerveillé d'aïse versera pleurs,  
Et pastoureaux sous l'if danferont d'allégresse.

Par la barbe d'Aaron! oh! le gentil débur!  
Commeres se diront durant de longues veilles,  
Enfantiner tant beau! cornes de Belzebuth!  
Faut être tout divin, pour besogner merveilles.

Jà m'est avis de voir, si gentils bracelets,  
Fraîche & mignone bouche aprêtant beau sourire,  
Dire à belle-maman petits mots rendretlets,  
Poignant son cœur de joie, & faisant doux martire.

Astrologue en lunette avisant par la haut,  
Sur fanfan né, verra s'étendre sagittaire,  
Oh! bon Dieu! dira-t-il, cetui petit marmot,  
Quand grandelet sera, sera terrible en guerre.

Peuplade pensant creux, avorton de Thétis,  
Bon guerroyeux pourtant sur le dos des baleines,  
Tremblotant tout sera, quand giron de Cypris,  
Enverra, par là bas, si grand bailleur de chaînes.

Minerve itout lorgnant, de son pays perdu,  
Ependra par-dessus belles eaux de sagesse,  
Et tant en épendra, que l'enfant jà venu,  
Jeune pensera vieux, & vieux vaudra jeunesse.

Si qu'avant l'enfant ait ses vouldoirs absolus,  
Bon destin conduira longuement sa carrière,  
Ains n'en rechignera tant aura de vetrus,  
Tant sera, comm'Ænée, amoureux de son pere.

Oh! quand claire trompette aura sonné par-tout  
Si belles qualités, les Rois de grand-puissance,  
Viendront par envoyés, de l'un, de l'autre bout,  
Tant seront curieux d'en faire cognoissance.

Filles de Majestés que point n'auront maris,  
Cœur les y poindront fort de si bel hymenée,

Ains n'en épousera que brave d'un pays,  
 Qui jà donne à sa cour longue & bonne lignée.

---

*VERS à M<sup>me</sup> \*\*, qui se plaignoit de vieillir.*

QUAND on plaît, on est toujours belle,  
 Et la vieillesse est un printems.  
 Ne craignez rien; l'Amour a dit au Temps  
 Que vous étiez une immortelle.  
 S'il arrive qu'un jour les Dieux  
 Veillent nous enlever Thémire,  
 Thémire introduite chez eux  
 Ne fera que changer d'empire.

---

*VERS de madame TH. à M. le président D'ALCO.*

DES VERS à moi, des vers galans!  
 Songez-vous que je suis grand'mere?  
 J'ai passé la saison de plaire,  
 Je ne crois plus aux compliments;  
 Les jeunes myrthes de Cithere  
 Sont-ils faits pour des cheveux blancs?

ON DIT qu'en nous l'esprit remplace  
 L'empire que perd la beauté,  
 Mais, à son tour, ce regne passe.  
 La raison de sa main de glace  
 Amortit la vivacité  
 D'un génie orné par les grâces;  
 Les rides de l'austérité  
 Y viennent imprimer leurs traces,  
 L'esprit meurt avec la gaîté.



AINSI déplorant en moi-même  
Mon triste dépérissement,  
Je m'applaudis, en vous lisant,  
D'avoir passé l'âge où l'on aime.

---

*VERS pour mettre au bas du portrait de M.  
LENOIR, conseiller-d'état, & lieutenant-général  
de police.*

**J**USTE, éclairé, prudent, inflexible aux abus,  
Consacrant à l'état & ses soins & sa vie,  
Par ses talens, par ses vertus,  
Il a su mériter & désarmer l'envie.

---

## FLORETTE ET ROBIN.

**C**œurs sensibles, donnez des pleurs  
Aux tourmens de Robin, aux erreurs de Florette,  
Et puisse cette historiette  
Ne point présager vos malheurs!

Florette, jeune & belle, & plus légère encore  
Captivoit un bouvreuil qu'elle appelloit *Robin*.  
Robin, je l'avouerai n'avoit point l'air badin,  
Mais il disoit si bien, *je t'aime, je t'adore*,  
Il le chantoit,  
Le répétoit

Si tendrement, que notre belle  
Crut long-tems qu'il disoit toujours chose nouvelle.  
Florette le trouvoit charmant,  
En rafoloit, l'aimoit avec idolâtrie.  
Né bon, sensible & confiant  
Robin croyoit au bonheur de la vie

## 260 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Par le bonheur d'un seul instant . . . .

Pauvres amans ! c'est-là votre folie !

Vous me direz : comment n'y croire pas

A cette erreur enchanteresse !

Toujours auprès de sa maîtresse

Il becquetoit tous ses appas.

Sur la bouche de sa Florette

Il vient partager un bonbon ;

Posé sur la fleur d'un pompon

Il chante un air de serinette ,

Et puis se tapît sous sa main ;

Quelquefois même dans son sein

L'heureux frippon trouve retraite.

Dans ces rapides jours de volupté parfaite ,

Millet choisi , biscuits, baisers sur-tout ,

Il étoit seul , il avoit tout.

Ainsi coula pour lui le tems de la froidure ;

Le printems couronné de fleurs & de verdure

Revient charmer les cœurs à la tendresse ouverts.

Par-tout l'hymne d'Amour retentit dans les airs.

Fauvette va chantant de bocage en bocage ;

Florette entend ses doux concerts ;

Soudain la tête en tourne, on veut l'avoir en cage.

Filets tendus . . . voilà fauvette en esclavage.

Soins partagés : partagés ! dis-je bien ?

La nouveauté partage-t-elle ?

Amour, Amour ! on dit qu'il n'en est rien.

Huit jours après , aux yeux de l'infidelle ,

Le rossignol paroît, brillant, lesté , poli ;

Il le dispute à la fauvette :

A qui demeurera Florette ?

Voilà le concours établi :

A qui ? Vous êtes bon ! qu'importe ?

En attendant

Un franc-moineau se présente & l'emporte.

Quoi d'étonnant !

Il avoit gorge noire , & le rare talent

## NOVEMBRE, 1778. 261

Au plus haut point, des oiseaux de sa sorte.

Mais cependant que devenoit Robin,

Robin, jadis si cher à la volage ?

Las ! le dirai-je ? au printems de son âge,

De jour en jour empiroit son destin !

C'est dommage, il a l'ame bonne,

Robin-bouvreuil ; mais son chant, disoit-on,

Est trop plaintif, trop monotone,

C'est toujours la même chanson,

Toujours *je t'adore, je t'aime.*

Le médecin prétendit même

Qu'il donnoit des vapeurs par ses tristes accens.

On auroit pu le renvoyer aux champs,

Mais on n'y pensa point. D'ailleurs l'oiseau sensible

Aimoit de bonne foi, comment eut-il pû fuir ?

Sans pouvoir ni changer, ni plaire, ni haïr,

Il espéroit toujours possible

Qu'un regard de Florette, en lui rendant son cœur,

Le rendroit enfin au bonheur.

Pas un coup-d'œil. L'indifférence

Méconnoît jusqu'à la pitié.

Hélas ! tant d'amour, de constance

Ne méritoit-il pas au moins de l'amitié ?

Qu'arriva-t-il ? de Florette oublié

Robin en proie à sa mélancolie,

Ne chantant plus, jeûnant toujours,

Touchoir au terme de ses jours.

Il alloit bientôt voir l'oiseau cher à Lesbie,

Et cet immortel perroquet

Qui lui fait là-bas compagnie

Près de Catulle & de Gresset....

C'est-à-dire qu'il se mouroit.

Sa sensibilité profonde

(Présent cher & fatal) l'entraînoit au tombeau,

Lorsque la fuite du moineau

Fit songer que Bouvreuil étoit encore au monde.

Ah ! mon pauvre Robin n'en eût pas fait autant,

## 262 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

S'écrie alors Florette; hélas! il m'aimoit tant!

Et j'ai pu causer son martyre.

Robin s'entend nommer .... il voit ses pleurs, soupire,

On court à lui... Dieux! il n'étoit plus tems!

Elle a beau le placer dans le plus doux asyle,

Contre son cœur, tout, tout est inutile,

Larmes, regrets, soins caressans.

Il leve ses yeux languissans,

Rencontre les regards de Florette attendrie,

Et son ame en quittant la vie

S'ouvre encore au *bonheur* en y trouvant l'*Amour*;

Mais le cœur inconstant de sa volage amie

Perd l'un & l'autre sans retour.

Par M. BERENGER.

---

A Mr. L. G.

QUI! moi! jaloux du prix qu'obtient ton éloquence!  
Le succès d'un ami n'est-il donc pas le mien?  
D'un sentiment si bas le seul soupçon m'offense,  
Et qui me l'imputoit n'a trahi que le sien.

De l'émulation la noble & vive flamme  
Ennoblit nos esprits ou vainqueurs ou vaincus;  
Mais le feu de l'envie anéantit dans l'ame  
Et le goût des talens & l'amour des vertus.

J'aime en toi la franchise & l'effor du genie,  
J'aime ce mâle cœur sensible à la pitié.  
Reçois un compas d'or de la main d'Uranie;  
Va, je ne suis jaloux que de ton amitié.

Quand pourrai-je au théâtre où t'attend Melpomene,  
Admirer ton *Harold*, applaudir à tes vers!  
Et voir ceindre ton front des lauriers toujours verts,

N O V E M B R E , 1778. 263

Dont la France à chargé le vieux pere d'Irene !

Oh ! si le Dieu du goût soutient ma jeune ardeur  
Dans la lice glissante où m'appelle la gloire ,  
Je te verrai , sans-doute , heureux de mon bonheur ,  
Jouer de mon triomphe & chanter ma victoire ,

*Par le même.*

---

*A Madame LE NOIR D. G.*

**V**OUS qui dans l'âge où l'on ne fait que plaire ,  
Joignez , ainsi que votre aimable époux ,  
Au desir d'obliger le pouvoir de bien faire ,  
Fille , épouse chérie , autant que bonne mere ,  
Ennivrez votre cœur des plaisirs les plus doux ,  
Et faites le bonheur d'un pere

Aimé pour les vertus que l'on adore en vous.

Dans les tems fortunés où la reconnoissance

Allumoit l'encens des mortels ,

Vous auriez eu double droit aux autels

Par vos attraits & votre bienfaisance.

Ce tems n'est plus : mais les cœurs généreux

Goûtent encore une autre récompense ;

Des heureux qu'ils ont faits ils entendent les vœux ,

Et du bonheur d'autrui jouissant en silence ,

Ils goûtent ici bas la volupté des Dieux.

*Par le même.*

---

*A MADEMOISELLE M\*\*.*

**Q**UOI , pour le prix des vers accorder au vain-  
queur

D'un baiser la douce caresse !

Céphise , quelle est votre erreur !

Vous donnez à l'esprit ce qui n'est dû qu'au cœur.

## 264 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Un baiser fut toujours le prix de la tendresse ;  
C'est à l'Amour qu'il faut en réserver le don.  
Les habitans du Pinde , en leur plus grande ivresse ,  
N'ont jamais espéré qu'un laurier d'Apollon.  
Des vers à mes rivaux je cede l'avantage ;  
Ils riment mieux que moi , mais je fais mieux aimer.  
Que le laurier soit leur partage ,  
Et le mien sera le baiser.

---

### V E R S

*SUR la mort de M. DE VOLTAIRE.*

**O** PARNASSE ! frémis de douleur & d'effroi !  
Pleurez , Muses , brisez vos lyres immortelles !  
Toi dont il fatigua les cent voix & les aîles ,  
Dis que Voltaire est mort , pleure , & repose-toi.

---

### É P I T R E

*A mes Amis de St. P. S. D. de qui j'avois  
été obligé de me séparer.*

**A** Tous mes chers amis , salut ;  
C'est en deux mots tout mon début.  
Ma muse hélas ! morne & plaintive ,  
Ne forme plus d'accents flatteurs ;  
Depuis que de l'heureuse Dive  
J'ai quitté les bords enchanteurs ,  
Sa verve indocile & retive  
Ne m'accorde plus ses faveurs.  
N'importe , malgré ses rigueurs ,  
Je

# NOVEMBRE, 1778. 265

Je veux faire une tentative  
 Pour peindre à vos yeux mes malheurs :  
 Mes peines seront moins cruelles  
 En les épanchant dans vos cœurs.

Pourquoi ne puis-je avec les ailes  
 Dont Dédale fut possesseur ,  
 Voler au centre du bonheur ,  
 A ces aimables côteries  
 Où brillent sans fiel , sans aigreur ,  
 Tant de fines plaisanteries ;  
 Où le sentiment & l'honneur ,  
 Ignorant la ruse & la feinte ,  
 Ne sont que franchise & candeur ?  
 Mais une invincible contrainte ,  
 Malgré moi , fixe ici mes pas.  
 Il est , comme on le fait , des cas ,  
 Où pour arriver à Corynthe ,  
 Le desir seul ne suffit pas.  
 Tandis que dans ma solitude  
 Où le destin m'a confiné ,  
 L'ennui dont je suis lutiné ,  
 N'a d'amusemens que l'étude ,  
 Je crois , mes chers amis , vous voir  
 Rassemblés dans certain boudoir ,  
 Sans soucis , sans inquiétude ,  
 Vous livrer aux plus doux plaisirs.  
 De ce lieu la charmante hôtesse ,  
 Prévenant en tout vos desirs ,  
 Amuse & charme vos loisirs.  
 Son chien , (\*) l'unique en son espece ,  
 Ce chien paîtri de gentillesse  
 Et plus léger que les Zéphirs ,

---

[\*] Joli levrier extrêmement caressant , nommé Zéphir.

## 266 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Pour plaire à sa belle maîtresse,  
 Saute , bondit , & vous caresse.  
 Chez elle sans air affecté  
 Regne la douce liberté.  
 Toujours soumise à la décence ,  
 On y goûte une volupté ,  
 Dont jamais le ciel ne s'offense.  
 A mille agréables propos ,  
 Au plus délicat badinage ,  
 Dont sont toujours exclus les fots  
 A qui l'on fait plier bagage ,  
 Succèdent Wisk ou Réversis ,  
 Quadrilles ou Piquets écrits.  
 On fait son choix , on se mélange ,  
 Et chacun de concert s'arrange.  
 C'est ainsi qu'en ces lieux chéris  
 Tour-à-tour les jeux & les ris ,  
 De chez la Déesse des Graces  
 Ecartant tous les noirs soucis ,  
 Courent & volent sur ses traces ;  
 Prudente & sage en ses desseins ,  
 Son but est , comme une autre Astrée ,  
 De remettre tous les humains  
 Comme ils étoient au tems de Rhée.  
 A ce portrait en raccourci ,  
 Qui ne reconnoîtroit l'image  
 De l'adorable de B. .  
 A qui vous rendez tous hommage ?  
 Amis , qu'heureux est votre sort !  
 Hélas ! il n'est point de journée  
 Que je n'y songe avec transport.  
 Mais au moins , troupe fortunée ,  
 Plaignez ma triste destinée ;  
 Et malgré mon cruel départ ,  
 N'oubliez jamais D. R\*\*.



NOVEMBRE, 1778. 267

---

ACADÉMIES.

SÉANCES

DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

---

I.

*ACADÉMIE Française.*

**L**E 25 août, fête de Saint-Louis, l'académie a tenu sa séance publique pour la distribution des prix. Celui de cette année, dont le sujet étoit la traduction du commencement du seizieme livre de *l'Illiade*, n'a point été donné. Aucune des pieces du concours n'a mérité d'être couronnée. L'académie a reconnu que ce travail, qui demande le talent le plus exercé, le goût le plus mûr, & la plus grande connoissance des deux langues, étoit généralement au-dessus des forces des jeunes gens. Elle a pourtant déclaré par l'organe de M. le maréchal de Duras, directeur, qu'elle avoit remarqué plusieurs pieces qui méritoient d'être distinguées. Celle qui a paru supérieur aux autres, est de M. l'Œuillart, jeune homme de dix-neuf ans. M. de la Harpe en a lu des morceaux. La seconde est de M. de Murville. La troisié-

## 268 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

me, de M. le chevalier de Langeac. Outre ces trois pieces, l'académie a cru devoir faire une mention honorable de trois autres qui ont paru estimables à quelques egards, qu'elle a nommées sans distinction de rang; une de M. l'abbé Gueroult, professeur au college des Grassins; l'autre de M. le marquis de Villette; la troisieme, dont l'auteur ne s'est pas fait connoître, à pour devise ce vers d'Horace :

*Impiger, iracundus, inexorabilis, acer.*

L'académie a proposé pour le prix de poésie de l'année 1779, une piece de vers à la louange de M. de Voltaire, & cette annonce a été accueillie avec des acclamations multipliées, & a produit un effet d'autant plus attendrissant que le buste de cet homme célèbre, présent fait à l'académie par M. d'Alembert, étoit exposé aux yeux de l'assemblée. Quoique la médaille ne doive être, suivant l'usage, que de 500 l., un ami de M. de Voltaire, voulant encourager les concurrens & rendre le prix le plus digne du sujet, a demandé à l'académie la permission d'ajouter au prix une somme de 600 l., ce qui fera une médaille de la valeur d'onze cens francs.

L'auteur de ce nouveau bienfait est encore M. d'Alembert, & c'est à lui que l'académie doit l'honneur d'avoir la premiere acquitté la dette de la nation. La forme de l'ouvrage & la mesure des vers seront au choix des auteurs. Seulement l'académie desire que les pieces de concours n'excedent pas deux cent vers.

## N O V E M B R E , 1778. 269

Le prix d'éloquence pour la même année 1779 , qu'on avoit déjà annoncé l'année dernière , est l'éloge de l'abbé Suger.

M. d'Alembert a rempli la séance par la lecture de deux éloges , celui de Crébillon , & celui du président Rose. Ce dernier n'offroit guere que des anecdotes curieuses. Le premier présentoit des réflexions justes & fines sur l'art dramatique , une analyse très-judicieuse des beautés & des défauts des tragédies de Crébillon , analyse d'autant plus piquante , que M. d'Alembert a su rendre justice à l'auteur d'*Oreste* , de *Sémiramis* , & de *Rome sauvée* , sans rien ôter de ce qui étoit dû à l'auteur de *Rhadamiste* & d'*Atrée* , quoiqu'il eût fait aussi une *Sémiramis* & un *Catilina*.

( *Mercur de France.* )

### I I.

*A C A D É M I E* royale de peinture & de sculpture  
de Paris.

L'académie n'ayant pu en 1777 , vu la foiblesse des ouvrages , accorder aucun prix , vient d'avoir la satisfaction de couronner les nouveaux efforts de ses élèves , & de pouvoir joindre aux prix de cette année presque tous ceux qu'elle avoit été obligée de réserver l'année dernière.

En conséquence , dans l'assemblée du 29 d'août , elle a accordé dans la peinture un premier prix au sieur Giroust , de Buffy-Saint-

## 270 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

George en Brie, & deux seconds aux sieurs Saint-Ours, de Geneve, & Chaïsè, de Paris : dans la sculpture, deux premiers prix aux sieurs Lamarie & Susanne, & deux seconds aux sieurs Deseine & Beccari, tous quatre de Paris.

Le sujet donné aux peintres étoit *David*, qui condamne à la mort l'*Amalécite*, qui vient lui annoncer celle de *Saül*, en lui apportant son diadème ; & celui des sculpteurs, le courage de *Mucius Scevola* devant *Porfenna*.

( *Journal de Paris.* )

### I I I.

*SOCIÉTÉ libre d'émulation établie à Paris.*

Nous donnons, dans cet article, des détails sur les prix proposés par la société, & que nous n'avons pu qu'indiquer dans le journal de septembre.

*PRIX de 600 livres proposé par la société libre d'émulation, établie pour l'encouragement des arts & inventions utiles, sur le meilleur moulin & pressoir à huile d'olives.*

M. l'abbé Rozier, après avoir parcouru les ateliers à huile d'olives de Languedoc, de Provence & d'une partie d'Italie, publia, à la fin de 1776, un mémoire intitulé : *Vues économiques sur les moulins & pressoirs à huile d'olives, connus en France & en Italie*, & il fut inséré dans le cahier de décembre 1776, du journal de

*physique & des arts.* L'auteur s'est attaché à rapprocher les différentes méthodes employées dans ces pays, & a proposé des changemens qu'il regarde comme avantageux. Il envoya un certain nombre d'exemplaires de ce mémoire aux états de Provence, pour qu'ils fussent distribués gratuitement dans la province, & les états lui accordèrent une gratification de 300 livres. L'auteur flatté de cette distinction, desirant la perfection en ce genre, & ne tenant en aucune manière aux idées répandues dans le premier mémoire dont on vient de parler, & dans un second qu'il a publié sur le même sujet depuis cette époque, a remis cette somme de 300 liv. entre les mains du trésorier de la société, pour le fond d'un prix sur les moulins & pressoirs à huile d'olives. La société ne l'a pas trouvée suffisante pour récompenser le travail des concurrents, & y a ajouté pareille somme de 300 livres.

Elle exige que ceux qui s'occuperont de cette matière, s'attachent spécialement, 1°. à simplifier le mécanisme du moulin & du pressoir, soit en réunissant les deux machines dans une seule, soit en simplifiant le mécanisme des deux séparément, & par conséquent, à diminuer la dépense de leur construction.

2°. A accélérer le travail de l'un & de l'autre, sans nuire à la perfection, c'est-à-dire, que l'olive y soit parfaitement détritée, & que la pâte ne contienne plus aucune olive entière ou à demi-écrasée. 3°. A diminuer le nombre des ouvriers employés pour leur service. 4°. A retirer le plus d'huile possible d'une masse donnée d'olives, & par conséquent, à rendre inutiles les moulins de *récente*. 5°. A donner la description d'un fourneau qui consom-

## 272 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

meroit moins de bois pour chauffer l'eau nécessaire à l'arrosement des cabats chargés de pâte. 6°. Enfin, la société exige qu'on lui envoie un *modele*, & non un *dessin*, réduit du pied au pouce, & accompagné d'un mémoire explicatif du moulin, du pressoir & de toutes leurs parties. Les concurrens sont invités à lire le mémoire déjà cité, & la description du moulin Hollandois pour les huiles de graines, appliqué aux moulins à huile d'olives. Ce dernier mémoire est inséré dans le cahier de décembre du *journal de physique* de 1777. On pourra encore y consulter, dans les cahiers de septembre ou d'octobre 1778, la description des moulins à huile employés en Alsace; le *Theatrum universale machinarum* de Schenc. 1 vol. *in-folio*, imprimé à Amsterdam.

Les mémoires & modeles à envoyer pour le concours, seront adressés, francs de port, avant le premier juillet 1779 (le terme est de rigueur), à M. Comminet, directeur du bureau-général de correspondance, rue des Deux-Portes Saint-Sauveur.

*Prix de 1200 livres proposé par la société libre d'émulation, &c.* La société demande : *Quelle est la forme la plus avantageuse qu'on doit donner aux fourneaux & aux alambics destinés à la distillation du vin pour en tirer l'esprit ardent?* La société, en proposant une seconde fois le même objet, remplit le but de son établissement. Elle n'abandonne la discussion d'un sujet que lorsqu'elle est parvenue à donner à la pratique la plus grande perfection. Les deux mémoires qu'elle vient de couronner, quoique rédigés d'après la plus saine théorie, & quoique l'usage avantageux de quelques-uns des modeles construits en grand, soit déjà confirmé par la pratique, ces mémoi-

res cependant laissent à desirer une plus grande perfection. Les idées combinées des deux auteurs, semblent l'indiquer, & demandent que l'expérience confirme plusieurs points de leur doctrine. Le mémoire de M. Baumé, de l'académie royale des sciences, qui a mérité le prix de 1200 livres, est imprimé dans le *journal de physique* du mois de juillet, & celui de M. l'abbé Moline, qui a obtenu le prix de 600 livres, dans le cahier du mois d'août. L'un & l'autre sont accompagnés des gravures nécessaires à l'intelligence du sujet.

La société demande à ceux qui concourront, 1°. de donner & soit du fourneau, & soit de l'alambic, un modele & non un *dessin*, réduit du pied au pouce. Ce modele peut être construit en bois ou en carton, en fer-blanc, en cuivre, & même en plâtre, &c. 2°. La description de toutes les parties du fourneau & les proportions de chacune. 3°. La description & les proportions de l'alambic, & de chacune de ses pieces. 4°. La forme & la grandeur du fourneau, une fois admises, de constater par l'expérience & non par le raisonnement, quelle quantité de bois ou de charbon fossile, est nécessaire pour conduire toute la distillation du vin contenu dans la chaudiere. 5°. De constater, par des expériences plusieurs fois réitérées, s'il est avantageux ou non de placer un réfrigérant qui couvre entièrement, ou en partie, le chapiteau, ou si on doit se contenter de tenir simplement l'eau de la pipe très-fraîche. 6°. Si on admet le réfrigérant, quel est le degré de fraîcheur de l'eau le plus avantageux pour la condensation des vapeurs dans le chapiteau.

7°. La hauteur & la largeur de la pipe, une fois admises, de constater par l'expérience,

## 274 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

quel doit être le diamètre intérieur des spirales du serpent, & quel est le nombre de tours le plus convenable à leur donner.

La solution de ces questions suppose que les concurrens auront lu & réfléchi sur les deux mémoires dont on vient de parler, & la lecture de ces mémoires les mettra sur la voie du vrai but de ces questions. Les auteurs sont libres d'adapter à leurs modèles les parties qu'ils auront trouvées avantageuses dans ceux des deux mémoires couronnés, ou de proposer d'autres modèles totalement différens, s'ils les regardent comme plus utiles & plus économiques.

Le but de la société est, 1°. d'avoir un fourneau peu coûteux dans sa construction, & qui consomme, soit en bois, soit en charbon fossile, la moindre quantité possible, sans nuire à aucun des points essentiels de la distillation. 2°. D'avoir un alambic très-expéditif dans la distillation, & qui donne dans la plus grande quantité possible, une eau-de-vie limpide & dépourvue de mauvais goût & de mauvaise odeur.

Les mémoires seront reçus jusqu'au premier septembre 1779, (le terme est de rigueur); ils seront adressés, francs de port, ainsi que les modèles, à M. Comminet, directeur-général du bureau de correspondance, rue des Deux-Portes Saint-Sauveur.

*Prix de 800 livres, proposé par la société libre d'émulation, &c. La société demande : Quelle est la méthode la plus avantageuse de faire fermenter le marc du raisin, d'en retirer l'esprit ardent qu'il contient, & quels sont les vaisseaux les plus convenables pour sa distillation :*

Après avoir retiré par l'action du pressoir;



& autant qu'il est possible, le vin contenu dans le raisin mis à fermenter, il reste encore dans son résidu ou marc, une certaine quantité de substance vineuse qui, par le secours d'une nouvelle fermentation, fournit une masse assez considérable d'esprit ardent, qu'on retire par la distillation de ce marc ou de son produit. La liqueur qu'on en obtient est appelée *eau-de-vie de marc* ou *eau-de-vie genne*, & a toujours un goût & une odeur désagréable.

La maniere de faire fermenter le marc, varie suivant les Provinces. Ici, on pratique un creux en terre, dans lequel on le jette, & le marc est ensuite recouvert d'une partie de la terre tirée de ce creux; là, ce creux est garni de planches pour que la terre ne se mêle pas avec le marc. Ailleurs, on en remplit de grands tonneaux, & ils sont bouchés exactement, après que le marc y a été bien foulé. Dans quelques endroits, le marc est émiété après le pressurage du vin, jetté dans la cuve qui a servi à la fermentation de la vendange, chaque jour abreuvé d'un peu d'eau, jusqu'à ce que le marc nage presque dans le fluide; enfin, soumis à la fermentation, qui dure plus ou moins à se compléter, suivant la chaleur de la saison, la qualité du raisin, &c. Lorsque la fermentation est à son complément, on tire la liqueur de la cuve, le marc est jetté sur le pressoir & pressuré; enfin, tous les produits sont mêlés ensemble dans des tonneaux, &c. Cette liqueur est appelée dans les Provinces *buvande*, *piquette*, *petit-vin*, &c.

Tels sont les procédés les plus généralement suivis, & quoiqu'il en existe plusieurs autres, il suffit d'avoir rapporté les premiers, pour

## 276 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

que ceux qui concourront, faussent le vrai point de la question.

Lorsqu'on distille les marcs fermentés, d'après les trois premières méthodes, on charge l'alambic à moitié, & on y ajoute de l'eau pour baigner entièrement le marc. La chaleur fait bouillir l'eau; cette eau s'élève en vapeurs & ces vapeurs entraînent avec elles les portions d'esprit ardent, qui adhéroient au marc. L'eau-de-vie ainsi obtenue a toujours un goût désagréable & une odeur forte. Pour y remédier, on a proposé plusieurs expédiens. Voyez le mémoire de M. Beaumé, déjà cité & couronné par la société; voyez la machine proposée par M. Devanne, apothicaire à Besançon, décrite, page 185, du recueil des mémoires couronnés par la société de Limoges, sur la distillation des vins (\*). Ces machines empêchent que le marc ne brûle contre les parois de la chaudière. Ceux qui suivent le quatrième procédé n'ont pas cet inconvénient à redouter.

La diversité de ces opérations, de leurs résultats, le peu de principes démontrés relativement à la fermentation des marcs, ont engagé la société, pour compléter l'art de la distillation des vins, à demander aux concurrens de constater par des expériences répétées plusieurs fois & différemment modifiées; 1°. à laquelle des méthodes de la fermentation du marc, il convient de donner la préférence; 2°. d'en indiquer une nouvelle, si on en trouve une meilleure;

---

(\*) On trouve cet ouvrage à Lyon, chez les frères *Féris*, & à Paris, chez *Moutard*, hôtel de Cluny, rue des Mathurins.

N O V E M B R E , 1778. 277

30. de constater à quelle époque on doit commencer la distillation de ces substances pour en retirer la plus grande quantité d'esprit ardent, & les inconvéniens qui peuvent résulter de les distiller trop tôt ou trop tard; 4°. de fournir un modele & *non un dessin* du fourneau & de l'alambic, dont on doit se servir pour la distillation. Les mémoires & les modeles seront remis, francs de port, avant le premier janvier 1780, ( le terme est de rigueur ), chez M. Comminet, directeur-général du bureau de correspondance, rue des Deux-Portes Saint-Sauveur.

( *Journal de physique.* )

#### IV.

*ACADÉMIE des sciences , belles-lettres & arts  
d'Amiens.*

L'académie célébra le 25 août dernier, la fête de Saint - Louis, dont le panégyrique fut prononcé par M. de Montaigu, curé de Hen; près de Doullenc.

M. l'abbé de Crillon, honoraire de l'académie, faisant les fonctions de directeur, ouvrit la séance publique par un discours *sur l'abus des talens.*

M. Reynard, professeur de philosophie au college d'Amiens, élu à la place de feu M. Boistel d'Welles, fit son discours de remerciement, auquel répondit M. le directeur.

M. Baron, secrétaire perpétuel de l'académie, lut l'éloge de M. Gresset, & des vers pour

## 278 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

célébrer les belles actions des François dans le combat naval d'Ouessant.

On fit lecture de *l'éloge de J. B. Rousseau* ; qui venoit d'être couronné , & dont l'auteur est M. Demaux , secrétaire de l'intendance , qui s'étoit déjà distingué par un prix dans les hautes sciences.

MM. Jourdain de Leloge & de Bray ont eu les prix de l'école de chymie.

On a proposé pour sujet du prix d'éloquence, qui doit être donné en 1779 , *l'éloge du brave Crillon*.

Pour le prix de poésie , *un morceau imité ou traduit de l'Enéide*, au choix des auteurs.

Et pour le prix des sciences & des arts , *le dessèchement du Marquenterre*.

Chacun de ces prix est une médaille d'or ; à laquelle , pour le prix des sciences & des arts , sera jointe une somme de 400 liv. donnée par un citoyen zélé pour le bien public & pour celui de la province.

( *Gazette universelle de littérature.* )

### V.

#### *ACADÉMIE des arcades de Rome.*

Le dimanche 23 du mois d'août dernier ; on ouvrit pour la première fois le bosquet dit *Parrasio* , théâtre ordinaire de l'académie dans ses assemblées d'été. Ce bosquet étoit décoré de la manière la plus élégante , par les soins du garde actuel , qui n'avoit rien négligé pour

relever la beauté naturelle du lieu & de la situation, par tous les ornemens de l'art. Le siege préparé pour les cardinaux étoit orné de fleurs ainsi que l'enceinte destinée pour les dames, qui étoit remplie ce jour-là d'un cercle brillant & nombreux. Le reste de l'assemblée ne l'étoit pas moins, & on comptoit dans l'amphithéâtre un grand nombre de prélats respectables & de personnages distingués, Romains & étrangers. A l'arrivée des quatre cardinaux Valenti, Corsini, Ghilini & Guidi, le garde accompagné de ses collègues, eut l'honneur de les recevoir, & de les conduire au siege qui leur étoit destiné. Ensuite, s'étant placé vis-à-vis de leurs éminences, il prononça un discours en prose très-élégant sur les acclamations en usage chez les Grecs & chez les Romains, & il finit en proposant une acclamation générale, en l'honneur des cardinaux Ghilini & Guidi, déjà reçus en Arcadie, ce qui fut exécuté avec un applaudissement extraordinaire, & les marques les plus vives de joie & de respect. Quand les acclamations furent finies, M. l'abbé Joseph Petrucci, professeur de belles-lettres au college Romain, récita une élégie dans le goût de Catulle, qui fut suivie d'une belle églogue composée, par M. l'abbé Louis Lega, M. l'abbé Augustin Mariotti, & M. l'abbé François Battistini, sur l'honneur que l'Arcadie recevoit des nouveaux cardinaux. M. l'abbé Louis Godard, récita un morceau de poésie en octaves, intitulé *la novità Poetica*, & le P. Jean-Baptiste Riva Somasque, profes-

## 280 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

seur d'éloquence au college Clémentin , une *Canzone* très-agréable. M. l'abbé Vincent Moni de Ferrare , termina la séance , & combla les plaisirs de l'assemblée , par un *Capitolo* plein d'imagination & d'harmonie , où il chanta la grandeur de Rome , le génie bienfaisant qui préside au regne heureux de Pie VI , & les grandes qualités qui ont mérité la pourpre aux nouveaux cardinaux. Ces divers morceaux de poésie furent entremêlés de plusieurs sonnets qu'on entendit aussi avec plaisir.

( *Notizie del mondo.* )

### V I

#### *ACADÉMIE étrusque de Cortone.*

L'académie a reçu nouvellement au nombre de ses membres , M. Charles de Ludolf , fils de l'envoyé du roi de Naples à la Porte Ottomane , M. le baron van-Hoorn d'Amsterdam , M. le comte Ferdinand Pandolfini , M. le docteur Jérôme Pignotti , lecteur des philosophes à Pise , M. Antoine Righini de Pontremoli , & M. l'avocat Louis Coltellini. Dans une des dernières séances , le pere-Stanislas Canovai , des écoles-pies , lecteur au séminaire épiscopal de Cortone , a lu une dissertation sur les théâtres antiques , où l'on a trouvé des recherches très-savantes.

( *Notizie del mondo.* )

N O V E M B R E , 1778. 281

---

---

S P E C T A C L E S.

---

---

P A R I S.

O P É R A.

**O**N a donné le dix-huit août sur ce théâtre, la première représentation de *Ninette à la Cour*, ballet pantomime de la composition de M. Gardel l'aîné.

Les détails sont à-peu-près les mêmes que ceux de l'opéra comique de ce nom, joué depuis si long-tems & avec tant de succès sur le théâtre des Italiens. Les talens des danseurs ont excité les plus vifs applaudissemens ; & il suffit de les nommer pour voir qu'ils en sont dignes. Le sieur Vestris remplit le rôle du roi ; la demoiselle Heinel celui de la comtesse ; la demoiselle Guimard celui de *Ninette*, avec toute la perfection qu'il est possible d'imaginer pour ce rôle niais ; & le sieur d'Auberval celui de l'amant de *Ninette*.

Le sujet de ce ballet est heureux , en ce qu'il présente beaucoup de variété & qu'il prête au spectacle. L'opposition qui regne entre le genre de danse du roi & de la comtesse & celui de *Ninette* & de son amant , est du plus grand

effet. Les deux premiers ont des scènes qui exigent le plus grand talent. Le sieur Vestris & la Dlle. Heinel les rendent avec beaucoup d'énergie. Le sieur Dauberval rend le sien avec toute la gaieté qu'il exige; on l'admire sur-tout dans le moment où forcé de rester à la cour, il devient le jouet de ceux des officiers entre les mains desquels il est remis. Si la Dlle. Guimard a paru étonnante par la manière spirituelle dont elle a rendu les attitudes bêtes de Nicette dans la *Chercheuse d'Esprit*, elle ne paroît pas moins prodigieuse dans *Ninette*, par la gaucherie de sa démarche & la stupidité avec laquelle elle regarde les objets nouveaux qui l'entourent. Il paroît inconcevable que celle qui a brillé jusqu'à présent par les graces extérieures, trouve en elle les ressources convenables pour rendre avec autant de vérité les pas, la démarche & les manières d'une paysanne qui sort pour la première fois de son village. On fit une remarque qui peut donner une idée de la difficulté de ce rôle de *Ninette*, & qui fait beaucoup d'honneur à la demoiselle Guimard; elle a fait sans succès les plus grands efforts pour rompre la mesure dans le menuet qu'elle danse devant le roi & sa cour; mais la sensibilité de son oreille y ramena toujours ses pas. On a fort applaudi la contredanse qui termine le ballet. Les figures y sont très-variées. Les connoisseurs ont vu avec peine dans ce ballet, une cavalcade à la poursuite d'un cerf, & un clerc de notaire qui prête son dos pour servir de pupitre. Les hommes, dans la cavalcade,



de , paroissent & sont en effet plus gros que les chevaux , ce qui donne à cette scène le ton un peu forain , & le dos du clerc en pupitre est du bas comique. Ces légers défauts , sont d'autant plus de peine que la composition entière du ballet paroît être du meilleur goût.

Le jeudi 10 septembre , on a donné la première représentation de *la Frescatina* ou *la paysanne de Frescati* , opéra-bouffon en trois actes del signor Paesello.

Cet opéra a eu plus de succès encore qu'aucun de ceux qui l'ont précédé : malgré cela , il est impossible d'en donner une exposition à nos lecteurs. Les opéras dont nous avons parlé dans nos journaux précédens pèchent par l'in vraisemblance ; la loi que les auteurs se sont imposée de réunir tous les acteurs à la fin de chaque acte , leur fait commettre les fautes les plus grossières ; d'ailleurs , en général , les personnages n'entrent en scène que pour remplir le vuide , & n'en sortent que pour faire place aux autres ; mais dans celle-ci , ils ne savent pas eux-mêmes ce qu'ils viennent dire ou faire.

Le fond du sujet est tiré de l'*Ecole des femmes* de Moliere. Il est à présumer que l'auteur a puisé dans cette source sur parole ; car il seroit inconcevable qu'un homme qui auroit lu & compris le comique de Moliere , eût pu se résoudre à présenter & faire exécuter une farce aussi absurde.

Cette pièce , telle qu'elle est , fait cependant le plus grand plaisir par le charme de la musi-

que, qui offre des beautés nouvelles, de grands airs, des accompagnemens du plus grand effet, & la maniere dont le compositeur a profité des situations prétendues comiques. Il est bien étonnant que les Italiens qui paroissent avoir adopté de préférence la musique bouffonne, n'aient pas cherché à fournir à leurs musiciens des sujets de moins mauvais goût.

Deux acteurs nouveaux, les signors *Gherardi* & *Pinetti* ont contribué beaucoup à faire réussir cet ouvrage, & ont été applaudis avec enthousiasme. La signora *Chiavaci* l'a été de même dans le rôle de la payfanne.

( *Journal de Paris; mercure de France; affiches & annonces de Paris.*

## COMÉDIE FRANÇOISE.

On vient de placer dans le foyer de la comédie le buste en marbre de *Crébillon le tragique*. Ce morceau fait beaucoup d'honneur à M. d'Huez, d'après un original en terre du célèbre le Moyne.

Le jeudi 3 septembre, on a donné la première représentation de *l'Impatient*, comédie en un acte & en vers libres.

Damon, jeune-homme d'un caractère vif, impatient, aime & veut épouser Julie, jeune-veuve, fille de M. de Borchamp. Il presse de toutes ses forces ce mariage; mais en même-tems il se prépare à y renoncer, si la veuve ne consent point à finir dans ce jour. La scène se passe dans une maison occupée par Bor-

champ , par Julie & par Damon. Il est 9 heures du matin. Damon , déjà vêtu comme un homme qui va faire des visites , est surpris de ce qu'il n'est pas encore jour chez Julie. Il envoie son valet-de-chambre à l'appartement de sa maîtresse , demander s'il peut être introduit. Sur ce que celui-ci lui apprend qu'il n'est pas encore possible de parler à Julie , Damon s'y rend lui-même , rencontre les mêmes obstacles , & s'indigne d'être obligé d'attendre. Enfin , Julie paroît. Elle donne à son amant les assurances les moins équivoques de son amour ; lui déclare que M. de Borchamp ne prêtera l'oreille à sa demande qu'après avoir terminé le procès existant entre lui & une madame d'Erolle , pour des bois voisins d'un château appartenant à cette dame , & dont la propriété n'est pas bien établie. Elle lui représente que son oncle le président étant très-intimement lié avec le rapporteur de cette affaire , il peut , en pressant la conclusion du procès , hâter le moment de leur mariage. Damon promet de faire des démarches , & s'engage même à apprendre de la bouche de M. de Borchamp , les particularités qu'il lui est indispensable de connoître avant de parler à son oncle. Ce M. de Borchamp est un vieux militaire , bavard , caustique , grand faiseur de portraits. Il coupe à tout moment sa narration par quelque histoire , quelques détails étrangers à son affaire. L'impatient Damon en perd toute retenue , & conseille à son futur beau-pere de faire brûler les bois , objet de la querelle , pour trancher la

difficulté. L'humeur que prend M. de Borchamp à cette proposition, fait rentrer le jeune-homme en lui-même; & pour arrêter les suites que pourroient avoir cette faillie de gaïeté, Damon offre au vieillard de le conduire à l'instant chez son oncle. Borchamp y consent. Il va, pour cet effet, chercher dans son appartement des papiers nécessaires. Damon consent à l'attendre un moment. Ce moment lui paroît un siècle. Il envoie son valet-de-chambre au-devant du bon-homme, & bientôt il envoie un autre domestique. A leur retour, il les chasse tous deux. L'un en rit, l'autre en pleure. Les deux valets sortent & rentrent un moment après. L'un d'eux apporte à son maître l'état des objets qui ont été confiés à ses soins, & vient rendre compte de sa conduite. Les détails dans lesquels il entre, impatientent tellement Damon, qu'il consent à garder ses domestiques pour échapper à l'ennui d'écouter leurs comptes. Enfin, après avoir encore attendu quelque tems, il sort tout seul. Au moment même Julie arrive avec son pere. Celui-ci furieux de trouver si peu de bien-séance dans les actions du jeune-homme, & déjà prévenu contre Damon, sort à son tour, en engageant sa fille à renoncer à un hymen qui ne lui convient point. La veuve en gémit. On lui annonce que son amant lui demande un nouvel entretien. Elle ne veut point le voir encore, & lui fait dire de l'attendre. Nouvelles impatiences. Pendant qu'il attend, il prend le parti d'écrire à son oncle, relativement au

procès de Borchamp. Son notaire qu'il a fait prier de venir le trouver , l'impatiente par ses avis, son bavardage, & ses perpétuels ricane-mens ; enfin , il le quitte après avoir reçu de lui l'ordre d'acheter , à quelque prix que ce soit, le château de madame d'Erolle, qui est en vente. Un peintre arrive. C'est pour Julie que Damon veut se faire peindre ; mais rien ne peut le fixer. Après une séance interrompue sans cesse par les mouvemens du modele, il est obligé de renoncer à son entreprise. Julie instruite de la pétulance de son amant, lui reproche les torts qu'il a, tant avec elle qu'avec son pere ; il en convient, & sort pour les réparer. Borchamp rentre. Dans ses courses , il n'a pas appris que Damon ait fait pour lui la plus petite démarche ; son humeur s'en accroît , quand le jeune-homme accourt & lui remet une lettre de son oncle. Cette lettre est la réponse à celle que le spectateur a vu écrite. Damon n'en a lu que quelques mots. Il en a présumé qu'elle étoit favorable à son futur beau-pere ; & c'est dans cette idée qu'il s'empresse de la lui remettre. Borchamp la lit , & reste confondu. Julie ne l'est pas moins. La lettre de Damon à son oncle , a été écrite avec tant de précipitation , qu'il s'y trouve des mots, des demi-phrases absolument inintelligibles. Les caracteres en étoient si embrouillés , que le président a cru deviner que son neveu sollicitoit pour madame d'Erolle contre M. de Borchamp , & s'est comporté en conséquence. Le bon-homme outré veut absolument rompre avec Damon ,

## 288 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

quand le notaire du jeune fou vient apprendre au vieillard qu'on lui cede les bois , & qu'on renonce à tout procès. Ce n'est point madame d'Erolle qui a fait cette cession , c'est le nouvel acquéreur de son château. Après quelques momens , Damon avoue qu'il est cet acquéreur ; & sur les instances de Julie , Borchamp , malgré tout ce qu'il connoît du caractère de Damon , consent à lui donner sa fille.

Cette piece a eu peu de succès. On a trouvé le principal personnage souvent plus étourdi & plus indiscret qu'impatient ; on a remarqué dans le cours de la piece des détails agréables , des faillies heureuses qui ont été applaudies ; mais aussi des longueurs , sur-tout dans la scene où Damon se fait peindre. Le public partage avec lui l'ennui que lui cause le bavardage du peintre , & ce défaut détruit tout l'effet de la situation. On dit que l'auteur est jeune. M. Préville a joué le rôle de Borchamp , M. Molé celui de Damon , mademoiselle Doligni celui de Julie , M. Dugazon celui du notaire , & M. Dazincourt celui du peintre. Les deux valets ont été représentés par MM. Augé & Bellemont.

( *Journal de Paris ; mercure de France ; affiches & annonces de Paris.* )

L O N D R E S.

H A Y - M A R K E T.

Le jeudi 22 juillet , on a donné sur ce théâtre

tre la premiere représentation d'une farce intitulée : *Tony Lumpkin à la ville*, ou le *Dilettante*. Voici une idée de cette piece. Lumpkin étant arrivé à la ville, & s'étant logé chez son cousin, M. Jonquil, Diggory entre sur la scene avec des gâteaux & de l'aile, pour le déjeuner de ce gentilhomme; il a une courte conversation avec le domestique de Jonquil, dont le résultat est, qu'il mange une partie du déjeuner.

Arrive Tickle, personnage qui; après avoir mené autrefois des ours dans la campagne, a entrepris l'éducation du gentilhomme; il s'entretient avec les domestiques, & fait connoître dans cette conversation, le caractère de Lumpkin & le sien propre.

La scene suivante est entre Jonquil & sa femme. Le premier a été au bal, la nuit précédente, avec Lumpkin; & l'entretien des deux époux roule sur ce qui s'y est passé.

Lumpkin entre, & paroît le personnage le plus rustique qu'on puisse imaginer. Il parle de l'ours de Tickle, comme d'un ami pour qui il a des égards particuliers; il fait part à son cousin de la coutume qu'avoit sa mere de s'enivrer en son particulier, & il déclame contre les Macaronis modernes.

Tickle amene alors une troupe de gens de tous métiers, pour le service du gentilhomme, qui paroît un moment après avec un habit rouge, bordé de noir, à la nouvelle mode.

On lui présente le docteur Minum, pour lui

apprendre la musique ; mais il le prend pour un médecin. Le docteur lui fait connoître sa profession , & il répond : j'aime un joueur de violon , car je puis le faire jouer jusqu'à ce qu'il soit las , & lui faire descendre les escaliers à coups de pied.

Tandis que Lumpkin est à danser dans la chambre , le docteur Minum s'esquive pour ne pas rester plus long-tems avec un homme qui l'a traité comme un violon ordinaire.

Dans le second acte , la scene représente une salle remplie de tableaux admirables , appartenans à M. Jonquil ; Lumpkin & Tickle s'entretiennent de ces tableaux avec le propriétaire , & Tony prend la résolution de faire mettre des perruques sur toutes les têtes , de Rembrant , du Guide , du Titien , de Raphaël , &c.

Il fait venir en conséquence un barbouilleur , qui , en l'absence de Jonquil , gâte toutes les peintures par ces bizarres ornemens ; elles paroissent ainsi gâtées dans la scene suivante ; le peintre a mis des perruques aux femmes mêmes , & comme on lui en demande la raison , c'est la mode , répond-il , toutes les Dames portent perruque à présent.

Jonquil arrive , & est fort mécontent de cette métamorphose. Le peintre lui offre de remettre le tout dans son premier état , pour cinquante guinées , & les ayant reçues , il avoue que tous les changemens qu'il a faits , ne sont qu'en dérrempe.

Lumpkin alors veut qu'on fasse son portrait ,



& comme Jonquil observe qu'il est un excellent sujet ; oui , dit-il , & le roi n'en a pas de meilleur.

Lumpkin termine la piece, en déclarant que son but a été de faire rire, & qu'il se trouve heureux d'y avoir réussi.

Certainement il y a réussi , dit ensuite l'éditeur de l'*Universal magazine* , car , quoique le caractère de Lumpkin, & celui de son ami Tickle, n'annoncent pas un comique fort relevé, cependant les amateurs de la *pure farce angloise* , ne seront pas fâchés que Tony Lumpkin soit venu à la ville.

Cela prouve , à ce qu'il nous semble , que ces amateurs ne sont pas fort difficiles.

On a donné depuis , sur le même théâtre , le *Suicide* , comédie nouvelle , par M. Colman.

La scene de cette piece est aussi à Londres. M. Tobine , à la mort de son pere , Humphry Tobine , qui tenoit une boutique de Mercier , très-achalandée , en Bucklersbury , à l'enseigne de la Poule , mange la succession du vieillard , au lieu de suivre ses traces , & donne dans toutes les folies du grand monde. Il se ruine presque au jeu en commençant. Mais comme il est aimable , & au fonds , homme d'honneur , Nancy Lovely , niece de Mrs. Grogram , & maîtresse d'une assez grande fortune , se prend d'inclination pour lui , & de concert avec sa tante , elle cherche à le guérir de ses passions. Pour cet effet , elle se

déguise en homme , dans l'espérance de mieux pénétrer sous ce déguisement , les sentimens secrets de Tobine , & ellé prend le nom de Dicke Rattle.

Le stratagème réussit assez bien. Le jeune Tobine se sent un goût particulier pour la compagnie de Rattle , & dans un moment d'épanchement , il lui déclare que quand sa fortune sera entièrement dissipée , il est résolu de renoncer en même-tems à la vie.

Dans l'intervalle , il se passe plusieurs scènes de folie & de libertinage , bals , mascarades , intrigues , dans lesquelles Tobine paroît entraîné , plutôt par le torrent de la mode , que par un penchant particulier au vice. Cependant , le tems approchant où il va se trouver réduit à sa dernière guinée , il confie à son ami Rattle , qu'il est résolu d'exécuter le projet qu'il a formé , & il confere avec lui sur les moyens. Rattle , effrayé de cette idée , cherche à l'en détourner , mais ses efforts sont inutiles , & il est obligé d'y donner les mains. Tobine se propose de se casser la tête d'un coup de pistolet , mais Rattle lui dit que cela sentiroit le déserteur ; il parle de se noyer , mais Rattle lui objecte que les médecins chercheroient à le rappeler à la vie , sur quoi Tobine observe qu'il est bien étrange qu'un Anglois soit privé jusqu'à ce point de la liberté. Enfin , après avoir proposé divers expédiens , il se détermine pour le poison , & il prie son ami Rattle de lui en procurer. Rattle le lui promet , & de concert avec le

docteur Trueby , il fait préparer au lieu de poison , une potion purgative.

La scene change ; & représente une taverne ; Tobine est entouré de tous ses amis de cabaret ; on boit , on chante , on s'enivre , & enfin on le laisse seul à sa priere. Il se fait apporter une pinte de brandevin qu'il avale , & après un court monologue , dans lequel il invoque sa chere Nancy-Lovely , & son ami Rattle , il boit le prétendu poison.

On l'emporte chez lui ; ses amis accourent le voir , & le docteur après avoir examiné son poulx , déclare que c'est un homme mort.

Tobine n'éprouve d'autre peine , en quittant la vie , que la douleur d'apprendre que son ami Rattle est soupçonné de l'avoir empoisonné , & le regret de perdre pour toujours sa chere Nancy ; ces preuves de tendresse produisent une telle impression sur l'amante déguisée , qu'elle ne peut pas se cacher plus long-tems ; elle lui découvre son stratagème , & lui offre sa main & sa fortune , qu'il accepte avec transport. La piece finit gaiement , & le docteur Trueby en fait la conclusion , en recommandant à Nancy , de ne plus mettre de culottes , & à Tobine de ne jamais mourir de son vivant.

( *Universal magazine.* )

## A L L E M A G N E .

La scene Allemande a été fournie depuis peu de plusieurs nouvelles pieces de théâtre dont

nous connoissons les suivantes qui sont imprimées.

*Azackia*, opéra de la composition de M. Schwan, fameux imprimeur de Manheim, qui se distingue autant par ses talens littéraires, que par le choix des bons ouvrages qui sortent de ses presses. La présente guerre d'Amérique lui a fourni le sujet de cette pièce. Un officier Allemand devient épris d'une sauvage. Il la surprend dans l'instant qu'elle alloit avaler un breuvage empoisonné, parce qu'elle croyoit que son époux avoit été tué par des sauvages d'un autre parti. Il la conjure de différer jusqu'à ce qu'elle soit plus assurée du sort de son époux. Il le rencontre au milieu des sauvages qui se préparoient à le rôtir, le délivre & le ramène à sa femme dont il épouse la sœur. Cet opéra est imprimé chez l'auteur même, à Manheim, en 56 pag. in-8vo. 1778.

*Walwais & Adélaïde*, drame en cinq actes, qui reconnoît pour son auteur M. le colonel-chambellan de Dalberg, frere du Statthalter d'Erfurt, dont nous avons célébré le mérite à l'article des *Mémoires* de l'académie d'Erfurt. Il est fondé sur l'histoire véritable du grand Gustave - Adolphe, roi de Suede. Walwais, jeune payfan digne ami de Gustave, s'éprend de la comtessé Brahé qu'il recherchoit pour le roi, & en est aimé, mais il sacrifie ses propres desirs à l'inclination de son roi & ami. Le scélérat Christiern, officier Suédois, s'étant mis en tête de rompre l'affaire, il accuse Walwais de trahison. Walwais est arrêté & con-

duit en prison par un homme qui lui avoit d'anciennes obligations. La vérité est découverte; le monarque pour récompenser Walwais lui cede la belle Brahé. Wrangel, général Suédois, soutient un noble rôle. Les caractères sont supérieurement tracés & tous nobles, excepté Christiern. Le dialogue est aussi noble que les caractères. Tout exprime les sublimes sentimens qui sont héréditaires dans la maison de l'auteur, & qu'on admire également dans les deux freres.

*Walwais & Adélaïde* est aussi imprimée à Mannheim, chez Schwan, en 157 pag. in-8vo. 1778. Ainsi que PYGMALION, traduit du François de feu M. Rousseau, par un gentilhomme de la cour de Mannheim, avec la musique de M. Coignet.

*Liebe und tod*, l'Amour & la Mort, tragédie en cinq actes, dont la lecture n'est pas supportable, au jugement du *Mercur d'Altona*.

On a imprimé depuis peu à Vienne, chez Grafer, 1778, le premier volume d'une collection de nouvelles pieces de théâtre allemandes, sous le titre pompeux de théâtre national, impérial & royal : *Kayserlich-königliches national-theater*. Ce volume, dont la mauvaise impression offense les yeux, contient cinq pieces. 1°. *Hermannide* ou l'énigme, du conseiller Schmidt; imitation médiocre du fameux *Turandot* de Gozzi. 2°. *Qui de l'homme ou de la femme entend mieux l'amour*; comédie qui ne mérite pas la représentation. 3°. Le *Braconnier*, de M. Stéphanie le jeune; petite piece avec son chant, le tout au-dessous même de la critique. 4°. Le Banquet.

## 296 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

routier, *der Bankerottier* (il semble qu'il faudroit plutôt *Bankerottierer*) de M. Lessing le jeune, est sans contredit ce qu'il y a de meilleur. 5°. Tout par amitié, *alles aus freundschaft*; misérable! & donner un titre aussi pompeux que celui de théâtre national, impérial & royal!

On a aussi imprimé à Hildesheim *Wilby & Amélie*, ou l'heureuse découverte, comédie de M. Neumann. A Munster, *der Zaube*, je pense que c'est le *Sourd*: à Bayreuth, *Herold* ou l'homme du monde.

On a aussi imprimé à Prague, chez Gerle 1778, pour le théâtre de cette capitale de Bohême, une traduction de l'Anglois en Allemand de plusieurs pieces de Shakespear, par M. Fischer. Ce sont *Macbeth*, le *Marchand de Venise*, *Richard second*, & *Timon*.

L'objection ou le prétexte que les ouvrages dramatiques n'étoient point assez récompensés, est levé par la direction du théâtre de Hambourg, & par les récompenses assignées en plusieurs autres lieux. Cependant les auteurs ne produisent pas encore assez de bonnes comédies originales. Mrs. Lessing, Gothe, Engel, de qui l'on attendoit le plus, semblent sommeiller. Le 3me volume du théâtre de Hambourg ne contient que des traductions ou des imitations, *Hamlet*, le *Mari jaloux*, &c. avec la liste des acteurs & des pieces depuis pâques 1777, jusqu'en 1778.

Le célèbre Ekhof a été inhumé à Gotha, le 26 juin, dans le cimetiere de la nouvelle église de la cour. Le duc a fait les frais funé-

raires. La veille des funérailles, au-lieu de comédie, il y eut un discours analogue à la circonstance. Le théâtre étoit rendu de noir & éclairé avec des flambeaux funebres. Les acteurs & les actrices en habits de deuil formoient un demi-cercle autour de l'orateur.

Il a été plusieurs fois parlé d'*Ariane à Naxos* dans nos articles des spectacles allemands, nous allons donner la traduction de ce petit drame, qui n'a que deux scènes, telle qu'elle a été faite par M. Regnier, citoyen de Liege.

*ARIANE dans l'isle de Naxos, petit drame lyrique, traduit de l'Allemand de M. BRANDES, & dont la musique est de M. BENDA.* Représenté pour la première fois en 1775, sur le théâtre de la cour de Saxe-Gotha.

A C T E U R S.

ARIANE, *filie de Minos.*

THÉSÉE.

LA VOIX D'UNE ORÉADE.

QUELQUES GRECS.

*La scene est dans l'isle de Naxos.*

Le devant du théâtre représente une vallée ; on voit des deux côtés des rochers élevés, que la mer environne. Il fait nuit encore.

A la 2e. scène on voit le soleil se lever.

298 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

S C E N E P R E M I E R E.

ARIANE. (*Elle est endormie sur le sommet d'un rocher.*)

THÉSÉE. (*Il descend d'un rocher opposé.*)

T H É S É E.

Je veux la voir encore une fois . . . pour la dernière ! ---

(*Il monte sur le rocher où Ariane dort , s'approche d'elle , & la regarde quelques instants avec trouble.*)

Que tu reposes tranquillement, cher Ariane !... Infortunée !.. tu ne pressens point que ce sommeil si doux est pour toi le dernier ! -- Tu te crois encore dans mes bras. -- Tu me serres encore contre ton sein. -- Aimable & fidelle amante ! -- Et j'ose le penser ?.. — J'ose penser à t'abandonner ! -- Toi, la protectrice de ma vie ! Toi, ma bienfaitrice, mon épouse ! -- Ah ! barbare ! ah ! monstre que je suis ! l'enfer en portant-il jamais un si cruel ? -- Elle m'arracha à la colère de Minos : --- Elle me retira du labyrinthe : --- Elle me livra le minotaure : --- Elle quitta sa famille, ses amis, sa patrie . . . -- pour me suivre dans un désert ! -- & je voudrois l'abandonner ? --- Abandonner Ariane ? — la laisser en proie à l'horrible incertitude, à la faim, aux bêtes féroces des forêts ? — Non Thésée ! non Athéniens ! votre cruauté n'ira pas si loin ! —

J'ai affranchi ma patrie d'un tribut honteux ; j'ai rempli les devoirs du citoyen ; — l'amour, l'amour a aussi les siens ! ils ne me sont pas moins sacrés ! —

Que vois-je ?.. Son sein se soulève ! — Elle soupire ! —

(*On voit Ariane agitée d'un songe effrayant.*)



N O V E M B R E , 1778. 299

A R I A N E. ( *Endormie.* )

Thésée!... Ah!... Thésée!... —

T H É S É E.

Elle me nomme .... jusques dans ses songes! —

A R I A N E. ( *Toujours endormie.* )

Au secours!... Sauve, sauve ton Ariane! —

T H É S É E.

Ton Ariane!... —

A R I A N E.

M'abandonner?... m'abandonner?... —

T H É S É E.

M'abandonner!... Quel Dieu te révèle ton destin, infortunée? —

A R I A N E.

Il fuit!... Barbare!... Ah!... —

T H É S É E. ( *D'un ton douloureux.* )

Ariane!... — ( *Il veut la serrer dans ses bras,  
& s'arrête soudain.* )

Mais, quelle force, quelle puissance irrésistible me repousse? — Le destin le veut-il? —

( *On entend le son de quelques instrumens de guerre.* )

Qu'entends-je?... On appelle! Les vaisseaux sont prêts au départ! — Dieux puissants! à quoi me résoudre? —

( *On entend encore les instrumens.* )

Encore? encore?... cruels! -- Quel démon ennemi vous a conduits à Naxos? -- Quelle furie vous a découvert notre retraite? -- Ces rochers entourés des monstres de la mer, ces fo-

300 L'ESPRIT DES JOURNAUX,  
rêts habitées par les lions , étoient un élysée  
pour nous! --

( *Après une réflexion où il paroît éprouver un combat.* )

Mais , hélas ! .. toute résistance est vaine , on m'arrachera malgré moi de ses bras ! -- Que dis-je ? ô honte ! ... Thésée , la gloire & l'amour d'Athènes ; Thésée , le sauveur de sa patrie , le vainqueur du minotaure , soupire aux pieds d'une femme ! .. -- Loin de moi , vaine compassion ! Loin de moi , fol amour ! --- Efféminé , ose re-devenir homme ! --- Arrache-toi à ces liens qui t'avilissent ! --- Sois encore Thésée ! -- Je vous suis , Grecs , je vous suis ; j'obéis à la voix de l'honneur & du destin inflexible ; je vous immole mon repos & ma vie. ---

( *Il regarde Ariane avec attendrissement.* )

Ne me maudis point , ma bien-aimée ! ne me maudis point ! il le faut ! il le faut ! -- Les regrets , les remords seront tes vengeurs ; ils me poursuivront par-tout. --- Oui , je le sens ; la flamme qui brûle dans ce cœur ne s'éteindra jamais ! --

( *On entend de nouveau le son des instrumens.* )

Ah ! ... encore une fois ? ... Dieux ! .. -- ils viennent eux-mêmes ! Je les vois les impitoyables ! -- ils appellent ! ils menacent ! Encore un instant , & mon Ariane est sacrifiée à leur fureur ! --- Ma chère Ariane ! ... -- Non ! volons , conservons-lui la vie ! -- O Dieux ! prenez pitié d'elle ! envoyez-lui un libérateur ! -- Elle s'agite ! .. Partons avant qu'elle s'éveille. -- Ses prières pourroient m'amollir ... Pars , infortuné Thésée ! --

N O V E M B R E , 1778. 301

( Quelques Grecs paroissent sur le rocher voisin. )

( Il court vers eux. )

Arrêtez Grecs , arrêtez ! que sa vie vous soit sacrée!.. Elle sauva la mienne!... Les Dieux ont fixé son destin... Je vous suis! ---

( Quand il se trouve au sommet de l'autre rocher , il jette encore sur Ariane un regard plein de douleur & de tendresse. )

Ariane!... Ariane!... ---

( Il part avec les Grecs. )

## S C E N E D E U X I E M E.

ARIANE. LA VOIX DE L'ORÉADE.

ARIANE.. ( Elle s'éveille au dernier cri de Thésée. )

Thésée!.. M'appelles-tu, mon Thésée?... Ta voix n'a-t-elle pas prononcé mon nom? --

Je te salue, majestueuse Aurore! -- Qu'elle est belle! Non, jamais je ne la vis si brillante! -- Avec quelle magnificence le soleil se leve! -- Il me surprenoit dans tes bras, ô mon Thésée! ce n'est qu'aujourd'hui que tu l'as prévenu! -- Comme au feu de ses rayons, le désert brille & s'embellit! -- Mais sans toi, mon bien-aimé, sans toi, quelle horrible retraite! -- Ici ne luit aucun jour tranquille, comme dans les jardins de mon pere; ici ne fleurit aucun de ces buissons de rose, dont l'ombre cachoit nos amours; ici, aucun zéphir ne se joue avec nos cheveux, aucun oiseau mélodieux ne nous réveille & ne nous ex-

## 302 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

cite par ses doux chants , à renouveler nos plaisirs ; ici tout est sauvage , tout effraie ! --- La mer mugit aux pieds de ce rocher ; elle semble vouloir l'engloûtir ! --

( *Elle regarde autour d'elle.* )

Le rocher tremble ! il menace de s'écrouler ! -- Le lion rugit ! -- Ah ! Thésée ! viens ! je suis éveillée ; où es-tu ? -- Tu poursuis dans quelque vallon éloigné les tigres & les lions , & tu quittes ton Ariane , qui tremble pour ta vie ! -- Viens ! elle est éveillée ! Viens dans mes bras ! ---

O nuit affreuse , que de pleurs tu m'as coûté ! -- Non , jamais songe si effrayant n'agit mon esprit ! -- Thésée , Thésée vouloit m'abandonner ! En vain , tendojs-je vers lui mes mains suppliantes ; en vain , mouillois - je les siennes de larmes , il s'arracha de moi ! Je vole , je m'écrie , je l'appelle , je le cherche ... & ne le trouve plus ! --- O ciel ! si son courage le conduisoit trop loin ! -- Je frémis ! le Minotaure n'étoit pas seul à craindre ; ici les bêtes féroces , les serpens vénimeux peuvent l'attaquer. --- Et qui le défendrait ? -- Ah ! reviens , cher Thésée , vois mes larmes ! c'est pour toi que ces larmes coulent ! --

Tu fais avec quelle tendresse je t'aime ; tu connois ce cœur d'amante , ce cœur sensible & craintif , & tu peux le désoler ! --- ..... Il ne vient point ! ... Il ne m'entend point ! ....

( *Elle l'appelle à grands cris.* )

Thésée ! Thésée ! ... Il ne répond point ! ... Quelle épouvante me saisit ! --- comme mon cœur palpite ! ---

( Elle l'appelle. )

Thésée! --- Quelle effrayant écho répond à ma voix! Que veux dire ce mugissement sourd dans la forêt! --- Des nuages obscurs s'élèvent! L'orage s'approche! & Thésée ne vient point encore! ---

( Elle descend du rocher à pas précipités, cherche Thésée par-tout en criant : )

Thésée ... Mon bien-aimé! où es-tu? où te trouver? --

LA VOIX DE L'ORÉADE.

» Déjà la mer éloigne l'infidèle, il t'est ravi  
» pour jamais. --

A R I A N E.

Il m'est ravi! ravi pour jamais! Qu'entends-je? quelle voix? qui?... ---

LA VOIX DE L'ORÉADE.

» Moi, la nymphe de ces rochers. Je l'ai vu  
» vous fuir dans la tempête; il redoutoit la  
» lumière du jour, il redoutoit vos larmes &  
» vos plaintes; c'est la fureur seule des ondes  
» qu'il ne redoutoit point. ---

A R I A N E.

O Dieux! -- ( Elle tombe évanouie. )

( Après quelques instans. )

Je suis abandonnée! abandonnée ici sur ces rochers! au bord de la mer en courroux! --- Et c'est Thésée qui m'abandonne! -- Lui, justes Dieux! lui? --

## 304 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

*( Elle se leve soudain, elle apperçoit sur la mer un vaisseau dans le lointain. )*

Ah ! qu'apperçois - je ? qui vient à mon secours ? un vaisseau ! . . . . Cruelle erreur ! . . il fuit, il fuit loin d'ici ! Traître ! mon malheur est certain ! ---

*( Elle tombe de nouveau évanouie. )*

Me tromper ainsi ! moi qui l'aimois au-delà de toute expression ; moi qui exposois ma vie pour la sienne , & qui l'aurois sacrifiée pour lui ! --- Ah Thésée ! Thésée ! Thésée , peux-tu m'abandonner , moi qui t'ai arraché des dents du monstre , qui t'ai sauvé du labyrinthe , peux-tu m'abandonner ? Malheureuse ! pourquoi t'ai-je vu ? ---

Quand il vint à Crete , comme ami d'Alcide , qui eût pu résister à son air mâle & guerrier , à la majesté de son port , à la noble fierté de ses regards , à la beauté de ses cheveux bouclés , à sa tranquillité dans le plus grand danger ? --- Comme à son aspect mon ame étoit émue d'amour & de compassion ! ---

Je ne pus me retenir : je me réfugiai dans ses bras , & pleurai ! — » Cher Thésée , dis-je , » c'est-là pitié , c'est l'amour qui m'a conduite » vers toi. --- Fuis loin d'ici ! conserve moi ta » vie ! --- Fuis , mon bien-aimé ! --- Vois cette » issue : là le Minotaure tombera sous ta » main , l'amour t'assure la victoire ! » -- Et il terrassa le monstre ! --- me prit dans ses bras & s'enfuit . . --- Où ? .. dans ce lieu désert ! --- Et maintenant m'y voilà abandonnée ! abandonnée pour jamais ! -- Justes Dieux , vous souffrez cette perfidie ! -- Vous entendîtes ses sermens , & vous ne punissez pas le parjure ! -- Ce n'est

que sur moi que votre colere éclate! -- Pourquoi me faire endurer cette mort lente & pénible?... Finissez mes tourmens! -- Anéantissez moi! que votre foudre m'écrase!--

( Dans l'agitation du délire. )

Hà! qu'apperçois-je? n'est-ce pas là le bord du Cocite, la mer du Phlégéon, l'abyme & l'autre des Furies? -- Quel hurlement horrible! -- Ce sont elles! ce sont elles! Thésée parmi elles! -- Accourez, filles de l'enfer, traînez-le sous mes yeux! que je me repaîsse de son supplice! -- Lancez sur lui vos serpents! -- qu'ils se nourrissent de son sang & déchirent ce cœur infidèle! -- Ah! elles obéissent! elles fondent sur lui! -- l'abyme s'ouvre!.. la flamme s'élance!-- Il tombe!... Arrêtez! arrêtez! ah! je l'aime core!... -- Effrayant délire qui troublez mon esprit! éloignez-vous, image épouvantable! -- Où suis-je?... est-ce que je vis encore?... Ariane ici?... à Naxos?... sans Thésée? -- Ariane? l'espoir d'un empire, la fille de Minos, la postérité d'un Dieu... à l'aurore de sa vie, errante, abandonnée sur ces rochers affreux, pour être le jouet des Dieux & la proie des bêtes féroces? --... Qu'êtes-vous devenus, jours heureux, où innocente, ignorant l'amour & ses peines, je voyois fleurir mon printemps dans la joie & le repos?... -- Alors, ô ma mere, je faisois ta gloire & tes délices! je reposois sur ton sein, tu me couvrois de tes baisers!.. Hélas!... il a fui cet heureux tems!.. -- Ne reviendra-t-il plus? -- Suis-je perdue sans retour? -- Perdue pour une seule faute? -- pour une seule faute repoussée des Dieux & des hommes? -- il me faut périr dans le désespoir, sans consolation à la mort, sans qu'on porte à ma

## 306 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

mere mon dernier soupir ? -- O mere que j'aime & que j'ai offensée ! puisse-je encore une fois tomber à vos pieds, & prosternee dans la poussiere, les arroser de mes larmes ! --

( Elle se jette à genoux. )

Ne me connoissez-vous plus ? Ne connoissez-vous plus votre ingrate, votre coupable, votre affligée fille ? -- Touchée de son repentir pardonnez, lui ! Il est si noble & si divin de pardonner ! pardonnez lui ! .. Retirez votre malédiction ! .. Bénissez moi.. & laissez moi mourir. --

### LA VOIX DE L'ORÉADE.

» Il vient ton vengeur ! il vient ton libérateur ! il descend avec le tonnerre & la tempête : mais peu appaiser la colere des Dieux, » tu dois remplir toute ta destinée, tu dois être » victime de Neptune. --

### ARIANE.

Quoi ? un vengeur pour moi ! un libérateur ! ne me trompez vous point, déesse de ces rochers ? -- Ah ! j'entends, le vengeur que vous m'annoncez, c'est la mort, c'est la mort dans les flots ! --

( On entend gronder le tonnerre, mugir la tempête ;  
il regne une entiere obscurité, que percent de  
tems-en-tems, les éclairs. )

Dieux ! quel bouleversement dans la nature ! le soleil se cache ! -- les éclairs brillent ! -- ils redoublent, -- le tonnerre retentit sur le rocher ! -- A l'aide ! volons plus près de l'Oréade !

( Elle monte sur le rocher. )

Le ciel s'ouvre ! -- ( à genoux. ) Grace, grace, Dieux misericordieux ! --



NOVEMBRE, 1778. 307

LA VOIX DE L'OREADE.

» Le rocher s'abyme ! le gouffre s'entrouvre !  
» vite ! précipite-toi. « --

A R I A N E.

Où fuir ? où me sauver ? -- La mort m'environne ! -- A mes côtés , sous mes pieds , .... sur ma tête , .. par tout la mort ! -- Malheur à moi ! -- O mon Thésée ! ai-je mérité cet opprobre & cette fin ? -- C'en est fait ! ... -- Mes forces m'abandonnent . . . Dieux ! pardon ! pardon ! .. Dieux aidez-moi ! aidez-moi ! .. Dieux ! ... Thésée ! .... Ah !. --

( *Un éclair foudroyant tombe sur elle , & elle se précipite effrayée dans les flots.* )



---

---

HISTOIRE-NATURELLE.

## P. H Y S I Q U E.

CHYMIE. BOTANIQUE.

---

---

## I.

*AURORES Boréales.*

**L**E lundi 21 septembre , à dix heures du soir ; & le mardi à huit heures , on a observé à Paris de grandes aurores boréales vers le nord-ouest : elles étoient très-rouges , & lançoient des rayons à plus de cinquante degrés de hauteur ; comme c'étoit un très-beau tems & à une heure très-commode pour les bien voir , elles ont attiré l'attention du public , & ont occasionné beaucoup de conversations & de propos ; mais l'opinion des physiciens qui regardent les aurores comme des émanations électriques du globe de la terre , a dû prendre faveur , quand on en a vu à la suite d'une saison aussi chaude , aussi sèche , & par conséquent aussi favorable aux mouvemens électriques. Au reste , les aurores boréales ne sont point rares. Il y en a eu seize l'année dernière , comme on le

peut voir dans observations météorologiques  
de 1777 du *journal des savans*, mai 1778.

(*Journal de Paris.*)

I I.

*EXTRAIT d'une lettre de Saint-André-sur-Saive ;  
datée du 10 juillet de cette année, & insérée  
dans les affiches de Poitou, sur les effets du  
tonnerre.*

» On ne peut trop citer les exemples des  
» malheurs qui résultent de l'imprudence, afin  
» d'inviter à s'en corriger. Il a fait le 7 de ce  
» mois un tonnerre affreux. Le nommé Ja-  
» daut, de cette paroisse, garçon meûnier au  
» moulin de la Forêt, conduisant de la farine  
» à S. Marfaut, s'est mis à l'abri pendant l'o-  
» rage, sous un châtaignier, que le tonnerre  
» a frappé; & il a été étouffé, ainsi que la  
» jument, sur laquelle étoit sa farine, un petit  
» mulet fruit de cette jument, & un chien  
» qui l'accompagnoit. Cet homme ne savoit  
» pas qu'il est dangereux, quand il tonne ;  
» de se mettre sous un arbre, sur-tout sous  
» un arbre élevé, électrique, tel que le châ-  
» taignier, qui, ainsi que le noyer, attire  
» la foudre. Hé! pourquoi ne le savoit-il pas?  
» On ne le lui avoit pas dit. Il seroit aisé  
» d'apprendre toutes ces choses au peuple,  
» qui sera toujours malheureux, tant qu'il  
» sera ignorant. «

*LETTRE de M. de Morveau , à l'auteur des affiches de Dijon , sur les dangers auxquels sont exp-sés ceux qui sonnent pendant les orages.*

Je vous envoie , Monsieur , l'extrait d'une lettre que M. l'intendant a bien voulu me communiquer , & que je crois important de publier.

On lui écrit de Belley , que le mercredi 15 du mois de juillet dernier , vers les 7 heures du matin , ensuite d'un orage considérable , accompagné de grêle , le tonnerre est tombé sur le clocher de l'église paroissiale de Longe-Combe , village dépendant du bailliage de Belley & du mandement de Rossillon ; qu'il en a brisé le toit ; qu'il a tué un homme qui sonnoit , & l'a laissé tout noir , sans qu'on ait pu découvrir sur son corps aucune blessure ; qu'il en a frappé un autre aussi occupé à sonner , à qui l'on désespère de rendre la vie , & que le marguillier , qui étoit présent , a été renversé.

Toutes les années fournissent des exemples de pareils accidens. ( \* ) Il y a dans cette Pro-

---

( \* ) Le 17 juin , à dix heures du soir , le tonnerre tomba sur le clocher de l'église paroissiale de Montcenis. Sept hommes étoient alors occupés à y tenir toutes les cloches en branle , suivant l'usage ordinaire , pour écarter l'orage. Aucun ne fut tué , mais quatre furent renversés.

vince des clochers où ils étoient si fréquens, qu'on a pris à la fin le parti de défendre absolument d'y sonner. On ne peut rendre ces faits trop publics, pour détruire un préjugé qui livre sans aucun fruit la vie des hommes au danger le plus évident. Ceux qui soutiennent que le bruit des cloches dissipe les nuées, & qui entreprennent de rendre raison de cet effet, n'ont pas seulement fait attention que, par la disposition des abat-vents, tous les clochers dirigent, non sur les nuages, mais sur leurs oreilles, ce bruit qu'ils croient si efficace.

Si les lumières de la physique n'ont pas fait encore assez de progrès pour désabuser le peuple, est-il pardonnable du moins, de négliger les moyens connus de protéger les malheureux qui sont journellement les victimes de cette fausse opinion ? Il n'y a point de clocher de village sur lequel on ne puisse établir un conducteur *para-tonnerre*, pour 60 ou 80 liv. (\*) Et qu'est-ce que cette somme, pour préserver des citoyens ?

Je sais que la théorie des conducteurs n'est pas à la portée de tous ceux que l'on auroit intérêt de convaincre ; mais est-il donc besoin que cette théorie soit par-tout entendue, pour que l'on adopte par-tout l'utile invention à

---

(\*) On trouve dans les supplémens de l'*Encyclopédie*, article *Tonnerre*, toutes les connoissances nécessaires pour en diriger la construction.

### 312 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

laquelle elle a conduit les physiciens ? Ne suffit-il pas de juger d'un côté, ceux qui la recommandent, & de l'autre, ceux qui la rejettent ? Lorsque quelqu'un qui n'a étudié, ni les phénomènes de l'électricité, ni les phénomènes du tonnerre, affecte un doute magistral sur la vertu des pointes métalliques, n'est-ce pas comme s'il disoit : » Ecoutez-moi, » mon bon sens, sans étude, est bien plus » sûr, bien plus digne de votre confiance, » que le bon sens des Franklin, des Leroi, » des Henley, des de Sauffures, des Volta, &c. » éclairés par l'étude & par l'expérience ? « Malheureusement, l'erreur gagne plus vite sur la parole que la vérité : *il semble même que les découvertes trouvent des contradicteurs, en raison de leur importance.* C'est une réflexion de M. Buquet, réflexion bien juste, & sur-tout bien placée à la tête de l'excellent mémoire qu'il vient de donner sur ces fluides *aéri-formes*, cet *air fixe*, ce *gas acide de la craie*, dont quelques personnes (qui n'ont jamais manié un seul des instrumens imaginés pour les recueillir) osent encore nier effrontément l'existence, tandis que la société royale de médecine délibère, *pour le bien de l'humanité*, de faire imprimer le plutôt possible, l'histoire de leur découverte.

#### I V.

#### *Poisson inconnu aux Ichtyologistes.*

On mande de Brunswick, qu'à la dernière foire

foire de Linz , ville de l'archiduché d'Autriche , un Hollandois a fait voir au public un *poisson de mer* , d'une espece encore inconnue dans ces contrées , & peut-être dans bien d'autres. Ce poisson est d'une longueur extraordinaire : il a le corps fort épais & la tête très-grosse. Il lui sort de la gueule , qui est oblongue , deux dents de la longueur du doigt , qui paroissent percer la tête ; ces dents , ainsi que toutes celles qui lui garnissent la mâchoire , sont très-longues & très-tranchantes. Cet animal a les yeux gros. Il est velu depuis la tête jusqu'aux pieds de derriere , qui ont beaucoup de ressemblance avec des pattes d'oie : le poil dont il est couvert , approche du poil de souris. Il n'a point d'écaille , si ce n'est à la queue , qui est divisée en trois bandes , lesquelles paroissent former comme trois queues à côté les unes des autres : il s'en sert avec une adresse admirable. Lorsqu'on ouvre le couvercle du réservoir où il est gardé , il se dresse sur sa queue & se tient droit comme un homme. Dans cette attitude , il a l'air effrayant. Il ne se nourrit que de poissons ; il en mange pour un ducat & même un demi-louis par jour : mais aussi il rapporte beaucoup à son maître , qui le montre pour de l'argent. Le réservoir qui sert de demeure à ce poisson , est fait avec beaucoup d'art. C'est une espece de nacelle capable de contenir assez d'eau pour que le poisson y soit à son aise. Ce bateau est divisé en deux parties , dont l'une est sèche , afin que le monstre marin , qui est amphibie , puisse

quitter l'eau, quand il le juge à propos; ce qu'il fait, sur-tout quand le soleil luit : on le voit alors s'étendre, se tourner en plusieurs sens. Après s'être chauffé pendant long-tems au soleil, il va se replonger dans l'eau, qu'il faut changer fort souvent. On ignore le nom de cet animal : aucun de ceux de nos naturalistes qui l'ont vu, ajoute l'auteur de la lettre, n'a encore pu le reconnoître.

( *Avis divers.* )

# V.

*PRÉCIS des observations météorologiques, faites à Bruxelles pendant les mois de juin, juillet & août 1778, où l'on a éprouvé dans cette ville, des chaleurs considérables & presque continues; par M. le baron de Poedestlé, le fils.*

Quoique depuis un certain nombre d'années, nous ayons vu, plus d'une fois, monter la liqueur des thermometres à esprit-de-vin au même degré de dilatation qu'elle est montée pendant les mois de juin, juillet & août derniers, cependant la chaleur de cette année a été bien plus sensible & plus forte, & s'est conservée bien plus long-tems, à cause de son intensité & de sa continuité; car la liqueur du thermometre est montée plusieurs fois à 24, 25, 26, 27  $\frac{1}{2}$  & même un jour jusqu'à 28 degrés de dilatation. Ainsi cette année doit avoir été beaucoup plus chaude que celle où la liqueur ne se sera élevée à ces degrés extrêmes qu'une



fois ou deux fois pendant l'été : une chaleur aussi continue & aussi considérable ne peut être attribuée qu'aux différentes exhalaisons qui s'élèvent de la terre, & qu'à la sérénité du ciel presque continuelle, qui n'empêche alors nullement les rayons du soleil de parvenir à la surface de notre planète, de l'échauffer & d'en développer les émanations. Aussi résistoit-on avec peine à son ardeur ; & comme le même tems régnoit dans la plus grande partie de l'Europe, la variation des vents n'y apportoit aucun changement ; mais il est à observer : (ainsi que je l'ai presque toujours remarqué depuis que je m'occupe de ce genre d'observations : ) que les vents ont soufflé assez constamment du *sud-est*, *sud-sud-est*, & *sud-sud-ouest*, les jours où la chaleur a été la plus forte.

Voici les principaux résultats des observations faites dans le mois de juin, juillet & août de cette année 1778.

*Mois de juin.*

Le plus grand degré de chaleur s'est fait sentir le 13 & le 27 entre 3 & 4 heures du soir ; la liqueur des thermomètres à esprit-de-vin, construits suivant les principes de M. de Reaumur, & exposés au nord à un air bien libre, s'est élevée à 26 degrés de dilatation ; ces journées ont été étouffantes ; les chaleurs, dans ce climat, affectant presque toujours nos corps d'une espèce de lassitude, de pesanteur & d'accablement, parce que par l'humidité de l'atmosphère & du sol elles deviennent autant de bains

### 316 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

de vapeurs ; aussi les étés fort chauds y font-ils plus de mal que les étés pluvieux & froids, par les maladies qu'ils occasionnent : le moindre degré de chaleur a été le 4, de 7 degrés 1 quart, ainsi la différence est de 18 degrés 3 quarts. La température du mois a été sèche & très-chaude ; il y a eu douze jours de pluie pendant ce mois, mais peu considérable : la plus grande élévation du barometre a été le 14 de 28 pouces 4 lignes & demie, & le 7 la plus petite élévation a été de 27 pouces, 9 lignes 1 quart ; la différence entre la plus grande & la plus petite élévation a donc été de 7 lignes 1 quart, & l'élévation moyenne a été de 28 pouces 1 ligne 4 douziemes.

Les vents ont été variables, mais ceux de *nord-ouest*, *sud-est* & *d'ouest* ont le plus dominé. Les 4, 5, 9, 26, 28 & 30, le tonnerre s'est fait entendre ; le 9, l'explosion la plus proche de la montagne de l'Oratoire, où je demeure, n'a été que de 2 à 3 secondes de tems, & le 28 de 3 à 4 secondes. Les journées du 15 & du 16 ont été assez froides & même un peu pluvieuses ; celle du 18 a été très-variable, & le vent a fait le tour du compas ; la liqueur du thermometre s'est élevée dix-sept fois au-dessus de 20, 21, 22, 23, 24, 25, & jusqu'à 26 degrés de dilatation ; ainsi ce mois a eu dix-sept jours fort chauds ; aussi le degré moyen de chaleur a-t-il été de 16 degrés 2 dixiemes.

*Mois de juillet.*

La température de ce mois a encore été plus

N O V E M B R E , 1778. 317

chaude & plus sèche que celle du précédent; La chaleur a sur tout été très-violente le 5, le 14 & le 20. La liqueur du thermometre s'est élevée le 5 & le 14 à 27 degrés & demi de dilatation, & s'y est soutenue pendant plus de trois heures; la sérénité du ciel pendant toute la journée du 5 m'a frappé; l'horizon étoit net, la terre même, étoit sans vapeurs; le contraire arrive ordinairement dans ce pays, lorsque la chaleur est grande, à cause des vapeurs qui s'élèvent du sol, & qui sont répandues dans l'athmosphère; mais sur les six heures du soir, il s'est élevé du *ouest-sud-ouest* des nuées d'orage; il a tonné & éclairé dans la nuit, & du côté de Namur & de Charleroi l'orage a même été très-considérable & la grele y a fait de grands dégâts; il y a eu également ce jour-là de grands orages dans beaucoup de cantons. Le 20 à onze heures du matin, le thermometre étoit à 28 degrés de dilatation, mais la chaleur a diminué vers le midi par le vent, qui est devenu violent, & qui a continué ainsi par reprises pendant toute la journée du 21, qui a été très-variable: ce vent a été plus ou moins fort le reste du mois, & a occasionné même de grandes tempêtes dans l'océan atlantique. Le moindre degré de chaleur a été le 23 de 11 degrés de dilatation, ainsi la différence est de 17 degrés.

Il y a eu dans le cours de ce mois vingt-quatre jours de très-grande chaleur, où le thermometre s'est élevé & s'est soutenu assez constamment, depuis une heure jusqu'à quatre

### 318 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

heures du soir, au-dessus de 20, 22, 23, 24, 25, 26, 27  $\frac{1}{2}$ , & jusqu'à 28 degrés de dilatation. Aussi le degré moyen de chaleur a-t-il été pendant ce mois, de 19 degrés 1 dixieme.

Il a tonné, toujours d'assez loin, les 5, 6, 7, 17, 28 & 30 : la journée du 7 a été pluvieuse depuis midi jusqu'à six heures du soir, & le tonnerre dans cet intervalle a grondé, presque continuellement, avec quelques éclairs. Il y a eu, au-dessus de Wavre, de grands dommages occasionnés par les eaux. La plus grande élévation du barometre, a été le 13 de 28 pouces 3 lignes & demie, & la plus petite le 21 de 27 pouces 8 lignes 1 quart : la différence entre la plus grande & la plus petite élévation a donc été de 7 lignes 1 quart, & l'élévation moyenne a été de 28 pouces 3 lignes 5 douziemes.

Les vents dominants ont été le *sud-ouest*, & de *ouest-sud-ouest*.

Il y a eu quinze jours de pluie, mais elle a toujours été peu abondante & de peu de durée : aussi la moisson étoit-elle avancée au point que vers la fin du mois on commençoit déjà à couper les avoines.

#### *Mois d'août.*

La température de ce mois a été également chaude & même beaucoup plus seche que celle des deux mois précédents. Le thermometre a été le 14 à 27  $\frac{1}{2}$  degrés de dilatation ; la chaleur, ce jour-là, étoit accablante, le vent étoit assez grand & chaud, l'atmosphère paroissoit

chargée de vapeurs assez légères, mais chaudes, & même d'émanations électriques, car le tonnerre a grondé de loin dans la partie du *Nord-Ouest*; c'a été aussi le seul jour du mois, où il s'est fait entendre; nous avons eu vingt-deux jours de grande chaleur, où la liqueur du thermometre s'est élevée au-dessus de 20, 21, 22, 23,  $24\frac{1}{2}$  & jusqu'à 27 degrés & demi de dilatation. Aussi le degré moyen de chaleur a-t-il été, pendant ce mois, de 17 degrés 6 dixiemes: le moindre degré de chaleur a été le 31 de  $6\frac{3}{4}$  degrés de dilatation: ainsi la différence est de 20 degrés, trois quarts.

La plus grande élévation du barometre a été le 25 de 28 pouces 6 lignes, & la plus petite le 14 de 27 pouces 9 lignes & demie: la différence entre la plus grande & la plus petite élévation, a donc été de 8 lignes & demie, & l'élévation moyenne de 28 pouces 2 lignes 6 douziemes.

Le vent dominant a été le *nord-ouest*.

Il n'y a eu que trois jours de pluie, encore la pluie a-t-elle été peu considérable.

Il y a eu deux aurores boréales assez étendues, & même avec jets, le 22 & le 28.

Dès le 26 l'état de l'atmosphère a commencé à changer. Nous avons eu nouvelle lune le 22, & le 25 elle étoit à son équinoxe descendant, & c'étoit le quatrième jour après sa conjonction: le vent est devenu variable, la température beaucoup moins échaude & même froide, eu égard à ce qu'elle avoit été; le 30, entre 8 & 9 heures du soir il s'est élevé de

violents coups de vent, & il a plu assez fort, la journée du 31 a été pluvieuse & venteuse par reprises.

Enfin on ne se souvient guere d'avoir eu depuis 1719, une chaleur aussi continue & une sécheresse, qui ait autant nui à la végétation, en général, que celles que nous avons essuyées pendant les mois de juin, juillet & août de cette année 1778. Les feuilles de quantité d'arbres ont été roussies & brûlées par l'ardeur du soleil, l'herbe des prés & des prairies de même; aussi n'a-t-on pu avoir de regains; l'eau a manqué dans beaucoup d'endroits, les jardins ne pouvoient plus produire, & les légumes, dont un grand nombre périssoit, sont devenus très-chers par leur peu d'abondance; tout ce qu'on semoit ne pouvoit lever; ainsi navets, colfats, choux & la spergule (fourrage vert fort en usage dans la Campine pendant l'arrière-saison) sont périés, en très grande partie, ou ne sont point levés: la moisson a été belle & finie avant le 20 d'août.

## V I.

*LETTRE de M. l'abbé Toaldo, sur un phénomène particulier.*

La nuit du 6 août de cette année 1778; vers une heure & un quart, on vit à Padoue un globe de feu d'une grosseur considérable & très-éclatant, jettant des flammes par intervalles, passer du couchant au levant, avec une queue de la longueur du bras. C'est toujours un hasard quand on peut observer de pareils

phénomènes qui passent presque avec la rapidité d'un éclair ; je me trouvois alors dans ma chambre avec de la lumière, ainsi je ne vis rien, & par malheur je n'ai trouvé aucune personne instruite qui eût observé ce phénomène & qui pût m'en donner une description exacte. L'un dit qu'il a entendu une espèce de sifflement, l'autre qu'il a senti une espèce d'exhalaison ignée ; l'un prétend que ce globe étoit gros comme une quenouille bien fournie ; l'autre soutient qu'il étoit gros comme un ballon. On l'a vu aussi hors de la ville tant au nord qu'au midi, & le résultat paroît être qu'il a passé vers le zénith de Padoue. Depuis, d'autres témoins m'ont assuré qu'on l'avoit vu à Rovigo d'une part, & à Bassano de l'autre, c'est-à-dire, à une distance de plus de vingt milles, de chaque côté.

Le tems étoit serein, & la lune près d'entrer dans son plein, donnoit une grande clarté ; le globe en passant jeta un tel éclat, qu'on pouvoit lire sans le secours d'aucune autre lumière.

Comme il paroît, par ce qu'on m'a dit, que ce globe a passé verticalement sur Padoue, si l'on avoit observé sa hauteur apparente à Bassano & à Rovigo, par exemple, quelque étoile vis-à-vis de laquelle il eût passé, on auroit connu aussi-tôt son élévation absolue au-dessus de la terre. En effet, chacun de ces lieux étant distant de Padoue de plus de vingt milles, si la hauteur apparente du globe avoit été de quarante-cinq degrés, sa distance de la terre au-

### 322 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

roit été de vingt milles ; mettons seulement trente degrés , cela feroit encore douze bons milles.

Sa grandeur apparente étoit de la moitié de la lune , c'est-à-dire , de quinze minutes ; ainsi à cette distance de vingt milles & plus , on peut calculer que son diamètre étoit de cent perches au moins , plus long que la place de S. Marc à Venise.

Ce globe a traversé une grande étendue de pays , puisque j'ai reçu avis qu'on l'avoit vu à Vicence & à Venise ; mais je n'ai pu savoir l'heure précise , & par conséquent je ne puis rien dire de sa vélocité.

Cependant , comme on l'a vu à Padoue pendant plus de dix secondes , dans son passage du couchant au levant qu'on peut évaluer à environ vingt milles , il suit delà qu'il a parcouru deux milles par seconde ; & ainsi que sa vélocité étoit dix fois plus grande que celle d'un boulet de canon , qui parcourt un mille en cinq secondes , c'est-à-dire , six mille pieds par seconde. Toutes ces mesures sont prises des évaluations les plus basses.

On ne peut pas dire si ces globes sont formés de feu électrique combiné avec d'autres matieres , ou composés d'exhalaisons inflammables ; leur nature est la même que celle des étoiles tombantes. J'en ai vu beaucoup de très-grosses , & sans aller plus loin , le vingt de ce même mois au soir , quinze jours après l'apparition du phénomène que je viens de décrire ; & on m'a dit qu'on en avoit vu un semblable le



soir du même jour vîngt août, à Vicence & dans son territoire.

On a vu & décrit ces globes dans tous les siècles. Montanari a donné la description d'un des plus fameux, qui en 1676 traversa la mer adriatique, l'Italie & une partie de la méditerranée, avec un bruit considérable & proportionné à son éclat. L'académie de Bologne a donné la description d'un autre semblable au nôtre dans ses mémoires pour l'année 1719. Sans parler de mille autres anciens & modernes, un tout nouveau est celui du 17 juillet 1771, que M. le Roy a décrit dans les mémoires de l'académie des sciences de Paris pour cette année, qui prit naissance en Angleterre, traversa la Manche, parcourut une grande partie de la France, au-dessus de Paris, & creva aux environs de Melun. Ce phénomène étoit d'abord en forme de globe, puis il prit la forme de poire comme le notre, traînant après lui une queue, & jettant des flammes de sa partie supérieure. On le vit à Paris pendant quatre secondes, & M. le Roi a calculé que sa hauteur devoit être de plus de quarante milles, son diamètre de cinq cens perches, & sa vélocité de quinze milles par seconde, il n'y a pas d'exemple, dit M. le Roi, que ces globes soient tombés sur la terre en forme de feu simple; ils sifflent & jettent des flammes; de-là le peuple les appelle dragons.

*Padoue, le 22 août 1778.*

*JOSEPH TOALDO, professeur de météorologie.  
(Giornale enciclopedico.)*

## M É D E C I N E.

## C H I R U R G I E.

## I.

*NOUVEAUX secours contre la morsure de la vipere.*

**L**Es *affiches* de Poitou ont annoncé en 1773, que le sieur Dedault, Me. apothicaire à Montmorillon, avoit éprouvé plusieurs fois avec le plus grand succès, un secret qu'il a découvert contre la piquure de la vipere, secret qu'il s'est empressé lui-même de publier dans le tems, & dont la recette sera indiquée à la suite de cet article. M. l'intendant vient de faire donner à M. Jouyneau Desloges, communication d'un mémoire & de deux lettres, qu'il a reçus depuis peu de jours de ce même apothicaire, lequel lui rend compte de nouveaux succès tout récents de sa recette, entr'autres sur un jeune homme de la campagne, qui ayant eu l'imprudence de mettre la main dans un nid d'oiseau, sans y avoir regardé, a été grièvement piqué à un doigt par une vipere qui occupoit ce nid. Ce jeune homme n'a été conduit à Montmo-

rillon que 12 heures après l'accident. Sa main étoit prodigieusement enflée, & il jettoit les haut cris, parce qu'il souffroit & qu'il en craignoit les suites, d'autant qu'un de ses camarades venoit de périr par le même accident, quoiqu'il eût employé un secours indiqué depuis peu dans tous les papiers publics, & que le sieur Dedault désigne simplement par le nom d'*alkali*. Seroit-ce l'eau-de-luce, qui en effet a été présentée & annoncée dans le *journal de médecine*, comme un remède assuré contre la morsure de la vipere? La recette du sieur Dedault, qui opere également sur les animaux comme sur les hommes, selon sa propre expérience multipliée, consiste à faire trois légères incisions de la longueur d'un travers de pouce, avec la pointe d'un rasoir, sur le lieu de la morsure; à appliquer sur cette plaie de l'herbe de plantain à sept côtes, pilée, & de l'épaisseur de la moitié d'un petit doigt, à couvrir cette espece d'emplâtre avec une compresse de linge usé, assujettie avec une bande large de deux doigts. On fait avaler ensuite au malade, un demi-gros ou environ de poudre de vipere dans un verre de vin. Cette potion se prend quatre fois dans 24 heures. Au bout de trois jours la guérison est parfaite : il est bien rare qu'il en faille quatre. La feuille du Poitou de 1773, nomme les personnes que le sieur Dedault avoit ainsi guéries. Celui qu'il vient de traiter, s'appelle *la Jeunesse*, & est du bourg de Jouhé. Il avoit déjà été traité avec l'*alkali*. Mais si on n'eût appelé auprès de lui le sieur Dedault à

### 326 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

9 heures du soir, il n'eût pas passé la nuit. Loin de recevoir du soulagement, son mal avoit empiré : il avoit déjà reçu tous les sacrements de l'église. Il a été guéri en quatre jours. Un domestique de M. le Sénéchal de Montmorillon, mordu à un pied dans le même-tems, a été guéri en 36 heures. On voit combien cette recette est facile & peu dispendieuse. Le plantin à sept côtes est une herbe commune & très-connue. Le sieur Dedault, quoiqu'il soit, par-toutes ces épreuves heureuses, bien assuré de l'efficacité de sa méthode, offre d'en faire, si l'on veut, de nouvelles expériences sur des animaux. Son zele & son désintéressement, dignes des plus grands éloges & de la reconnaissance publique, le portent même jusqu'à desirer que cette recette soit inscrite dans les almanachs, & dans tous les livres destinés pour le peuple. Il voudroit encore qu'elle fût sur-tout connue de tous MM. les curés de la campagne, pour l'indiquer au besoin. Les vœux de la sensibilité & les devoirs du patriotisme engagent tous les hommes à s'associer, à se correspondre, pour faire le bien, pour prévenir le mal.

( *Avis divers.* )

I I.

*OBSERVATION* du docteur Bergius, médecin de Stockholm, sur les remèdes galactophores (\*).

Le docteur Bergius, observe que le défaut de lait est très-ordinaire aux femmes trop âgées, à celles sur-tout qui sont d'une constitution trop sèche. Cet auteur rapporte qu'une femme qui nourrissoit son enfant depuis dix-huit mois, ayant reçu une nouvelle fâcheuse, son lait diminua insensiblement de quantité & au point qu'elle étoit prête d'abandonner son nourrisson. On lui conseilla l'usage d'une décoction faite avec trois onces & demie de racine & feuilles de fenouil doux, d'une once & demie de feuilles d'aneth & de cerfeuil sur deux pintes d'eau, à prendre tous les jours. Cette femme ne tarda point à en éprouver l'effet salutaire, & au bout de quelques jours elle eut du lait abondamment. Le docteur Ber-

---

(\*) L'auteur donne avec quelques autres, l'épithète de *Galactophores* ou *Lactiferes*, aux remèdes capables de ramener le lait dans ses couloirs naturels, ou d'en augmenter la quantité, lorsqu'elle n'est pas suffisante. Cette dénomination, d'origine grecque, est empruntée de celle qu'on a donné aux vaisseaux qui portent le lait de la substance glanduleuse du sein au mamelon.

### 328 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

gius rapporte cinq cas semblables dans lesquels il a éprouvé le même succès du remède. Cette observation a paru assez importante pour être inférée dans les actes , ou mémoires de la société royale des sciences d'Upsal ; & en effet , si on en juge par analogie , & par l'usage où l'on est de donner de pareilles plantes aux femelles des quadrupèdes herbivores dans la même intention ; on ne fera pas surpris qu'elles produisent le même effet sur l'espèce humaine. On en fait continuer l'usage tous les jours à différentes heures de la journée , jusqu'à ce qu'on s'aperçoive d'un changement notable dans le lait ; ce qui ne tarde pas à arriver.

( *Gazette de santé.* )

#### I I I.

#### *Succès de l'inoculation en Franche-Comté.*

M. de Lacorée, intendant de Franche-Comté, autorisé par le gouvernement, a chargé le sieur Girod, médecin du roi & inspecteur des épidémies de cette province, de répandre la méthode d'inoculation dans les campagnes, que ravageoit chaque année la petite-vérole ; le sieur Girod, depuis deux ans, a inoculé mille sept-cens quatre-vingt-dix enfans.

Dans cent cinq communautés de différents bailliages, sept d'entr'eux, en bas âge, morts par complication de maladie ; telles que la rougeole & la gale, n'ont point éloigné les habitants de la confiance qu'a méritée le sieur Girod dans toute la province.

Sur le compte que M. Lacorée a rendu des travaux de ce médecin, le gouvernement lui a accordé, ainsi qu'aux chirurgiens, des gratifications.

(*Journal des sciences & beaux-arts.*)

IV.

*ACCOUCHEMENT remarquable.*

On lit dans le 6me. cahier du 9me. volume des *Recueils de Berlin*, [ *Berlinischen sammlungen* ] pour servir au progrès de la médecine, de l'histoire-naturelle & de l'économie, imprimés à Berlin, chez Pauli, l'histoire de cet accouchement.

Une femme eut, il y a quatre ans, sa première couche si pénible, que les organes de son sexe en furent blessés, jusques-là qu'elle perdit bien un demi-pouce du milieu du canal urinaire, d'où il résulta un écoulement d'urine involontaire. A force d'employer les astringens les plus efficaces, le vagin se rétrécit dans toute sa longueur, & devint dur presque comme un cartilage. Il étoit si étroit, qu'on n'y pouvoit passer un tuyau de plume, & il est étonnant qu'elle ait pu concevoir une seconde fois. Cependant elle fut atteinte des douleurs de l'enfantement au bout de son terme; on conféra des moyens de la délivrer, & on n'en proposoit point d'autre, que de lui faire l'opération césarienne. Elle ne la voulut point subir, & préféra la mort. Alors M. Henkel fut appelé. Il trouva le vagin dans l'état

que nous avons décrit. La tête de l'enfant étoit tombée en arriere dans le bassin avec la matrice. M. Henkel se détermina à fendre le vagin dans toute sa longueur, auprès de l'intestin *rectum*, & de fendre aussi le cou de la matrice, & les parties voisines, autant qu'il seroit nécessaire, pour tirer l'enfant par cette ouverture. Il en rencontra la tête, & parvint à l'amener vivant au monde, à l'aide des crochets de son invention. La mere est guérie radicalement, & jouit d'une santé parfaite, à l'exception du défaut du canal urinaire.

M. Henkel a communiqué à l'académie une description plus circonstanciée de cet accouchement extraordinaire qu'il nomme : *Operatio casarea inferior*.

On décrit dans le magasin d'Hambourg ; une semblable opération, au moyen de laquelle un enfant a été tiré avec beaucoup de peine.

## V.

*DÉCOUVERTES faites dans l'art de guérir ;*  
par M. le baron de Hupsch, à Cologne,  
sur le Rhin.

M. C. L. J. de Brion, nous mande que l'efficacité du remede de M. le baron de Hupsch, contre l'*hydropisie* & les maladies *hydropiques*, telles que l'enflure des pieds, des mains, du bas-ventre, &c. se confirme chaque jour par de nouvelles observations. M. de Miniac, sénéchal à Lannion en Basse-Bretagne, vient d'écrire à l'auteur de cette découverte, qu'il



lui doit la vie , en le priant de continuer ses bontés pour lui , & pour ses amis.

Le même savant a fait aussi la découverte d'un spécifique contre la *fièvre intermittente* ; connue du peuple , sous le nom *des frissons*. Une ou deux doses du remède guérissent radicalement cette espèce de fièvre. sans qu'on ait à appréhender aucune suite fâcheuse , tandis que les remèdes connus peuvent devenir contraires aux malades , lorsqu'ils sont administrés par des personnes inexpérimentées. Ce nouveau fébrifuge seroit d'une grande utilité dans les armées , sur les flottes , & dans les villes & pays maritimes , où l'atmosphère est chargée d'humidité.

Après de longs travaux qui ont toujours eu pour objet le bien de l'humanité , M. le baron de Hupfch est enfin parvenu à découvrir un remède excellent contre l'*épilepsie* ou *mal-caduc*. On promet d'indiquer dans peu de tems les personnes connues qui ont été guéries de cette terrible maladie , & qui veulent être nommées publiquement , pour attester les bons effets du remède auquel elles doivent leur guérison. Ce remède a cela de particulier , qu'il opere avec le même succès sur les différentes espèces d'épilepsie , de quelque cause qu'elles proviennent.

Le savant auteur de ces découvertes précieuses , veut bien recevoir les lettres des personnes qui desireroient s'adresser immédiatement à lui , à *Cologne* , pourvu que ces lettres lui parviennent franches de port.

---



---

# AGRICULTURE.

## ÉCONOMIE.

### INDUSTRIE. COMMERCE.

---



---

#### I.

*DES causes de la corrosion des murs par le salpêtre, & des moyens de l'éviter ; par M. Wieg-  
leb. Tiré des mémoires de l'académie d'Erfurt,  
année 1776.*

**O**N éprouve que la maçonnerie perd le plus souvent sa solidité dans les lieux humides ; que le mortier discontinue de la lier ; qu'au bout de quelques années, & même plutôt il se couvre de filamens salins, commence à s'enfler & tombe ; que la pierre même qui en étoit enduite, s'attendrit & éclate, d'où s'ensuit quelquefois la ruine des murs. Pour trouver le remède du mal, il en faut chercher la cause.

A cette fin, il est à observer que la seule maçonnerie, exposée aux vapeurs humides, y est sujete, & que celle des lieux élevés, secs & aérés en est exempte. L'humidité per-

met donc la formation du salpêtre, mais elle n'en est pas la seule cause. Pour m'en assurer, j'ai étendu sur la muraille d'un bâtiment humide, un mélange de sable & de pierre calcaire non brûlée, réduite en poussière subtile, [ ce mélange n'a point la propriété de durcir, ] & tout à côté sur la muraille du même bâtiment aussi humide, j'ai étendu du mortier de chaux, éteinte à la manière ordinaire. Ce dernier mortier n'a pas tardé à engendrer du salpêtre, & à endommager le mur, tandis que l'autre n'en a pas laissé voir la moindre trace : il semble donc que ce soit dans le mortier ordinaire, qu'on doive chercher la principale cause du salpêtre destructif de la maçonnerie.

On ne reconnoît point qu'il n'y ait des pierres & du sable pénétrés d'une moiteur, qui peut devenir salpêtre. Ce sont ceux dont les lits sont situés dans le voisinage de la mer ou d'autres eaux salées. C'est pourquoi à l'égard de ces pierres, on les doit exposer à l'air avant de les employer, autant de tems qu'il paroîtra nécessaire pour que l'eau de la pluie les lave à plusieurs reprises, & que le vent & le soleil les sèche : & à l'égard de ce sable, on le mettra quelque tems dans des vases pleins d'eau, qu'on renouvellera assez souvent pour en dissoudre les sels. Mais ces cas ne sont pas les plus fréquens.

La pierre à chaux subit au feu des changemens qui lui donnent de nouvelles propriétés, entr'autres celle de former avec le sable un ciment liant & durcissant. L'action du feu dis-

sipe ses parties aqueuses, son phlogistique & son air qui est remplacé par des particules ignées. Elle devient un corps vuide d'air & rempli de feu élémentaire.

D'une part, la chaux brûlée, considérée simplement comme vuide d'air, n'a point la faculté d'engendrer les sels. Nous avons d'autre part l'expérience que l'élément du feu dont cette chaux est remplie, produit dans la nature tous les différens sels, d'où nous pouvons déduire que ce feu combiné avec l'humidité exsudante des pierres ou avec celle de l'air, est la principale cause du salpêtre, dont l'acide attaque le ciment & la substance même des pierres. Nous voyons sur-tout que le salpêtre se forme aux murs, 1°. quand il n'est pas entré dans le ciment, la quantité requise de sable avec la chaux, & que pour ce défaut, il ne s'est pas durci assez promptement; 2°. quand la chaux n'a pas été éteinte assez long-tems avant d'être employée à composer le ciment.

Lorsqu'on a outre-passé la proportion de chaux nécessaire, il en reste une partie qui ne s'unissant point au sable, n'acquiert jamais la dureté qu'elle devrait avoir, & dans l'autre cas, il peut arriver que les particules de chaux qui n'ont pas été assez éteintes & dissoutes, se dissolvent, mais trop tard dans la maçonnerie, & empêchent la force de la liaison. Dans ces deux cas, l'air pénètre insensiblement dans le mortier, & y porte l'humidité qui concourt à la formation du salpêtre, en se joignant au feu élémentaire de la chaux mal éteinte ou

mal combinée. Il en résulte un acide nitreux, qui attaque le ciment & le sépare, ronge la surface des pierres & pénètre quelquefois jusque dans l'intérieur.

Il ne s'engendre point d'acide nitreux dans un terrain sec. L'humidité de l'air chargé des parties volatiles des matieres corrompues, peut en produire.

Il s'agit de trouver les moyens les moins dispendieux & les plus sûrs de prévenir ces accidens dans la construction des murs neufs, & d'en délivrer ceux qui en souffrent déjà. Pour les prévenir, on doit travailler à éloigner les causes les plus prochaines de la production du salpêtre rongeur, & à diminuer les effets de l'humidité de l'air.

M. le pasteur de Roda considere la maçonnerie comme passive, & il suppose que l'air humide est l'unique véhicule du salpêtre. Pour en garantir il conseille de donner à la maçonnerie toute la dureté possible, & de la faire sécher aussi promptement qu'il est possible, afin de fermer toute entrée aux vapeurs salines.

Je soutiens par les raisons alléguées, que la matiere des sels n'est point apportée, & qu'elle réside dans la maçonnerie même où l'humidité ne fait que la développer. Je suis d'accord qu'il faut donner à la maçonnerie toute la dureté possible, mais comme j'ai pensé aussi que la matiere du feu, introduite dans la chaux, par la combustion, est la cause fondamentale du salpêtre rongeur, j'ai avisé aux moyens de la dissiper. Les acides minéraux y seroient propres;

### 336 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

s'ils n'attaquoient pas trop la terre calcaire. Après plusieurs essais, l'usage de l'acide laiteux *sauer oder flüppermilch*, qui avoit déposé la crème onctueuse, m'a réussi dans les proportions suivantes. Après plusieurs expériences j'ai reconnu que mêlé avec la chaux, il contribue à composer un mortier solide qui durcit très-promptement.

En 1771, au milieu de l'été, j'ai pris 6 parties de sable de rivière bien lavé, 2 parties de chaux bien éteinte, & une partie d'acide laiteux que j'ai remuées dans autant de petit lait qu'il a été nécessaire, jusqu'à consistance de mortier. J'en ai enduit plusieurs endroits d'une muraille, dont le ciment étoit tombé, détruit par le salpêtre. Non-seulement mon enduit a séché très-vîte, mais il a contracté beaucoup de dureté. Le 3 juin 1776, il n'avoit rien perdu de sa solidité, & ne montrait pas la moindre apparence de salpêtre. Dans le même tems j'ai appliqué sur la même muraille du mortier, composé à la manière ordinaire, où la quantité de chaux surpassoit celle de sable. L'année suivante il s'y est formé du salpêtre & il est tombé peu après.

Le ciment où il entre de l'acide laiteux & du petit lait, est à la vérité un peu plus coûteux que celui qui a été proposé par M. le pasteur de Roda, mais il est des circonstances où une légère augmentation de dépense ne mérite point d'égard. D'ailleurs il n'est pas besoin de l'employer dans tout un bâtiment, mais seulement dans les parties basses, & les plus exposées

exposées aux inconvéniens de l'humidité. Pour les plus hauts étages on peut se servir du mortier de M. le pasteur de Roda , composé de trois parties de sable dur à demi-vitrifié , [ pour-quoi il conseille de broyer des morceaux de pots cassés ] , & d'une partie de chaux bien conditionnée.

Au surplus , en faisant bâtir un ouvrage de maçonnerie , nous ne pouvons perdre de vue six points capiraux , sans donner sujet à la postérité de nous reprocher notre négligence.

1. On ne doit employer dans les ouvrages qu'on veut rendre durables , que des pierres dures qui auront été exposées à l'air , au soleil & à la pluie , plusieurs années avant que de s'en servir. C'est le moyen de dissoudre leurs sels & de les laver. D'ailleurs les alternatives de la pluie , de l'air & du soleil augmentent d'année en année la dureté de presque toutes les especes de pierres de taille.

2. Quand on emploie des briques , on doit avoir soin qu'elles soient très-cuites , & qu'elles aient acquis un forte de vitrification : ce qu'on reconnoît à la clarté de leur son , & à leur dureté. Plus la pierre & le mortier approchent de cette qualité , plus les ouvrages sont exempts de salpêtre.

3. La chaux destinée à faire du ciment doit avoir été mise éteindre , au moins quelques années dans des fosses , avant qu'on l'emploie à des ouvrages durables. On ne sauroit trop recommander une précaution aussi essentielle & aussi négligée. C'est une plainte devenue géné-

rale, que la maçonnerie de notre siècle n'a point la solidité des anciennes. On s'en prend tantôt à la chaux, tantôt aux pierres & tantôt aux ouvriers. On pourroit répondre que cette plainte est injuste, en ce qu'elle part d'un jugement précipité, puisqu'il faudroit attendre l'expérience de quelques siècles avant d'en porter un certain, les meilleures maçonneries acquérant de la solidité avec les années. Mais la bonne foi force de convenir que nos ouvriers ne sont point aussi soigneux qu'au tems passé à n'user que de chaux bien éteinte. Pline *livre. 36, c. 23*, nous apprend que les loix défendoient d'en employer dans les travaux qui n'eût pas tout au moins trois ans d'extinction. Une longue digestion ou extinction, en atténue les particules de plus en plus, & les rend plus propres à s'insinuer dans le sable & la pierre, & à ne faire en durcissant qu'un corps avec eux.

4°. Le sable qui entre dans la composition du mortier doit être pur & sans mélange de particules terreuses. Les particules bien atténuées de la chaux s'attachent fermement à la surface des particules de sable vitrifiable, & s'unissent avec lui; au contraire les particules molles de terre feroient obstacle à la liaison & à la dureté : ainsi ce n'est pas une peine superflue de laver le sable dans des auges, & d'écumer les particules hétérogènes; il en résulte un autre avantage celui de le dessaler en cas de besoin. Au-lieu de sable naturel on peut en employer un artificiel fait de tuiles ou de briques écrasées ou de poterie broyée. M. le pas-



teur de Roda conseille la poterie. Pline l'avoit vantée.

5°. La proportion de la chaux & du sable est digne d'une attention sérieuse. La négligence sur ce point vient d'une idée fautive que le commun des maçons s'est formée des effets de la chaux. Ils s'imaginent qu'elle fait tout ; & quoique l'expérience dût leur apprendre que la chaux mêlée avec le sable devient plus dure avec le tems que la chaux seule , ils se contentent souvent de mettre un peu de sable dans la chaux beaucoup supérieure en quantité. Cette erreur porte autant de préjudice aux propriétaires qui font bâtir , qu'aux bâtimens dont elle diminue la solidité & la durée.

Quelle est donc la proportion à suivre ? quelques expériences nous mettront en état de répondre à cette question. La chaux éteinte dans l'eau durcit en séchant , mais elle n'atteint jamais seule la dureté de la pierre. Si l'on verse de la chaux éteinte dans un verre , & qu'on la laisse sécher peu à-peu , la masse en sera toujours fort fragile , & il se formera aux parois du verre une croûte terreuse très-mince qui s'y attache si fort qu'il est difficile de l'ôter avec de l'eau pure. Cette croûte est vraiment pierreuse , n'y ayant point de chaux parfaitement pure.

Si l'on étend de la chaux molle & bien éteinte sur un carreau de verre , & qu'on applique dessus un autre carreau de même grandeur en les pressant de manière que le superflu de la chaux s'échappe par les bords , la

chaux qui sera restée, entrera dans les pores des verres, & les unira si fort ensemble qu'il sera presque impossible de les séparer sans les casser. C'est donc une propriété reconnue de la chaux éteinte, d'adhérer au verre & aux corps vitrifiables, tels que les sables, & d'en former le lien. Ainsi il ne faut mettre dans le sable qu'autant de chaux qu'il est besoin pour remplir la superficie des pores du sable des pierres, & en former la liaison ensemble. La proportion la plus sûre est ordinairement de trois mesures de sable pour une mesure de chaux. Les grandes pierres en exigent moins que les petites, ou les briques, pour les raisons aisées à concevoir après ce que nous avons dit. Si l'on y ajoute une demi-mesure d'acide laiteux, & qu'on délaye le tout avec du petit-lait, on aura un mortier très-dur & exempt de produire du salpêtre.

6°. Enfin, dans la construction de la maçonnerie, on doit veiller à remplir de mortier les moindres fentes ou interstices, parce que moins on en laisse de vuides dans un mur, moins il est pénétrable à la pluie & aux vapeurs humides, plus il se délivre facilement de l'humidité contenue dans le mortier, mieux il sèche & approche de la dureté de la pierre.

En faisant plus d'usage des connoissances chimiques, peut être n'auroit-on pas long-tems à se plaindre de ce que l'art de bâtir aussi solidement que les anciens soit perdu.

I I.

*MOYEN sûr de faire porter la balle d'un fusil plus loin qu'elle ne porte ordinairement ; par un ancien garde-chasse.*

» J'ose croire, Monsieur, que vous voudrez  
 » bien faire part aux chasseurs qui sont en  
 » grand nombre dans cette saison, d'une pe-  
 » rite découverte que j'ai faite. Elle est très-  
 » simple; sa principale opération consiste d'a-  
 » bord à enfoncer avec force sur la poudre  
 » un bouchon de liege cylindrique & de ca-  
 » libre; on fait ensuite glisser la balle sur le  
 » bouchon, & on bourre tant soit peu. Cette  
 » balle acquerra par-là une activité qui la por-  
 » tera à trente pieds plus loin qu'elle n'auroit  
 » été suivant la méthode ordinaire. On sent  
 » combien cet avantage doit intéresser tous les  
 » chasseurs. Il est nécessaire de les prévenir  
 » qu'ils doivent avoir soin de bien nettoyer  
 » leur fusil à chaque quatrieme coup; sans  
 » cette attention, le bouchon de liege ne pro-  
 » duiroit plus son effet.

» A l'armée, cette expérience ne pourroit  
 » avoir lieu qu'à la premiere décharge, parce  
 » qu'il faut le double de tems pour bien char-  
 » ger le fusil; mais il seroit bien avantageux  
 » que cette premiere décharge fut faite selon  
 » la méthode que je viens d'indiquer. Nos mi-  
 » litaires pourront tirer grand parti de ma dé-  
 » couverte; ils sont tous animés du desir de

» la gloire ; leur ouvrir un nouveau moyen  
 » pour anéantir sûrement les ennemis de l'état ,  
 » c'est , je crois , mériter leur bienveillance.  
 » Depuis que je fais usage du *bouchon* de lie-  
 » ge , soit pour la balle ou pour la grenaille ,  
 » je tue plus fréquemment , & il est rare qu'un  
 » lievre m'échappe lorsque je l'apperçois. *Le*  
 » 25 Septembre 1778 «.

(*Gazette d'agriculture , commerce , arts & fi-  
 nances.*)

## I I I.

*COMPOSITION de l'encre dont les Anglois  
 se servent en guise de celle de la Chine.*

Prenez six onces de colle de poisson , que vous réduirez en une colle liquide , en la faisant dissoudre sur le feu dans le double de son poids d'eau de riviere : prenez ensuite une once de suc de réglisse d'Espagne , que vous ferez également dissoudre dans une quantité d'eau pesant le double de son poids , & délayez-y une once de noir d'ivoire le plus beau que vous pourrez trouver. Ajoutez ce mélange à la colle quand elle sera chaude , & remuez tous ces ingrédients avec une spatule , jusqu'à ce qu'ils soient bien incorporés. Faites ensuite évaporer toute l'eau dans un bain-marie , & versez ce qui reste de la composition dans des moules de plomb bien graissés , auxquels vous donnerez la forme que vous jugerez à propos. La couleur de cette composition est aussi bonne que celle qui donne l'en-

cre de la Chine. La colle de poisson mêlée avec les couleurs, s'emploie aussi-bien avec le pinceau que cette dernière encre. Enfin, le suc de réglisse d'Espagne rend l'une & l'autre très-faciles à se dissoudre dans l'eau, quand on la frotte contre le fond du vase qui la contient. Or, c'est ce que l'on ne pourroit pas faire, s'il n'y avoit que de la colle de poisson, qui se mêle difficilement avec l'eau. Le suc empêche encore que cette espèce d'encre faite à l'imitation de celle de la Chine, ne se gerse & ne se fende en se séchant.

( *Avis divers.* )



---

---

TRAITS DE BIENFAISANCE,  
DE PATRIOTISME, DE COURAGE,  
DE JUSTICE ET D'HUMANITÉ.

---

---

## I.

R O M E , 27 mai.

**S**A Sainteté toujours attentive au bonheur de ses sujets, a donné un décret propre à rendre la salubrité à l'air, dans les plaines du duché de Castro ; en conséquence, il a été formé des canaux pour dessécher les marais qui infectent ce territoire, & ces canaux vont se dégorger dans la rivière de Fiora. Une ordonnance de son éminence Mgr. le cardinal pro-trésorier de ces cantons, défend d'embarasser les canaux, & de mettre à la pâture dans les terrains nouvellement desséchés, aucune espèce de bestiaux. Sa sainteté a porté plus loin sa bienfaisance ; elle a accordé de son propre mouvement à la communauté de Montalto, située dans ce même duché, la remise des différens droits qu'elle payoit, dans la vue d'encourager le commerce & l'agriculture.

(gazette des Tribunaux.)

## I I.

*D U B L I N , 23 juin.*

On apprend de cette ville, que le parlement d'Irlande vient de passer en faveur des catholiques romains un bill, dont voici les articles essentiels : tout catholique romain prêtant serment d'allégeance, & faisant la déclaration énoncée dans l'acte, pourra acheter toutes sortes de biens-immeubles, prendre des terres à fermes, &c. & en jouir en toute propriété comme les protestans.

Il pourra également transmettre ses immeubles & autres effets, en désignant dans son testament ou autrement, les héritiers qu'il jugera à propos d'appeler à sa succession ; cependant pour réprimer dans les peres & meres la disposition où ils pourroient être de déshériter ceux de leurs enfans qui embrassent la religion protestante, les enfans ainsi déshérités, en assignant en chancellerie lesdits peres & meres, obtiendront de droit une provision à la discrétion du chancelier, mais qui ne pourra pas excéder le tiers de la fortune desdits peres & meres.

## I I I.

On écrit de Madrid, que le roi ayant été informé que, malgré ses ordres réitérés contre les jeux de hasard, on ne cessoit pas de jouer gros jeu à la cour, & qu'il y avoit eu des

pertes très - considérables , S. M. intima elle-même au duc d'Arcos , son capitaine des gardes-du-corps de quartier , un nouvel ordre rigoureux contre le jeu , sans exception de personnes , le chargeant de veiller & de faire des rondes , tant de nuit que de jour , dans les appartemens des princes & infants , & de lui rendre compte sur le champ de la moindre contravention à ses ordres ; en conséquence , le duc d'Arcos signifia personnellement l'ordre du roi à toute la cour , & on ne joue plus depuis ce tems-là.

## I V.

A la bataille de Rosbach donnée en 1757, le prince de Rohan , colonel du régiment de son nom , se trouvant seul à pied sur le champ de bataille , fut secouru par un dragon du régiment d'Apchon , qui le reçut sur son cheval & le mit en sûreté. Le prince , après avoir soupé avec les dragons , remit six louis à son libérateur , & partagea le reste de son argent entre les autres. Il lui recommanda de venir le voir , & promit de l'obliger. Ce dragon étant dans le cas de se retirer du service en 1771 , écrivit au prince , qui lui fit la réponse suivante.

*J'ai reçu , mon cher Gérard , votre lettre avec un grand plaisir , & je vous prie d'en être persuadé. L'étendue de la reconnoissance que je vous dois ne peut être comparée qu'à la seule envie que j'ai toujours eue de vous en pouvoir , dans tout le cours de ma vie , donner les preuves les plus con-*



*vaincantes. J'ai eu, jusqu'au moment où j'ai reçu votre lettre, l'inquiétude la plus grande, vous ayant perdu de vue, & ne sachant où vous retrouver pour vous faire part du desir qu'a mon cœur, de pouvoir vous être utile au moment que vous ferez dans l'intention de vous retirer du service. Oui, mon cher Gérard, vous pouvez demander votre congé; vous devez être assuré que vous aurez toujours une retraite chez moi, si vous voulez l'accepter. Je vous prie de recevoir 400 liv. de pension que je vous continuerai à votre arrivée ici, mais aux conditions que vous ne ferez chez moi que sur le pied d'un brave & honnête militaire auquel je dois la vie. Si à votre arrivée, le pays ne vous convient pas, mon cœur sacrifiera toujours sa satisfaction à votre bonheur, & vous jouirez de votre pension par-tout où vous irez. Adieu mon cher Gérard, soyez persuadé que vous aurez toujours en moi un ami bien reconnoissant.*

## LE PRINCE DE ROHAN.

16 mars 1771.

*P. S. Accusez-moi, je vous prie, la réception de ma lettre; & adressez-moi la vôtre au château de Coufiere près Monbazon.*

Nous tenons, dit l'auteur des affiches de Reims, ce fait du sieur Gérard lui-même qui nous a remis copie de la lettre du prince; nous ajouterons que ce brave militaire qui se nomme Gérard Gaillard, est né à Biermes proche Rethel, & que depuis plusieurs années il s'est retiré à Reims.

## V.

M. le chevalier de Rochebrune, officier au régiment de Grenoble, tomba le 10 juin, la tête la première, dans le puits de M. Lavaisse, habitant de la paroisse de Drulhe, élection à deux lieues de Villefranche de Rouergue. Averties par une petite fille de cinq ans, plusieurs personnes volèrent au puits.

Le domestique de M. de Rochebrune étant descendu, ne put soutenir la fraîcheur de l'eau qu'il avoit à peine touchée, & on fut obligé de le retirer au plutôt. Il se passa un tems assez considérable pour que tout le village eût le tems de s'attrouper avant que qui que ce soit osât descendre. M. Lavaisse offroit en vain toutes sortes de récompenses pour engager quelqu'habitant à secourir cet infortuné, lorsque M. Lobinhos, avocat, jeune - homme à tous égards fort estimable, guidé par un sentiment généreux, se fit descendre tout botté dans le puits. Il y trouva M. de Rochebrune la tête en bas, sur laquelle appuyoit tout le corps; son épée prise dans une fente de la muraille, empêcha M. Lobinhos de l'amener hors de l'eau; il fut obligé de prendre l'air un moment, replongea, & eut enfin le bonheur de ramener celui qu'il étoit allé chercher, après des efforts si violens que l'ongle du gros doigt du pied droit fut arraché, & qu'il a resté quinze jours au lit. Le curé de la paroisse avoit reçu de l'intendance le traité des noyés, par M. Portal;

l'on se conforma avec zèle à ce qui est prescrit. Après cinq quarts-d'heure , M. le chevalier de Rochebrune qui étoit , en sortant de l'eau , sans connoissance , l'œil fixe & égaré , la bouche béante , la levre épaisse d'un pouce , avec des contusions au front , donna quelques signes de vie ; & au bout de cinq à six heures , il eut repris assez de connoissance ; il a été en état le quatrième jour d'aller à cheval à Villefranche pour se mettre plus à portée de toutes sortes de secours.

( *Journal des sciences & beaux-arts.* )

## V I.

Un laboureur de la collecte de Laroche , élection de Brioude en Auvergne , veuf & chargé d'enfans en bas âge , étoit tombé malade à la veille de la moisson ; & sa situation lui faisant courir les risques de perdre les fruits de ses travaux & la subsistance de sa famille , la communauté attendrie sur le sort de ce laboureur , a unanimement délibéré d'employer un jour de fête à moissonner en commun le fruit de l'héritage du malade. Le jour pris pour cette bonne œuvre , se trouva un dimanche , & la crainte de blesser les devoirs de la religion , engagea la communauté à demander au pasteur un agrément qu'il lui accorda en applaudissant à sa charité. Les bleds du Laboureur furent sciés en un jour , & le dimanche suivant fut employé à les ameublir ; en sorte que le pauvre malade doit à la bienfaisance

générale de son village, la conservation de ce qu'il avoit à recueillir.

## V I I.

Le roi a bien voulu témoigner la satisfaction qu'il a eue de la conduite de ses généraux & autres officiers au combat d'Ouessant, en accordant des graces au corps de la marine; favoir, au comte d'Orvilliers, lieutenant-général, commandant en chef l'armée, la dignité de grand'croix de l'ordre royal & militaire de S. Louis; au comte Duchaffault, lieutenant-général, grand'croix de l'ordre royal & militaire de S. Louis, blessé grièvement dans le combat, une pension de 3000 liv. sur les fonds de la marine; au comte de Guichen, chef d'escadre, qui montoit le vaisseau *la ville de Paris*, la dignité de commandeur de l'ordre royal & militaire de S. Louis; au comte de la Croix, lieutenant de vaisseau, qui faisoit les fonctions de capitaine en second sur *l'Amphion*, & qui a été blessé, l'assurance d'obtenir la commission de capitaine de vaisseau, à la première promotion; au chevalier Duchaffault, lieutenant de vaisseau qui a eu la jambe cassée, & dont la mauvaise santé ne lui permet pas de continuer ses services, sa retraite, avec la commission de capitaine de vaisseau & 1000 l. de pension sur les invalides de la marine; au comte de Henri de Melfort, enseigne de vaisseau, grièvement blessé, la croix de S. Louis; au sieur Dubois Guenneheuc, garde de la marine, grié-

vement blessé, le grade d'enseigne de vaisseau; aux sieurs de la Roche, Monthuchon, Duplessis & Parfeault, gardes de la marine, le brevet d'enseigne de vaisseau, à prendre rang à la première promotion: sa majesté a de plus accordé la croix de S. Louis à vingt-huit lieutenans de vaisseau, embarqués sur la flotte & qui n'étoient pas encore susceptibles de cette grace par ancienneté: elle a pourvu d'ailleurs au sort des gens de mer & soldats blessés & à celui des veuves & des enfans de ceux qui ont péri dans l'action.

Sur le compte qui a été rendu au roi, par le prince de Montbarrey, de la manière distinguée, dont les officiers des troupes d'infanterie, embarqués sur les vaisseaux de l'armée, ont servi pendant le combat; sa majesté a accordé la croix de S. Louis, ou l'assurance de cette décoration, à 23 ans de service, à neuf de ces officiers: les sieurs Vinezeau, lieutenant en second au régiment d'Auvergne & de Riviere, lieutenant en second au régiment Dauphin, infanterie, ont obtenu la commission de capitaine & l'assurance de la croix de S. Louis, à vingt-trois ans de service.

## V I I I.

On a formé à Rouen, dans la paroisse de St. Vivien, un établissement bien digne d'éloges. Les pauvres malades, sur-tout si ce sont des peres ou meres de famille, ne vont point à l'hôpital, mais demeurent chez eux, où ils sont

soignés. On invite par de petites récompenses les parens & les voisins à leur rendre les services qui sont en leur pouvoir. Un chirurgien instruit est chargé de visiter une ou plusieurs fois par jour chaque malade ; il ordonne les remèdes, & un apothicaire les distribue : la viande & autres choses nécessaires sont aussi fournies. Tant que la maladie dure, on donne du pain aux enfans à proportion de leur nombre & de leur âge ; ainsi le malade, couché tranquillement & seul sous son humble toit, ne voit autour de lui que des personnes intéressées à sa conservation, & qui partagent ses souffrances.

( *Journal encyclopédique.* )

## I X.

M. le comte de Mailly, commandant du Rouffillon, a établi à Perpignan douze places pour douze pauvres. Les cures respectifs des quatre paroisses de la même ville jouiront chacun du droit de nommer à trois de ces places trois pauvres de leurs paroisses. Les administrateurs de l'hôpital-général, voulant donner au fondateur des preuves durables de la reconnoissance publique, ont fondé à perpétuité une messe pour M. de Mailly. Leurs successeurs, ainsi que les pauvres en faveur desquels la nouvelle fondation a été faite, seront obligés d'assister à cette messe.

## X.

On écrit du Hainaut que les habitans du vil-

lage d'Aubry ayant été sur la fin de l'année dernière affligés d'une violente épidémie , & ayant reçu de la part de M. de Meilhan , intendant de la province , les secours les plus efficaces , après avoir témoigné par des prières publiques leur reconnoissance envers Dieu , avoient appris par le prieur-curé du lieu , qu'on lui avoit fait parvenir la somme de 400 liv. pour être distribuée à la fille la plus vertueuse. On a suivi , pour le choix de la personne & pour la distribution , ce qui s'est pratiqué pour les rosières instituées dans divers endroits du royaume. La nommée Augustine-Josephine Sauvage a été élue & couronnée sous les yeux de l'assemblée la plus brillante de la province. Les habitans ayant supplié ensuite leur prieur-curé de nommer leur bienfaiteur , il leur a appris que , sur le rapport fait par la société royale de médecine de Paris à M. Necker , directeur général des finances , de la méthode curative que M. du Fresnoy , médecin de l'hôpital militaire de Valenciennes , avoit suivie pour les délivrer de l'épidémie dont on a parlé , S. M. desirant en témoigner sa satisfaction à ce médecin , lui avoit fait donner une gratification extraordinaire de 400 liv. , & que ce citoyen avoit cru devoir l'employer à récompenser des mœurs & des vertus que sans doute il avoit apperçues dans ce village en y apportant les secours salutaires de ses remèdes.

---

## A N E C D O T E S.

### S I N G U L A R I T É S.

---

#### I.

**E**N 1683 , M. le Peletier fut choisi pour succéder à Colbert , dans le ministère des finances. L'abbé de Choisi rapporte que Louis XIV , ayant consulté le chancelier le Tellier sur ce choix , ce ministre répondit : » Sire , votre » majesté ne doit pas me croire , le pere de » M. le Peletier a été mon tuteur , & j'ai tous » jours regardé ses enfans comme les miens. « N'importe , dit le roi , dites-moi ce que vous en pensez. --- Sire , j'obéis : M. le Peletier est homme de bien & d'honneur , fort appliqué ; mais je ne le crois pas propre aux finances , il n'est pas assez dur. » Comment ! reprit le » roi , je ne veux pas qu'on soit dur à mon » peuple ; puisqu'il est fidele & appliqué , je » le fais contrôleur-général. «

#### I I.

Un habile peintre , nommé Andréas Mantienus , peignoit les sept vertus cardinales , &



les sept péchés capitaux , par ordre du pape Innocent VII. Ce peintre trouvant que le pape ne le récompensoit pas assez , lui dit qu'il y avoit encore un huitieme vice à peindre , qui étoit l'ingratitude. Le pape lui répondit :  
 » j'y consens ; mais souvenez-vous aussi d'y  
 » ajouter une huitieme vertu , qui est la pa-  
 » tience. «

I I I.

Un Angevin qui ne se fioit point à sa mémoire , écrivit un jour sur ses tablettes :  
*Nota, ne pas oublier de me marier en passant à  
 Tours.*

I V.

On demandoit à un jeune homme quels exploits il avoit faits dans les Pays-Bas ; il répondit qu'il avoit coupé les jambes à un Espagnol ; & comme quelqu'un dit que cette action n'avoit rien d'extraordinaire , mais que ç'auroit été quelque chose , s'il eût abattu la tête de cet Espagnol : vous avez raison , répondit-il avec naïveté , mais il faut que vous sachiez qu'un autre avoit déjà abattu la tête.

V.

Un prédicateur , en adressant la parole à ses auditeurs , d'un ton de voix fort élevé , leur dit : » Messieurs , admirez la force prodigieuse  
 » de Samson , qui , avec une mâchoire d'âne ,  
 » a passé mille Philistins au fil de l'épée. «

Le comte de\*\*\*, guidé par sa curiosité, alla à Rome; le pape, qui fut son dessein, ordonna qu'on lui montrât ce qu'il y a de plus beau & de plus magnifique; ce qui fut exécuté: le pape demanda ensuite au comte s'il en étoit satisfait. Il ne me manque plus Saint-pere, » répondit-il, que de voir le cérémonial qui » s'observe pendant la vacance du Saint-Siege. « --- » Il ne tiendra pas à moi, repartit le pape, » que votre curiosité ne soit satisfaite que fort » tard. «



---

# BIBLIOGRAPHIE

## DE L'EUROPE.

---

### ITALIE.

I nuovi Idilli di Gessner, &c. *Nouvelles Idylles de Gessner, traduites en vers Italiens, avec la traduction d'une lettre du même auteur, sur l'art de peindre les paysages; par le R. P. François Soave. In-12. Verceil, 1778, de l'imprimerie de la ville.*

**L'**Imprimerie établie nouvellement à Verceil, se soutient avec éclat sous la direction de M. Ranza, & il en sort tous les jours des ouvrages estimables, dont l'exécution typographique répond à leur mérite littéraire. Nous avons déjà annoncé dans ce journal plusieurs traductions Italiennes des Idylles de Gessner, & entr'autres celle du R. P. Bertola, & celle de M. Ferdinand Capelli, imprimée à Verceil, comme la nouvelle traduction du R. P. Soave. Cette dernière ne mérite pas moins de succès que les deux précédentes n'en ont eu. Le P. Soave a traduit vingt-deux Idylles, dont cinq ont été déjà traduites par le P. Bertola, dans son *choix d'Idylles de Gessner*, & six autres dans ses *poésies diverses, traduites de l'Allemand*. En comparant ces différentes traductions, on ne

## 358 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

fait souvent auxquelles donner la préférence ; & on ne peut qu'admirer la richesse & la fécondité de la langue Italienne , dans laquelle les auteurs ont trouvé assez de ressources , pour travailler sur le même modèle sans se copier , & pour plaire également en rendant différemment les mêmes choses. La préface dans laquelle le P. Soave rend compte des règles qu'il s'est faites pour traduire , mérite d'être lue en entier , ainsi que sa traduction de la lettre de Gesner , sur l'art de peindre les paysages ; ouvrage trop connu d'ailleurs , pour qu'il soit besoin d'entrer dans aucun détail à cet égard. Le P. Soave étoit déjà célèbre en Italie , par des traductions très-estimées de l'*Essai sur l'entendement humain* , &c. & du *guide de l'entendement dans la recherche de la vérité* , ouvrage posthume du même philosophe. Il y a bien loin delà , aux Idylles de Gesner ! C'est une remarque qu'on peut faire à la gloire de ce savant traducteur.

( *Efemeridi di Roma.* )

DELLE città d'Italie , e sue isole adjacenti compendiose notizie , &c. *Indication abrégée de toutes les particularités sacrées & profanes des villes d'Italie , & des îles adjacentes ; par M. Orlandi. Tome V. in-4to. Pérouse , 1778 , chez Réginaldi.*

Nous avons annoncé le volume précédent dans notre journal de mai 1776 , page 349. Celui-ci contient le commencement de la lettre C , & on y trouve suivant l'ordre alphabétique , les villes de Cagli , Cagliari , Cajazzo , Calatagirone , Calatascibetta , Caltanissetta , Calvi , Camerino , Campana , Campi , Campobasso , Ca-

## N O V E M B R E , 1778. 359

*nosa* , *Caorle* , *Capaccio* , *Capizzi* , *Capod'istria* , *Capri* , *Capua* , *Cariati* , *Carignano* , *Carinola* , *Carlentini* , *Carmagnola* , *Carpi* , *Carrara* , *Casale*. L'auteur n'a rien omis de tout ce que ces villes pouvoient offrir de curieux ou d'intéressant ; il fait connoître leur fondation , leur situation géographique , leur état ancien & actuel , leurs produits , leur commerce , leur population , leurs monumens , &c. & cet ouvrage doit être mis au rang des compilations les plus utiles & les mieux faites. (*Efemeridi di Roma.*)

TRATTATO della pace interna , &c. *Traité de la paix intérieure , divisé en quatre parties , traduit du François. Avec cette épigraphe : Inquire pacem & persequere eam. Psalm. 33. v. 15.* In-12. Rome, 1778 , chez Paul Giunchi.

Ce traité est du petit nombre des ouvrages ascétiques , où la piété s'allie avec la saine philosophie ; la traduction répond au mérite de l'original.

(*Efemeridi di Roma.*)

OSSERVAZIONI di Giuseppe Vernazza , &c. *Observations de M. Joseph Vernazza , sur un cachet du bas-âge , qui est en sa possession , &c.* In-4to. Turin , 1778 , chez François-Antoine Maireffe.

Ce cachet représente une étoile à huit rayons ou pointes , avec ces mots autour : *Sigillum Jacobi & Henrici de Rocchetta Marchionum de Ancisa*. Il est de bronze , de forme ronde , & il paroît avoir été fait avant le quatorzième siècle , ou peu de tems après le milieu du siècle précédent. La *Rocchetta* , en latin *Rupescula* ,

est un domaine situé sur la rive droite du Tanaro , qui lui donne le nom de *Rocchetta di Tanaro* , pour le distinguer des autres domaines du même nom qui se trouvent dans le diocèse d'Asti. *Ancisa* est un domaine situé sur la rive droite du Belbo , dans le diocèse d'Acqui. M. Vernazza prouve que les possesseurs du cachet en question , étoient les deux frères. *Henri de Manfreda* , & *Jacques de Pagano* , neveux d'*Albert de Bonifazio* , & que les marquis d'*Ancisa* , qui devinrent depuis seigneurs de la *Rocchetta* , avoient pour armes une étoile. Tel est l'objet de cette dissertation , où l'on trouve beaucoup d'érudition , & à laquelle il ne manque qu'un sujet plus intéressant.

( *Novelle letterarie.* )

DELLE arti del disegno , discorsi , &c. *Discours prononcés par M. le chevalier Reynolds , président de l'académie royale de Londres , sur les arts du dessin. Traduits de l'Anglois , en langue Toscane. In-12. avec le portrait de l'auteur. Florence , 1778.*

M. le chevalier Reynolds est à la tête de l'académie des arts de Londres , fondée en 1769 , par le roi actuel. Cette académie distribue tous les ans des prix aux élèves qui se font le plus distingués , & c'est l'usage que le président prononce en cette occasion , un discours sur les arts du dessin , qui est ensuite imprimé. M. le chevalier Reynolds s'est acquitté de cette fonction depuis le commencement , avec tout le succès qu'on pouvoit attendre de ses talens , & c'est un préjugé bien avantageux en faveur de ses discours , qu'ils aient mérité d'être traduits en Italien. Ils sont dans ce recueil , au nombre de sept ,

sept, qui ont été prononcés aux différentes distributions des prix de l'académie, depuis l'an 1769 jusqu'à l'an 1776.

( *Novelle Letterarie.* )

DELL' Iliade d'Omero tradotta in oitava rima, &c. *Iliade d'Homere, traduite en octaves; par M. Jacques Casanova, Vénitien. Tom. III, contenant cinq chants. In-4to. Venise, 1778, chez Modeste Fenzo.*

Les cinq chants que ce troisieme volume contient, sont le treizieme, le quatorzieme, le quinzieme, le seizieme, & le dix-septieme. Ce volume est de plus enrichi de trois cartes; l'une, de la Grece décrite par Homere; l'autre, de la Phrygie & de ses côtes maritimes; la troisieme, de Troye & de ses environs. On y trouve aussi une liste des personnes qui ont souscrit pour la traduction de M. Casanova, depuis la publication des deux volumes précédens, & dont le nombre prouve assez le succès de cet ouvrage. Enfin, on lit un avis, dans lequel le traducteur promet de donner dans le tome suivant, qui contiendra le reste de l'Iliade, les notes qu'il avoit promises en publiant le second, de maniere que ce quatrieme tome sera beaucoup plus volumineux que les trois précédens. Les notes qui accompagnent les cinq chants que nous annonçons, ne sont pas moins savantes, ni moins intéressantes que celles qui ont paru dans les autres volumes. Nous citerons pour exemple, la remarque qui accompagne la strophe suivante du treizieme chant.

Giove che de Trojan scorge alla Testa  
Ettor, già ver le navi, e forte in guerra,

Tome XI.

Q

Volge l'occhio divin su quella , e questa  
 Diversa parte della bassa terra ;  
 Sul Trace cavalier , sul Misio arresta  
 Lo sguardo , che alcun termine non ferra ;  
 E gl' ippomolghi , uomini illustri ei vede ,  
 Cui latte pasce , e giusti serban fede.

» J'ai suivi , dit l'auteur , Strabon & d'autres  
 » écrivains qui prouvent qu'Homere ne parle  
 » point des Abiens , mais seulement des Hippo-  
 » molgues , qu'il appelle des hommes droits ou  
 » ennemis de la fraude. Ces Hippomolgues ont  
 » tiré leur nom de leur maniere de vivre , ils  
 » se nourrissoient du lait de leurs cavales , & cela  
 » ne doit pas paroître si étrange , car encore  
 » aujourd'hui nous pouvons observer à-peu-  
 » près la même chose dans des pays peu éloi-  
 » gnés des nôtres. Il y a une peuplade Suisse ,  
 » dans le pays de Vaud , qui ne vit que de lait.  
 » J'ai parlé moi-même dans ce pays à un vieil-  
 » lard vigoureux qui m'a assuré qu'il n'avoit  
 » bu de ses jours ni vin , ni eau , ni biere , &  
 » qu'il n'avoit jamais mangé ni pain , ni poissons ,  
 » ni viande , ni herbes ; il ne s'étoit nourri toute  
 » sa vie que de lait & de fromage , comme tous  
 » les autres habitans de cette contrée. Ce peu-  
 » ple est blanc , blond , & simple , les maladies  
 » sont fort rares dans ce pays , & on n'y trou-  
 » ve point de médecins. On y voit des vieil-  
 » lards vigoureux à qui il est plus facile de gra-  
 » vir sur les montagnes que de voyager dans  
 » la plaine.

» Les Hippomolgues , dont parle Homere ,  
 » sont les Scythes Nomades ; ils se nourrissoient  
 » de lait de cavales , & le fromage qu'ils fai-  
 » soient avec ce lait , s'appelloit *hippates*. On  
 » lit la description de leur genre de vie dans



» Hippocrate, à la section quarante-quatrième  
 » du traité de l'eau, de l'air & des lieux, com-  
 » me l'observe Madame Dacier. Les Tartares  
 » d'aujourd'hui qui habitent le même pays, vi-  
 » vent de la même manière; cela prouve peut-  
 » être que ce genre de nourriture convient au  
 » climat; si ces peuples se nourrissoient autre-  
 » ment, ou ils mourroient; ou ils changeroient  
 » au moins de mœurs, de goûts & de princi-  
 » pes. Malheur à la ville dont les habitans re-  
 » nonceroient au pain, au vin & à la viande  
 » pour se nourrir de lait comme les Hippomol-  
 » gues, les Tartares ou les Suisses; elle seroit  
 » bientôt entièrement détruite. En Bavière &  
 » dans une grande partie de la Suède, les en-  
 » fans des pauvres & des riches indifféremment  
 » sont élevés sans avoir jamais sucé le lait de  
 » leur mère ou d'une nourrice: j'ai trouvé le  
 » même usage en Angleterre, mais moins gé-  
 » néralement répandu; les Anglois soutiennent  
 » pourtant qu'il devroit être général, & que  
 » l'espèce se multiplieroit davantage; ils prou-  
 » vent en effet qu'une grande partie des mala-  
 » dies provient du mauvais lait qu'un enfant  
 » a sucé d'une nourrice mal-saine & souvent  
 » grosse; si ces nourrices, ajoutent-ils, pour  
 » éviter ce dernier inconvénient, se refusent au  
 » commerce conjugal; voilà autant de perdu  
 » pour la multiplication de l'espèce. A ce rai-  
 » sonnement on ne peut répondre autre chose,  
 » si ce n'est que les Anglois ont raison.

Nous voilà un peu loin des Hippomolgues;  
 mais enfin les observations de M. Casanova sont  
 intéressantes; & l'objet de sa digression est assez  
 important pour qu'on lui sache gré de cet écart.

*(Giornale enciclopedico.)*

LETTERA dell'abbate Jirolamo Tiraboschi, &c.  
*Lettre de M. l'abbé Jérôme Tiraboschi, bibliothécaire de S. A. S. le duc de Modene, à M. l'abbé N. N., concernant l'essai historique apologétique sur la littérature espagnole, (\*) de M. l'abbé Lampillas. Grand in-12, Modene, 1778.*

M. Tiraboschi commence par répondre au reproche que lui a fait M. Lampillas d'avoir cherché à dénigrer la nation espagnole, & il proteste qu'il n'a jamais eu cette idée, & que dans tout ce qu'il a écrit sur la littérature espagnole, il n'a eu en vue que la vérité; du reste il soutient son sentiment avec la même vivacité que M. l'abbé Lampillas l'a attaqué; si celui-ci a peint Seneque le philosophe comme un sage digne à tous égards de ce titre glorieux, le premier le représente comme un imposteur, un hypocrite, un infâme adulateur, un avare odieux, &c. au milieu de ces contradictions, le lecteur est bien embarrassé de savoir à quoi s'en tenir, il faut recourir aux sources, consulter les faits, & après cela il faut encore suspendre souvent son jugement. Il y a cependant plusieurs points sur lesquels M. Tiraboschi répond assez solidement à M. l'abbé Lampillas.

(*Efemeridi di Roma.*)

LA scelta della moglie, &c. *Du choix d'une femme : ouvrage de François Barbaro, gentilhomme Vénitien, traduit du latin par Albert*

---

(\*) Voyez notre dernier journal, page 393.

Lollio, *Ferrarois*. In-12. Verceil, 1778, de l'imprimerie de la ville.

Voilà encore une nouvelle production de l'imprimerie de Verceil. François Barbaro, auteur de cet ouvrage, qu'il intitula *de re uxoria*, vécut dans le quinzième siècle, & se distingua par sa bravoure & ses talens militaires encore plus que par son esprit & ses ouvrages littéraires : son traducteur, Albert Lollio, vécut dans le même siècle & ne fut pas moins célèbre. Le docteur Barotti qui lui a consacré un article dans ses *Mémoires historiques des illustres Ferrarois*, (\*) rend compte de ses différens ouvrages, mais il ne paroît pas qu'il ait connu cette traduction, car il n'auroit pas manqué d'en faire mention s'il l'avoit connue. L'édition que nous annonçons, a été faite d'après celle que l'imprimeur Ferrari Piémontois donna à Venise en 1548, in-8vo. & qui passe pour très-correcte. Quant à l'ouvrage en lui-même, il est divisé en vingt-huit chapitres, & traite d'objets importans & qui tiennent de près au bonheur de la vie, savoir, des règles qu'un homme doit suivre dans le choix d'une femme, & qui sont relatives aux mœurs, à l'âge, à la naissance, à la beauté, &c. des devoirs d'une femme dans l'état de mariage, qui embrassent la douceur envers son mari, l'amour conjugal, la modestie, le silence, la simplicité dans la parure, le soin du ménage, l'éducation des enfans, &c. Tous ces objets sont très-bien développés & traités fort sagement dans cet ouvrage, dont la lecture ne peut qu'é-

---

(\*) *Esprit des journaux*, août 1777, page 142.

tre profitable aux personnes des deux sexes qui sont destinées au mariage.

(*Efemeridi di Roma.*)

TEATRO critico universale, &c. *Théâtre critique universel ; ou dissertations sur toutes sortes de sujets pour détruire les erreurs communes ; ouvrage composé par D. Benoît-Jérôme Feijoio , général de l'ordre de St. Benoît, & conseiller de Sa Majesté Catholique ; traduit de l'Espagnol en Italien, par M. l'abbé D. Antoine Martinez. Tom. I, II, & III, in-4to. Genes, 1778.*

Nous attendrons, disent les journalistes de Florence en annonçant cet ouvrage, la seconde partie de l'*Essai historique apologétique de la littérature Espagnole*, pour porter un jugement sur l'état actuel de cette littérature ; car si l'on vouloit en juger par ce *théâtre critique universel* du pere Feijoio, qui est mort en 1764, âgé de 88 ans, on ne s'en formeroit pas une idée bien favorable ; quoique cet ouvrage ait été annoncé avec beaucoup d'emphase & attendu avec impatience, qu'il ait été reçu en Espagne avec un applaudissement général, qu'il s'en soit fait trois éditions, & ce qui est encore plus que tout cela, qu'il ait été traduit en François, en Anglois, & maintenant en Italien. Le but de l'auteur est de détruire les erreurs populaires en tout genre, & il disserte en conséquence sur toutes sortes de sciences ; on voit par-là que son livre est un de ces ouvrages qui doivent apprendre tout, & qui n'apprennent rien. *Vous trouverez dans ce savant Bénédictin*, dit le traducteur Italien dans sa préface, *ce qu'il y a de mieux dans quelque autre auteur que ce puisse être, soit que vous le lisiez comme*

*théologien, ou comme philosophe, ou comme mathématicien, ou comme médecin, &c.* Malgré cet éloge pompeux, l'ouvrage du Pere Feijoió n'est qu'une masse indigeste d'érudition dans laquelle l'auteur a mis à contribution, tout ce qu'il a pu recueillir dans sa vaste lecture. Les philosophes écrivent leurs pensées; les érudits qui ne se piquent pas ordinairement de penser beaucoup, écrivent ce qu'ils ont lu. Nous voudrions pouvoir donner une idée plus distincte & une notice plus détaillée de cet ouvrage, pour prouver que ce n'est point tromper nos lecteurs, que de le mettre au rang des ouvrages médiocres du siècle passé, & des ouvrages de mauvais goût de notre siècle.

*(Nouvelle letterarie.)*

SACRORUM conciliorum nova & amplissima collectio, in quâ præter ea quæ *Philippus Labæus*, & *Gabriel Cossartius*, & novissime *Nicolaus Coleti* in lucem edidere, ea omnia insuper in suis locis optime disposita exhibentur, quæ *Johannes Dominicus Mansi*, archiepiscopus Lucensis evulgavit. Editio novissima ab eodem optime merito præfule, potissimum favorem etiam & opem prestante eminentissimo cardinali *Dominico Passioneo*, S. sedis apostolicæ bibliothecario, aliis que item eruditissimis viris manus auxiliatrices ferentibus, curata, novorum conciliorum, novorumque documentorum additionibus locupletata, ad mss. codices, vaticanos, Lucenses, alios que recensita, & perfecta. Accedunt etiam notæ, & dissertationes quam plurimæ, quæ in cæteris editionibus desiderabantur. Tomus XXII ab anno M. C. LXVI usque ad annum M. C. C.

XXV, *in-folio maximo* Venetiis, 1778, apud Antonium Zatta.

Nous avons annoncé le volume précédent au mois de juin 1777, page 354; ce nouveau volume n'est pas moins bien exécuté, & on ne peut qu'applaudir au zèle & à l'exactitude du sieur Zatta. Cet estimable imprimeur semble ne travailler réellement que pour le progrès des sciences; il fait ce que beaucoup d'autres disent.

(*Novelle letterarie.*)

IL Messia : egloga sacra, &c. *Le Messie : églogue sacrée, traduite du texte Anglois, par M. Dominique Ferrero. In-8vo. Alti, 1778.*

Ce n'est pas la première fois qu'on a traduit en Italien, ce morceau sublime de Pope. Le R. P. Littardi, des écoles-pies, en a publié une traduction à Gênes en 1761; & on en trouve une autre dans les poésies du comte de S. Raphael de Chieri. Mais celle de M. Ferrero, est beaucoup plus heureuse que les deux autres, & sur-tout, beaucoup plus fidèle, comme ceux qui entendent l'Italien & l'Anglois, pourront s'en convaincre en la comparant avec l'original. Le savant traducteur est déjà connu avantageusement dans les lettres par d'autres poésies publiées en différentes occasions, & composées dans les momens de loisir que lui laissent quelquefois l'étude de la théologie, & les emplois dont il est chargé : il ne pouvoit choisir pour exercer ses talens de sujet plus convenable, que le mystère célébré par le poète Anglois, dans cette belle églogue. Rien n'est mieux adapté à ce sujet auguste que l'hémistiche de Virgile, *majora canamus*, qui sert d'épigraphe à cette traduction; il peut s'appliquer en même tems à la beauté du style

& de la versification , qui est par-tout harmonieuse & soutenue. Nous citerons pour exemple, les vers suivans.

Non più sospir, non più tumulto udrassi  
Pel vasto mondo. Ei tergerà ogni ciglio.  
Strigneran morte adamantini ceppi,  
E roso fia da sempiterna piaga  
D'averno il formidabile tiranno.  
Qual buon pastor, che le dilette agnelle  
Scorge ai paschi più freschi e a l'aer puro,  
L'erranti cerca e le riporta al grege,  
Le guarda il giorno e vegghia le la notte,  
Gli allor nati agnellin recando in braccio,  
Che di sua propria man pasce, e ne avviva  
Nel sen talor le languidette membra;  
Tal de l'uom prenderà cura l'eterno  
Del secolo futur promesso padre.  
Non scorgerà nazione contra nazione:  
Nè più s'azzufferan con occhi accesi  
Di mortal fuoco i fervidi guerrieri:  
Di spade non saran coperti i campi,  
Nè l'ire aizzera guerresco bronzo,  
Curvate in falci rugginose l'aste  
Vedranfi e logro il brando armar l'aratro.

( *Efemeridi di Roma.* )

**LACTANTI** *Valsecchii*, *Mediolanensis vindiciæ*  
*Grotianæ definitionis de æquitate, &c. Ticini*  
*Regii, apud Marcum Antonium Porro, &*  
*Josephum-Bianchi.*

Ce traité solide & judicieux peut se diviser en quatre parties. La premiere a pour objet la nature & la définition de l'équité; dans la seconde, l'auteur parle des différentes especes d'équité; dans la troisieme, des matieres aux-

## 370 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

quelles elle est applicable ; dans la quatrième ; de son usage , ou , pour citer la phrase Italienne des journalistes de Rome, *da chi e fino a qual segno debba farsene uso*. Nous donnerons en abrégé une juste idée du mérite de ce livre , pour engager à le lire ceux qui peuvent en profiter. Après avoir exposé les définitions de l'équité qu'ont données différens écrivains , l'auteur , avant de donner la sienne , qui est celle de Grotius ; examine d'abord le but & les défauts inévitables de toute législation , d'où naît le besoin de l'équité , & résultent les principes qui constituent la nature. Comme il y a un nombre presque infini d'actions fondées sur des droits inviolables , & d'autres actions qui s'opposent à l'exercice de la liberté & de la propriété civile , à la conservation desquelles doit tendre tout gouvernement bien réglé , il est impossible qu'à chaque action corresponde une loi particulière qui la garantisse , ou qui la condamne. En outre , comme les différentes circonstances multiplient & varient de mille manieres , les besoins , les actions , les contrats & les délits , il est pareillement impossible que les loix suivent cette révolution continuelle des choses humaines , & s'adaptent à tous les cas. Par conséquent il faut qu'un sage législateur ayant égard au caractère , & à l'état actuel de la nation qu'il dirige , ainsi qu'aux qualités & aux inclinations les plus constantes du cœur humain , s'exprime en termes les plus généraux qu'il est possible , dans les loix qu'il porte pour établir la sûreté des engagemens , & pour réprimer les vices dominans , afin que son code embrasse un plus grand nombre de cas , & exige moins de changemens dans la suite. Mais ces termes généraux doivent produire nécessairement une grande



incertitude dans l'application des loix, aux cas particuliers, & quelquefois même donner lieu à des injustices. Pour remédier donc à ces deux inconvéniens nécessaires, il faut recourir aux principes généraux de l'équité, qui sont le fondement & l'ame de toute législation, & l'unique moyen qu'on ait pour interpréter la volonté du législateur dans l'application des loix. Ces principes nous faisant connoître les vues, les raisons & les motifs qui ont guidé le souverain dans la composition de chaque loi, nous mettent en état de juger de l'analogie des cas compris sous cette loi, & de l'étendue de ses dispositions, points auxquels se réduisent les règles de l'interprétation des loix; les mêmes principes nous font aussi connoître, les cas où la diversité imprévue des circonstances exige qu'on s'écarte du texte précis de la loi, par l'injustice & l'absurdité évidentes qui résulteroient d'une interprétation trop littérale. Or cette limitation des loix générales dans les cas particuliers, limitation aussi conforme à la volonté du législateur que contraire à la lettre, est ce qui constitue l'essence de l'équité, dont l'auteur traite ici. Elle a donc été très-bien définie par Grotius : *Virtus voluntatis correctrix ejus, in quo lex propter universalitatem deficit.* Voilà les principes solides & lumineux qui dominent dans cet ouvrage, & sur lesquels l'auteur se fonde pour rejeter les divisions peu exactes qu'on a faites de l'équité, en écrite & non-écrite, naturelle & civile, & pour la distinguer de la clémence, de l'indulgence, & des dispenses. La discussion des matières dans lesquelles l'équité a lieu, n'est pas moins solide; l'auteur prend de là occasion de réfuter diverses opinions des jurisconsultes, & il déploie, à ce sujet, une érudition d'autant plus

### 372 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

louable qu'elle est, si l'on peut le dire, sage & modérée; enfin après avoir développé très-clairement l'office du jurisconsulte & du juge dans l'exercice de l'équité, & répondu victorieusement aux objections spécieuses de ceux qui voudroient la bannir des tribunaux, sous prétexte de l'abus que les passions des hommes peuvent en faire, l'auteur termine cet excellent traité par une digression sur les jurisconsultes & préteurs Romains qui, par le moyen des fictions, formalités, &c. tempérèrent la rigueur des loix, s'accommodant ainsi à la diversité des tems & des circonstances, & suivant les principes de l'équité, comme ce fameux S. Sulpitius, dont Cicéron a dit : *Omnia quæ proficiscebantur a legibus & jure civili, semper ad facilitatem æquitatem que referebat.*

(*Efemeridi di Roma.*)

**PROGETTO** per preservare i gelfi, &c. *Projet pour préserver les mûriers de la mortalité épidémique actuelle, & pour en augmenter le revenu, reproduit avec de nouvelles expériences & observations; par M. le comte Charles Bettoni, membre des sociétés d'agriculture de Brescia, de Vérone, &c. In-8vo. Venise, 1778, chez Benoît Milocco.*

M. le comte Bettoni avoit déjà publié ce projet à Brescia en 1776; mais ayant fait depuis, & recueilli de nouvelles expériences & observations, dont les unes confirment ses premières idées, & les autres les réforment en quelques points, il s'est déterminé avec raison à donner cette nouvelle édition. Il expose en premier lieu les observations relatives à la première partie de son projet; la préservation des

mûriers, & il prouve par de nouvelles expériences, de nouvelles autorités & de nouvelles raisons, ce qu'il avoit déjà insinué précédemment, savoir, que pour préserver les mûriers, il faut les laisser reposer chaque troisieme ou chaque quatrieme printems, & ne les dépouiller de leurs feuilles qu'en août, septembre & octobre. Ce printems de repos doit être celui qui suit la taille des mûriers, soit qu'elle se fasse en novembre ou décembre, soit qu'on suive l'usage général d'émonder les mûriers, aussitôt après qu'il sont dépouillés de leurs feuilles. Quant à la seconde partie du projet, aux moyens de tirer de ces arbres un plus grand revenu, M. le comte Bettoni, prouve d'abord que la récolte faite en automne ne leur est point nuisible, & qu'on obtient par ce moyen un tiers de feuilles plus qu'à l'ordinaire; pourvu qu'on ait soin de ne pas arracher les têtes des rejettons, de ne pas déchirer l'écorce en enlevant les feuilles, & d'avoir des mûriers entés plutôt que des sauvages, &c. il montre ensuite comment on peut faire éclore des vers à soie dans le mois d'août, pour consommer les feuilles en automne, & comment on doit nourrir ces petits animaux pour qu'ils prospèrent le plus qu'il est possible. Il parle des vers nommés *Trigeni*, qui forment trois générations dans l'espace de six mois; & enfin il va au-devant des objections qu'on peut faire, & y répond victorieusement. Il n'est pas douteux que ces idées doivent paroître contraires aux idées reçues en différens pays. Il n'y a que l'expérience qui puisse prouver la bonté de son système, & pour engager les cultivateurs à en courir les risques, M. le comte Bettoni propose un moyen qui fait honneur à sa générosité, & met en évidence

son zèle pour le bien public. » Je demande ;  
 „ dit-il dans son épître dédicatoire à MM. les  
 „ provéditeurs pour l'agriculture , qu'il me soit  
 „ permis de déposer dans la caisse de la société  
 „ d'agriculture de Vérone , cinquante sequins  
 „ pour une médaille d'or qu'on donnera à celui  
 „ qui , au jugement de la société , aura dans un  
 „ tems déterminé , confirmé par les meilleures  
 „ raisons & les expériences les plus sûres , l'u-  
 „ tilité de mon projet , ou prouvé au contraire  
 „ qu'il ne peut pas produire les avantages que  
 „ j'en attends , & qu'il doit être rejeté en  
 „ conséquence.

L'académie de Vérone a accepté cette sage proposition.

( *Novelle letterarie.* )

## A N G L E T E R R E.

A general history of Ireland , &c. *Histoire générale d'Irlande , depuis les tems les plus reculés dont on ait connoissance , jusqu'à la fin du douzième siècle ; tirée des mémoires les plus authentiques ; par M. O'halloran. II vol. in-4to. Londres , chez Robinson.*

Pour donner une idée des tems fabuleux de l'Irlande , nous citerons le chapitre premier. L'auteur commence ainsi.

„ L'an du monde 2736 , suivant la computation des Hébreux , dans le mois de Bel ou de Mai , le dix-septième jour de la lune ,  
 „ suivant la relation d'Amherghin , grand-prêtre dans cette expédition , l'Irlande fut envahie  
 „ par un corps nombreux de troupes , venant de la Galice en Espagne. Après avoir soumis la contrée , & avoir établi leur gouverne-

» ment sur une bafe solide , comme on le verra  
 » en fon lieu , ces conquérans firent des recher-  
 » ches fur l'hiftoire & les antiquités du peuple  
 » vaincu , fur l'époque de fon établiffement  
 » dans le royaume , & fur les colonies qui l'y  
 » avoient précédé. Le réfultat de ces recher-  
 » ches , confifte dans les relations fuivantes ;  
 » qui ont été transmifes d'âge en âge , chez les  
 » Irlandois , auffi foigneufement que leurs pro-  
 » pres exploits , & ceux de leurs ancêtres.

» L'an du monde 1956 , Partholan , fils de Sea-  
 » ra, fils de Sru , fils d'Eafru , fils de Framant , fils  
 » de Fathocda , fils de Magog , fils de Japhet ,  
 » fils de Noé , débarqua en Irlande , accompa-  
 » gné de fa femme Ealga , ou Ealignait , de fes  
 » trois fils Rughraidhe , Slainge & Laighline ,  
 » avec leurs femmes , & de mille foldats. Le  
 » *livre des invafions* , d'où cette relation eft  
 » tirée , fixe l'époque de ce débarquement , à  
 » l'an 278 après le déluge ; mais M. O'flaherty  
 » place cette époque trente-cinq ans plus  
 » tard , différence de peu de conféquence ,  
 » quand il s'agit de faits fi éloignés & fi peu  
 » intéreffans. On nous dit que Partholan avoit  
 » été forcé de fuir de la Grece , fa patrie , pour  
 » avoir affaffiné fon pere & fa mere , & voulu  
 » faire le même fort à fon frere aîné , dans le  
 » defsein de s'emparer du fuprême commande-  
 » ment ; ces parricides l'avoient tellement mis  
 » en exécration dans le pays , qu'il n'avoit  
 » pas pu y refter , & s'étant embarqué avec fes  
 » compagnons , pour chercher un nouvel éta-  
 » bliffement , il arriva enfin en Irlande. Le  
 » *livre des conquêtes* rapporte , mais comme un  
 » fait qui n'eft pas authentique , qu'avant l'arri-  
 » vée de Partholan , l'Irlande avoit été poffé-  
 » dée par une colonie d'Afrique , fous le com-

### 376 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» mandement de Ciocall , & qu'il y eut entre  
» ces anciens possesseurs & les nouveaux dé-  
» barqués, une bataille sanglante , dans laquelle  
» les Africains furent taillés en pieces.

» L'histoire rapporte , que dans ce tems ,  
» on ne trouvoit en Irlande que trois lacs &  
» neuf rivières , dont les noms sont expresse-  
» ment marqués ; mais il est probable que les  
» cantons où se trouvoient ces lacs & ces ri-  
» vières , étoient les seuls connus alors , & que  
» lorsqu'on commença à visiter d'autres parties  
» de l'isle , on y trouva successivement des ri-  
» vières & des lacs , dont on fit mention dans  
» les annales nationales , comme d'autant de  
» découvertes nouvelles ; les différentes époques  
» étant distinctement marquées , & les annales  
» ne contenant aucune mention antérieure de  
» l'existence de ces lacs & de ces rivières , les  
» écrivains postérieurs ont parlé du tems de leur  
» découverte , comme du tems de leur première  
» apparition. Nos écrivains sont très-exacts à  
» marquer les tems où ces rivières & ces lacs  
» ont été vus pour la première fois ; c'est une  
» partie considérable de notre histoire , & cela  
» prouve l'extrême exactitude de nos premiers  
» écrivains , mais en même-tems cela montre  
» une crédulité inexcusable dans leurs succes-  
» seurs , qui ont confondu la première décou-  
» verte avec le premier moment de l'existence ,  
» erreur absurde , quoique le savant docteur  
» Hutchinson , évêque de Down & de Con-  
» ner , se soit donné beaucoup de peine pour  
» la défendre. Comme il me paroît presque  
» certain , qu'à un petit nombre d'exceptions  
» près , les rivières & les lacs existent depuis  
» la création , j'espère que le lecteur me par-

» donnera, si je ne m'arrête pas davantage à  
 » cette partie de notre histoire.

» Aussi-tôt après le débarquement de Par-  
 » tholan, son fils Slainge mourut, & fut enterré  
 » sur le côté d'une montagne, qui est dans le  
 » canton de Down, & qu'on nomme delà,  
 » *Sliabh-Slainge*; *sliabh*, en Irlandois, signi-  
 » fiant montagne. Laighline mourut & fut en-  
 » terré près d'un lac qu'on appelle *Loch-Laigh-*  
 » *line*, comme on nomme *Loch Rughraidhe*;  
 » un autre lac, près duquel Rughraidhe fut en-  
 » terré. Partholan mourut à *Magh-Alta*, dans  
 » la province de Méath, laissant son royaume  
 » partagé entre quatre enfans, qu'il avoit eus  
 » en Irlande, nommés Ear, Orba, Fearn, &  
 » Feargana.

» C'est avec surprise que nous trouvons dans  
 » l'état de la maison de ce prince, quatre hom-  
 » mes-de-lettres, trois druides, trois généraux;  
 » un chevalier, &c. dont les noms sont con-  
 » servés dans nos annales. Les enfans de Par-  
 » tholan, gouvernerent, dit-on, avec une grande  
 » sagesse, & leurs successeurs également, pen-  
 » dant plusieurs générations, jusqu'à ce qu'il  
 » survint une peste violente, qui emporta la  
 » plus grande partie de la colonie; par une  
 » suite de ce fléau, le royaume, qui, pen-  
 » dant près de trois cens ans, avoit été gou-  
 » verné par la postérité de Partholan, fut pen-  
 » dant trente ans dans une espece d'anarchie.  
 » Les lieux où la peste emporta le plus de monde  
 » furent *Ben-Hedir*, maintenant *Hoath*, près  
 » Dublin, & les places voisines; d'où nous  
 » pouvons inférer que la contagion avoit été  
 » apportée dans le royaume par quelques vais-  
 » seaux; la mortalité fut si rapide, qu'au lieu  
 » d'enterrer les morts dans des endroits dis-

### 378 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

„ fèrent , ce qui ne servoit qu'à répandre le  
 „ mal , l'expérience fit connoître l'avantage de  
 „ fixer un seul & unique endroit pour y en-  
 „ sevelir indistinctement tous les cadavres ; ce  
 „ lieu , dit le *livre des conquêtes* , fut appelé  
 „ dans la suite , *Taimhleacht-Muintir Phartho-*  
 „ *lan* , ou le lieu de la sépulture de la postérité  
 „ de Partholan. Depuis l'introduction du chris-  
 „ tianisme en Irlande , on bâtit dans cet en-  
 „ droit un monastere célèbre , qui a retenu jus-  
 „ qu'à ce jour le nom de *Taimhleacht* .”

Nous ne sommes pas moins surpris que M. O'halloran , de trouver dans l'état de la maison de Partholan , deux *hommes-de-lettres* , &c. mais nous le sommes encore davantage de voir qu'on ajoute foi aux particularités surprenantes qui se trouvent dans des relations si anciennes.

Dans le chapitre premier du second livre , l'historien rapporte que Phœnius , l'inventeur des lettres , passe pour le fondateur de la nation Irlandoise ou Milésienne. Ce personnage est dit avoir été fils de Baath , fils de Magog , fils de Japhet , fils de Noé. » Mais , dit M. O'halloran , si nous admettons cette généalogie , nous verrons en même-tems la nécessité de supposer un plus grand nombre de générations , entre Phœnius & Noé , à raison du grand accroissement de l'espèce humaine à cette époque. » Cette anecdote est pour nous un autre sujet de surprise ; l'auteur avoue que pour rendre cette histoire croyable , il est nécessaire de recourir à une supposition ; mais la meilleure à notre avis , est de supposer qu'il y a des fables chez les Irlandois , comme chez tous les peuples du monde. Il est suffisant pour nous , d'observer à l'égard de cette histoire qui



se termine à l'arrivée de Henri II en Irlande, que M. O'halloran a tiré tous les faits qu'il rapporte des chroniques Irlandoises, depuis les commencemens fabuleux de cette monarchie, jusqu'à l'invasion des Anglois. Nous dirons maintenant quelque chose du discours préliminaire.

M. O'halloran, pour expliquer les migrations supposées des peuples méridionaux en Irlande, est porté à croire que les anciens connoissoient la propriété qu'a l'aiguille aimantée de se tourner vers le nord, & par conséquent l'usage de la boussole. Mais est-il raisonnable d'imaginer qu'une découverte si précieuse, eût été passée sous silence par tous les anciens auteurs généralement, s'ils en avoient eu connoissance? S'il y a quelque chose d'infiniment probable, c'est le contraire de cette supposition.

» En traitant de chaque regne, dit l'auteur  
 » dans la suite de ce discours, j'ai examiné ce  
 » qui a été avancé sur ce sujet, par les dif-  
 » férens auteurs, dont les ouvrages existent im-  
 » primés ou manuscrits. J'ai même fait des re-  
 » cherches dans Routh, Vsher, Ward, Colgan;  
 » & dans les autres écrivains ecclésiastiques;  
 » & j'ai rejeté tout ce qui m'a paru invrai-  
 » semblable ou mal-fondé. Il est fait mention  
 » fréquemment dans les anciennes chroniques  
 » d'invasions de peuples venus d'Afrique, &  
 » de combats entre ces peuples & nos ancê-  
 » tres. Comme il n'y avoit en Afrique de peu-  
 » ple maritime ou commerçant, que les Car-  
 » thaginois, j'ai commencé par soupçonner  
 » qu'ils pouvoient être les mêmes que ces  
 » *Fomharaigs*, dont il est si souvent parlé. J'ai  
 » consulté leur histoire, j'ai comparé les épo-  
 » ques, & je me suis convaincu, comme j'es-

„ pere que le public le fera également, de la  
 „ solidité de ma conjecture. Cela explique &  
 „ prouve en même-tems, ce qui a été dit de  
 „ l'étendue de notre commerce, dans les pre-  
 „ miers âges, de la perfection de nos arts & de  
 „ nos manufactures, de notre habileté à tra-  
 „ vailler les mines de cuivre, de plomb, &  
 „ de fer, qui sont les grandes richesses de no-  
 „ tre contrée. Outre l'immense commerce  
 „ qui a rendu les Carthaginois si célèbres,  
 „ c'est un fait connu, que dans leurs guerres  
 „ avec les Romains, ils tiroient des mercéna-  
 „ res, non-seulement de l'Ibérie & de la Gaule,  
 „ mais encore des isles Atlantiques. Ce fait re-  
 „ çoit un nouveau jour de la mention que font  
 „ nos anciennes chroniques de légions, *Fine-*  
 „ *Fomharaig* ou Africaines, qui, selon moi,  
 „ étoient les troupes Irlandoises, engagées au  
 „ service de Carthage, & se nommoient ainsi  
 „ par la même raison que les troupes Irlando-  
 „ ises qui servoient dans la Gaule, s'appelloient  
 „ *Fine-Gall*, & qu'on a appelé dans des tems  
 „ postérieurs, *Fine Albin*, celles qui servoient  
 „ en Ecosse; dénominations semblables à celles  
 „ que les légions romaines tiroient des con-  
 „ trées où elles servoient. Mais, pour mon-  
 „ trer qu'il y a quelque chose de plus que de  
 „ simples conjectures dans ce que j'avance ici,  
 „ il est évident que les épées carthaginoises,  
 „ trouvées près des plaines de Canne, & les  
 „ anciennes épées Irlandoises qu'on voit encore  
 „ tous les jours, sont exactement les mêmes  
 „ pour la forme, la longueur & le mélange des  
 „ métaux; leur ressemblance à ce dernier égard,  
 „ est si parfaite, que l'essayeur de la monnoie,  
 „ qui a examiné les unes & les autres, n'a  
 „ pas balancé à dire qu'elles avoient été jetées  
 „ dans le même chaudron.

Cette anecdote rappelle les observations que M. le gouverneur Pownall a lues dans la société des antiquaires en 1774, sur quelques antiquités Irlandoises; mais de semblables faits ne prouvent rien en faveur de l'opinion de M. O'halloran. Car comme tous les écrivains conviennent que les colonies phéniciennes commerçoient avec l'Angleterre, & en tiroient de l'étain dans des tems très-reculés, il est beaucoup plus probable que les épées, dont parle M. O'halloran, étoient apportées des pays méridionaux en Angleterre, d'où elles passaient en Irlande.

L'auteur de cette histoire accorde aux chroniques Irlandoises, un degré de croyance, que sans doute, d'après les preuves qu'il donne d'ailleurs de son jugement, il n'accorderoit pas à celles des autres contrées, s'il s'agissoit d'époques aussi reculées. L'histoire authentique de la Grèce, ne datte que du commencement des olympiades; & celle des nations occidentales & septentrionales de l'Europe, datte de tems bien postérieurs. La supposition que les arts & les sciences ont flori en Irlande, dans des tems très-éloignés du nôtre, choque toutes les vraisemblances, parce qu'il ne reste dans ce pays aucunes traces locales de leur passage, comme dans les autres pays où ils ont été cultivés. Cependant l'ouvrage de M. O'halloran a toujours un grand mérite; c'est une histoire bien faite des tems fabuleux de l'Irlande, qui peut servir d'introduction à son histoire authentique, par le docteur Leland.

( *Critical Review.* )

A Sermon preached before the laudable association of Antigallicans, &c. *Sermon prêché*

## 382 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

*devant la louable société des Antigallicans ; dans la paroisse de S. George en Middlesex , le jeudi 23 avril 1778 , jour de leur assemblée générale annuelle ; par le R. Isaac Hunt . &c. In-4to. Londres , 1778 , chez Evans.*

La société Antigallicane a été instituée au commencement de l'année 1745 , dans un tems , dit M. Hunt , où le commerce & les finances de la France , étoient assez bien rétablis , pour mettre ce royaume en état de troubler la paix de l'Europe & de braver les armes Angloises. A cette époque , un grand nombre de particuliers résidents à Londres , enflammés de la juste indignation qui convient à des Anglois , contre les arts insidieux , & l'insolence ouverte de la nation Françoisse , formèrent une association pour entretenir & répandre parmi leurs compatriotes , le même esprit de ressentiment patriotique contre ces perfides ennemis de la Grande-Bretagne. Le principal objet de cette institution étoit de décourager par le précepte & par l'exemple , l'importation & la consommation des productions & des manufactures de France , & d'encourager au contraire celles de la Grande-Bretagne. La société devint très-nombreuse dès son établissement. Vers l'an 1751 , elle proposa un prix pour les deux bâtimens qui pourroient pêcher & préparer la plus grande quantité de harengs , pêche qu'on regardoit alors comme importante pour la nation , quoique depuis elle ait été fort négligée. L'année suivante , elle proposa une médaille d'or pour le capitaine , & un prix considérable pour l'équipage , du vaisseau qui auroit le mieux réussi dans la pêche du Groenland. Cette société s'est aussi distinguée par des actes de bienfaisance envers les pauvres & les

personnes qui avoient souffert des calamités publiques. Dans les intervalles de paix, cet esprit de patriotisme s'affoiblit naturellement; il se ranima au commencement de la dernière guerre. La société ouvrit une souscription, dont le produit servit à équiper un vaisseau de guerre, & à habiller un certain nombre de mousses, qu'on distribua sur les vaisseaux du roi. La *conduite actuelle* des François, a ranimé encore une fois cette ardeur patriotique, & la société a pris la résolution d'équiper à ses frais une jeunesse nombreuse, pour le service de la mer. En voilà assez pour donner à nos lecteurs une idée de cette institution très-louable à beaucoup d'égards, & qui le seroit encore davantage si elle devoit sa naissance uniquement à un esprit de patriotisme, & non pas à un esprit de haine, que la morale & l'humanité reprouvent, & dont il est odieux de faire parade. Cependant, on peut concevoir que l'orgueil national, une longue rivalité, un état de guerre presque continu, & qui n'a été interrompu que par de courts intervalles de paix, ayant égaré à ce point de certaines classes de citoyens, & le beau nom de patriotisme peut excuser ces écarts; mais qu'un homme qui exerce un ministère de paix & de charité, qui fait une profession particulière de regarder tous les hommes comme ses frères, & tout ce qui rompt les liens de cette fraternité, comme un malheur déplorable aux yeux de la religion, qu'un prédicateur, enfin, qui ne doit élever sa voix que pour faire entendre le langage de la piété, de la raison & de la douceur, cherche à entretenir, à augmenter même cet esprit d'animosité, par des déclamations triviales & des injures grossières, prodiguées à une nation, respectable

à ce seul titre, quand elle n'en auroit point d'autres aux égards & aux ménagemens, ce procédé seroit des plus révoltans, si le ton de l'orateur n'étoit pas d'ailleurs ridicule. Voici une des phrases de son sermon, où il tâche de persuader à ses compatriotes de s'interdire tout commerce avec les François. *On ne s'imagineroit pas, dit-il, que dans un pays préconisé (complimented) par les autres nations, comme le séjour particulier du bon sens & de la modération d'esprit, il y eût du danger qu'on adoptât les coutumes, les manières, les modes des plus capricieux, des moins pensans, & des plus frivoles de ses voisins, &c.* Cette manière de s'exprimer, n'est ni honnête, ni chrétienne, ni ingénieuse; & si l'oubli de toutes les décences, est un des privilèges de la nation pensante, un François peut se glorifier de sa frivolité, & c'est le cas de dire :

Je rends grâces aux Dieux de n'être pas Romain, &c.

M. Hunt termine son discours par les vœux les plus ardens pour la réconciliation de l'Angleterre & de ses colonies, ce qui est d'un bon citoyen; mais il annonce la plus ferme persuasion que les torts passés vont être oubliés, ce qui n'est pas d'un bon politique.

(*Monthly Review.*)

AN inquiry into the conduct of lord Pigot, &c.  
*Recherches sur la conduite du lord Pigot, depuis son arrivée au fort Saint-Georges, jusqu'à son expédition de Tanjaor. Avec des observations sur la défense du lord Pigot (\*)*, & sur

---

(\*) *Esprit des journaux*, avril 1778. page 117.  
l'ouvrage

*L'ouvrage intitulé, considérations sur le rétablissement du roi de Tanjaor. In-8vo. Londres, sans nom d'imprimeur.*

» Il n'est pas hors de propos d'apprendre au  
 » lecteur, est-il dit dans l'introduction, que cet  
 » ouvrage étoit imprimé avant que la nouvelle  
 » de la mort du lord Pigot fût arrivée en Angleterre. L'auteur qui connoît le respect qu'on  
 » doit aux préjugés moraux, a cherché à éviter le reproche qu'on auroit pu lui faire de  
 » troubler la cendre des morts, & il a poussé  
 » le ménagement aussi loin qu'il le pouvoit, sans  
 » manquer au respect dû aux vivans. Dans cette  
 » intention, il a supprimé plusieurs pages qui  
 » remplissoient un vuide dont on s'apercevra  
 » peut-être près de la fin de son ouvrage.

» Il faut observer que les recherches suivantes & les observations qu'elles produisent,  
 » ne donnent aucune atteinte à la réputation  
 » dont le lord Pigot jouissoit avant d'adopter,  
 » probablement par des motifs d'intérêt personnel, le projet ruineux & contraire à la politique,  
 » d'enlever au Nabab d'Arcot le pays de Tanjaor. Son administration de Madras, aussi  
 » sage qu'avantageuse, & sa conduite privée irréprochable en général, lui avoient acquis une  
 » sorte de réputation éclatante; mais cela ne  
 » peut pas compenser les mesures violentes & despotiques de sa dernière administration.

» Quelles que pussent être les vertus du lord Pigot, que l'auteur ne cherche point à déprécier, on ne peut nier qu'un amour démesuré des richesses & du pouvoir, ne fût sa passion dominante. Cependant s'il se trouvoit  
 » que quelque partisan de ce lord, abusant de sa confiance, & profitant de son foible, l'eût

### 386 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» engagé ou encouragé dans ces mesures con-  
 » traires à la constitution, qui ont rendu sa sus-  
 » pension nécessaire, il seroit à désirer que le  
 » blâme public & l'indignation que ces mesu-  
 » res ont excités, au lieu de s'attacher à la  
 » mémoire du lord Pigot, retombassent sur son  
 » pernicieux conseiller. »

Dans le journal où nous avons rendu compte de la plus grande partie des ouvrages relatifs à cette affaire, le résultat étoit en faveur du lord Pigot; il seroit en faveur de ses adversaires, si nous rendions compte avec la même étendue de ce nouvel ouvrage; & ni nous, ni nos lecteurs n'en serions plus avancés. Après avoir lu tous ces mémoires, il s'agit toujours de savoir de quel côté sont la vérité & la justice; car les avocats des deux parties ne sont pas moins divisés sur les faits que sur le droit. Il n'est pas si difficile de décider du mérite de cet ouvrage; il est bien fait, bien écrit, très-intéressant, & les adversaires du lord Pigot ont trouvé dans l'auteur un excellent avocat.

( *Monthly Review.* )

**GULIELMI** Hudsoni Reg. Soc. S. & Pharmac.  
 Lond. Flora anglica, exhibens plantas per  
 regnum Britanniae sponte crescentes, &c. Edi-  
 tio altera, emendata & aucta. 2 vol. in-8vo.  
 Londres, chez Nourse.

La première édition de cet important ouvrage, publiée en 1762, étant entièrement épuisée, & les exemplaires étant devenus si rares qu'on les vendoit trois guinées dans ces derniers tems, l'auteur a cru qu'il étoit de son devoir de chercher à diminuer ce prix exorbitant, & de mettre les lecteurs à portée de profiter de



ses travaux avec moins de dépense. Une autre considération d'une importance égale & peut-être supérieure, doit faire accueillir du public avec empressement cette seconde édition. Dans l'espace de seize ans qui se sont écoulés depuis la première, M. Hudson a fait en Angleterre plusieurs voyages dont l'objet étoit la botanique, & ces voyages joints à la correspondance savante qu'il a entretenue avec des amis zélés & instruits, l'ont mis en état de faire des additions si considérables à son premier catalogue, & d'y insérer tant de corrections fondées sur des observations nouvelles, que cette seconde édition peut passer à plusieurs égards pour un nouvel ouvrage, où les botanistes trouveront une grande variété d'objets intéressans inconnus jusqu'à présent, ou qui n'avoient été décrits que d'une manière imparfaite.

Après une explication très-étendue des termes latins dont la botanique moderne fait usage, & une liste complete de tous les auteurs cités dans le cours de cet ouvrage, M. Hudson passe au dénombrement des plantes de la Grande-Bretagne, disposées, comme dans la première édition, suivant le système sexuel du fameux Linnæus. A chaque nouveau genre, il indique avec précision le caractère générique, & à chaque espèce la différence spécifique. Les noms synonymes tirés des divers auteurs, sont suivis des noms Anglois, & d'une indication générale des lieux où croît chaque plante, du sol qui lui convient, de sa durée, du tems de sa fleuraison, de ses usages en pharmacie, &c. l'auteur a employé pour marquer la durée, les signes adoptés par Linnæus, il désigne les mois par les nombres romains depuis I jusqu'à XII.

Donner un catalogue de noms de plantes.

ajouter à chacun une suite de synonymes copiés des *species plantarum* de Linnæus , & mettre à la tête d'une pareille compilation , le titre imposant de *Flora* , c'est peut-être une des manipulations les plus aisées & les plus fréquentes dans l'art de faire des livres , aujourd'hui que le gain & non le progrès des sciences est l'objet de la plupart des écrivains. Une tâche bien différente est celle d'un écrivain de botanique , qui compare soigneusement chaque plante avec la description qu'en ont donnée les auteurs qui l'ont précédé , & qui ne se permet point de citations parallèles , à moins d'être assuré de l'identité des especes qu'il décrit , avec celles qui sont décrites dans les autres livres. Le résultat d'un pareil travail sera aussi utile , que les productions informes des compilateurs seront nuisibles ; car ces derniers accroissent la difficulté de distinguer les especes des plantes , en citant comme synonymes des noms qui ne le sont point ; au lieu que l'ouvrage d'un vrai botaniste , nous donne des idées claires & précises des individus , & met l'ordre & la lumière où le jeune commençant ne voyoit que confusion , contradiction & obscurité. La *Flora Anglica* de M. Hudson , n'est pas seulement la description la plus complète qu'on ait eue jusqu'à présent du regne végétal de la Grande-Bretagne , on peut encore considérer cet ouvrage comme un excellent guide pour les botanistes en général , à raison des corrections que M. Hudson a faites au système de Linnæus , d'après des observations attentives. Nous citerons pour exemple le nouveau genre qu'il appelle *hedypnois* , & qui contient cinq especes anormales que Linnæus rapporte à différens genres. Voici les especes de l'*hedypnois*.

N O V E M B R E , 1778. 389

*Hedypnois hispida* : cette espece comprend le *Leontodon hispidum* & *hirtum* de Linnæus.

*Hedypnois autumnalis* : cette espece comprend le *Leontodon autumnale* & le *hieracium taraxaci* de Linnæus.

*Hedypnois tectorum* , suivant Linnæus , *crepis tectorum* .

*Hedypnois hieracioides* , suivant Linnæus , *picris hieracioides* .

*Hedypnois biennis* , suivant Linnæus , *crepis biennis* .

(Critical Review.)

## A L L E M A G N E .

LEHRBUCH zur unterweisung im Christenthum.

*Introduction au Christianisme ; par M. Reichenbach , conpasteur de la principale église d'Altona. A Halle , chez Hemmerde , 1778 , 12 feuilles in-8vo. [ 6 gr. ]*

M. Reichenbach , pasteur fort estimé pour le zele & la capacité avec lesquels il remplit son ministere , s'est appliqué à exposer les vérités de la religion dans l'ordre le plus naturel , & à les rendre sensibles & intéressantes pour ceux des jeunes gens , qui ont le plus d'occasion d'être pervertis par la fréquentation des incrédules , & la lecture des livres antichrétiens. Son ouvrage a cinq chapitres d'instructions fondamentales. I. Il y a un Dieu créateur & seigneur de toutes choses. II. Dieu a doué les hommes de grands privileges dans des vues importantes , & nous a préparé une souveraine récompense , si nous suivons ses vues qui sont nos devoirs. III. Nous sommes tous pécheurs , ou nous sommes déchus & nous avons mérité un juste châtement. IV. Dieu

### 390 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

nous a accordé la rédemption de nos péchés , & la rémission des peines d'une manière authentique. V. En vertu de la grace de la rédemption, nous pouvons & nous devons redevenir bons & être heureux éternellement.

Tel est le plan que les explications développent avec beaucoup de clarté.

COMPENDIUM theologiæ dogmaticæ. *Abrégé de théologie dogmatique; par M. Murfinna, professeur de théologie au college des réformés. A Halle, chez Tramp, 1778, in-8vo. de 18 feuilles.*

La théologie naturelle, & la théologie révélée sont enseignées dans ce livre avec le ton, & dans les principes des nouveaux réformateurs, au moins pour la seconde. On y a rassemblé soigneusement ce qu'ont écrit de mieux Tailor, Priestley, Harwood, Teller, Semler, &c. Ainsi il suffit seul à ceux qui voudront savoir en gros quel est l'état présent de l'enseignement chez les réformés. Les Luthériens ont déjà remarqué qu'au §. 96, qui doit contenir la doctrine de J. C. on y a omis ce qu'il dit lui-même de sa divinité, & de sa rédemption des hommes. Ce n'est pas la première fois que les nouveaux réformateurs se sont attiré des observations de cette nature.

INSTITUTIONES theologiæ dogmaticæ. *Théologie dogmatique, par M. Endemann, ministre & professeur en théologie à Hanau. 2 parties in-8vo. de deux alph. 17 feuilles.*

Elle a trois fois plus d'étendue, & contient à-peu-près la même doctrine que celle de l'au-

teur précédent, excepté qu'elle ne mérite pas le dernier reproche, & elle l'emporte par le haut degré d'exactitude & de clarté.

NATURLICHE gottesgelehrsamkeit. *Théologie naturelle*; par M. Polz, conseiller consistorial; A Jena, chez la veuve Crocker, 1777. In-4to. de quatre alphab. & dem.

Quoique l'ouvrage porte le titre de théologie naturelle, l'auteur n'oublie pas de signaler son zèle pour la révélation, particulièrement contre les Sociniens, dont il relève plusieurs erreurs. Il adresse aussi quelques avis en passant à ceux qui les protègent de nos jours, & qui pallient leurs dogmes. Il entend vraisemblablement les nouveaux Réformés, appelés nouveaux en Allemagne pour les distinguer des Luthériens, dont la réforme est antérieure.

HISTORISCHE nachricht von dem ersten anfang der Evangelisch-Reformirter Kirche in Brandenburg und Preussen, &c. *Histoire du commencement de la réformation des églises de Brandebourg, & de Prusse, sous le regne de l'électeur Sigismon*; par M. Hering, pasteur de l'église réformée à Breslau. A Halle, chez Curt, 1778, in-8vo. de 408 pag. sans la préface, &c. de 92. [ 1 thlr. 3 gr. ]

Voici un livre vraiment nouveau, qui ne peut manquer d'être bien reçu des curieux en histoire ecclésiastique, puisqu'on y rencontre beaucoup de faits au moins peu connus, & qu'on y apprend la cause, le commencement, le progrès & l'état présent de la réforme qui a changé la face de la religion dans une partie de l'Al-

lemagne aussi considérable que les états de Brandebourg & de Prusse. L'auteur a suivi les traces de cette importante révolution jusques dans les moindres circonstances, & a employé plusieurs années à rassembler & à lire les ouvrages imprimés qui ont rapport à sa matière, ainsi que plusieurs bons manuscrits : tels qu'une partie de l'histoire de Brandebourg de Beckmann, qui n'est point encore imprimée; une relation des affaires de religion dans la Marche de Brandebourg depuis 1613 jusqu'en 1665, par M. Sebalus, pasteur à Beliz, qui y a eu beaucoup de part; & un manuscrit sur la Prusse communiqué par M. Oelrich. Il rapporte le plus souvent les propres termes de ses garants, & s'étend particulièrement sur les obstacles que les Réformés ont éprouvés dans le Brandebourg & en Prusse, avant le changement opéré par l'électeur Jean Sigismond; sur ce changement même; sur l'édit & la profession de foi qui s'en sont ensuivis; sur les écrits des partis contraires; sur Pelargus & ses disputes; sur la conduite des états au milieu des changemens; sur les troubles survenus à leur occasion dans le Brandebourg & l'université de Francfort-sur l'Oder; sur les mouvemens pareils excités dans la Prusse; sur l'établissement des conseils ecclésiastiques & des écoles réformées; sur le synode, de Dordrecht, & la mort & le caractère de l'électeur.

Quoiqu'il n'y ait aucun écart hors du sujet ecclésiastique, les hommes-de-lettres liront avec plaisir les articles qui concernent Scultet, Ulrich de Pistoris, Hermann Fabronius, Christophe Pelargus, Simon Gedicus, Bergius, &c. & ils pourront s'en servir pour rectifier nombre d'erreurs qui remplissent les livres ordinaires.

M. Hering a mis à la fin de l'histoire, les

trois confessions de Foi, qui forment la doctrine fondamentale des églises réformées du Brandebourg, savoir : la profession de foi de l'électeur Jean Sigismond ; le colloque de Leipfick, qui manifeste en quoi les théologiens réformés, & les Luthériens different & conviennent entre-eux ; & la déclaration de Thorn en 1645, avec quelques édits qui reglent le support que les deux partis doivent avoir l'un pour l'autre.

Le respect dû aux grandes puissances qui ont ensemble des différends, nous empêchera de nous étendre sur leurs écrits opposés ; nous ne ferons qu'indiquer ceux qui sont parvenus à notre connoissance, sans nous permettre aucune réflexion.

I. Gedanken eines Bayern, &c. *Pensées d'un Bavaois sur quelques passages des observations imprimées sur l'extinction de la maison de Baviere*, 1778, in-4to. On y traite la question si c'est l'électorat de Baviere ou le Palatin qui doit subsister.

II. Zweifel, &c. in-8vo. 1778. *On discute si la dette de 13 millions pour lesquels l'électeur Maximilien I, a hypothéqué à la maison d'Autriche, le pays dessus l'Ens, est exigible après le traité de Westphalie.*

III. Politische unterfuchung, &c. *Recherches politiques sur le conclusum que peut prendre la diete de l'empire dans l'affaire de Baviere*, 1778, in-8vo. On y avance que la maison d'Autriche abandonneroit volontiers pour le présent toute la succession à la maison Palatine, au moyen qu'on lui en assurât pour l'avenir, la possession, qui maintiendrait l'équilibre de l'Empire dans le cas d'avènement de la maison de Prusse à la succession d'Anspach ; & qu'on peut pourvoir le duc des Deux-Ponts d'un équivalent.

## 394 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

IV. Aufzug eines schreibens, &c. *Extrait d'une lettre sur la succession de l'électeur Palatin à la Baviere, 1778, in-8vo.* L'investiture donnée par l'empereur Sigismond y est attaquée.

V. Freye Betrachtungen, &c. *Réflexions libres sur la succession de Baviere, dédiées aux louables états, par R. 1778, in 8vo.* On soutient qu'elle appartient à la ligne Palatine en vertu de l'hérédité naturelle & légale, des pactes entre les deux maisons, & du traité de Westphalie. Cet auteur est d'avis, comme les autres écrivains Bavarois, que l'électorat de Baviere subsiste.

Unpartheyische briefe, &c. *Lettres impartiales sur le droit de succéder aux pays laissés par le feu électeur de Baviere, 1778, in-8vo.* Il y en a quatre; la 1ere. rapporte l'origine & les traités des deux maisons, celui de Pavie, &c. La seconde expose les droits de la maison Palatine. Les pays desquels il ne semble point que la paix de Westphalie ait disposé, sont le sujet de la 3me. Enfin, la quatrième examine les droits des prétendans aux pays acquis depuis 1294, au mobilier, & à certains districts de la Baviere.

SAMMLUNG Russischer geschichte, &c. *Mémoires pour servir à l'histoire de Russie, recueillis par M. Muller, conseiller à Moscou, mis dans un meilleur ordre que dans la 1ere. édition. A Ofsenbach-sur-le-Mein, chez Weifs, 1ere. partie, 1777, d'un alfab., 1 feuille & dem. 2me. partie 1777, 1 alfab. 9 feuell., 3me partie, 1778, 1 alph. 5 feuell. in-8vo.*

Il étoit difficile de se procurer, même avec de l'argent; cet important ouvrage imprimé splendidement à l'imprimerie de l'académie de Pé-



tersbourg. C'est pourquoi l'éditeur a rendu service au public en réduisant les 10 vol. à 4 qui ne valent que quatre thalers. La nouvelle édition a encore l'avantage de rapprocher les matières dispersées dans celle de Pétersbourg, parce qu'elle avoit été publiée en différens tems. Dans celle-ci on a réuni ensemble dans le premier volume tout ce qui concerne la Livonie, dans le second ce qui regarde la Russie proprement dite, dans les troisieme & quatrieme, le journal de la navigation de Soimonow sur la mer Caspienne, & tout ce qui a rapport à l'histoire de Sibérie.

**BEYTRÆGE** zur kriegskunst und geschichte des krieges, &c. *Mémoires sur l'art de la guerre, & pour servir à l'histoire de la guerre de 1756, jusqu'en 1763, avec des plans & des cartes; par M. de Tielke, capitaine d'artillerie au service de l'électeur de Saxe.* 3 parties grand in-4to. 1778. A Freyberg.

Les gens de l'art jugent que ces mémoires sont pour eux un trésor. Malheureusement nous n'en connoissons que l'annonce du 3me. volume, donnée dans les feuilles périodiques de Göttingen, n°. 100. Le 1er. chapitre contient le journal de la campagne de 1761, entre les armées de l'impératrice-reine, & du roi de Prusse en Silésie, campagne mémorable par l'adresse du roi de Prusse à empêcher la réunion des armées impériales & Russes, & à la rendre inutile, dès qu'il n'a point pu l'empêcher. M. de Tielke s'est servi pour composer son journal, de deux journaux impériaux, & de trois prussiens. On prétend qu'il manifeste beaucoup de lumières & d'impartialité. Il est d'avis qu'en guerre le principal avantage est du côté de celui qui attaque,

### 396 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

& qu'en ce point l'expérience, la philosophie & la mécanique font d'accord. Il admire qu'en 1772, on ait encore soutenu qu'un coup de canon ne pouvoit abattre que 3 ou 4 hommes, tandis qu'il tue & blesse des files de 30 & plus. On ne doit pas juger des effets du canon par les combats où l'on a perdu sa poudre, mais parce qu'il a produit à Kesselsdorf, à Rosbach & à Torgau.

GRUNDSATZE der alteren staats geschichte Oesterreichs, &c. *Monumens de l'ancienne histoire d'Autriche; par M. Heyrenbach, garde de la bibliotheque de la cour impériale, & professeur de diplomatique à Vienne. A Lintz, chez Prams-teidel, 1778, in-8vo. de 199 pag.*

Le texte ne répond pas exactement au titre, car il s'y agit principalement de la Baviere, ou, suivant la façon de parler du très-savant auteur, de l'Autriche sur l'Ens qui a été séparée de la Baviere. Il part de l'an 454, & explique quelle a été la puissance de ses possesseurs jusqu'au neuvieme siecle.

HISTORIA Matheseos in Bohemiâ & Moraviâ cultæ, à Stanislao Widrâ. *Histoire de l'étude des mathématiques en Bohême & en Moravie; par M. Widra. A Prague, de l'imprimerie de l'école Normale, 1778, in-8vo. de 960 pag.*

M. Widra, qui est professeur ordinaire de mathématiques dans l'université de Prague, où il dit qu'il donne l'instruction à 400 auditeurs, a composé cette histoire pour les animer à l'étude. Ceux qui ne connoissent Bocace que par son Décaméron, seront surpris de le voir ici placé à

la tête des mathématiciens de Bohême, mais on lit dans Bayle, qu'il apprit l'astronomie, & M. Wida avance que Charles IV. l'a appelé à Prague pour y professer. L'article de Tycho-Brahé n'y paroît point déplacé, puisqu'il est mort à Prague. Il est qualifié *admirandus in STAGIRICIS*, il falloit dire *in spagyricis*. On laisse à vérifier la remarque que fait M. Widra en parlant de *l'astronomiæ restauratæ mechanica*, qui est imprimée avec les figures & les descriptions des instrumens, annoncée comme imprimée dans *histor. Astr.* de Weidler, & qui existe au moins dans la bibliotheque clémentine. Cependant on suppose ici que les academiciens de Paris l'ont ignoré, & n'ont fait connoître ces instrumens que d'après un manuscrit Danois. Tous les mathématiciens qui ont obtenu l'attention de l'auteur, sont rangés suivant l'ordre chronologique. Il n'oublie point le jésuite Adalbertus de Bohême, le jésuite Conrad, le Comte de Heberstein, président de la cour des appels à Pragues, &c.

INSTITUTIONES astronomiæ theoreticæ, &c. *Leçons d'Astronomie théorique, composées par M. Scheffer, prêtre docteur en philosophie, & professeur impérial des hautes mathématiques. A Vienne, chez Trattner, 1777, in-4to. de 2 alph. 4 feuell. avec 19 planches.*

Ces leçons font une partie des *institutions mathématiques* que l'auteur doit porter à 6 volumes. Il suit l'abbé de la Caille.

JURGEN Elert Bode.... *Kursgefaßte erlauterung derstern kunde. Abrégé d'astronomie, par M. Bode, de l'académie royale des sciences de Prusse.*

## 398 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

A Berlin, chez Himburg, 1778. In-8vo. de 636 pag. avec 13 planches, en 2 parties.

Outre l'astronomie, il est aussi traité de navigation, de gnomonique & de chronologie : la clarté & la popularité du style contribuera à étendre la connoissance des vérités astronomiques.

ANFANGS grunde zu praktisch - geometrischen zeichnungen und vermessungen. *Elémens de dessin & de mesurage pratique, & géométrique; par M. Keferstein, maître de mathématiques à Brandebourg.* A Leipzig, chez Boehme, 1778, in-8vo. de 128 pag. sans la préface & 27 planches. [ 20 gr. ]

M. Keferstein, avantageusement connu par son architecture de campagne, fait ce nouveau présent non-seulement aux officiers, mais aussi aux économes, aux financiers aux géographes, aux artistes & particulièrement à ceux qui veulent dresser des dessins & des plans. Nous indiquerons seulement ici les matières qu'il traite en sept chapitres. 1. Du dessin & de ses différentes manières. 2. De l'art de dessiner & distinguer les différens objets, comme les chemins, rivières, ruisseaux, bois, villages, haies, fossés, &c. avec des exemples suivant les usages des états de Prusse. 3. De la mesure des lignes géométriques, des surfaces & des solides, & de l'usage des échelles à l'occasion desquelles on propose un nouvel instrument fort simple. 4. Des pinces, des couleurs, des ombres & des enluminures. 5. De la manière de copier, & d'agrandir ou de diminuer un plan. 6. De la perspective. 7. De la déclinaison de l'aiguille aimantée, &c. La 16e. & la 17e. planche représen-

tent les environs de Halle & de Brandebourg, l'auteur ayant préféré ces modeles , parce qu'il est de Halle , & qu'il demeure à Brandebourg.

FR. Heinr. Wilh. allgemeine Geschichte Martini der natur , &c. *Histoire - naturelle générale en ordre alphabétique*; par M. Martini. 4eme. partie. A Berlin & à Stettin, chez Pauli: grand in-8vo. de 702 pag. avec fig.

Le portrait de M. Spengler de Copenhague, est à la tête de ce tome, qui va depuis *Au* jusqu'à *Bechsteinbrech*. l'article *Auge* [œil] occupe seul 128 pages. Il est facile de voir par l'étendue des articles combien ce dictionnaire doit être volumineux, s'il s'acheve après la mort de l'auteur, enlevé au commencement de sa carrière, à la grande douleur de tous les gens-de-lettres.

DES Ritters von Linné natursystem des mineralreichs. *Système naturel du regne minéral du chevalier de Linné, traduit librement sur la douzieme édition, & augmenté, par M. Gmelin*. 2de. partie. 1778. A Nuremberg, chez Raspe, grand in-8vo. de 496 pag. sans la préface, avec 9 planches de figures.

Ce volume comprend la description des sels, des bitumes, & de plusieurs pierres qu'on a peut-être inutilement cherchées dans le 1er. vol. Ainsi on y trouve les soufres, les nitres, les aluns, les crysiaux, les diamans, &c.

ERFAHRUNGEN eines mühlenmeisters, &c. *Expériences d'un Meunier sur les moyens d'obtenir de bonne farine de grain*; par J. C. Fulhmann. A Leipzick, chez Weidmann & Reich, 1778, in-8vo. de 6 feuilles.

Le nom de l'auteur est peut-être supposé; mais quel qu'il soit, il mérite la reconnoissance du public, pour lui avoir communiqué plusieurs instructions utiles sur un art souvent mal pratiqué. Il détaille ce qui concerne le mouillage du grain. Les meûniers & les boulangers, le mouillent trop ou trop peu, & se nuisent à eux-mêmes. Il conseille d'éloigner les meules l'une de l'autre, de maniere qu'elles agissent un peu moins sur le grain qu'il faut tamiser ensuite. Ainsi l'on a de pure farine avec laquelle on peut faire un pain sain & savoureux. Il est vrai qu'alors chaque boisseau en donne moins, mais il donne plus de son qui entraîne avec lui les poussières & les ordures. Il enseigne à séparer les diverses especes de farine qu'on doit mettre dans des sacs différens, & comment diminuer le broyement & le mélange nuisible des pierres. Il croit savoir que quand les meules sont d'une dureté moyenne, le grain humecté convenablement, le moulin bien préparé, & qu'on ne manque ni à la vigilance, ni à l'adresse nécessaires, il ne se mêle qu'une once de fable dans vingt boisseaux de grain, mesure de Dresde. Il traite encore de la provision des ustensiles propres, des devoirs & de la capacité des garçons, &c. M. Beguillet en France, & M. Muret en Suisse, ont donné sur le même sujet des ouvrages plus étendus que celui-ci: mais en plusieurs endroits la bannalité des moulins ne permet pas de choisir celui dont la mouture seroit la plus parfaite; & les meûniers qu'on ne sauroit quitter deviennent naturellement négligens.

GOTTLIEB Henrici Kannegiesseri.... Institutiones medicinæ, &c. *Leçons de médecine du docteur Kannegiesser, à l'usage de ses disci-*

## NOVEMBRE, 1778. 401

*ples, nouvelle édition. A Kiel, aux dépens de l'auteur, 1777. In-8vo. de 250 pag.*

Cet ouvrage divisé en 7 chapitres, répond à la réputation de son auteur. Le 1er. traite des âges; le second de l'impuissance conjugale; le 3me. des signes de l'intégrité & de la perte de la virginité; le 4me. de la salubrité des lieux, des eaux & de l'air; le 5me. des maladies cachées & feintes; le 6me. des différentes espèces d'homicide & de la mortalité des blessures; & le 7me. de plusieurs excellens moyens d'entretenir la vie & la santé. La préface est de M. le conseiller Buchner.

ANWEISUNG fur anfangen pflanzen zum nutzen und vergnugen zu sammeln, &c. *Méthode pour apprendre aux commençans à recueillir les plantes utilement, & à les arranger suivant le système de Linné. A Gotha, chez Ettinger, 1778. In-8vo. de 148 pag.*

Les anciens livres de ce genre, ne sont plus d'usage en ce tems : c'est pourquoi M. Roth, médecin à Erlang, a entrepris celui-ci, divisé en deux parties. Dans la 1ere. il traite d'abord de l'utilité de la connoissance des plantes, & il combat les préjugés sur cet objet. Ensuite il expose son système, indique les plantes usuelles, propres à en commencer l'application, & enseigne la maniere la plus avantageuse de les cueillir, de les sécher, de les mettre en ordre. Dans la seconde partie, il fait connoître plus à fond le système de Linné, & apprend pourquoi Linné a placé certaines plantes dans une classe différente en apparence de celle où elle devrait être suivant les principes qu'il

## 402 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

a posés. Cette 2<sup>de</sup>. partie est intéressante pour les commençans & pour ceux qui sont le plus avancés.

ABHANDLUNG uber die kenntniss und heilung des Trismus, &c. *Traité du Trisme ; par M. Ackermann.* A Nuremberg, chez Bauer, 1778. In-8vo. de 207. pag. [ 12 gr. ]

La petite dissertation latine, en 4 feuilles, du même auteur, sur le même sujet, que nous avons annoncée en son tems, s'est accrue par les additions jusqu'à cette grosseur. Tout y est fort exact.

DE capitis læsionibus meletemata medico-chirurgica, &c. *Des blessures de la tête, avec des observations ; par M. Koelpin, conseiller du roi, & médecin de la cour de Danemarck.* A Copenhague, chez Proft, 1777. In-8vo. de 6 feuilles & dem.

L'auteur dit dans son avant-propos, qu'il avoit depuis long-tems apperçu & déploré l'imperfection des regles de l'art, par rapport au traitement des blessures à la tête : il s'est donc appliqué à les rectifier conformément à son expérience. Il établit que le trépan est le plus sûr & presque l'unique moyen dans les grandes blessures, & qu'on peut & même on doit l'employer sans difficulté dans des cas où on le jugeoit autrefois dangereux & impraticable.

SAMMLUNG auferlesener abhandlungen praktischer aerzter. *Recueil de traités choisis de mé-*



N O V E M B R E , 1778. 403

*decine pratique.* Iere. partie du 4me. vol.

A. Leipfick , chez Dyk , 1778. In-8vo.

Il y en a de beaucoup de différens médecins. Nous remarquons celui de M. Armstrong : de la maniere de nourrir les enfans fans leur donner le fein.

UEBER die ansteckung besonders der pocken.

*De la contagion , particulièrement de la petite-vérole ; par M. Unzer.* A Leipfick , chez Junius. In-8vo. de 240 pag. [ 16 gr. ]

Le sujet de ce livre est digne d'attention ; on y expose fidèlement la nouvelle théorie de la petite-vérole d'Hofmann , & en la suivant sérieusement pas à pas , on prétend que M. Hofmann n'a rien prouvé de ce qu'il hafarde. Il faut attendre la réplique.

EURIPIDIS Orestes ex recensione Jos. Barnesii.

Varietate lectionis & animadvers. illustravit J. Facius. Præfatus est C. G. Heyne , &c.

*L'Oreste d'Euripide , suivant l'édition de Barnesius , avec les variantes & les notes de Facius , & la préface de M. Heyne* A Coburg , chez Ahl. 1778. In-8vo. de 243 pag.

M. Facius , professeur au college de Coburg , déploye une grande connoissance de la littérature grecque , & de l'art de l'interprétation. Il s'est donné la peine de composer lui-même une nouvelle traduction d'Oreste , qu'il ne suit pas mot à mot , mais il exprime exactement en latin le sens du Grec , en sorte que sa version est une explication perpétuelle , & qu'il lui reste

peu à éclaircir par des notes. Il surpasse Barnes, Heath, & Valkenaer.

XENOPHONTIS opuscula politica, equestria & venatica cum Arriani libello de venatione. Recensuit & explicavit Jo. Car. Zeune, Prof. Gr. Litt. Viteberg. *Opusculs de Xénophon, &c. revus & expliqués par M. Zeune, professeur de littérature grecque à Wittenberg.* A Leipfick, chez Fritsch, 1778. 1 alphab. 3 feuilles in-8vo.

M. Zeune a déjà acquis beaucoup de droits à l'estime publique par son savant travail sur Anacréon, & par sa nouvelle édition de Viger. Celle-ci fait desirer qu'il étende ses soins aux histoires & autres ouvrages de Xénophon.

Q. HORATII FLACI OPERA recensuit, varietate lectionis & perpetua adnotatione illustravit M. Chr. Dav. Jani. &c. *Œuvres d'Horace, revues & accompagnées d'un commentaire suivi, & des différentes leçons; par M. Jani.* Tom. Ier. A Leipfick, chez Crusius, 1778. grand in-8vo. [ 1 Thlr. 8 gr. ]

L'habileté de l'auteur garantit la bonté de son édition. Il donne à la suite de la préface, le catalogue des manuscrits qu'il a consultés pour purifier le texte, entr'autres deux de Dessau, un qu'il nomme *Codex Mentelianus*, quatre de Leipfick, deux d'Altdorf, un de Franeker, un d'Helmstadt, & d'autres. Il a joint une critique judicieuse des plus célèbres éditions du poëte, & de ses plus fameux commentateurs, plusieurs vies d'Horace, dont une de sa composition, quelques petites dissertations sur les mœurs d'Horace, la poésie lyrique, particulièrement

la sienne, les amis d'Horace, ses écrits; enfin, deux odes nouvellement trouvées dans la bibliothèque du Vatican, qu'il croit supposées. Les variantes réunissent les avantages de toutes les éditions. M. Jani reconnoît qu'il a pris pour modele de son travail, les éditions de Virgile & de Tibulle, de M. Heyne.

C'est ici l'occasion de rapporter quelques chefs du jugement de condamnation, prononcé en Allemagne, contre l'édition d'Horace, que M. Poinfinet de Sivry, a donnée en 1777, en deux vol. in-8vo. Il avance Epod. II. I. que *Petti* n'est point un nom, parce qu'il n'y a point de nom qui finisse en *ettius*. S'il eût seulement lu l'index des ouvrages de Gruter ou de Muratori, il y eût trouvé plus d'un *Pettius*. La maniere dont M. Poinfinet corrige les vers de la 2de. Ode du Ier. livre : *Heu nimis longo satia te ludo*, choque si fort la prosodie, qu'il est inconcevable qu'il ne s'en soit point apperçu. Dans *Molli*, *Plance*, *Mero*, Od. 7. du Ier. liv. *Molli* est selon lui à l'impératif. C'est avec aussi peu de fondement qu'il prétend que du tems d'Horace, on disoit *Mare Adriaticum*, & non *ILLYRICIS undis*, puisque Virgile, auteur contemporain, se sert d'*ILLYRICOS sinus*. I 32, 15. *Mihi, cumque salve*, rite *vocanti*, avec un *salve*, & il admire qu'aucun interprete ne se soit avisé de cette correction de virgules. Il lit, non *ego quem vocans* II. 20, au lieu de *vocas*, parce que quand on est mort, on n'appelle plus personne par son nom. III, 28. *Bibulus Consul*, signifie qui boit volontiers. Eois *Parthibus*, par où il entend les Parthes. Il met en vers hexamètres, les vers d'Anacréon, qui peuvent avoir donné à Horace l'idée de sa 23e. Ode du Ier. liv. & fait plu-

## 406 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

seurs fautes de quantité. Horace est parodié en cette manière d'un bout à l'autre.

Ce jugement est d'autant plus à peser, qu'il ne part pas d'un journaliste obscur, mais qu'il est publié par toute l'Allemagne, dans les annonces de Gottingen, N<sup>o</sup>. 70 de cette année, qui ne paroissent qu'avec l'approbation de l'académie royale.

**GRUNDVERFASSUNG** der neuerrichteten œconomische facultæt, &c. *Etat de la faculté d'économie nouvellement érigée dans l'université de Gieffen.* A Gieffen, chez Krieger, 1778. In-8vo. de 4 feuilles.

Ce petit ouvrage est fort intéressant, & contient le rescrit, en vertu duquel les cinq facultés ont acquis la forme qu'elles obtiennent aujourd'hui.

**ABHANDLUNGEN** sinesischer jesuiten, &c. *Mémoires des jésuites chinois sur l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs & les coutumes de la Chine, avec des notes & des additions de M. Meiner, professeur de philosophie dans l'université de Gottingen.* 1er. vol. A Leipfick, chez Weygand, 1778. In-8vo. de 206 pag. (2 thlr. 4 gr.)

Il semble que ce soit une traduction de la correspondance établie entre la France & la Chine, par deux jeunes Chinois, venus en France en 1764, & retournés dans leur patrie en 1766, après avoir examiné en France les manufactures, les arts, & tout ce qu'on peut y voir pendant un si court séjour. La conquête des Eleuthes en 1757, l'émigration des Torgus,

## N O V E M B R E , 1778. 407

qui se sont soustraits à la domination Russe en 1771, pour se soumettre aux Chinois, & plusieurs traits de l'histoire de l'empereur Kien-Long, actuellement regnant, attirent plus l'attention que les articles rebattus.

KURZGEFASSTE beschreibung der handlung der vornehmsten Europäischen staaten. *Description abrégée du commerce des plus célèbres états de l'Europe. 1ere. partie.* A Liegnitz, & à Leipzick, chez Siegert, 1778. In-8vo. de 510 pag. (1 Thlr. 4 gr.)

Ce n'est pas aux simples marchands que cet ouvrage s'adresse, c'est à ceux qui regardent le commerce avec les yeux d'un homme-d'état, comme une source de finances & de prospérité publique. Il demande sous ce point de vue, trois sortes de connoissances, les géographiques ou celles de la situation des nations commerçantes, les physiques ou celles des productions commercables, & les théoriques ou les spéculations à réaliser, pour obtenir les profits nécessaires. Les deux 1ers. volumes sont destinés à la partie géographique, & les quatre suivans appartiendront aux parties physiques & théoriques.

ARCHIV fur die aufubende Erziehungskunst, &c. *Mémoires pour servir à perfectionner l'éducation de la jeunesse. 3me. partie.* A Gießen, 1778. in-8vo. de 334 pag.

Les mémoires de cette partie, sont de maîtres expérimentés, comme ceux des deux premières.

UNTERHALTUNGEN fur kinder und kinderfreun-

## 408 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

de. *Entretiens pour les enfans*. Ier. Vol. A  
Leipsick, chez Crusius, 1778. In-8vo. de 10  
feuilles & dem. (6 gr.)

Ce sont de petites histoires & des dialogues  
très-bien conduits dont le but est de rendre les en-  
fans attentifs à se corriger de leurs défauts, & à  
goûter les charmes de la vertu.

KINDERSPIELE und gespräche. *Amusemens &  
dialogues pour les enfans* ; par M. Schummel.  
3me. partie. A Leipsick, *ibid.* In-8vo. de  
452 pag. (20 gr.)

Ce volume mérite un jugement aussi favora-  
ble que les précédens. On désapprouve seule-  
ment qu'on y ait admis quelques féeries, &  
des tours de filoux de Paris.

KINDERFREUND. *L'ami des enfans*. 1<sup>re</sup>me. par-  
tie. *Ibid.* In-8vo. de 191 pag. (les dix 1  
Thlr. )

Il instruit aussi en amusant.

ERZÄHLUNGEN zur kenntniß des nordischen  
Heidenthums. *Contes servant à la connoissance  
des antiquités du nord, traduits du Danois*. A  
Hambourg & à Kiel, chez Gleditsch, 1778,  
164 pag. in-8vo.

Ces contes sont de petits romans militaires ;  
dont les héros sont tirés de l'histoire de Dane-  
marck, avec des épisodes adaptés au plan pour  
y répandre plus d'agrément & de variété. Ils  
sont tous riches en pensées sublimes en réflexions  
morales, & ce qui attire le plus notre  
attention

attention en science des antiquités & en mythologie nationale, peu connue des étrangers, & des Danois mêmes : les deux premiers contes, SIGRID ou l'*Amour devenu le prix du courage*, & les trois Amis ou HIALMAR, ASBIORN, ORWAROD, ont pour auteur M. le chambellan de Suhm, patriote zélé pour la littérature Danoise, & se trouvent en original dans le recueil de la société de Copenhague. Le 3me. conte ou le second voyage de Gilfe, a pour objet de dévoiler la perfidie d'Odin, & de montrer combien la simplicité de la religion des anciens peuples du Nord s'est altérée dans la suite par les additions & les inventions humaines. Le traducteur a ajouté trois petits mémoires de sa façon, concernant les antiquités du Nord.

On a achevé à Copenhague l'édition complète des ouvrages du feu professeur Snedorf, en 9 vol. in-8vo. 700 souscripteurs ont été un témoignage de l'estime du public, & un encouragement pour l'éditeur, M. Gyldendal. Les 6 iers. vol. contiennent le *spectateur patriotique*, monument honorable à la mémoire de Frédéric le bien-aimé. On admire la liberté de l'auteur à reprendre les abus dominans dans un tems où les livres étoient soumis à la censure; & le courage des ministres de Moltke & de Bernstorff, à protéger la liberté de penser. Les trois derniers vol. consistent en lettres & autres écrits.  
( *Mercure d'Altona.* )

BIBLIOTHEK der romane. *Bibliothèque des romans.* Ier. vol. A Berlin, chez Himburg, 1778, in-8vo. de 19 feuilles avec fig. (18 gr.)

Le public l'attribue à M. Reichard de Gotha.  
Tome XI. S

#### 410 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

L'idée en est tirée de la *bibliothèque des romans* en François. Chaque volume sera comme celui-ci partagé en cinq articles; savoir, les romans de chevalerie, les romans populaires, les romans Allemands peu connus, les romans étrangers & les épisodes extraits ou traduits des gros romans.

AMUSEMENS *littéraires tant en prose qu'en vers*; par M. Cheffin. tome 1er. A Halle, 1778, in-8vo. de 226 pag.

Quiconque connoît les amusemens philologiques du même auteur, peut se former une idée de ce nouvel ouvrage, composé en faveur des jeunes gens qui veulent apprendre le François.

BIBLIOTHEQUE *pour les enfans, ouvrage propre à leur imprimer l'amour pour la vertu & l'horreur pour le vice, en leur occupant l'esprit & le cœur d'une manière aussi instructive qu'amusante, le tout en un recueil des meilleurs auteurs tant anciens que modernes*; par J. A. Bruel, tom. 1. A Dresde, chez Hilscher, 1778.

Encore un livre François imprimé en Allemagne, non sans fautes.

JOHAN Rumpf, doctor und domherr zu Hamburg *freye gedanken, &c. Pensées libres sur divers sujets*, par M. le docteur & chanoine Rumpf, de Hambourg. A Hambourg, chez Herold, 1778, in-8vo. de 6 feuilles.

Plusieurs de ces pensées sont traduites des auteurs François, qui ont excellé dans ce genre. En voici quelques-unes. -- Il en est de l'hon-



## N O V E M B R E , 1778. 411

neur comme de la neige, qui ne peut jamais reprendre son premier éclat dès qu'elle l'a une fois perdu. -- La suivante est de Dufresny. Les jeunes gens disent ce qu'ils font, les vieillards ce qu'ils ont fait, & les fous ce qu'ils veulent faire. -- Quatre choses sont toujours plus nombreuses que nous ne le croyons, nos années, nos dettes, nos ennemis, & nos fautes. -- L'amour ressemble à la petite-vérole qui est plus funeste à proportion qu'elle vient plus tard.

VERSUCH eines vollständigen grammatisch-kritischen wörterbuchs der hochdeutschen mundart, &c. *Essai d'un dictionnaire grammatical & critique complet de haut Allemand, comparé avec les autres dialectes*, 3me. partie depuis L. jusqu'à *scha*. A Leipsick, chez Breitkopf, 1778, in-4to. de 4 alphabets 16 feuilles.

Les deux volumes précédens ont déjà fait connoître cet excellent lexique dû au travail infatigable de M. le conseiller Adelung. Il est merveilleux que seul, en aussi peu d'années, il fournisse une carrière dans laquelle il a laissé derrière lui tous ceux qui l'y ont devancé. Il ne lui reste plus qu'un volume à publier. La plupart des termes y sont définis & expliqués avec autant d'exactitude & dans un détail aussi instructif & aussi circonstancié que si c'étoit un dictionnaire de choses. Cependant il est fort court, si l'on en juge par la richesse en mots de la langue Allemande. Mais M. Adelung a su élaguer tout ce qu'il n'a pas cru absolument nécessaire au public; & avec une générosité rare aux auteurs, il a sacrifié une grande partie de son manuscrit.

## 412 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

VON dem Brittischen museum, &c. *Second cahier du 2me. volume du Museum Britannique, à l'usage des Allemands.* A Leipfick, chez Breitkopf.

C'est un recueil de littérature Angloife, traduit en allemand. Nous diftinguons l'építaphe fuivante, que le docteur Lowth, évêque de Londres a fait mettre fur le tombeau de fa fille.

Cara, vale, ingenio præftans, pietate, pudore

Et plusquam natæ nomine cara, vale.

Cara Maria, vale ; at veniet felicius ævum

Quando iterum tecum, fim modo dignus, ero.

Cara redi ! lætâ tum dicam voce, paternos

Eia age in amplexus, cara Maria, redi !

Varrentrapp & Wenner viennent d'imprimer à Francfort-sur-le-Mein, une nouvelle édition des *Genera Plantarum* de Linné, en un vol. in-8vo. d'une alphabet 18 feuilles, revue, par M. Reichard, docteur en médecine & inspecteur du Jardin Botanique de cette ville, lequel a incorporé plusieurs corrections, & plus de 100 genres de plantes connues depuis la 6eme. édition de Linné de 1764, en forte qu'il y en a 1343. Le même éditeur promet de donner bientôt dans le même goût les *species plantarum*. [prix du *genera*, 1 thlr. 4 gr.]

M. le confeiller Gruner, a fait imprimer à Jena, le 1er. chap. de *l'art de faire de l'or*, d'un Etienne d'Alexandrie, auteur grec, fuivant un manuscrit de Breslau, comparé avec un autre de Gotha.

M. le secrétaire Boie fera à l'avenir seul éditeur du *museum* qui s'imprime toujours, chez Weigand, à Leipfick. M. Dohm ne fera plus que coopérateur.

Madame Reiske, veuve d'un professeur de Mittau, vient d'y publier, chez Hintz, une traduction qu'elle a faite en Allemand sur l'original grec de plusieurs discours de Dio Chrysostomus, auxquels elle a joint les notes de feu son époux & maître, comme elle l'appelle, sur plusieurs endroits qui n'étoient pas clairs dans l'édition de Morel. Elle promet de donner elle-même une édition complète de son auteur Dio ou Dion, qui vivoit sous Néron & Vespasien. Dans le même volume elle fait aussi présent au public d'une traduction de sa façon du Roman d'*Ismenias & Ismene* d'Eustathe, qui est assez rare, même en grec. Nous ignorons s'il y en a une autre édition que celle donnée à Paris en 1617, par Gilbert Gaulmin.

M. Ruling, médecin de la ville de Nordheim auteur de l'*Ord. plantar. natural.* va mettre au jour, sous les auspices de l'académie de Gottingen, sa description physique de Nordheim & de ses environs.

L'onzieme cahier du *magasin de médecine*, imprimé à Leipfick, chez Jacobæ, contient entr'autres choses la révision de plusieurs méthodes de guérisons extraordinaires, telles que la magie, l'incubation, la sympathie, le toucher pour les écrouelles, la transfusion du sang, &c.

L'état littéraire de plusieurs pays catholiques d'Allemagne, étant moins connu que celui des protestans qui mettent au jour un bien plus grand nombre de volumes, on lira volontiers les observations d'un voyageur touchant l'université d'Ingolstadt, qui se trouvent dans la relation imprimée en 5 feuilles, in-8vo. à Nüremberg, chez Lochner.

Dietrich, imprimeur à Gottingen, vient de publier le 8me. vol. des *Mém. de l'académie des sciences de Gottingen*, pour l'année 1777. In-4to.

#### 414 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

de 330 pag. avec fig. sans compter les éloges de Haller & d'Erxleben. La préface, à l'ordinaire, continue l'histoire de l'académie. L'année prochaine on commencera une nouvelle collection, par tom. Ier.

L'académie d'Harlem vient de publier en Hollandois ses mémoires de 1776. On y lit que le capitaine de vaisseau Van der Gracht, a trouvé une méthode de diviser un angle en trois parties au moyen d'une propriété du cercle qu'il a découverte. — Dans les tables de la variation du tems aux Berbices, il est remarqué que dans ce pays qui passe pour très-chaud, le thermometre de Fahrenheit n'est jamais monté au-dessus de 96 degrés, tandis qu'en Hollande on l'a vu à 97 & demi, & à Pétersbourg à 101. Mais la chaleur est bien plus constante aux Berbices. Jamais dans les mois d'hiver, elle ne descend au-dessous de 70. Ainsi elle n'y a de jeu que 26 degrés. C'est donc à tort que des livres ont écrit qu'en somme, la chaleur est égale dans toutes les parties du monde. Car si l'on ajoute ensemble d'un côté les degrés de chaleur des Berbices pendant toute une année, & de l'autre côté les degrés de chaleur de Hollande pendant toute une année aussi, la premiere surpassera environ dix fois la seconde. — M. Dachs, chirurgien, a communiqué le fait d'une dame qui vit encore, à laquelle il est poussé trois dents à l'âge de 86 ans, à la suite d'une forte fièvre, & ensuite jusqu'à 24 qu'elle a toutes.

Nous observons à l'occasion de cet article de Hollande, que nous n'indiquons point le format du livre, ni le prix, ni l'année de l'impression, & qu'à l'égard de la trisection de l'angle nous ne disons point si M. Van der Gracht a communiqué son secret à l'académie; nous omet-

tons tous ces points ; parce que nous les ignorons , n'étant pas possible de nous procurer tous les livres nouveaux dont nous faisons mention. Les *annonces de Gottingen* , qui sont excellentes & très-savantes , que nous avons suivies , font la même omission , & causent ici la nôtre.

---

## GRAVURES.

*P*rospectus d'une gravure dédiée au roi , & dont il autorise la souscription. Les papiers publics ont annoncé à l'Europe la belle action du chevalier d'Assas , commandant des chasseurs du régiment d'Auvergne , à Clostercamp , près de Wesel. Comme elle est digne de l'admiration publique , le sieur Laurent se propose de la graver. Il a fait exécuter par le célèbre Casanove , peintre du roi & de son académie , un tableau d'une composition pleine de vie & d'un effet harmonieux. Il représente une forêt que traverse un sentier. On a saisi le moment où le chevalier d'Assas , marchant de nuit à la découverte des ennemis , tombe dans leur embuscade. Du côté droit de la forêt sortent les chasseurs d'Auvergne , appelés par les dernières paroles de leur capitaine. Deux grenadiers Anglois percent de leurs bayonnettes son corps expirant , & les autres prennent la fuite par le côté gauche du bois. La lune éclaire de ses pâles rayons le lieu de cette scène tragique. La fumée des coups de fusils , tirés par les François , couvre une partie des troncs d'arbres , & forme un fond sur lequel les figures du groupe principal se trouvent parfaitement développées. On lit au bas cette inscription :

*Action du chevalier d'Assas, en octobre 1760 ; près de Clostercamp, sur le bas-Rhin ; mise sous les yeux de Louis XVI, en octobre 1777, par M. le prince de Montbarey, ministre de la guerre.*

Ce dessin a été présenté au roi, dont il a obtenu le suffrage, & qui a daigné en agréer la dédicace. Il est recommandable & par la beauté du sujet, & par celle de l'exécution. Quoi de plus propre à réveiller la curiosité des vrais amateurs, & la sensibilité des cœurs tendres ! Le jeune militaire, en contemplant cette estampe, sentira son imagination s'échauffer, son courage redoubler, & son ame s'agrandir. Car le tableau de la bravoure est l'aliment des cœurs guerriers. Louis XVI, bien convaincu de ce que peut l'exemple sur la jeune noblesse, a fait graver sur le cuivre, à l'école militaire, le brevet de pension au baron d'Assas & à ses deux fils.

*Conditions de la souscription.*

La souscription dont sa majesté autorise l'ouverture, aura lieu pendant six mois, à commencer du 4 août dernier, chez le sieur Pierre Laurent, graveur de leurs majestés, de l'académie de peinture & sculpture de Marseille, rue & porte saint-Jacques, chez l'apothicaire. On paiera pour cette gravure de vingt-sept pouces de largeur, sur vingt-huit de hauteur, un louis, dont moitié en souscrivant, & moitié en retirant l'estampe. Comme l'artiste met toute sa gloire à contenter les souscripteurs, il ne promet de livrer l'épreuve que six mois après la clôture de la souscription ; mais il sera fidelle à ses engagements. On pourra voir chez lui, pendant un mois, l'après-dinée seulement, le dessin qu'il s'appête à graver. On prie les personnes de

province , qui voudront souscrire , d'avoir soin d'affranchir leurs lettres & le port de l'argent. On ne délivrera aux souscripteurs que des quittances imprimées.

*Troisième livraison de douze estampes , gravées sous la direction de M. le Brun , peintre , d'après divers tableaux des plus habiles peintres des écoles Flamande & Hollandoise , pour en former l'œuvre choisi des plus célèbres. La IVe. suite suivra , ainsi que les précédentes , qu'on a eu l'honneur de présenter à la reine. A Paris , chez Baffan & Poignant , marchands de tableaux & d'estampes , rue & hôtel Serpente.*

*Portrait de l'empereur Joseph II , gravé par les meilleurs maîtres , d'après le tableau original peint par le sieur Kymli , peintre pensionné de S. A. S. l'électeur Palatin , auquel S. M. I. a bien voulu accorder plusieurs séances , lors de son séjour à Paris. Ce portrait a 13 pouces , sur 10 de proportion : prix 2 liv. A Paris , chez l'auteur , rue des grands Augustins , vis-à-vis l'hôtel Saint-Cyr.*

*Agar renvoyé par Abraham ; dédiée à MONSIEUR. Estampe de 21 pouces de hauteur sur 15 pouces de largeur , gravée d'après un tableau de Vandyck , par M. Porporati , garde des dessins de S. M. le roi de Sardaigne , membre des académies royales de Paris & de Turin.*

La composition du sujet est sage , les têtes sont d'un beau caractère , & la gravure , qui est d'une manière large & simple , nous paroît avoir conservé , autant qu'il est possible , les beautés du tableau. Nous croyons cette estampe faite

## 418 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

pour ajouter encore à la réputation déjà très-distinguée de M. Porporati. Le prix est de 16 livres. Elle se vend à Paris, chez M. Séchy, place Dauphine.

*Le portrait de mademoiselle d'Eon*, chevalier de l'ordre royal & militaire de S. Louis, ancien capitaine de dragons & des volontaires de l'armée, aide-de-camp de MM. le maréchal duc & comte de Broglie, ministre plénipotentiaire de France en Angleterre, &c. &c. Connue sous le nom du chevalier d'Eon. Gravé par J. B. Bradel, à Paris, chez l'auteur, rue S.-Jacques, maison de M. Desprez, imprimeur du roi. Hauteur de l'estampe : 13 pouces 10 lignes : largeur, 8 pouces 9 lignes. Ce portrait est d'autant plus précieux, qu'il est parfaitement ressemblant. Aucun autre artiste n'a eu de séance de mademoiselle d'Eon.

*Jupiter & Leda*, estampe gravée par Marchand, graveur de Mgr. le duc de Chartres, d'après le tableau de Théolon, dédiée au prince Belofelski, gentilhomme de la chambre de S. M. l'impératrice de toutes les Russies, & membre de l'institut de Bologne.

*Bacchus & Erigone*, estampe servant de pendant à la précédente, gravée par le même auteur, avec la même dédicace. Prix 2 liv. chacune. A Paris, chez l'auteur, rue des Fossés St. Victor, la maison neuve, en face de la Doctrine Chrétienne.

*Mars ou Retour de la guerre*, peint par Rubens, gravé par Avril, prix 6 liv. A Paris, chez Avril, rue de la Huchette, la porte cochère vis-à-vis la rue Zacharie.



NOVEMBRE, 1778. 419

*L'Aveugle trompé*, peint par Carème, gravé en couleur par Vossenik. A Paris, chez la veuve Avolez, rue St.-Jacques, à la ville de Rouen, prix, 2 livres 8 sols.

*L'Aveugle détrompé*, estampe servant de pendant à la précédente, même auteur, même prix, même adresse.

*La Bergere couronnée*, dessinée par Carème, même prix, même adresse.

*Le Berger couronné*, dessiné par Carème, même prix, même adresse.

*Portrait de la Mothe-Fénélon*, archevêque de Cambrai, très-ressemblant, & gravé par M. Fiquet, qu'il suffit de nommer pour en faire l'éloge. Il se trouve à Paris, chez M. Baron, graveur, au coin de la rue de Saint-Jean-de-Beauvais, au Puits-Certain, & chez les marchands ordinaires. Le prix est de 3 liv.

*Estampe gravée dans un nouveau genre*, représentant le portrait de la reine, en pied, d'après le tableau approuvé de leurs majestés. Cette estampe a 24 pouces de haut sur 20 de large, & se vend à Paris, chez M. d'Agoty, rue Saint-Honoré, vis-à-vis les peres de l'Oratoire, & chez M. Alibert, marchand d'estampes, dans le jardin du palais-royal. Le prix est de 9 liv. On donnera incessamment le roi, de même grandeur, & dans le même genre.

M. David, graveur, à Paris, rue des Noyers, vis-à-vis celle des Anglois, annonce qu'il a terminé le *Marchand d'Orviétan*, de même grandeur que le tableau original de *Carle du Jardin*,

## 420 L'ESPRIT DES JOURNAUX.

appartenant à M. d'Azincourt, & provenant du cabinet de feu M. Blondel de Gagny; & que MM. les amateurs qui ont souscrit pour avoir des épreuves avant la lettre, peuvent les envoyer retirer, ayant soin de lui rapporter sa quittance.

*Voyage Pittoresque de l'Italie*, premier volume; royaume de Naples. Seconde livraison, contenant 8 planches, sur une feuille d'explication gravée *in-folio*.

Le premier cahier de ce Voyage d'Italie, annoncé comme faisant suite du Voyage de Suisse, mais beaucoup plus intéressant par son objet & peut-être aussi par la manière dont il est exécuté, a paru satisfaisant tous les amateurs des arts & de l'antiquité. Cette seconde livraison, très-digne de la première, ajoutera sans doute à l'empressement que le public a témoigné de voir la suite de cette belle collection.

On se propose d'y rassembler non-seulement les vues les plus pittoresques du pays , & le dessin des monumens antiques de toute espece dont l'Italie abonde ; mais encore la gravure d'un grand nombre de tableaux des plus grands maîtres , & cette dernière partie n'en fera pas la moins précieuse & la moins intéressante.

*La Vue du Havre-de-Grâce.* Dessiné d'après nature par Bacheley, & gravé par le même; cette Vue est prise de la montagne d'Ingouville. Elle se vend à Paris, chez Leveau, graveur, rue St.-Jacques, à côté de la veuve Duchesne, libraire; & à Rouen, chez l'auteur. Prix 3 livres.

## G É O G R A P H I E.

**C**ARTE de la Manche, ou du canal qui sépare les côtes de France d'avec celles d'Angleterre; contenant la description des bancs de sable, fondes ou profondeurs de la mer, des caps, bayes, ports ou havres, &c. L'on y a marqué les courans, avec une méthode pour connoître dans tous les endroits de cette carte, l'heure de la marée. Construite par ordre de sa majesté britannique, d'après les observations du savant capitaine Haley, augmentée de nouveau, par le chevalier de Baurain, dédiée & présentée au roi par l'auteur, géographe ordinaire de sa majesté, & ci-devant de l'éducation de monseigneur le Dauphin.

Cette carte est d'autant plus utile, qu'en faveur de ceux qui ne sont point initiés dans l'art de la marine, l'auteur a fait graver à l'entour une explication des instrumens & des procédés les plus usités dans cette science.

*Tableau hydrographique*, qui contient le détail maritime des principaux ports qui se trouvent représentés dans la carte de la Manche, qui sont Falmouth, Plimouth, Portsmouth, sur la côte méridionale d'Angleterre; Yarmouth, Newport, Sainte-Hélène dans l'isle de Wigt; le cours de la Tamise, du Medowai, &c. les ports de Dunkerque, de Calais, de Dieppe, du Havre-de-Grâce, de Saint-Malo & de Brest sur les côtes de France, avec la configuration des plans, des villes & forts qui en défendent les appro-

## 422 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ches , particulièrement de ceux d'Angleterre , qui ne sont connus que de très-peu de personnes , même des Anglois.

Cette carte est le supplément de la précédente ; elle est du même auteur ; & faite d'après des manuscrits précieux qu'il possède.

*Carte générale des isles Guernesey , Origni , Chaufey , &c.* Ces trois cartes , ouvrage du même auteur , se vendent chez M. le chevalier de Baurain , rue Pavée , la première porte en entrant par le quai des Augustins.

*Le pilote Américain.* Chez le Rouge , géographe du roi , rue des grands-Augustins. Prix 24. livres.



# CATALOGUE

D E

## LIVRES NOUVEAUX.

**J**UGEMENT de Midas, comédie en trois actes ; en prose , mêlée d'Ariettes , représentée pour la première fois par les comédiens Italiens ordinaires du roi , le samedi 27 juin 1778 ; par M. d'Hele , musique de M. Gretry : in-8vo. br. 1 l. 10 s.

*Paris chez la ve. Duchesne , L. rue S. Jacques.*

Oraison funebre d'éminentissime & révérendissime seigneur Charles-Antoine de la Roche-Aymon , archevêque , duc de Reims , légat né du saint siege , primat de la Gaule Belgique , cardinal de la sainte église romaine , &c. &c. prononcée dans l'église de Reims le premier avril 1778 , par messire Pierre-Joseph Perreau , évêque de Tricomie : in-4to. br. 1 l. 4 s.

*Reims , chez Pierard , Impr.-L. & à Paris , chez Pierres , Impr.-L. rue S. Jacques ; & chez tous les marchands de nouveautés.*

Traité des prairies artificielles , des enclos & de l'éducation des moutons de race angloise ; par M. de Mante : in-4to. br. 9 l.

*Paris , chez Hochereau , L. quai de Conti.*

N. B. La matiere de cet ouvrage n'ayant pas fourni autant qu'on le croyoit lorsqu'on a fixé le prix de la souscription à 12 liv. on rendra 3 liv. aux souscripteurs sur chaque exemplaire.

La ve Tilliard & fils, libraires, rue de la Harpe; au coin de celle Pierre-Sarrazin, donnent avis qu'ils viennent de recevoir de l'étranger les ouvrages suivans :

1<sup>o</sup>. *Pharmacopœa Augustana, ultima editio auctior, cum appendice aliquod medicament. selectiorum, & taxâ sive pretio medicam. simplicium & compositorum in officinis pharmaceuticis Augustanis usualium.* Augustæ Vindelicor. 1734 : in-folio. avec frontisp. gravé.

2<sup>o</sup>. *Pharmacopœa Palatina, sive Dispensatorium medico-pharmaceuticum, cum taxâ medic. simplicium & compositorum.* Manhemii, 1764 : in-folio. en blanc.

3<sup>o</sup>. *Pharmacopœa Edinburgensis; additamentis aucta; ab Ern. Godofr. Baldinger.* Bremæ, 1776 : in-8vo.

4<sup>o</sup>. *Pharmacopœa Suecica.* Altonæ, 1776 : in-8vo.

5<sup>o</sup>. *Pharmacopœa Persica, ex idiomate persico in lat. versa.* 1681 : in-8vo. majori.

Dissertation medico-pratique sur l'usage des rafraîchissans & des échauffans dans les fièvres exanthématiques; par M. Carrere, professeur royal émérite en médecine, médecin du garde-meuble de la couronne, censeur royal, des académies des curieux de la nature, de Montpellier & de Toulouse, ci-devant directeur du cabinet d'histoire naturelle de l'université de Perpignan, ancien inspecteur-général des eaux minérales de la pro-

N O V E M B R E , 1778. 425

vince du Rouffillon & du comté de Foix :  
*in-8vo. br.* 2 l.

*A Amsterdam, & à Paris, chez Cavelier, L. rue  
Saint-Jacques.*

Grammaire triglotte, ou nouvelle méthode pour  
faciliter l'intelligence des langues françoise,  
latine & allemande ; contenant des regles clai-  
res & faciles pour bien décliner & conjuguer  
dans trois langues, &c. Ouvrage utile aux  
voyageurs, & principalement destiné aux éle-  
ves de l'école royale militaire : *in-12. br.* 2 l.  
--- *rel.* 2 l. 10 f.

*A Mayence, chez Jean Benjamin Wailande,  
Impr. L. & à Paris, chez Langlois, L. rue du  
petit-Pont.*

Voyages en France de M. le comte de Falckenf-  
tein, par M\*\*\* : 2 vol. *in-12. br.* 4 l.  
*A Londres, & à Paris, chez Cailleau, Impr. L.  
rue S. Severin, & chez les Mds. de Nouveau-  
tés.*

Additions aux neuf volumes de recueils de mé-  
dailles, de rois, des villes, &c. avec des re-  
marques sur quelques médailles déjà publiées,  
*in-4to. br.* 5 l.  
*A Paris, chez la ve. Desaint, L. rue du Foin-  
S.-Jacques.*

Anecdotes du regne de Louis XVI, contenant  
ce qui s'est passé en 1777 : *in-12. , br.* 2 l. 5 f.  
*A Paris, chez Bastien, L. rue du petit-Lion,  
F. S. G.*

N. B. Les années 1774--75 --76, se trouvent  
chez le même Libraire.

## T A B L E

D E S

## M A T I E R E S

Contenues dans ce Volume.

- M**emoires de l'académie des sciences de l'électorat de Mayence , établie à Erfurt , pour l'année 1776 & 1777. Pag. 3
- Le petit chansonnier françois , ou choix des meilleures chansons sur des airs connus. 33
- Tableau historique de la marine françoise , depuis la fondation de la monarchie jusqu'à nos jours ; par M. Turpin. 37
- Minéralogie du comté de Cornouailles , ou traité des minéraux , des mines , & de l'art des mineurs ; par M. Guillaume Pryce. 51
- Mémoire sur la conservation des enfans , lu dans l'assemblée publique de l'académie des sciences , belles-lettres & arts de Lyon , le 5 mai 1778 , par M. Prost de Royer. 65
- Règlemens de sa majesté impériale Catherine II , pour l'administration des gouvernemens de l'Empire Russe , traduits d'après l'original allemand , imprimé à Pétersbourg. 69
- Nouvelle histoire de l'Afrique Françoise , traduite



- du François de M. l'abbé Demanet, ci-devant missionnaire en Afrique.* 77
- Annales poétiques, ou almanach des muses, depuis l'origine de la poésie françoise. Tom. III & IV.* 82
- Ouvrages des Bardes Calédoniens, traduits de l'idiôme gallique. Vol. I.* 105
- Réflexions sur l'éclipse de soleil du 24 juin 1778, par M. de la Lande, de l'académie royale des sciences; avec une figure de l'éclipse, où l'on voit les phases pour tous les pays de la terre, calculée par M. le Paute Dagelet.* 113
- Le faux meurtre, drame en cinq actes.* 122
- Bienfaisance françoise, ou mémoires pour servir à l'histoire de ce siècle; par M. Dagues de Clairfontaines.* 124
- Fragmens sur la physionomie, pour servir à la connoissance de l'homme & à l'amour du prochain; par M. Lavater.* 130
- Essais politiques sur l'autorité & les richesses que le clergé séculier & régulier ont acquises depuis leur établissement.* 139
- Institutions de logique & de métaphysique, dans lesquelles on démontre contre les incrédules la divinité de la religion chrétienne; ouvrage publié par ordre du R. P. Jean-Charles Vipera, général des mineurs conventuels, & composé par le R. P. Jean-Joseph Tamagna.* 151
- Lettre d'un officier de l'armée navale de France, à M. l'amiral Keppel, à bord d'une escadre françoise, près d'Ouessant, le 9 mai 1778, avec le plan figuré des principales évolutions des armées au combat d'Ouessant.* 166

*Abrégé de la grammaire espagnole, dans laquelle on en explique les regles avec tant de clarté & de précision, que quiconque sait le latin, peut apprendre l'espagnol en deux semaines sans maître.*

173

*Précis d'histoire-naturelle, extrait des meilleurs auteurs françois & étrangers, servant de suite & de supplément au cours de physique de l'auteur, & à son histoire-naturelle du globe, & formant la cinquieme partie des opuscules de M. l'abbé Saury. Tomes I, II & III.*

*Voyages en Dalmatie, contenant des observations générales sur l'histoire-naturelle de cette contrée & des isles voisines, adressées dans une suite de lettres, par M. l'abbé Albert Fortis, au comte de Bute, à l'évêque de Londondery, à M. Jean Strange, &c.*

190

*Nouveau recueil de poésies angloises, à l'usage de ceux qui desirerent des modeles de la poésie sublime, ou qui veulent se perfectionner dans la langue Angloise, accompagné des explications de M. Barth.*

207

## M Ê L A N G E S.

*Eloge de la Motte, lu par M. d'Alembert, dans une séance publique de l'académie françoise.*

211

*La volupté, fable; par Mde. Desjardins.*

222

*De la culture du cœur & du caractère dans l'éducation des filles. Traduit de l'Anglois.*

225

*Question philosophique proposée autrefois dans le Mercure de France.*

236

*Lettre de M. l'abbé Jean-Christophe Amaduz-*

## DES MATIÈRES. 429

- zi, &c. à un journaliste Italien, en date du 11  
avril 1778. 237
- Histoire de la bibliothèque de l'église métropoli-  
taine de Florence, dite Dell'opera.* 239
- Réponse à la question proposée dans le journal  
Ecclésiastique, & insérée dans notre journal  
de septembre, pag. 240.* 248
- Lettre d. Lekain, à un jeune-homme qui lui avoit  
demandé des conseils sur l'état de Comédien,  
qu'il vouloit embrasser.* 249

## POÉSIES FUGITIVES.

- Les trois Mariages de Vulcain, Fable; par M.  
Boisard.* 252
- Chanson; par M. Coutonli, fils.* 252
- Amire, pastorale, imitation de Gesner.* 254
- Envoi à Mlle. M. de F.* 256
- Horoscope de Mgr. le Dauphin inné, tiré des  
Sybilles; par Mde. d'Ereifnal, pensionnaire  
au couvent du Calvaire, laffagnate de Mgr.  
le comte d'A\*\*\*.* ibid.
- Vers à Mde.\*\* , qui se plaignoit de vieillir.* 258
- Vers de Mde. Th. à M. le président d'Alco.* ibid.
- Vers pour mettre au bas du portrait de M. Le-  
noir, conseiller d'état, & lieutenant-général de  
Police.* 259
- Florette & Robin; par M. Berenger.* ibid.
- A Mr. L. G. par le même.* 262
- A Madame Lenoir D. G. par le même.* 263
- A Mademoiselle M\*\*.* ibid.
- Vers sur la mort de M. de Voltaire.* 264
- Épître à mes Amis de St. P. S. D. de qui j'a-  
vois été obligé de me séparer.* 264

ACADÉMIES. SÉANCES DE  
DIVERSES SOCIÉTÉS.

I.	<i>Académie Française.</i>	267
II.	<i>Académie royale de peinture &amp; de sculpture de Paris.</i>	269
III.	<i>Société libre d'émulation établie à Paris.</i>	270
IV.	<i>Académie des sciences, belles-lettres &amp; arts d'Amiens.</i>	277
V.	<i>Académie des arcades de Rome.</i>	278
VI.	<i>Académie Etrusque de Cortone.</i>	280

## SPECTACLES.

PARIS.	<i>Opéra.</i>	281
	<i>Comédie Française.</i>	284
LONDRES.	<i>Hay-Market.</i>	288
ALLEMAGNE.		293

HISTOIRE-NATURELLE. PHYSIQUE.  
CHYMIE. BOTANIQUE.

I.	<i>Aurores boréales.</i>	308
II.	<i>Extrait d'une lettre de Saint-André-sur-Saive, datée du 10 juillet de cette année, &amp; insérée dans les Affiches de Poitou, sur les effets du tonnerre.</i>	309
III.	<i>Lettre de M. de Morveau, à l'auteur des Affiches de Dijon, sur les dangers auxquels sont exposés ceux qui sonnent pendant les orages.</i>	310

## DES MATIERES. 431

- IV. *Poisson inconnu aux ichtyologistes.* 312
- V. *Précis des observations météorologiques, faites à Bruxelles pendant les mois de juin, juillet & août 1778, où l'on a éprouvé dans cette ville des chaleurs considérables & presque continues; par M. le baron de Poedelé, le fils.* 314
- VI. *Lettre de M. l'abbé Toaldo, sur un phénomène particulier.* 320

## MÉDECINE. CHIRURGIE.

- I. *Nouveaux secours contre la morsure de la vipère.* 324
- II. *Observation du docteur Bergius, médecin de Stockholm, sur les remèdes galactophores.* 327
- III. *Succès de l'inoculation en Franche-Comté.* 328
- IV. *Accouchement remarquable.* 329
- V. *Découvertes faites dans l'art de guérir, par M. le baron de Hupfch, à Cologne sur-le-Rhein.* 330

## AGRICULTURE. ECONOMIE. INDUSTRIE. COMMERCE.

- I. *Des causes de la corrosion des murs par le salpêtre, & des moyens de l'éviter; par M. Wiegleb. Tiré des mémoires de l'académie d'Erfurt, année 1776.* 332
- II. *Moyen sûr de faire partir la balle d'un fusil plus loin qu'elle ne porte ordinaire-*

- ment ; par un ancien garde-chasse. 341*  
 III. *Composition de l'encre dont les Anglois se*  
*servent en guise de celle de la Chine. 342*

TRAITS DE BIENFAISANCE,  
 DE PATRIOTISME , DE COURAGE ,  
 DE JUSTICE, ET D'HUMANITÉ. 344

ANECDOTES. SINGULARITÉS. 354

BIBLIOGRAPHIE DE L'EUROPE. 357

ITALIE. *ibid.*

ANGLETERRE. 374

ALLEMAGNE. 389

GRAVURES. 415

GÉOGRAPHIE. 421

CATALOGUE DES LIVRES NOUVEAUX.  
 423

### E R R A T A.

Fautes à corriger dans le journal d'octobre  
 page 269, ligne 10, *Senson*, lisez *Jenson*. Pag.  
 272, ligne 22, *Nuremberg*, lisez *Huremberg*.  
 Pag. 361, ligne 21, *hos*, lisez *os*. Idem, *vi-*  
*dere*, lisez *tueri*.



